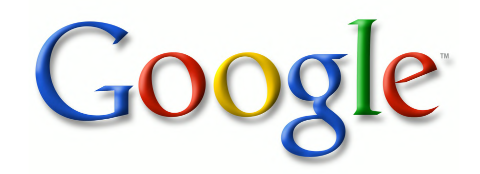
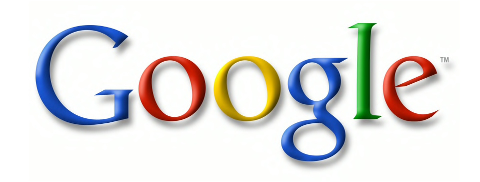
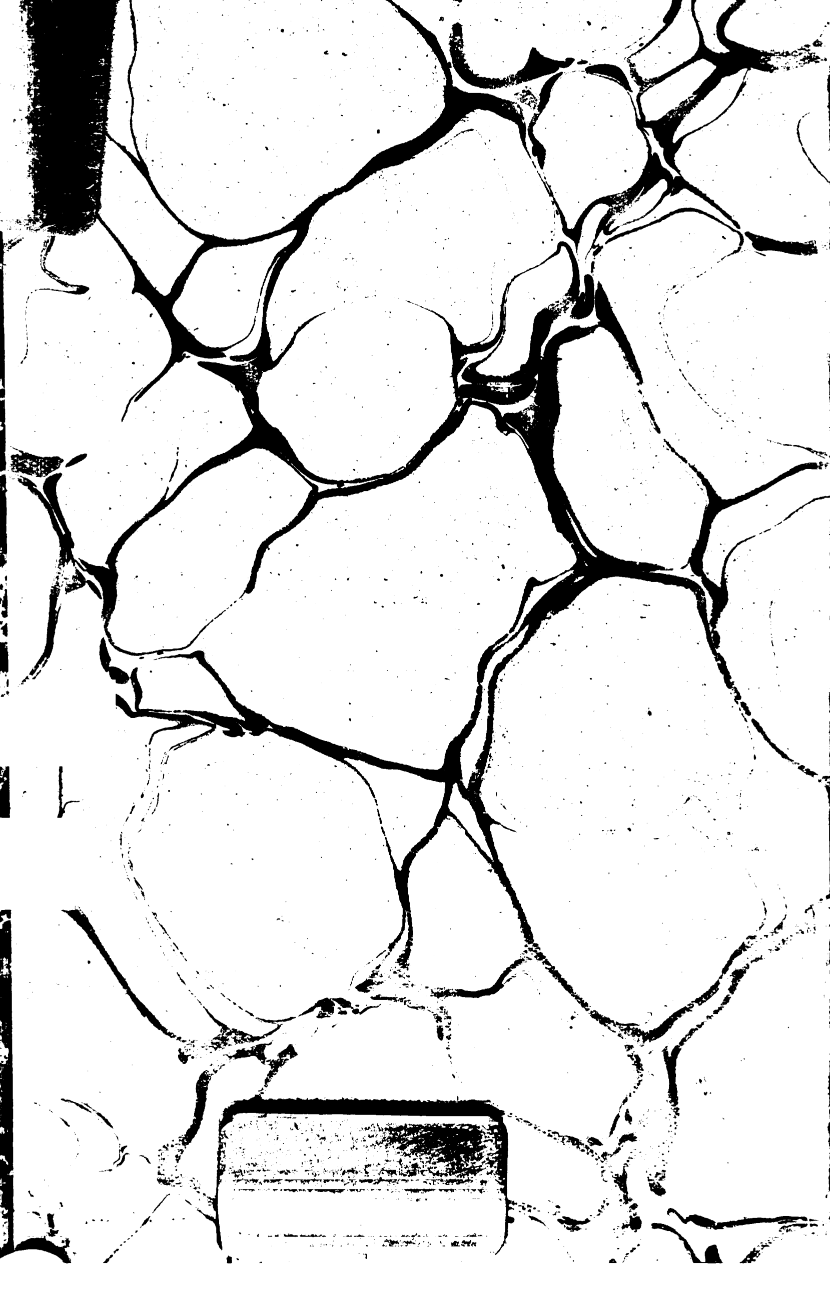





UC-NRLF
$B 319 387






SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

JOURNAL HUMORISTIQUE

DU

SIÉGE DE SÉBASTOPOL

IMPRIMERIE PARISIENNE

Dufour et Ce, boulevard Bonne-Nouvelle, 26, et impasse Bonne-Nouvelle, 5.

JOURNAL HUMORISTIQUE

DU SIÉGE

DE

SÉBASTOPOL

PAR UN ARTILLEUR

P. J. Pédarrides

Utilè dulci

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE
9, RUE CHRISTINE, 9

1868

Gift of Jerome B. Landfield

PRÉFACE

La plupart des siéges de l'antiquité et des temps modernes ont été célébrés par des poëtes ou analysés par des ingénieurs et leur ont inspiré, soit des épopées héroïques, soit des livres savants. Parmi les œuvres du génie de la guerre, le siége de Sébastopol occupe une place d'honneur, par le déploiement des moyens d'attaque et de défense, par la longueur des opérations, et surtout à cause du défaut de blocus, qui transforma un simple coup de main contre le boulevard de la Crimée, en une lutte à outrance des nations belligérantes. Malgré ces caractères singuliers de grandeur, le drame militaire de vingt mois, dont le plateau Chersonnèse fut le théâtre, et qui coûta à l'Europe six cent mille de ses enfants, ne saurait se plier aux lois de l'art épique, tel que les maîtres l'ont conçu jusqu'à présent; et la tâche de chantre de Malakoff aurait peut-être rebuté le Barde d'Ilion. Sous les murs des villes assiégées, au temps des Grecs et des Romains, les prouesses de la valeur individuelle se produisaient avec plus d'éclat qu'au milieu des champs de bataille. Chaque jour les

ennemis se battaient sur la brèche, un contre un, poitrine contre poitrine; parfois des guerriers, choisis dans les deux camps, vidaient la querelle des armées : il n'était pas même rare de voir des citoyennes vaillantes s'élancer à la défense des remparts de la patrie. Souvent aussi, au moyen âge, durant la mêlée, des champions sortaient des rangs, se provoquaient et luttaient, à l'exemple des Coryphées de l'Illiade : Clorinde s'armait de la lance et volait au combat. Ces duels mettaient en lumière une foule de soldats d'élite, qu'il était facile à l'imagination du conteur de transfigurer en héros. Ces scènes de populations entières, nobles et prolétaires, s'ensevelissant, à la voix de l'honneur, sous les ruines de leurs foyers, ou chassant de haute-lutte, l'agresseur, prêtaient au merveilleux; la baguette magique de la poésie métamorphosait, même en Déesses, et sans invraisemblance, des jeunes filles qui avaient fait glorieusement leur devoir. Sans cet élément des exploits du guerrier personnel, sans les rôles de femmes immortelles, Homère, Virgile, le Tasse n'auraient pu composer les chefs-d'œuvre du genre, sur les siéges de Troie et de Jérusalem. Or, le siége de Sébastopol manque des données essentielles de ces poëmes. Depuis que la poudre et le canon, son plus redoutable fils, ont détrôné pour ainsi dire la bravoure individuelle, et que le chevalier, au désespoir des disciples de Bayard, n'a plus trouvé qu'exceptionnellement l'occasion de s'illustrer, en combat singulier, les assiégeants montent en ligne à l'assaut. Peut-être, dans chacun d'eux, y aurait-il l'étoffe d'un Achille. Mais nul ne quitte sa place de bataille pour donner à la ville et au camp le spectacle de ses hauts faits. Les armées sont aujourd'hui des machines savamment organisées : la victoire se réduit

presque à une question de mathématiques, et l'on a dit, avec un semblant de raison, qu'en Italie, la mécanique sous la forme des chemins de fer, avait vaincu les Autrichiens. Le niveau égalitaire semble avoir passé sur le courage. Parmi les combats innombrables livrés devant Sébastopol, du sein d'une pépinière quotidienne de braves serviteurs serrés autour du drapeau, le poëte dégagerait difficilement les acteurs de son drame. Plus vainement, chercherait-il à introduire une femme sur la scène. Le beau sexe ne se montra pas plus au bivouac, qu'au cœur de la place. Les habitants épouvantés par le coup de tonnerre d'Inkermann, émigrèrent en masse au premier souffle de l'hiver; de sorte qu'au début de la guerre, il ne reste en présence que des défenseurs et des assaillants, modèles de vertus, esclaves et au besoin martyrs du devoir, des stoïciens sous le harnais, toutes gens par conséquent, d'une nature prosaïque dans le sens ordinaire du mot. Il reste aussi beaucoup de bruit. La poudre revêt mille aspects; le canon varie ses fanfares de mille manières; mais, quoique Milton ait osé admettre l'artillerie dans les phalanges célestes, on n'est pas parvenu encore à la poétiser.

Ces difficultés ont arrêté l'essor de la poésie nationale; et, moins heureux que Namur, Sébastopol n'a pas même fourni l'inspiration d'une ode. Ce siége, à bon droit, attend son Homère. Quelle mine d'or, en effet, s'ouvrirait à l'homme de génie assez fort pour parcourir d'une haleine la carrière, depuis Gallipoli, jusque sur les cendres de la tour de Malakoff! Quel prologue fournirait la halte des alliés à Varna! Aux Grecs retenus en face d'Ilion par le calme de la mer, la muse ne préférerait-elle pas une armée que la fatalité de la politique enchaîne sur un rivage pestiféré? Si les con-

fédérés de la Grèce fléchirent le ciel par le sacrifice problématique d'une vierge, le choléra immola, d'un bras plus terrible que celui de Chalcas, des légions d'Anglo-Français, à la fleur de la jeunesse, loin de la vue de l'ennemi. Bientôt aux épreuves sans gloire du repos, succédèrent les souffrances de la guerre : le froid, la faim, les maladies, le feu, le désespoir de jamais revoir la patrie, l'enfer de la tranchée ! sous la monotonie apparente des nuits du siége et des actes successifs du bombardement, quelle variété ! Chaque journée de cette tragédie conserve sa physionomie particulière et mériterait un chant ! Puis Alma, Inkermann, le Mamelon vert, Traktir, les derniers soupirs de Malakoff, Quels sublimes épisodes ! Honneur au créateur, qui sera au niveau de cette entreprise ! Celui-là devra monter sa lyre sur un mode nouveau ; car la nature des sujets poétiques, changeant avec les phases de la civilisation, la poésie, cette antique reine du monde, ne gardera à l'avenir sa souveraineté qu'à condition, sinon de modifier les règles de son art, du moins d'agrandir, selon le conseil de Chénier, le cercle de ses pensées. Les poëtes se plaignent à tort de l'indifférence du siècle à leur égard.

Il me souvient qu'un jour devant Kepler, certain professeur d'astronomie de la vieille école, se lamentait sur la distraction de ses élèves à son cours. C'était le temps où le système des pasteurs chaldéens et de Ptolémée croûlait sapé par cette pléiade de physiciens que Copernic et Galilée conduisaient à la découverte des vérités scientifiques. Le savant Allemand était aussi un des promoteurs de cette rénovation ; et à force d'expériences et d'études, il venait de ravir à la nature le secret de la marche des planètes. Il répondit donc au maître désolé que, s'il voulait transporter son audi-

toire, jusqu'à présent inattentif, il devait dépouiller les erreurs du passé; qu'au lieu d'une voûte céleste, resplendissante de diamants, et reposant par ses bords sur la plate surface de la terre, telle qu'une sphère d'azur, image bonne pour les idylles de Théocrite, il fallait montrer ces bataillons d'astres immenses, parmi lesquels notre globe est un pygmée, gravitant en suspension dans les champs infinis de l'espace, accomplissant leurs courses annuelles, toujours avec la même régularité de vitesse et de temps, plus dociles que les engrenages du plus parfait mécanisme, prêts à se heurter tous, au signal de Dieu; qu'à la place du ridicule Tython et du palais de l'Aurore, mensonges à l'usage des enfants, il importait désormais au succès de sa chaire d'expliquer l'immobilité relative du soleil au centre de notre univers; qu'au lieu de représenter la voie lactée sous la forme d'un chemin aérien ou d'une tache de lait, il lui conseillait d'offrir à la contemplation de ses disciples une poussière d'étoiles.

La Révolution française a imprimé à la marche de l'esprit politique une impulsion pareille à celle que les découvertes de l'astronomie au dix-septième siècle donnèrent à la science. Les principes de la féodalité s'en vont. Un frisson de régénération court d'un bout à l'autre de la terre. L'édifice des czars est miné par les idées de liberté. La Pologne frémit sous le joug. L'Italie, libre de ses tyrans et de ses tribuns, relève la tête. La papauté, arche sainte du catholicisme, n'attend plus, pour son salut, qu'un moderne Grégoire VII. La paralytique Allemagne aspire à l'unité et à la vie. L'Orient bouillonne; et, les Turcs, à l'approche de la tempête, essayent de concilier le Coran avec l'Evangile. Les Indiens s'agitent. L'Amérique n'a pas lavé le sang de ses

guerres civiles. L'Angleterre s'efforce de conjurer la révolution par la réforme. La démocratie, incarnée dans la dynastie de Napoléon, rayonne sur l'Europe et lui prépare des destinées plus brillantes. Jamais l'avenir ne fut plus riche en promesses envers cette France de 89, née d'hier, après dix siècles d'enfantement, et qui a pour mission de conduire les peuples à la lumière. Une ère nouvelle s'annonce aussi dans l'ordre moral. Le doute, cette machine de guerre de Voltaire, et la plaie la plus douloureuse du siècle, le doute fuit des esprits : l'indifférence n'est plus qu'à la surface ; la soif de la foi nous dévore.

Ce tourbillon qui entraîne les sociétés poussera, sans doute, la littérature et surtout la poésie dans des voies inexplorées. Tout en visant au même idéal de la forme, elle n'ira plus, sous peine de déchéance, puiser aux sources de l'art antique. Ces champs jadis fertiles de l'imitation classique, après la moisson des devanciers, n'offrent plus un épi à glaner. Elle ne ressuscitera plus le cadavre des pastorales : les faux bergers sont à jamais descendus au tombeau avec Florian! L'hypocrène du romantisme semble aussi tari! Les héros, issus de ce milieu fictif de la chevalerie, font aujourd'hui sourire. Mais peut-être un jour, dans cet âge dont la lueur commence à poindre, l'épopée nationale fleurira. Peut-être alors cette page unique dans nos fastes, qui s'intitule Sébastopol, sera célébrée par la trompette épique. Allons! chercheurs découragés! cessez vos plaintes! La poésie, à vous entendre, est une idole surannée : le palais de l'Industrie représente le temple du veau d'or; la locomotive siffle sur le Parnasse et a découronné les Muses! Le bandeau de l'impuissance vous aveuglerait-il? Jamais plus vastes et plus beaux horizons ne s'ou-

vrirent à l'invention! La poésie n'est pas morte! Elle vous tend les bras à Arcole, aux Pyramides, à Austerlitz, à Waterloo! Elle vous appelle, là-bas, sur les ruines encore fumantes de l'Ilion contemporaine, aux bords lointains de cette Tauride qui a gardé le souvenir d'Iphigénie.

Si donc, en fait de poëmes, Sébastopol n'a rien produit encore, au contraire le journal du siége a été exécuté par des mains de maître. Avec l'autorité qui s'attache à son talent et à sa gloire conquise en Crimée, prélude de ses lauriers de Solférino, le maréchal Niel a écrit la relation des travaux du génie devant la place. Une commission d'officiers d'artillerie, présidée par le général Auger, de regrettable mémoire, a retracé l'historique des batteries du siége et la part que notre arme a prise dans l'accomplissement de cette expédition gigantesque. Ces deux livres forment, dès à présent, un monument de la littérature militaire. On y suit pas à pas l'avancement méthodique de ce réseau de parallèles, long de 100 kilomètres, serpentant à travers le sol rocailleux de la Chersonnèse, et qui finit par triompher du boulevard de la domination russe au midi de l'Europe. Les ingénieurs et les artilleurs futurs y recueilleront à pleines mains les enseignements, et au besoin les matériaux pour les méthodes de guerre nouvelles, qu'un avenir prochain appelle.

En effet, de toutes les inventions du génie de l'homme, aucune n'a subi autant de transformations que l'art militaire; les perfectionnements en sont la loi. Pour le prouver, il n'est pas besoin de remonter à l'antiquité, pas même au moyen âge; il suffit de borner son regard aux deux derniers siècles. Sous Louis XIV, on ne se battait pas comme au temps de François Ier.

Frédéric II se riait de la tactique du grand roi. Au lieu d'attaquer en ligne et invariablement de front, le héros prussien prenait l'ennemi de flanc, et cette innovation lui valut une série de victoires qui effacèrent celles de Condé et de Turenne. Dès lors, par toute l'Europe, on proclama l'ordre oblique. Toute la noblesse de France accourut à Postdam pour assister aux leçons de l'auguste professeur sur le champ de manœuvre, et le comte de Guibert traduisit, en beau style, pour l'instruction des armées de Louis XVI, les préceptes du capitaine philosophe. On ne défilait plus qu'obliquement les jours de parade; on n'évolutionnait plus que par mouvements obliques. La Révolution ruina de fond en comble cet échafaudage théorique. Les soldats plébéiens de cette époque s'affranchirent, à l'exercice, des allures germaniques, pis que d'un joug féodal. Les légions de la république, de verve, conquirent l'Europe : ce fut le triomphe de la furie française. Puis, vint Bonaparte, qui, dès son entrée en scène, par des coups d'éclat successifs, sut régulariser le vaillant désordre qui avait présidé aux premières victoires, et réduisit à néant, en faisant mieux, tout ce qu'il restait des règles établies par les critiques de l'école de Frédéric : ainsi, à Arcole, il sacrifie le blocus de Mantoue, prêt à capituler, et se jette au milieu des marais; à Rivoli, il isole, par des prodiges d'un art nouveau, les divers corps de l'armée autrichienne et les bat tour à tour; tantôt il enfonce le centre de l'ennemi, tantôt il le tourne, tantôt il l'enveloppe. Quand ce réformateur de génie eut disparu, les savants s'émurent sur les ruines des vieilles doctrines, ils se perdirent en dissertations, opposant la tactique à la stratégie; mais ils ne parvinrent pas à composer un formulaire de général en chef, tel qu'en s'y conformant

fidèlement on aboutissait, avec certitude, au succès. Il résulta de toute cette polémique, envenimée par les passions du temps, que les principes de la guerre ressemblent aux règles de la littérature, et que si les conseils d'Horace et de Boileau sont impuissants, sans le talent, a créer le moindre chef-d'œuvre, de même les axiômes de l'art militaire ne sauraient produire même une demi-victoire s'ils ne sont fécondés par l'inspiration. Bref, le dernier mot de la critique fut que, sur le champ de bataille il n'y a rien d'absolu, qu'il faut plier l'art, sous peine de mécomptes, aux circonstances venant de la fortune ou de la nature. De toutes les parties de la science guerrière, seule depuis Vauban, la théorie des siéges avait le moins éprouvé de vicissitudes. Le code de ce fameux novateur, du dix-septième siècle, jusqu'à Sébastopol, avait été, en quelque sorte, une arche sainte. Malheur aux profanes qui auraient osé changer une ligne, une côte, au front de *Noiset*, le monument le plus parfait de ce culte pédagogique ! Quels cris les fidèles poussaient de leur cabinet, la plume à la main, quand devant Sébastopol la fatalité des événements conduisait les assiégeants à la violation des règles du maître ! Ces malédictions ne modifiaient pas le cours des choses. Peu à peu les faits s'accomplissaient dans la direction réprouvée; peu à peu la réalité du succès consacrait des énormités scientifiquement apparentes; et quoique Vauban n'eut pas été obéi à la lettre, Sébastopol tomba. Le signal est donné contre la routine, et il date de loin. J'en demande pardon aux disciples inexorables de Vauban; mais, depuis ce fondateur de l'art classique, on a rarement appliqué le système d'attaque, tel que l'entendait ce grand homme, tel aussi qu'il l'aurait réformé, si de son

temps l'artillerie avait fait les progrès actuels, si surtout il n'avait pas dû se plier aux caprices belliqueux de Louis XIV. Le roi-soleil passe pour un fort méchant capitaine; aussi, les siéges étant comme la partie élémentaire de la stratégie, ce genre de guerre l'amusait autant qu'il répugnait au génie de Napoléon. A Versailles, le départ pour Namur ou Luxembourg assiégé, était une fête. Les dames de la cour s'intéressaient elles-mêmes à ces tueries d'hommes mathématiques, dernier souvenir des tournois. Au camp français, on se faisait un point d'honneur de répondre à toutes les chicanes de l'ennemi, de le suivre pas à pas, coûte que coûte, sans rien brusquer; le plus habile gagnait cette sorte de pari. Pareil système de guerre s'harmonisait parfaitement avec la société de ce siècle, où tout fut régulier, compassé, étudié; mais, autres temps, autres méthodes; rien n'est plus antipathique que cette marche de tortues savantes au caractère national. Aussi, de même que les folies de la Régence succédèrent aux solennités ennuyeuses de Versailles, de même, sur le champ de bataille, la réaction se fit, et peu à peu on se révolta contre Vauban. Sans parler des entreprises du dix-huitième siècle, les siéges de la république et de l'empire ont été des infractions perpétuelles aux théories de l'école, et quelques-uns, entr'autres Sarragosse, ont cent fois dépassé en audace ce qui s'est pratiqué devant Sébastopol, et ce que pourront plus tard suggérer la lecture et la méditation des ouvrages didactiques publiés par les généraux Auger et Niel. Ainsi, en ce qui concerne l'attaque et la défense des places, nous touchons, par le mouvement continu des idées, à une réforme théorique et pratique : conséquence d'ailleurs nécessaire des conditions nouvelles, que la

facilité des communications, les découvertes de l'artillerie, le changement des mœurs et la politique de la seconde moitié du siècle, ont créés à la science stratégique.

Cependant, il est, de par le monde, des touristes de la guerre, qui ne feuilletèrent même pas les volumes spéciaux écrits sur Sébastopol, pour les gens du métier. Ces amateurs des choses militaires, savent la définition d'un parapet ou d'une tranchée; mais ne prononcez pas, devant eux, les mots techniques d'épaulement ou de sape. Ils vénèrent Vauban, et ne le lisent pas ; une carte de fortification les intimide à bon droit. Ils sont nombreux, dans les cercles, les salons et les chaumières ; çà et là même, quelques femmes d'esprit ne rougissent pas d'avouer ce goût de l'hercotectonique ! Après quarante ans de paix, dont l'Europe avait joui depuis 1815, au premier coup de canon de l'Alma, ces patriotes se réveillèrent de toutes parts ; ils discutaient avec sagacité, au café ou à la veillée, le plan d'attaque de Sébastopol, dévoraient les dépêches ou les correspondances du théâtre de la guerre, et pariaient pour nos succès. Ceux-là, peut-être, seraient charmés, sur les pas d'un guide franc et autant que possible plaisant, de pénétrer le labyrinthe des cheminements, d'assister aux péripéties quotidiennes de cette lutte tragique, de s'asseoir au foyer de la tente, de vivre, en un mot, par la pensée, de la vie des assiégeants. Il y a aussi, une classe de confrères de toutes armes, experts en la matière, à qui il répugne de parcourir, à travers des in-folios abstraits, ce qu'ils ont fait, ou se qu'ils auraient su faire, mais qui s'applaudiraient de pouvoir, en pantoufles, au milieu des loisirs de garnison, ressentir les vicissitudes des nuits de garde sur la

banquette des parapets, les émotions des jours de sortie, d'assaut ou de bombardement, les joies et les misères du camp.

Acteur de la guerre depuis l'ouverture jusqu'au dénouement, mêlé, dans ma modeste sphère de lieutenant d'artillerie, de près ou de loin, à tous les événements, je me suis proposé, pour mes camarades, la plupart mes compagnons d'armes, et aussi pour les gens du monde, friands des aventures guerrières, d'écrire sur Sébastopol un livre, bâtard de l'histoire, mais plus vrai qu'elle : émailler de mes souvenirs la narration des labeurs du siége ; tempérer l'horreur des mêlées nocturnes, l'hiver, dans la boue et la neige, par des scènes de bivouac ou des épisodes de la vie des assiégés ; varier le récitatif du siége, des impressions de deux années de jeunesse et d'illusions passées en exil à la tranchée ; composer, pour ainsi dire avec la synthèse de l'armée, un personnage, analogue au chœur de la tragédie antique, qui animerait la scène pendant les entr'actes des travaux et le chômage du canon ; fourrager le long du chemin, partout où la poésie de la guerre laissera sa trace légère sous la tente, en pleine arène, à l'ambulance, au milieu des décombres de la ville, sur la plage de la Tauride de Sophocle ; égayer la philosophie de l'histoire militaire et les sévérités de la critique ; mener de front les bulletins de chaque journée et le voyage humoristique autour des remparts et des bivouacs ; extraire de la pratique du siége de Sébastopol, une méthode applicable aux siéges futurs ; enfin, encadrer ce tableau d'ensemble entre un aperçu sur le passé de la question d'Orient et un coup d'œil sur son avenir (car, s'il est intéressant de suivre pas à pas la croisade entreprise par les Anglo-Français, en

faveur de la Turquie, quel attrait plus grand encore de chercher comment cet empire des Ottomans, il y a deux siècles encore, la terreur de l'Europe, fut conduit de chute en chute, à implorer le secours de la chrétienté qu'il avait mission de détruire, comment se résoudra, suivant les probabilités, ce problème aux mille faces des destinées du peuple Turc, qui forme le nœud gordien de la politique du dix-neuvième siècle!); bref, allier de mon mieux le plaisant au sévère : tel est le cadre ambitieux de mon récit.

Les auteurs militaires ont, ce me semble, trop négligé le côté purement humain des événements. Ils n'envisagent avec prédilection que le côté scientifique ou historique de leur sujet, et craindraient d'être taxés de frivolité s'ils déroulaient à travers les phases de la guerre, le drame intime du soldat au camp. Autrefois cette indifférence s'expliquait en quelque sorte; on ne voyait dans les hommes d'épée, que mercenaires, peu dignes d'un intérêt collectif; et l'arrogant cadet ne méritait pas individuellement les honneurs de la plume. Aujourd'hui, une armée est l'image d'un peuple; et de même que l'histoire des peuples ne se passe pas tout entière sur la place publique ou au conseil des rois, de même le champ de bataille et le quartier général ne reflètent qu'en partie la vie d'une armée.

Ce dédain de la petite chronique a jeté beaucoup d'écrivains militaires dans un autre écueil. Pour ne pas encourir le reproche d'anecdotiers de bivouac, ils se sont enveloppés dans un langage prétendu technique, que les élus seuls auraient le droit de comprendre. Ils ont toujours le compas au bout de la plume et ne parlent que par équation. On dirait, à les entendre, que leur science est un long mystère. Cependant la critique

en cette matière n'offre pas de secrets impénétrables. Pour ce qui a trait à l'art des siéges, il suffit de savoir qu'une *tranchée* est, en général, une rigole plus ou moins large, dont les terres de déblai servent au parapet, que les parallèles sont des tranchées principales, les artères du réseau de cheminements, dirigées, comme leur nom l'indique, parallèlement au front de la fortification, que ces *parallèles* communiquent entr'elles par des sapes (synonime de tranchées) allant en zig-zag de leur point de départ au point d'arrivée, parce que si l'on s'avançait en ligne droite, l'assiégé pourrait les enfiler; que la science du défilement consiste à protéger les tranchées du tir d'enfilade; si, à ces définitions, on ajoute qu'ordinairement on trace trois parallèles devant le corps de place, en face du point d'attaque, que de la plus voisine de la ville s'élancent les colonnes d'assaut, que les *batteries* de siége sont les lieux des tranchées, où jouent les canons à poste fixe; que les embrasures de canon sont des fenêtres pratiquées dans le massif des terres du parapet, qu'on les désigne par un numéro fixé d'après l'ordre de leur construction; si enfin on s'est donné la peine de regarder une carte de fortification, comme on consulte une carte de géographie, et qu'on ne confonde pas une demi-lune avec une lune; muni d'un tel bagage, je défie, même un enfant de bonne volonté, de ne pas comprendre l'œuvre du siége de Sébastopol, de ne pas suivre les dissertations qu'il est possible d'établir sur ce grand sujet de l'art militaire.

Avec ces données de la composition, comment mon travail s'est-il fait?

Après le traité de Paris, de retour dans nos garnisons, quand l'orage des ovations se fut calmé autour de nous et que la Crimée, avec ses héros, furent retom-

bés dans un oubli naturel, les faits et gestes de notre chère armée d'Orient formaient les délices de nos veillées. Là, on éclaircissait les points obscurs de la guerre; chacun soulevait un coin du voile; la vérité planait entre les versions parfois contradictoires du même fait. Tous aussi apportaient le tribut de leurs observations, et éclairaient de leurs anecdotes le nuage des actions les plus célèbres, les moindres replis du siége. Je contais à mon tour et surtout j'écoutais. Rentré au logis, sous-greffier de la gloire, textuellement je dressais procès-verbal de la séance. Quand nous eûmes ainsi, entre amis et témoins, recommencé la campagne, et que ce nouveau dossier fut prêt, je me mis à l'œuvre, à la faveur du prochain hiver. Près du carnet de ces notes d'emprunt, se déployait le grimoire de mes éphémerides, croquis, qu'à l'exemple de tant d'autres, en manière de passe-temps, j'avais recueillis au jour le jour, à Varna, devant Sébastopol, tantôt griffonnant sur la table glacée de ma tente, tantôt sténographiant dans mon grabat sur mes genoux, tantôt jetant des mots fugitifs à la tranchée ou à la promenade. Le *Moniteur*, manuel des documents officiels, présidait posé au milieu de ma chambre, désespoir des visiteurs. Entouré de ces volumineux matériaux, j'allumai la pipe de travail, m'assis magistralement et je repris en sous-œuvre, en tête-à-tête avec moi-même, le siége, objet récent de nos causeries de prédilection. Le chaos se débrouilla peu à peu; chaque journée m'apparaissait avec sa couleur locale. Les tableaux des nuits de veille devant l'ennemi, des instants de trêve, de plaisir et de méditation au camp, défilaient, un à un, sous mes yeux, avec une clarté magique. Je me croyais encore transporté aux lieux du supplice; j'entendais le canon et le signal du clairon

d'alarme. Réellement, le ciel brillait des éclairs du combat! Mais, quel enchantement! parfois, au moment imaginaire où la sentinelle poussait l'avertissement lugubre de *gare la bombe*, le joli minois de ma voisine, souriait à sa fenêtre, et me réveillait de ce cauchemar nécessaire; souvent, à l'heure où sonnait d'ordinaire le départ du combat, un ami, passant sous ma croisée, me hêlait de la rue pour le joyeux dîner de famille. J'éprouvais tant de charmes à cette construction lente des murs de l'édifice, que je prolongeai deux ans cette sorte de flânerie littéraire. Quand un remords de conscience me criait d'en finir, j'imposais silence à ce conseiller importun, lui disant que mon siége était fait, et que rien ne me pressait d'enlever Malakoff.

Dans cette indolente disposition d'esprit, le manuscrit serait resté indéfiniment sur le métier, si le tocsin de la guerre d'Italie n'était venu me secouer au fond du cabinet. Une légion de chevaleresques et spirituels historiographes, le révolver à la main, marchèrent contre les Autrichiens, et sitôt que la paix fut signée à Villafranca, la plume encore chaude de l'enthousiasme des batailles, en pleine ivresse de la poudre, ils improvisèrent maintes chroniques palpitantes de cette magnifique excursion de nos aigles, qui commence à Montebello et finit, de victoire en victoire, au seuil de la Vénétie. L'émulation me saisit; et, sur les traces de ces chroniqueurs de Magenta et de Solférino, l'idée me vint de rappeler à la France les gloires trop effacées de Sébastopol. Mais les modèles que j'avais choisis me désespéraient. Je lambrissai encore, je repolis; la paresse profita de ces scrupules, et, les distractions du métier aidant, cinq ans de noviciat littéraire s'écoulèrent encore pour me rendre digne du sujet et de mes prédécesseurs.

Plusieurs écrivains ont traité de la guerre d'Orient. Le plus littérateur des colonels et le plus homme de guerre des romanciers, Molènes, a crayonné, avec sa verve habituelle, des souvenirs de Crimée, malheureusement détachés. Un de mes camarades a esquissé, sous la forme de commentaires, l'introduction du siége. Il s'arrête, au regret du lecteur, après l'issue de cette fatale journée du 17 octobre, qui faillit engloutir les espérances des vainqueurs de l'Alma. Un des chefs du service hospitalier de l'armée a publié des rapports spéciaux, semés d'aperçus originaux, sur la vie de bivouac et les mœurs du soldat en campagne. Les publicistes du *Spectateur Militaire* ont retracé avec art la succession des travaux d'attaque, des projets de la défense et accompagné ce résumé substantiel d'une série remarquable d'articles de critique. Un chirurgien allemand, auxiliaire des hôpitaux Russes, a dévoilé les mystères de l'intérieur de la ville pendant le bombardement. Parmi tous ces écrits, qui n'embrassent qu'une face de ce grand spectacle du siége de Sébastopol, se distingue l'ouvrage de M. de Bazancourt, ambassadeur académique, envoyé par le ministre de l'Instruction publique, près de l'armée d'Orient, pour en raconter les exploits. Ce livre ne présente ni la précision ni la monotonie d'un journal des opérations; il manque du mouvement et du pittoresque qui sont le propre des anciennes chroniques. Mais, sur ce thème abrupt du siége, où, à chaque pas, on se heurte contre des redites et des tons homogènes, l'histoire, grave et consciencieuse, ne saurait rien tenter de plus achevé. Un succès immense et légitime salua sa publication; et il restera comme l'exemple d'une difficulté vaincue par un homme de talent. J'en parle avec reconnaissance et à l'aise parce que j'ai moissonné au

milieu de ses confidences du conseil de guerre, dont il avait l'oreille, et que nous n'avons pas suivi les mêmes sentiers de la composition.

Pour exécuter ma tâche, les chroniqueurs du moyen âge s'offraient à moi, comme originaux. Mais ces conteurs du vieux temps sont inimitables, grâce à leur naïveté primesautière et surtout à la liberté avec laquelle ils se mettent en scène. Le conteur du siége de Constantinople, par exemple, alterne les faits d'armes des Croisés avec les prouesses et les réflexions personnelles du sire de Ville-Hardouin! Mais, bourgeois d'aujourd'hui, conviendrait-il, sur ce ton de gentilhomme féodal, de s'attribuer un rôle? Le *Nous*, en parlant de soi, me semble odieusement prétentieux. Pourquoi ne pas déguiser mon individualité sous le masque d'un personnage conventionnel qui, à ma place tiendrait la plume? Mais cet artifice, déloyal, aurait répandu sur le récit une teinte de roman historique: écueil d'ailleurs inhérent au sujet et difficile à éviter, car ce siége dépasse tellement les proportions ordinaires, qu'on ne peut presque plus en causer sans être taxé d'exagération. En vérité, ce tableau fidèle de l'hivernage, sous le canon de la place, respire la fable; et si, plus tard, cette expédition des modernes Argonautes rencontre un poëte à sa hauteur, les assiégeants de Sébastopol paraîtront peut-être à nos arrière-neveux, des figures aussi grandes que les conquérants de la République ou les guerriers d'Agamemnon.

J'ai donc été forcé, malgré le conseil de Pascal, à la redoutable nécessité d'égoïser! Mais ce *moi* se garde de grouper orgueilleusement, autour de sa majesté, tous les événements; loin de s'ériger en pivot de la guerre, il aide les spectateurs du paysage à trouver le point de

vue; il s'efface les jours de bataille et lors des principales scènes, ne reparaissant en quelque sorte que dans les intermèdes. Ce *moi*, je l'ai rendu aussi bonhomme que possible afin de lui faire aisément pardonner la fatuité d'arborer parfois sa bannière, en face des drapeaux unis de la France et de l'Angleterre. Il représente le premier venu de mes compagnons. En entremêlant d'incidents auto-biographiques les trois cent vingt-sept actes du siége, afin de dépouiller le champ de son aridité funèbre, j'ai simplement raconté les phases de leur existence intime au bivouac. C'est l'image de leurs tribulations et de leurs joies, que j'ai reproduite! Pour peindre des gloires et des douleurs communes, leur mémoire m'a servi autant que la mienne. Ils ont le droit de signer ces feuilletons que je suis heureux de leur dédier.

Les faits et gestes de l'armée d'Orient semblent avoir aujourd'hui autant d'à-propos qu'au lendemain du traité de Paris. Toute l'Europe, stupéfaite par les coups d'éclat des Prussiens, agite les questions vitales de la guerre; et peu s'en faut que les lauriers de Sadowa empêchent les moins alarmistes de dormir chez nous. Or, le meilleur moyen de nous consoler des succès de rivaux qui surgissent en Allemagne, n'est-il pas le souvenir de nos gloires récentes, devant Sébastopol? car, les vainqueurs de l'Autriche, même sous Frédéric II, n'ont rien de comparable dans leurs fastes militaires; et, pour égaler les héros de Crimée, une revanche d'Iéna ne leur suffirait même pas. J'aurais pu intituler ce livre: *Sujet de méditation pour la Prusse.*

LIVRE I.

INTRODUCTION

ESSAI SUR LA DÉCADENCE DES TURCS

OU

PASSÉ DE LA QUESTION D'ORIENT

AVANT LA GUERRE DE 1854.

La question d'Orient, considérée au point de vue des prétentions de la Russie sur Constantinople, semble remonter aux premiers temps du moyen âge. Vers la fin du IXe siècle, pendant que les Normands et les Sarrasins ravageaient l'empire de Charlemagne, presque au lendemain de la fondation du royaume moscovite, les compagnons d'Oleg vinrent camper près des portes de Byzance, et Léon le Philosophe dut les éloigner à prix d'or. Bientôt ils redescendirent aux bords du Bosphore, sous la conduite d'Igor. Le feu grégeois, sauveur inespéré des Comnènes, triompha de cette nouvelle agression. Plus tard, Swiatoslaf envahit les Provinces-Danubiennes; il aurait colonisé la Bulgarie, sans la résistance de Jean Zimisces, un de ces derniers grands hommes qui différèrent l'agonie de l'empire d'Orient. A en juger par de tels essais réitérés de con-

quête, on aurait dit que déjà, outre la loi d'attraction qui, durant certaines périodes de l'histoire, précipite les peuples du Nord sur le Midi, un intérêt particulier, un vague pressentiment de l'avenir, poussait ces Barbares attardés uniquement vers le boulevard de la Méditerranée. Jamais, dans leurs excursions, à l'exemple des Huns et des Goths, ils ne prirent le chemin des Alpes : Rome, pour eux, était à Constantinople. Avant d'être organisés en corps de nation, ils convoitaient cette ville, que Mahomet avait donnée pour point de mire à l'ambition des soldats de l'Islam. Mais des révolutions intestines empêchèrent les Russes de poursuivre leurs premiers projets d'établissement au delà du Pruth. D'abord divisés par la rivalité de leurs princes, puis attaqués et dépouillés par leurs voisins de l'Allemagne et de l'Asie, enfin asservis, pendant deux cents ans, par les Mongols, ils ne prirent aucune part aux événements qui décidèrent, au milieu du quinzième siècle, du sort de Constantinople. Du temps que la Horde-d'or pillait Moscou, la cité du czarisme naissant, et que les successeurs dégénérés de Rurik venaient s'agenouiller aux pieds du petit-fils de Tamerlan, pour lui payer le tribut, le dernier fantôme de l'empire romain s'évanouissait. Le sabre de Mahomet II tranchait la question d'Orient au profit de l'islamisme. L'Asie Mineure, la Crimée, la Macédoine, la Bosnie, l'Archipel subissent tour à tour le joug des conquérants de Stamboul. Les Ottomans bivouaquent sous les remparts de Vienne et entrent triomphalement dans Athènes. Les cendres de ce foyer de la civilisation antique sont à jamais éteintes par ces Barbares de la dernière heure; le Parthénon est changé en caserne. La ville de Minerve est érigée en apanage du Chef des eunuques. Cependant le croissant détrône partout la croix sur son passage. Un frisson d'épouvante parcourt l'occident de l'Europe. Le pape sonne le tocsin, proclamant du haut du Vatican, que le danger jadis conjuré par l'épée de Charles-Martel réapparaissait plus terrible, des Pyrénées, sur le Danube. La voix du

pontife se perdit à travers l'indifférence universelle : il ne restait plus dans la chrétienté, déjà travaillée par l'esprit de la Réforme, la moindre étincelle de la foi des croisades. Venise seule, par égoïsme mercantile, répondit à l'appel de Pie II. Un auxiliaire héroïque, Scanderbeg, se leva, du cœur de l'Albanie, devant l'ennemi, de toutes parts en branle. Mais ces obstacles suffisaient à peine pour ralentir l'élan des Osmanlis. La République impuissante ne tarda pas à signer la paix avec le sultan et la mort surprit Mahomet II, au seuil de l'Italie. Tandis que les Etats de l'Europe assistaient, effrayés ou distraits, à l'envahissement de l'Orient par les Turcs, la Russie se réveillait, sous le sceptre d'Ivan III, et l'un des premiers actes de ce modeste précurseur de Pierre le Grand fut d'écrire au monarque de Constantinople une lettre de supplication en faveur des marchands russes de Kafa et d'Azof.

Bajazet II et Sélim Ier continuèrent l'œuvre de la conquête. La Croatie, l'Égypte, l'Arabie furent réduites en provinces turques. La Mecque devint alors la Jérusalem de toutes les familles du mahométisme, groupées autour du drapeau d'Othman. La grandeur de l'Empire monte à son apogée, sous Soliman Ier. Belgrade, la sentinelle avancée de l'Autriche, entraîne la Hongrie dans sa chute. L'ambassadeur du czar Wasili IV apporte, de Moscou, des félicitations au vainqueur et implore de sa magnificence un traité d'alliance. Le padischah refuse avec mépris les offres de Morosof et il daigne accepter la main que lui tend François Ier, en lutte contre Charles-Quint. Après ces négociations qui ouvrent l'histoire des relations diplomatiques entre la Turquie et l'Occident, le *Magnifique* accéléra sa marche, de victoire en victoire, jusque près des murs de Vienne. Cependant Rhodes tombe pour l'honneur de la chrétienté, tandis que Barberousse promène le croissant dans la Méditerranée, prend Alger, bat les flottes espagnoles, pille Nice et entre bannière déployée, au port de Marseille, où le duc d'Enghien,

amiral de France, le reçoit au nom de son souverain, avec une pompe scandaleuse. Mais, avec le succès croissant des armes ottomanes, le fanatisme religieux grandit, et l'exposition publique à Stamboul de deux statues, rapportées de Bude par le grand-vizir, souleva l'indignation du peuple contre des trophées sacriléges. Le Coran était l'aiguillon de la victoire; ce livre sibyllin promettait aux enfants de Mahomet la domination universelle. Aussi, dès qu'il arriva à l'étendard du Prophète de reculer, la foi s'affaiblit dans les âmes des croyants, et, les défaites aidant la démoralisation, l'indifférence engendrant la mollesse, la Turquie, par le même mouvement que l'empire romain, marche vers son déclin.

Le règne de Sélim II annonce l'ère de la décadence. Tant que l'orage de l'islamisme avait en partie grondé loin des Alpes, la chrétienté, absorbée par ses querelles domestiques, avait hésité à se croiser contre les infidèles. Mais, désormais, un bond pouvait transporter des rivages de l'Albanie, devant Venise, les Turcs, libres du côté de l'Orient. Une ligue se forma à la voix du pape, et la marine ottomane reçut le premier coup à Lépante. Cette bataille fut un jour de gloire pour l'Europe entière. La chaire du Vatican retentit des éloges de don Juan, l'envoyé de Dieu. L'amiral Colonna monta au Capitole, avec l'appareil des triomphes antiques. Venise institua une fête nationale en l'honneur de la victoire remportée sur les ennemis de sa prospérité et de la civilisation. La nouvelle de la destruction de sa flotte foudroya le sultan. Il resta près d'une semaine à jeun, la face contre terre, suppliant Allah d'avoir pitié de son peuple. Stamboul était consterné. La superstition tendait déjà à énerver le patriotisme des Osmanlis. Le bruit courait que le désastre naval avait été présagé par la chute du plafond en bois du temple de la Mecque. Sélim ordonna sur-le-champ de le reconstruire en pierre, disant qu'il serait ainsi à l'avenir l'emblème de la solidité de son royaume. Mais, pendant que les alliés perdaient, par

leurs divisions, les fruits de leurs exploits, le fils indigne de Soliman le Législateur, se renferme dans le sérail, livrant aux pachas le commandement des armées, renonçant même aux plaisirs de la chasse, délices de ses aïeux, donnant l'exemple de la débauche, laissant enfin se développer les premiers germes de corruption et de faiblesse. En effet, de son vivant, comme si l'ombre de Roxelane planait encore sur le harem, les favorites gouvernent. On vend les magistratures aux plus offrants. Les janissaires se démasquent en Maires du palais. Cette milice paraît déjà avoir hérité des traditions des prétoriens; ils avaient fixé à Sélim, sous peine de déchéance, le taux du tribut d'avénement, et ils publiaient impunément, qu'avant d'arriver au trône, les princes de la maison impériale devaient passer sous leurs sabres. Au mépris des prescriptions de la loi, on les voyait déjà célébrer des orgies sur les places publiques. Le peuple les imitait, encouragé par la révocation de l'édit de Soliman contre le vin; et, du cabaret, il décernait au monarque le surnom d'Ivrogne. Des prêtres, des juges, s'abaissaient jusqu'au rôle de buvetiers, et l'on entendait parfois dans la rue les Turcs ameutés, la gourde en main, s'écrier : « Où irons-nous aujourd'hui chercher notre ration? chez le muphti ou chez le cadi? » de même qu'il y a quelques années encore, ils demandaient, en armes, orgueilleusement : « Où planterons-nous, en ce jour, le drapeau du Prophète? »

Le mouvement rétrograde se précipite sous Amurath III. Il semble que les ressorts se détendent dans cette machine dont le fatalisme est l'âme. Le successeur de Sélim fit étrangler ses frères, distribua, par force, aux janissaires, à l'occasion de son avénement, cent bourses d'or; puis, sous les auspices de ce meurtre et de cette lâcheté, il tenta de rappeler ses sujets à l'observation stricte des préceptes du Coran. Mais l'ordonnance qui interdisait l'usage du vin révolte les troupes. Le sultan, menacé dans son palais, abandonne tout projet de réforme, à condition que les sol-

dats ne troubleront pas l'ordre. On se croirait à la veille de la dissolution, en face de ces excès, imités du Bas-Empire. Néanmoins, l'Europe tremble autant que jamais devant ces barbares qui déjà battent en retraite, mais dont la puissance, déclinant par une pente insensible, gardera son prestige pendant plus de deux siècles encore. Ainsi, l'Autriche acquitte humblement le tribut fixé par les lois de la guerre. La Pologne élit pour roi le candidat du Grand-Seigneur. Grâce à la protection de la sultane Validé, patricienne de la famille Baffo, Venise garde l'amitié de la Sublime-Porte, ouverte, selon la devise de la dynastie ottomane, à tous ceux qui viennent y chercher secours. La Suisse sollicite l'alliance des mécréants. Elisabeth, à force de démarches, arrache au Divan un traité de commerce, favorable aux négociants anglais du Levant. Jacques de Germiny renouvelle les capitulations au nom de la France, et il obtient pour lui et ses successeurs le droit de préséance sur tous les ministres étrangers. Le czar Féodor Iwanovitch envoie à Sa Hautesse un riche présent de fourrures. L'Espagne elle-même, la reine de la catholicité, courbe son orgueil devant le représentant d'Allah sur la terre. Ces bons rapports ne mettent pas les ambassadeurs chrétiens à l'abri des insultes. Le drogman de Venise fut chassé du Divan, sous prétexte d'espionnage; celui de France, son complice présumé, sauva sa vie en se convertissant à l'islamisme. Peu après, Savary de Lacosme, ayant, de vive force, dans une cérémonie religieuse, enlevé la place d'honneur qui lui appartenait, le sultan traita publiquement de fou le héros de cette échauffourée diplomatique; l'église qui en avait été le théâtre fut fermée, et Henri IV passa cette insulte sous silence. Chaque pays eut à se plaindre au moins d'un affront. Malgré ces causes de mécontentement, de tous les points de l'Occident, on se hâta de répondre à l'invitation qui fut adressée par le sultan Murad-Khan, à tous ses alliés, d'assister aux fêtes de la circoncision de son fils. Le 1er juin 1582, les envoyés de l'Europe se trouvaient réunis, à ce

spectacle, sur la place de l'Hippodrome. Les enfants de Mahomet, en émoi, se pressaient joyeusement autour des jeux : ici, des prisonniers hongrois luttaient à la façon des gladiateurs romains, et la vue de leur sang soulevait l'enthousiasme; là, des derviches se livraient à leur saint charlatanisme, les uns avalant des couteaux ou jonglant avec des serpents, les autres tournant plus vite que les ailes d'un moulin à vent. Des policiers masqués jetaient de temps en temps des poignées d'argent autour des tables du banquet, au milieu des rassemblements de curieux; parfois des chiens, une gerbe de pétards attachés à la queue, fendaient en fureur la foule, et à la vue de la panique, au bruit des cris d'alarme, les grands éclataient de rire, du haut des kiosques dressés pour la cérémonie. Tandis que près de là, les sultanes se pavanaient sous un dais en or, le héros de la journée trônait, ombragé par les palmes nuptiales. Tout à coup, un divertissement original attira l'attention générale, du côté de la loge de l'empereur : il s'agissait d'un simulacre de combat entre Turcs et chrétiens; ceux-ci défendaient une citadelle, qui, de par le programme, fut vaillamment emportée d'assaut, puis au moment où les murs s'écroulaient, il en sortit une troupe de pourceaux, et le peuple, après son chef, juge du camp, d'applaudir cette allusion insultante, les yeux tournés vers l'amphithéâtre, où siégeaient les députés de l'Europe, qui durent subir des moqueries, cinquante jours durant, et offrirent en échange évangéliquement des cadeaux au Commandeur des croyants.

Derrière ces parades, et, en dépit de quelques succès obtenus en Perse, les symptômes de désorganisation se manifestaient de plus en plus. L'altération des monnaies causa une insurrection militaire. La soldatesque cerna le sérail. Le sultan céda, et dès lors, c'en est presque fait de l'autorité souveraine. L'armée en Égypte obéit au signal de révolte. Afin d'éteindre ces foyers de rébellion, on déclara la guerre à l'Autriche. La fortune ne suivit pas le croissant; et, pour la pre-

mière fois, le sandjiak-chérif, déployé sur le champ de bataille, n'eut pas la vertu de ramener la victoire. Cependant, la peste ravageait Stamboul, et Amurath, à la tête de ses concubines, s'enfuit honteusement de la ville, devant le danger public. En même temps apparaissent les hérésies. Un imposteur se fait passer pour le douzième iman, précurseur de la fin du monde. On l'empala à temps pour arrêter le schisme. Au milieu de ces perturbations et de ces défaites, le sultan mourut; il avait presque éclipsé Salomon par le nombre de ses femmes. Il laissait cent trente enfants. Cette progéniture fut la plus belle œuvre de son règne, qui marqua une époque d'affaiblissement pour l'empire turc, fort néanmoins encore de vingt royaumes.

Mahomet III lui succéda. Fidèle à la politique de ses prédécesseurs, ce prince se délivra d'abord de tous ses frères par le cordon des muets, puis il honora ses victimes et son père de pompeuses funérailles, gratifia les janissaires du présent d'usage, notifia son avénement aux puissances de l'Europe et se rendit en Hongrie, à dessein de ranimer le courage de l'armée. Les Ottomans reprirent de l'élan : Erlau fut conquis. Accouru trop tard pour sauver cette place, un des plus solides avant-postes de Vienne, l'archiduc Maximilien perdit la bataille sanglante de Kerestztes, et le vainqueur rentra dans sa capitale avec un éclat triomphal. Les sultanes se portèrent, en char, à sa rencontre; les ulémas le complimentèrent, à la porte de Stamboul. Les rues étaient tendues de tapisseries, et l'encens brûlait de tous côtés sur le passage du cortége. Le grand poëte lyrique offrit une ode héroïque au continuateur de Mahomet II. La fête dura une semaine. Bientôt arrivèrent les félicitations des nations européennes. Venise fit les premières courbettes. Le roi de France proposa de s'unir à la Turquie, pour secourir les Maures contre l'Espagne, et reçut la promesse d'une ambassade prochaine à Paris. En l'honneur des beaux jours qui semblaient revenus pour le royaume d'Islam, le chérif de la Mecque envoya au kalife les étoffes qui avaient couvert le tombeau du

Prophète. Mahomet profita de la réception de ces reliques pour réchauffer le zèle religieux de son peuple, la foi étant le nerf de son ardeur guerrière. Des réjouissances brillantes, à ce propos, animèrent Constantinople. Les Osmanlis implorèrent les bénédictions d'Allah, et crurent encore à la domination du monde. Mais, ces tentatives de réaction et ces éclairs de force n'empêchent pas la Turquie de pencher de plus en plus vers sa ruine. En effet, du fond de la Perse, Schah-Abbas lui suscitait des ennemis dans toute l'Europe. L'Asie Mineure était en feu par la révolte des Firaris. Les Sipahis révolutionnaient Stamboul, et, pour apaiser leur mutinerie, il fallut l'aide des janissaires. La haine qui, dès lors, sépara ces deux milices prétoriennes ajouta une cause perpétuelle de désordre aux ferments de l'anarchie. Cependant, des prédicateurs sapent ouvertement la doctrine de l'orthodoxie mahométane. Les édits contre le vin sont foulés aux pieds. La vénalité des charges, la fabrication de la fausse monnaie, ne suffisent plus aux déprédations des pachas, aux folies des odalisques, aux besoins de la guerre contre l'Autriche, qui se traîne entremêlée de succès et de revers. Les impôts augmentent au delà de toute raison, et la population décroît à mesure que les sources de la richesse tarissent. La superstition remplace peu à peu la foi dans les cœurs. Elle tua le sultan. Mahomet III était un réformateur de conviction; il pratiquait la loi suivant la lettre, au point que l'opium ni le vin ne souillèrent ses lèvres, et que, par son ordre, les cabarets furent fermés sous les peines les plus sévères. Ami de la justice et de la poésie, il protégea les littérateurs et les savants. Malheureusement, le courant des abus l'entraînait, et ses bonnes intentions ne parvinrent pas à ralentir le branle de la décadence.

Il eut pour successeur Achmet I[er]. En ce moment, le trésor était vide. On attendit en vain les arrérages du tribut de l'Egypte. Le nouveau monarque dut épuiser sa propre bourse pour satisfaire les exigences de sa garde palatine. Comblés de largesses, les janissaires proclament son avénement : sinon, non. Avec leur es-

corte, Achmet alla ceindre le sabre d'Osman, à la mosquée d'Eyoub, se fit solennellement circoncire, et de suite entama les pourparlers de la paix avec l'Autriche; car l'Asie réclamait toutes les forces de l'empire. Le schah de Perse reconquérait toutes les provinces perdues par ses prédécesseurs. Les Firaris avançaient victorieusement vers le Bosphore. Le sultan s'arracha aux douceurs du sérail et marcha contre les insurgés. Une émeute militaire le rappela; les meneurs furent punis de mort; mais on dut payer à l'armée entière l'arriéré de la solde; l'incendie ne cessa qu'à cette condition. Pendant que l'esprit d'insubordination minait l'établissement des Ottomans, l'autorité de la Porte baissait au dehors. Les puissances étrangères apprenaient à ne plus ramper devant le croissant. Henri IV, par la bouche de M. de Salignac, demanda avec plein succès réparation d'une insulte faite au consul français d'Alger, et, de concert avec l'Angleterre, il obtint la délivrance des chrétiens en esclavage dans les Etats barbaresques. Le juge de Galata ayant voulu soumettre tous les ambassadeurs européens à la capitation, contre la teneur des traités, ceux-ci protestèrent, et le grand vizir annula la sentence. Mahomet II les aurait tous condamnés au supplice, sans forme de procès! Ces concessions accusent déjà la différence des temps. Dans ces conjonctures, la trêve conclue à Comorn avec l'Autriche fut prolongée de vingt ans. A cette occasion, le négociateur, Hermann de Czernim, entre en procession, bannières au vent, dans Constantinople. Aussitôt l'alarme se répand en ville. Les prêtres, à la prière, exhument une ancienne prophétie, fixant le signal de l'abaissement des Osmanlis au jour néfaste où la croix serait promenée en pompe à travers les rues de Stamboul. Les mosquées retentissent aussitôt de malédictions contre le précurseur de malheur. Les fanatiques sortent en foule, criant vengeance, et bloquent la maison de l'ambassadeur autrichien, dont ils outragent, par des menaces de mort, le caractère sacré. Le sultan accourt pour calmer l'effervescence; mais ni les exhortations ni la nuit ne dis-

sipent les attroupements séditieux. On assiége l'hôtel de Czernim. Les maisons des chrétiens sont partout fouillées sans respect, et Péra se croit à la veille d'une Saint-Barthélemy. Les prisons s'emplissent de Jésuites, accusés de propagande religieuse. Le vicaire général des Capucins, séance tenante, est jeté à la mer. Le lendemain, en secret, le diplomate fut admis au baisemain, et, pour se soustraire à la fureur populaire, il prit honteusement son congé. Ces terreurs paniques rappellent les tumultes qui avaient lieu dans Rome au déclin de l'empire, quand le dieu Therme reculait, de frontière en frontière, devant les ennemis. Les Ottomans sentaient déjà la chute de leur souveraineté approcher. L'islamisme s'était étendu sur l'orient de l'Europe comme une marée; le reflux avait commencé sans retour, malgré les destins promis par le Coran, et tout ce qui prouvait aux soldats du Prophète la vanité de leurs oracles était un sujet de trouble et d'abattement. Pour relever le moral de son peuple, Achmet fit célébrer avec splendeur la fête de la nativité de Mahomet. Les reliques de la Kaaba furent exposées au Sérail; on multiplia les processions et les sacrifices; il y eut distribution d'abondantes aumônes; Stamboul s'amenda. A la faveur de ce retour vers les anciennes croyances, le padischah publia contre le vin des ordonnances plus terribles que jamais. Toutes les buvettes furent démolies, tous les tonneaux défoncés. Mais au moment où la peur de la mauvaise fortune paraissait corriger les Turcs de l'ivrognerie, mère de l'indifférence politique, un autre corrupteur, le tabac, se montrait chez eux, sous pavillon vénitien. Le fatalisme, qui jusqu'alors avait surexcité l'activité musulmane et réalisé des merveilles, trouva un contre-poison dans les parfums voluptueux de ce narcotique. Condamnés désormais à la défensive, ce qui, pour une nation essentiellement guerrière, équivalait presque à l'inaction, les Ottomans se livrèrent sans frein à cette jouissance. Désespérant de soumettre l'univers par la force, déchus de la vertu de leurs aïeux, ils échangèrent, en quelque sorte, le sabre

du prosélytisme contre le tchibouck, et s'endormirent en fumeurs insouciants, bercés par les rêveries du paradis. Dès l'origine, cette mode funeste s'introduisit avec tant de violence que le muphti, pour en prévenir les effets, crut devoir fulminer un fetwa contre cette innovation profane. La populace se mutina, sous prétexte que les livres sacrés ne défendaient pas ce plaisir. Les janissaires soutinrent les émeutiers. Le grand-prêtre révoqua son mandement; et dès lors sans entrave, la Turquie devenant une tabagie, cet excès contribua à énerver la valeur civique de ces conquérants de Constantinople, hier encore l'épouvantail à juste titre de la chrétienté. Cependant l'armée perdait de jour en jour sa supériorité; l'édifice craquait déjà du côté du Danube et de l'Euphrate, et, trop hâtifs éclaireurs de la Russie, les Cosaques ravageaient les côtes de la mer Noire. Au milieu de ces éléments croissants de dissolution, Achmet mourut; il emporta dans sa tombe les regrets publics et les bénédictions des historiens mahométans. La peste régnait dans Stamboul, et, par un culte coupable des préjugés nationaux, ce prince n'avait rien tenté pour combattre ce fléau; mais il avait embelli à grands frais les villes saintes de Médine et de la Mecque; il avait institué des lectures du Coran. Ces palliatifs n'agissaient pas; le feu sacré ne brûlait plus dans les âmes des fils d'Osman.

Un fou, Mustapha I[er], hérita de la couronne impériale. Il s'amusait, du matin au soir, à jeter des pièces d'or aux poissons du Bosphore, à torturer ses icoglans ou à rire aux dépens de pauvres enfants de la rue qu'il comblait d'honneurs fictifs; il était, après, content de sa journée. Le seul acte de son gouvernement fut un soufflet donné à la France dans la personne de M. de Sancy. On emprisonna cet ambassadeur de Louis XIII, accusé de complicité dans l'évasion d'un prisonnier d'Etat polonais; son secrétaire et son drogman souffrirent la question. Au bout de trois mois d'une tyrannie, qui aurait fini par soulever contre l'empire turc l'Europe entière, les grands et les ulémas

replongèrent dans le harem ce parodiste ridicule de Caligula, et Osman II, son neveu, monta sur le trône aux acclamations des janissaires qui gagnaient à ce trafic d'empereurs, et qui, étrangers à toute pudeur patriotique, auraient mis, par intérêt, la terre d'Islam à l'encan. Ils faillirent en lui trouver un maître.

Comme les cours étrangères ne se mettent plus servilement à la merci d'une puissance à moitié évanouie, Osman envoie d'abord des excuses dues à Richelieu; après, il ratifie la paix avec l'Autriche et la Perse : à ce prix, il put se vouer librement à la réforme du gouvernement. Toute faveur fut retirée aux prétoriens du Sérail. On leur imposa l'obligation des pratiques religieuses. Quiconque ivrognait, était puni de mort. Convaincu que le salut était dans l'absolutisme sans partage, jaloux à l'excès de ses droits, le nouveau sultan vit un concurrent dans son frère et le fit étrangler. Ce crime excita l'indignation des troupes, et le jour du supplice de l'infortuné Mahomet, Osman fut salué, sur la place de l'Hippodrome, par des murmures de mauvais augure. Bientôt un hiver historique par ses effets sévit sur l'orient de l'Europe : le Bosphore se gela. L'interruption de la navigation amena la disette à Stamboul. Les sipahis et les janissaires se rebellèrent. Osman leur ferma la bouche par le payement d'une partie de l'arriéré de solde; mais, pour se venger de leur indiscipline, il les conduisit contre les Polonais.

Cette expédition avait aussi une portée plus haute : le monarque ottoman méditait de se faire de la Pologne un rempart contre les projets futurs de l'ambition des czars, qui déjà se manifestent par le patronage secret des ennemis de la Turquie. Les deux armées se rencontrèrent à Choczim. Les Turcs l'emportèrent. Cependant le vaincu s'enferma dans son camp, et Osman s'épuisa en vain à l'y attaquer. Ses soldats ne tardèrent pas à afficher leur mécontentement de fatigues sans gloire; la révolte menaçait. Le roi Sigismond venait, en outre, de s'allier avec la Russie; le sultan accepta les offres de

paix. Toutefois, sans laisser à ses bataillons mutinés le temps de respirer, il se disposa à aller soumettre les Druses qui avaient, depuis quelques années, secoué le joug de la Porte. Le bruit court alors, parmi les janissaires, que le sultan Osman a juré de détruire leur milice, et que la course préparée dans le Liban ne serait qu'un prétexte pour les décimer. Ils se rassemblent donc en tumulte sur le champ fameux de leurs insurrections, à l'Et-Meidani. Les spahis y accourent. Les ulémas, dépouillés récemment par le padischah de quelques priviléges, et, pour cette question d'argent, fauteurs de désordres impitoyables, faux prêtres de l'islamisme dont l'avarice est un fléau de l'empire, pire que l'insubordination de l'armée, les ulémas conspirent avec les factieux. Forts d'un arrêt du muphti qui, au nom d'Allah, légitime leur entreprise, ceux-ci assiégent le sérail et posent comme première condition qu'on leur livre les ministres. Devant le danger, Osman consent à renoncer à la guerre. Cette faiblesse ne suffit pas à la soldatesque. Elle enfonce les portes du palais et s'y rue. On tire le prince Mustapha du cachot où, depuis sa déchéance, il se mourait de faim, où sa folie ne lui donnait pas d'autre titre qu'à la pitié, et on l'affuble encore de la dignité impériale. Cependant, abandonné de tous ses serviteurs, Osman s'était enfui; les insurgés le poursuivent; il essaye de les fléchir: « Vous causerez la perte de la patrie, » leur crie-t-il d'une voix prophétique. Les étrangleurs, sourds à ses prières, le saisissent. Le jeune prince défend intrépidement sa vie. Ses forces le trahissent enfin dans une lutte inégale. On lui passe autour du cou le cordon fatal, et il expire à dix-huit ans, victime de ses rêves de régénération, pour son pays, qui court de plus en plus vers l'abîme, sous la triple influence des révolutions militaires, de la ruine des finances et de la corruption des mœurs.

Si l'on jugeait Osman avec la balance ordinaire de l'histoire, le meurtre de son frère souillerait en partie la gloire de son nom; mais la morale, arbitre de la civilisation européenne, n'a rien à démêler avec ces

monstruosités de la politique orientale, qui commencent par la persécution de Djim et effacent, de règne en règne, les horreurs de Tibère. La raison d'État, cette fiction du machiavélisme, qui a terni les plus grandes renommées des temps modernes, transformerait au besoin, même en parricides et sans remords, la plupart des souverains de la dynastie d'Othman. Le cercueil qui s'ouvre pour leurs prédécesseurs reçoit du même coup les cadavres de tous les prétendants, qui portent ombrage à ces Césars musulmans. Le meilleur est celui qui, à son avénement, trouve, dans sa maison, le moins de rivaux à immoler; s'il en épargne quelques-uns, le harem de ces princes graciés est meublé d'esclaves stériles, exprès pour que les rejetons de race royale ne multiplient pas trop, au préjudice de la fortune publique. Il y a, chez ces papes du mahométisme, une sécheresse de cœur caractéristique : on dirait que le sacerdoce étouffe en eux jusqu'à la tendresse paternelle; ils riraient de Marc-Aurèle promenant ses fils en bas âge sur son char de triomphe. Le sérail est moins un Parc-aux-cerfs qu'un immense haras de sultanes, se disputant l'honneur d'enfanter l'héritier de l'empire. Avant tout, le concubinage est un moyen de perpétuer dans sa pureté le sang du kalifat. Le Coran refuse aux simples croyants ce droit à la débauche domestique. En ce point, fidèle à l'austérité de ses aïeux, le Turc conserve, au commencement du XVIIe siècle, des traditions de famille patriarcales; et le royaume d'Islam aurait eu encore, malgré ses revers à la guerre, de longs jours de prospérité, si le citoyen, dans les autres parties de sa vie privée, sur le champ de bataille et en face des affaires publiques, avait conservé le même culte pour les vertus qui avaient fondé la grandeur des anciens Osmanlis, si la liberté du désordre n'avait remplacé la discipline et que l'intempérance n'eût, en chassant la sobriété, conduit à l'amollissement des caractères, surtout si, pendant cette somnolence qui dégénéra graduellement en léthargie, une fatale milice n'avait usurpé l'autorité. Singulière fortune du peuple ottoman!

Il ne déclina presque par aucune des causes intimes qui préparèrent la catastrophe des Romains. Le luxe pénètre à peine à la cour ou chez quelques pachas concussionnaires. Bajazet II, qui passe pour un monarque fastueux, n'osait pas se servir de vaisselle en or, et il crut devoir légitimer cet usage impie en la faisant étrenner par les pauvres du palais. La simplicité règne à Stamboul, en 1622, lors de la mort d'Osman, à peu près, telle qu'à Rome, au temps de Brutus. La paresse ne pousse pas le prolétaire turc aux hontes de la mendicité ni aux férocité du Cirque. Il est humain par un penchant naturel que la religion fortifie en lui. La chasse même lui répugne, parce qu'on y verse le sang des oiseaux. Les encager est un crime aux yeux de ce barbare calomnié, et la charité à l'endroit des animaux va jusqu'à acheter la liberté des captifs. A cette bienfaisance expansive se joint un sentiment élevé de sa dignité personnelle. Il gagne son pain avec peu de travail et méprise les honneurs. Malheureusement, l'indifférence politique paraît être à ses yeux une vertu; il ne connaît ni les comices des républiques anciennes ni ces franchises, embryon de la démocratie moderne, que les Germains importèrent de leurs forêts dans l'Europe. A quoi bon les systèmes? C'est Allah qui gouverne la terre. Le padischah est le seul instrument des volontés de Dieu. Avec ces principes qui rendent le despotisme directement responsable vis-à-vis-du ciel, le citoyen turc laisse s'accomplir, sans sourciller, les drames intérieurs du palais des sultans, à condition qu'il n'en rejaillisse aucun trouble sous son toit domestique. Après lui le déluge, pourvu qu'il puisse à loisir goûter les jouissances défendues de l'ivresse, que sa pipe brûle à longs flots de fumée et que l'étendard de Mahomet ne soit pas trop insulté à la frontière. La paix, du vin et du tabac : telle est déjà la devise des contemporains d'Osman II, prince en tout point digne de la célébrité, si l'on tient compte à sa mémoire du milieu social dans lequel il vivait.

Mustapha I[er], contre son gré replacé sur le trône,

s'abandonna à son humeur insensée : tandis que ses favoris gouvernaient, il passait ses journées, immobile, à regarder les astres d'un œil hébété; la nuit, il se levait et courait redemandant son neveu à tous les échos du sérail, comme si la conscience lui reprochait un assassinat dont il avait, de sa prison, ignoré le mystère. Cependant, revenu de la terreur de cet événement tragique, le peuple de Stamboul secoue son apathie et se lève en défenseur tardif de la justice. Accusés de la mort de l'empereur, les sipahis répondent par la rébellion. On les presse à grands cris. Ils forcent le sultan imbécile à les disculper ouvertement, puis, pour mieux encore laver leur honneur, ils égorgent les instigateurs du crime. Après cette exécution, ces bourreaux redeviennent tyrans; sous prétexte de rétablir leur crédit, ils nomment d'abord un vizir à leur choix. L'anarchie est alors à son comble : tous les perturbateurs de la Roumélie se donnent rendez-vous dans Constantinople, à la curée. Gaspillage général des trésors du fisc : Comme ce fruit des sueurs populaires est insuffisant à assouvir les émeutiers, on fond jusqu'à la vaisselle impériale et il leur en fut fait largesses. Les janissaires et leurs satellites, déchaînés, maltraitent les ministres européens, impunément il est vrai, car la querelle des Grecs et des Latins au sujet du patriarcat, premier germe des rivalités à venir, divisant déjà la France et l'Angleterre, les empêche d'exiger une satisfaction d'honneur que le Divan aurait été incapable de refuser. A la faveur de cet ébranlement de la puissance ottomane par la guerre civile, la Russie entame, par ses intrigues souterraines, une lutte que clôt, deux siècles plus tard, le coup d'éclat du prince Menschikoff. Son ambassadeur s'efforce d'entraver la signature de la paix entre la Turquie et la Pologne, et, indigné de n'avoir pas réussi, il quitte Constantinople. Cependant si, du côté du Danube, la trêve était maintenue, en Asie, les Persans, prenant enfin leur revanche, avaient franchi la frontière, et les drapeaux turcs, en trophées, ornaient la tente de Schah-Abbas s'avançant rapidement. Ainsi

tout s'enchaîne pour miner l'œuvre de Mahomet II. Les défaites sont les conséquences de la licence des troupes. La progression croissante de la dépopulation résulte de l'appauvrissement des provinces. La cupidité des ulémas aggrave la rapacité des hommes de guerre et les exactions des magistrats, d'autant mieux que ce clergé musulman est une machine au cœur de l'empire, formidablement dressée pour la domination. Au sommet de la hiérarchie théocratique et à la droite du vicaire d'Allah, se place le Cheik-Ul-Islam : c'est le lieutenant absolu du sultan pour les affaires de la religion et de la justice civile; ses fetwas se changent, au besoin, en anathèmes et pas une condamnation capitale n'est prononcée sans son assentiment. Grâce à ce double pouvoir, tout plie devant cet *ancien de la vraie foi;* et le souverain donne l'exemple du respect. Il se lève, dès qu'il voit venir le *sage des sages*, et fait sept pas à ses devants. Le grand vizir n'a droit, en pareille circonstance, qu'à trois pas, et il ose à peine, en s'approchant, baiser le bas de la robe du padischah, tandis que le muphti a le privilége de poser les lèvres sur l'épaule gauche de son chef spirituel. En dessous de ce personnage sacré qui censure la conduite du monarque, et que l'étiquette du Divan élève à la hauteur de ses prérogatives, marchent des légions de prêtres et de derviches qui obéissent avec discipline à son commandement, les uns asservissant les consciences par la prédication journalière et l'interprétation de la loi, les autres entretenant la superstition par des pratiques surnaturelles ou distribuant, de la chaire, les récompenses éternelles, comme s'ils étaient les procureurs de Dieu. Ces gens d'église et de loi forment un mur impénétrable au moindre souffle de civilisation venant du pays des Giaours, et l'intérêt les attache à l'ordre des choses établi par les successeurs ottomans du Prophète : en effet, les apôtres moraux de l'islamisme participèrent, autant que les guerriers, aux avantages matériels de la conquête. Pendant que la plupart des provinces de l'empire d'Orient étaient partagées, à titre de bénéfices héréditaires,

entre les compagnons de Mahomet II, des fiefs étaient aussi érigés de toutes parts en faveur du muphti et des principaux cheiks, et ces domaines ecclésiastiques étaient en général affranchis des redevances du service militaire que payaient les *timar* et les *ziamet*, lot des spahis. Comme complément de ce système féodal où le servage reste la condition des raïas, les mosquées, les monastères et les hôpitaux, acquirent des terres mainmortables qui engraissaient aussi, indirectement, la secte des derviches et des ulémas. Dès lors, à leurs yeux, périsse la lumière et le trône d'Othman, plutôt que leurs revenus et leurs priviléges! Aussi, quand Osman II, mettant le doigt sur une des plaies de la Turquie, eut enlevé au grand-prêtre tout rôle politique et qu'il eut réduit la fonction du sacerdoce à la pure délivrance des fetwas; quand, afin de procéder à la restauration financière, il eut privé les ministres du culte des gains abusifs qu'ils étaient parvenus à réaliser, même sur l'achat de l'orge destinée aux chevaux de l'armée, ces jésuites de l'Islam jurèrent sa perte, et non-seulement, dès ces essais de régénération, ils déclarèrent la guerre aux réformes, mais ils prêtèrent à jamais leur aide aux janissaires, pour le maintien d'un chaos qui était la source commune de leurs richesses. Ils auraient éternisé l'interrègne rempli par Mustapha, si l'idiotisme de cette créature des prétoriens n'avait été une honte trop manifeste pour la Porte, si les murmures de Stamboul n'avaient troublé leur exploitation de l'empire. Une révolution de palais le renversa donc et on mit à la place un enfant, qui régna sous le nom exceptionnellement glorieux d'Amurath IV.

Cependant la minorité de ce prince fut une suite de revers. D'abord le don d'avénement, en épuisant à l'excès les deniers publics, gorge d'or les auteurs du coup d'Etat, brigands du sabre ou de l'autel. Au dehors, Schah-Abbas s'empare de Bagdad; le khan de Crimée, jusqu'alors vassal fidèle, se révolte et bat les troupes de son suzerain; une nuée de Cosaques infeste les rives du Bosphore et brûle les faubourgs extrêmes de Constanti-

nople; le chef des Firaris se pose en vengeur d'Osman et poursuit le démembrement de l'Asie Mineure. Durant ces années de malheur, les puissances chrétiennes renouvèlent sans difficulté et avec de nouveaux avantages les capitulations. La faiblesse de la Turquie ne lui permettant pas de punir les pirates barbaresques, la France, l'Angleterre et la Hollande signent des traités particuliers avec les régences d'Afrique. Cet acte est le premier indice diplomatique de la décadence! L'Europe démasque de plus en plus ses prétentions; déjà ses ambassadeurs se disputent à découvert l'influence sur les Grecs de l'Orient. Le patriarche Cyrille, accusé de calvinisme, à ce titre d'abord disgracié, est rétabli sur son siége. La France proteste, la Russie observe. La question d'Orient commence à poindre. Au milieu de ces conjonctures significatives, le danger augmente vers l'Euphrate. Le grand vizir Hafiz-Pacha entre en campagne pour s'opposer au mouvement des Persans.

Devant l'ennemi, les janissaires refusent l'obéissance. On les licencie; ils rentrent à Stamboul, mettent la ville à feu et à sang, bloquent le sérail et dictent leurs volontés au Divan. Le jeune sultan harangue en vain ces funestes mutins; il leur faut la vie des favoris: un des conseillers se dévoue. On le poignarde, on le jette meurtri, aux pieds du trône. Amurath parlemente encore, puis cède à la violence; toutefois, il fait, en pleurant, le serment de sauver la Turquie, s'il en est temps encore. Ce prince n'avait alors que dix-sept ans; mais la nature l'avait doué des qualités d'un réformateur: une énergie de fer, jointe à une ambition sans bornes. Cependant l'orage ne s'apaisait pas dans la rue. Tous les ministres avaient été massacrés, et leurs corps gisaient sur les dalles de la cour intérieure du palais, qui jadis, n'étaient ensanglantées que par les têtes des traîtres. Enivrés par la vue de leurs victimes, les insurgés complotaient la déposition du monarque. Sur ces entrefaites, leur chef fut mandé pour traiter. Amurath, à sa vue, ordonne de le tuer sans merci et dirige lui-même les coups de ses serviteurs, puis on le congédie

par la fenêtre de la salle d'audience, en forme de défi aux conspirateurs qui se débandent. Cette tragédie ouvrit, à proprement parler, un gouvernement réparateur, malgré ses crimes. Le lendemain un Divan *à pied* eut lieu. En face de leur roi, les miliciens en masse prêtent serment de fidélité. Les juges provinciaux et les magistrats convoqués de tous les points, jurent le respect des lois. On distribue les emplois usurpés pendant la sédition, et les fauteurs du désordre sont pendus aux platanes de l'Hippodrome. En même temps les rebelles du dehors, druses et firaris, étaient brusquement ramenés dans le devoir. La réaction intérieure poursuivit son cours. Tous les cafés de la capitale furent condamnés. On défendit, sous peine de mort, l'usage du tabac et du vin. Le silence de l'ordre forcé régna bientôt à Stamboul. Malheur aux oisifs et aux mécontents qui s'attroupaient! A la tête d'une bande de satellites, le sultan en personne faisait la police et frappait les réfractaires. Intimidés par le supplice du muphti, les ulémas durent baisser le front. Les mêmes mesures de violence présidèrent, dans tout l'empire, au rétablissement des lois; et, semblable à un malade désespéré, après une crise favorable, la Turquie reprit haleine. Fier d'avoir assuré le repos au dedans, Amurath ressaisit d'une main vigoureuse le commandement de l'armée que son prédécesseur avait abandonné aux pachas et partit, du camp de Scutari, pour une expédition en Perse. Le bourreau l'escortait, et en route il releva la discipline à force de décapitations, châtiment qui, en tombant sur les chefs militaires, ajoutait, suivant les idées de la caste guerrière, l'infamie à la mort. Sans débrider, les Ottomans mirent le siége devant Bagdad. On voyait le sultan, à la tranchée, vêtu en simple janissaire, montrer aux pionniers, comment il faut servir. Grâce à l'ardeur qu'il inspira à l'armée, la ville ne tarda pas à capituler. Trente mille Persans furent, par représailles, passés au fil de l'épée, et les vainqueurs, au milieu de ces funèbres trophées, sur la brèche, décernèrent à leur général le surnom de *Gazi* ou Conquérant, illustré par Mahomet II.

La paix succéda à ce coup d'éclat, et Amurath retourna en pompe à Constantinople. Vingt-deux khans enchaînés suivaient le char du triomphateur. Les murs de la ville étaient blancs et parés de tapis ; le bruit de ces fêtes, depuis longtemps tombées en désuétude, réveilla le peuple ottoman, et dans la célébration de la victoire, il oublia que souvent le despotisme avance, plus que l'anarchie, l'œuvre de la décadence. Il ne restait plus à Amurath qu'à réprimer l'insolence de la diplomatie européenne. L'ambassadeur de Louis XIII, Marcheville, prétendait déjà que le roi de France était l'unique protecteur des Églises d'Orient. L'Autriche, s'érigeant en rivale, avait inondé la Valachie de moines allemands, et, pour neutraliser l'action de ces prêcheurs politiques, une légion de capucins fleurdelisés était entrée en campagne. Cependant la Russie, aspirant de son côté à la tutelle des Grecs, entretenait des intelligences avec le patriarche Cyrille, ennemi des jésuites, et l'appui du czar soutenait en secret les dissidents, dans la querelle des Lieux saints, toujours pendante entre les deux communions. Irrité de cette ingérence dans les affaires de l'Islam, le sultan planta le croissant sur plusieurs églises, donna à Marcheville son congé, au lieu de la réparation qu'il réclamait pour une insulte faite au pavillon français, enferma Cyrille au château des Sept-Tours qui fut son tombeau, remplaça cet intrigant par Carfila, partisan de la Compagnie de Jésus, qui s'engagea, en échange de cette faveur, à payer une forte indemnité. Enfin il rançonna les communautés ennemies de Jérusalem par l'abandon de droits illusoires sur le Saint-Sépulcre. Venise apprit à son tour à craindre la Porte. Un de ses vaisseaux ayant pourchassé des corsaires jusque dans le port turc de Valona, tous les sujets de la République, le baïle Contarini en tête, furent incarcérés. Pendant que l'Angleterre évitait les occasions de froisser le sultan Amurath, et que la Russie gardait prudemment le silence pour la question du patriarcat, la France répondait par une bravade au renvoi de son ministre. Elle était représentée depuis peu par M. de

Cézy. Louis XIV venait de naître. A la nouvelle de cet événement, le successeur de Marcheville fait tirer le canon. Survient un messager du sérail qui demande la cause de cette manifestation insolite. Le fils de M. de Cézy répondit que les Français de Stamboul célébraient la venue au monde du premier-né de leur padischah. Le page des sultans répartit qu'il n'y avait qu'un padischah sur la terre ; et l'on entraîna au cachot le jeune diplomate. Son père menaça de déclarer la guerre immédiatement. Amurath était absent de la ville, et le Divan crut devoir relâcher le prisonnier. Mais bientôt, à propos d'une lunette d'approche dirigée par un marchand de Péra sur les fenêtres du harem impérial, on mit à contribution tous les Francs. Les ambassades furent fouillées, aussi bien que les maisons bourgeoises : saisie générale des armes. Sir Peter Vych y perdit l'épée avec laquelle son maître, le roi d'Angleterre, l'avait armé chevalier. Ainsi tous les obstacles s'effaçaient devant le génie d'Amurath. L'Europe se résignait encore aux avanies du vieux temps, preuve, sinon de son infériorité, du moins du prestige qu'exerçait encore le nom des Osmanlis, porté par un grand homme. Les janissaires n'osaient broncher par l'effroi des supplices. Les violateurs de la loi tremblaient. On ne fumait plus qu'au fond des caves. Les cabarets étaient partout clos. Le monarque seul buvait du vin sans crainte. Le peuple fréquentait les mosquées, comme aux jours primitifs, et la reconstruction de la Kaaba semblait avoir réchauffé la ferveur religieuse. Mais le changement n'était qu'à la surface. Le régime de la terreur, au moyen des abatis de têtes, fait le vide dans un empire ; mais il ne saurait renouveler l'esprit d'une nation, dont le fanatisme, par le cours des événements, a perdu sa raison d'être. Le Coran prédisait la conversion du monde à l'islamisme. Or, non-seulement la chrétienté résistait par la force des armes, mais elle opposait une résistance de plus en plus victorieuse au prosélytisme musulman. Le siècle écoulé depuis Soliman II était presque un démenti perpétuel à l'évangile du Prophète. De là,

chez les Turcs, une singulière évolution morale : puisqu'ils ne pouvaient douter de la toute-puissance d'Allah, d'ailleurs mal doués pour le scepticisme, ils crurent à leur indignité. Dans leurs revers de fortune, ils virent une punition céleste. Au lieu de se corriger, ces barbares lymphatiques aimèrent mieux attendre des temps meilleurs, dans l'apathie de la résignation. Pendant cette période d'inertie, qui succéda à la conquête, l'état empira, au point que bientôt le mal défia tous les remèdes. Les efforts d'Amurath, en apparence heureux, se brisèrent contre la logique de l'indifférence orientale; il ne fut qu'un frein passager. Du reste, il n'avait pas, dans son entreprise, cette foi qui entraîne le succès. Son exemple contredisait ses règlements; et il mourut dans une orgie. De ses trois frères, deux, Soliman et Bajazet, avaient été étranglés par son ordre. Ceux-là ont eû la bonne fortune d'inspirer une tragédie à Racine; le troisième, Ibrahim fut salué empereur.

C'était un soliveau qui, confiant les rênes à la sultane Validé, se vautra dans les voluptés du harem. Heureusement, l'armée obéissait encore à l'impulsion que le héros de Bagdad lui avait imprimée. Azof fut repris aux Cosaques, et la chute de la Canée préluda à la conquête de Candie; mais la guerre coûtait moins cher que les prodigalités du sultan. Il accablait ses familiers de largesses, et allait jusqu'à lambrisser de pierreries les caïques de ses favorites. Chaque diamant cachait la ruine d'un raïa. La fantaisie qu'il eut, un jour, de garnir l'intérieur du palais avec des pelleteries, motiva la création de l'*impôt des fourrures*, sans pitié pour le peuple qui pliait sous le poids des tailles et des exactions. Singe d'Héliogabale, il se promenait en ville, la barbe ornée de bagues, et parfois, pour amuser sa flânerie royale, les crieurs publics le précédaient, ordonnant, sous des peines sévères, en plein midi, de fermer toutes les boutiques. Il ne tarda pas à être déposé, et le cordon des Muets en fit justice.

Son fils, Mahomet IV, lui succéda à sept ans. Les janissaires, de nouveau levant le masque, exigèrent un

fort présent d'avénement. On les paya avec les dépouilles des courtisans d'Ibrahim. Ces faveurs ne contentant pas ces prétoriens démuselés, ils bouleversent la ville, avec le concours des sipahis. Les icoglans se rangent aussi sous leur bannière, et ce nouvel élément de discorde aidant, la guerre civile, à grand train, recommença à pousser la Turquie sur la pente où la politique d'Amurath IV l'avait retenue. La soldatesque partage le pouvoir avec le harem. Les vizirs se succèdent, au gré du caprice des odalisques, et tombent dans le sang. L'aïeule du prince mineur, Keucem-Sultane, dont la figure se détache seule avec grandeur du milieu des comparses de ces drames, périt victime d'un complot de palais. Sur ces entrefaites, un tremblement de terre ravage l'Asie Mineure; la misère de l'empire grandit; pas d'argent au trésor. Exaspérés de ne pas toucher leur solde, les troupes de Stamboul prennent les armes en masse, et se prévalent de la détresse publique pour dresser des listes de proscription. Les Vénitiens bloquent l'Hellespont, et les débris de la flotte turque sont acculés au fond des Dardanelles par l'amiral Moncenigo. La disette accroît le délabrement général des affaires, les fléaux du dehors se conjurant avec les calamités intérieures, tout espoir de salut semblait perdu. A cette époque, le patriotisme des Osmanlis n'avait plus de ressort apparent. Alors un homme de génie fut élevé au grand-vizirat, et il entreprit la tâche de régénérer la Turquie. Kupruli, dès son entrée au Divan, apaise l'insurrection militaire par une noyade de quatre mille janissaires; il met un terme aux intrigues diplomatiquess, qui s'abritaient derrière le patriarcat, et le chef de la religion grecque fut pendu. L'Europe apprit encore à respecter le croissant. L'ambassadeur de Louis XIV fut emprisonné avec son fils, sous l'accusation d'entretenir des relations avec Venise, mais, en réalité, parce qu'il avait oublié d'envoyer les présents d'usage au ministre turc, à l'occasion de son élévation. La cour de Versailles obtint, par faveur, sa liberté. Cependant M. de Laye dut acheter à prix d'or le droit de quitter Constantinople.

Par cette humiliation, Kupruli se vengeait des secours que la France fournissait aux défenseurs de Candie. L'Angleterre travaille au renouvellement des capitulations, en se conciliant les bonnes grâces de la Porte. Winchelsea, chargé d'annoncer au sultan l'avénement de Charles II, reçut un magnifique présent de bienvenue, et, à son départ, par grâce spéciale, il lui fut permis de délivrer trois esclaves anglais. Quant à la Russie, en ce moment dévastée par les Tartares et les Cosaques, elle implore vainement la protection des Turcs. Les succès à la guerre accompagnent ce réveil de la fierté ottomane. L'armée disciplinée soumettait les rebelles de l'Asie; la flotte refoulait les Vénitiens dans l'Archipel; et Moncenigo mourait au combat, après une victoire désastreuse, suivie de la reddition de Lemnos et de Ténédos. La Perse n'osait plus violer les traités, une infraction à la trêve ayant coûté à l'Autriche de dures représailles. Maître de la situation, le grand vizir voulut assurer l'avenir, et, dans ce but, il fortifia les frontières de l'empire. Des châteaux gardèrent les embouchures du Don et du Dnieper; des redoutes s'élevèrent au centre des steppes de la Tartarie. Kupruli prétendit se faire du Coran un levier de réforme, et il ranima l'esprit religieux par la fondation d'une école, où l'on enseignait au peuple les traditions du Prophète; mais il dut abaisser l'orgueil des ulémas, modérer leur avarice; aussi ces dévots brouillons comptèrent en grande proportion parmi les trente mille victimes qu'il sacrifia, en cinq ans, pour le triomphe de son système. L'épouvante, par les massacres, était, selon lui, le seul moyen de gouvernement capable de retirer la Turquie du gouffre où l'avaient plongée, au bout d'un siècle, l'ambition des prêtres de Mahomet, la tyrannie des soldats et les rivalités du sérail! tristes fruits du fatalisme, dégénéré en indifférence politique! leçon éloquente pour les peuples! Kupruli, à son lit de mort, conseilla à son souverain de se soustraire à la domination des femmes, de ne jamais choisir un ministre trop puissant, et de tenir sans cesse l'armée en haleine. Pour appliquer ce code de salut, il lui légua son héri-

tier. Kupruli-Admed, appliquant les principes de son père, poursuivit la guerre de Hongrie. Neuhausel, jusqu'alors regardé comme imprenable, fut emporté d'assaut. Stamboul, sevré de conquêtes, fêta ce fait d'armes par sept jours de réjouissances. Mais Léopold Ier ne désespéra pas de la fortune de l'Allemagne. Montecuculli prit le commandement de l'armée autrichienne, en la renforçant de son génie et des troupes de Strozzi. Louis XIV, indigné du refus de la satisfaction d'honneur due à son ambassadeur, expédia aux impériaux six mille auxiliaires, sous les ordres du comte de Coligny. Les Ottomans essuyèrent à Saint-Gothard une défaite complète. Les Français, que l'ennemi, de loin, prit d'abord pour des jeunes filles, à cause de leurs perruques poudrées, s'illustrèrent sur ce champ de bataille, le premier, depuis le moyen âge, où ils avaient les Turcs en face. Les janissaires qui échappèrent de la mêlée se souvinrent longtemps avec effroi du cri de guerre national d'alors : « Allons ! allons ! Tue ! tue ! » Le sultan, intimidé, signa la paix à Vasvar. On stipula un armistice de vingt ans. Le prince de Transylvanie fut encore reconnu tributaire de la Porte. Peu après les péripéties de ce drame, M. de Laye-Vantelet, nouveau ministre de France, arriva à Constantinople et demanda audience au vizir. Kupruli lui reprocha les secours donnés à la Hongrie, et l'entrevue se termina par un échange d'injures. Le représentant de Louis XIV fut arrêté et mis aux arrêts pendant quelques jours. Sitôt libre, loin de se plaindre, il plaida pour le maintien des anciennes capitulations, et sollicita, sans succès, du Divan, en faveur des navires français, la faculté de négocier avec les Indes par la mer Rouge. Durant ces pourparlers, l'ambassadeur de Russie, pour un défaut d'étiquette, fut congédié brutalement; mais le czar Alexis Michelowitz, gratifié d'une lettre amicale, se tut. Jaloux d'appuyer par des traits de force réelle l'insolence de sa conduite vis-à-vis des principales puissances de l'Europe, Kupruli déploya l'étendard du prophète et se dirigea contre Candie avec des

forces immenses, capables, sous un tel chef, de finir ce siége qui durait, avec des vicissitudes diverses, depuis vingt-cinq ans, et où plus de cent mille Ottomans avaient déjà péri. Une dernière attaque, en effet, détermina, après une résistance héroïque, la reddition de la ville. Jadis la chrétienté aurait été épouvantée de la chute de cette barrière de l'islamisme. Elle n'en éprouva qu'une émotion passagère, tout danger étant à jamais passé pour la civilisation, du côté de l'Orient. Le brave commandant de la place reçut de riches offrandes et alla vanter à Venise la politesse du grand vizir, tandis que les gentilshommes français qui avaient combattu sous ses ordres retournèrent à Versailles, plaisanter aux dépens des Barbares déchus que Molière introduisait sur la scène. Cependant, en l'honneur de cette victoire qui marquait un agrandissement de la Turquie dans l'Archipel, des réjouissances publiques furent ordonnées d'un bout à l'autre de l'empire, et pour prouver sa reconnaissance à Allah, Mahomet rappela à ses sujets, sous peine de châtiments sévères, l'édit contre le vin. Mais les supplices mêmes, érigés en système, n'avaient que la vertu d'un expédient ; la foi s'éteignait ; le respect aux lois religieuses n'était plus que de l'hypocrisie ; les croyants buvaient de nuit cette liqueur que les Romains avaient divinisée et que le Coran considérait comme la *mère des abominations*.

Le lendemain de l'entrée triomphale de Kupruli dans la capitale, le successeur de M. Vantelet fut reçu au Divan. M. de Nointel dépeignit avec emphase la puissance du monarque de la France : « Le padischah de France, répondit le Grand-Seigneur, est sans doute un puissant souverain, mais son épée est encore neuve. » L'ambassadeur certifia que les Français étaient les amis de la Turquie. « Comment se fait-il, ajouta Sa Hautesse, que nous les rencontrons toujours parmi nos ennemis ? » Puis, comme son interlocuteur insistait sur la question du commerce de la mer Rouge, Mahomet lui jeta, en sortant, ces paroles de dédain, à l'adresse de Louis XIV : « Pourquoi donc un si haut padischah

s'intéresse-t-il tant à une affaire de marchands? » Toutefois, après cette entrevue, digne, par le ton des plus beaux temps de la grandeur ottomane, il fut accordé à M. de Nointel une réduction sur les droits de douane, mais cette concession fut ajournée jusqu'après la guerre de Pologne, qui éclatait en ce moment. La campagne s'ouvrit heureusement pour les Turcs. Kaminiec fut conquis. Le roi Michel, menacé au cœur de son royaume, traita. Il souscrivit à un fort tribut, abandonna la Podolie et la Volhynie, et céda l'Ukraine à l'hetman des cosaques, Doroszenko, allié de la Porte. Mais, à l'instigation du pape et de l'empereur d'Allemagne, les hostilités ne tardèrent pas à recommencer. Sobieski vainquit les Ottomans, devant Lemberg, et à Mohilow, le khan de Crimée leur auxiliaire; puis, retranché dans son camp de Zurawna, il défia les efforts des infidèles, coalisés contre lui. Cependant les janissaires, las des privations de la vie active, murmuraient hautement. Le grand vizir se mourait. Le sultan négocia avec les Polonais, qui regagnèrent quelques places fortes sur la frontière de l'Ukraine. Dans ces conjonctures, la perte du second Kupruli fut irréparable pour l'empire turc. Il avait brillamment poussé l'œuvre de son père et sans effusion de sang, en essayant uniquement de réveiller, chez les Osmanlis, l'amour de la gloire, et en développant l'instruction. Il créa une bibliothèque à Stamboul, et cet essai de moralisation l'honore plus que la prise de Candie.

Son successeur, Kara-Mustapha, ne suivit pas ses traces. Il s'étudia à outrager l'Europe sans profit. M. de Nointel vint le visiter. Mais, ayant refusé de s'asseoir, selon l'usage, au-dessous du sopha où trônait le ministre, on le renvoya du palais scandaleusement. Celui-ci remporta ses présents et se retira à sa maison de campagne, où bientôt fut tiré un feu d'artifices, à l'occasion des victoires de Louis XIV sur le Rhin. Le grand vizir consigna, dans son hôtel, cet ambassadeur rebelle, disant que les Français faisaient

toujours des folies. Le Roi-Soleil (tant agissait encore le charme de la supériorité des Osmanlis, en cette première ère de la décadence!), le vainqueur de l'Europe n'osa rompre avec eux, quoique les griefs de tout genre abondassent. La garde du Saint-Sépulcre avait été définitivement, moyennant une redevance, concédée aux Grecs et l'on avait dépossédé les Franciscains des clefs, des tapis et des candélabres de Jérusalem. Cette querelle des Lieux saints était, à cette époque, pour la Turquie obérée, une spéculation financière; en outre, les Francs étaient, de toutes parts, rançonnés sans pudeur.

Pendant ces incidents diplomatiques, les cosaques de l'Ukraine en révolte s'étaient placés sous la protection du czar. Les Turcs déclarèrent pour la première fois la guerre à la Russie. Après un siége laborieux, Cehrym tomba. Fédor Alexiowitch demanda la paix. Son envoyé, Vasili, fit trois mois antichambre au Divan et revint sans réponse. Nicéphore, son remplaçant, fut introduit devant le grand vizir. Kara-Mustapha le laissa debout et il n'obtint pas même la faveur de présenter au sultan la lettre de son maître. Enfin, le khan des Tartares s'interposa. On convint d'une trêve de vingt ans, et le troisième plénipotentiaire du czar, Woldonowitch, put déposer, au pied du trône impérial, un don de peaux de martres et d'oiseaux de chasse. La France ne s'était pas relevée. M. de Guilleragues venait de succéder à M. de Nointel. A propos de difficultés sur le cérémonial de l'audience, le grand vizir lui ferma sa porte. Dans ces entrefaites, Duquesne força l'entrée du port de Chio, à la poursuite des pirates de Tripoli. Aussitôt le ministre de Louis XIV fut enfermé aux Sept-Tours et condamné, pour une innocente violation de territoire, à payer une forte somme d'argent. L'avidité de Kara-Mustapha n'avait pas plus de limites que son impudence. Il s'enrichissait aux dépens des légations européennes. Le représentant de l'Angleterre fut mis à contribution à cause d'un vol commis par un de ses nationaux. Le baile de

Venise, abreuvé de mauvais traitements, fut réduit à se réfugier dans la Corne-d'Or, à bord d'un navire de la République.

L'incapacité militaire de ce fâcheux continuateur des Kupruli allait enfin consommer la destruction de leur œuvre. A cette heure, les Hongrois gémissaient sous le joug de l'Autriche. La réaction catholique s'exerçait avec fureur. Presque tous les prédicateurs protestants avaient été exilés, et la plupart des magnats étaient montés sur l'échafaud, ou expiaient leurs croyances aux galères. Le comte de Téléki donna le signal de l'insurrection contre ce régime et appela les Turcs à son aide. Léopold n'avait en rien enfreint les conditions du traité avec la Porte. Mahomet IV viola donc le Coran en lui déclarant la guerre; et quoique l'occasion parût favorable pour pénétrer, par Vienne, au cœur de la chrétienté, cette infraction solennelle aux traditions des fondateurs de la monarchie ottomane accuse un affaiblissement du sens moral, chez ces conquérants déchus, jadis esclaves de leur parole. Les queues de cheval furent arborées dans la plaine de Daoud-Pacha et le sultan partit pour Andrinople, rendez-vous de l'armée, avec une pompe asiatique. Ses femmes, étalées dans plus de cent voitures de gala, servaient de cortége au drapeau sacré. Mahomet passa en revue les janissaires, remit les insignes du commandement à son ministre et bénit ses troupes, fortes de deux cent mille hommes. Malgré l'avis de Téléki, Kara-Mustapha courut droit sur la capitale de l'Autriche. L'incendie et la mort accompagnaient la marche des musulmans. L'empereur s'enfuit avec sa cour du boulevard de l'Allemagne. Le duc de Wurtemberg resta dans la place avec dix mille combattants. Mais le patriotisme arma en masse les étudiants et les bourgeois, décidés tous à mourir sur la brèche. Déjà les assiégeants s'étaient emparés de tous les bastions extérieurs. Le canon préludait à l'assaut. Le grand vizir, craignant que les richesses de la ville fussent livrées au pillage, sans profit pour sa bourse, différa l'ordre de l'attaque et

cette inspiration de l'avarice changea la fortune : en effet, Sobieski arrivait avec des renforts. Le héros polonais campa en face de l'ennemi, sur les collines de Calemberg, et y dressa un autel. Les chrétiens, à son exemple, s'agenouillèrent. Puis, la prière doublant leur valeur, ils se précipitèrent à la rencontre des musulmans, qui furent taillés en pièces et battirent pêle-mêle en retraite vers la basse Hongrie, laissant sur le champ de bataille plusieurs étendards, leur artillerie, des morts par milliers et ce qu'il restait de leur vieille réputation. Le grand vizir punit de mort ses lieutenants ; mais bientôt il paya lui-même de sa tête l'imprudence de cette course sous les murs de Vienne, qui fut la dernière des aventures guerrières de l'Islamisme. Alors Venise s'unit aux Impériaux et enleva la Morée, pendant que Sobieski chassait les infidèles loin du seuil de la Pologne et que le duc de Lorraine poussait jusqu'au delà de la Hongrie, sur les talons des vaincus. Devant la menace de cette triple invasion, la Porte aux abois chercha à se rapprocher de Louis XIV, et M. de Guilleragues fit une entrée royale dans Andrinople. Le sultan le reçut avec une distinction à laquelle nul ambassadeur n'avait jamais été habitué, et il octroya à la France la protection du Saint-Sépulcre et des priviléges commerciaux. L'envoyé de l'Angleterre, lord Sandwich, sollicita les mêmes faveurs. On lui refusa même une audience, tandis que le ministre dn czar était accueilli amicalement et autorisé à bâtir une église russe à Constantinople. Le besoin des alliances pressait de plus en plus, car Bude même, réputé un rempart inébranlable de la terre d'Islam, n'arrêtait pas les progrès de l'armée austro-polonaise. L'alarme se répandit dans l'empire sans défense et, à l'approche annoncée des giaours victorieux, le fanatisme jeta un éclair. On frappa des contributions de guerre extraordinaires ; le sultan ouvrit sa cassette, le trésor étant épuisé. Une levée en masse grossit les gardiens de la frontière, qui se portèrent au-devant de l'ennemi ; mais les Allemands prirent, à Mohacz, une revanche éclatante de

la défaite, où, un siècle et demi auparavant, la Hongrie avait perdu son roi et son indépendance. La nouvelle de ce désastre terrifia Stamboul, d'ailleurs ruiné par les incendies et éprouvé par la disette, comme si la terre et le ciel conspiraient maintenant contre les Osmanlis. Pour surcroît de malheur, la Russie s'allie à la Pologne, et les Vénitiens étendent leurs conquêtes sur la Grèce. Cependant, outrée de tant de revers, l'armée en attribua la responsabilité au grand vizir, chassa Suleiman-Pacha ignominieusement du camp, lui nomma un successeur et envoya une députation au sultan, chargée de demander la mort du général qui semblait avoir brouillé la fortune avec le drapeau du Prophète; sinon, elle désertait. Mahomet fit porter aux troupes impatientes la tête de son ministre sur un plat d'argent, et les supplia de rester à leur poste de combat. Les miliciens furent sourds au conseil de l'honneur, dont le sentiment avait disparu avec le bonheur des armes musulmanes; d'emblée un détachement de sipahis et de janissaires vint cerner Constantinople, et enjoindre au sultan de descendre du trône, dont ils le jugeaient indigne. A ce signal de discorde, les ulémas en corps se réunissent à Sainte-Sophie, approuvent la décision des soldats et se rendent tumultueusement au sérail, afin de signifier au padischah son arrêt de déchéance. Mahomet IV s'exécuta lâchement et finit ses jours en prison.

Sans l'administration de Kupruli, qui fit refleurir quelque gloire, le règne de ce prince aurait marqué une étape continue de la Turquie vers la décadence, puisqu'elle s'abaissa, pour la première fois, jusqu'à flatter les puissances chrétiennes dont elle espérait l'appui. La chasse, après la volupté, fut la passion favorite du sultan Mahomet. Il encouragea les arts profanes, et, par l'effet de cette protection qui est d'ordinaire, chez les autres peuples, un symptôme de civilisation, les mœurs allèrent en se relâchant de plus en plus. Ce Sardanapale musulman ne dînait qu'au son de la musique, et, contrairement à la défense du Prophète, il orna de peintures les lambris de son palais.

La calligraphie fut en honneur au sérail et dans l'empire, comme s'il voulait faire ainsi une satire de l'ignorance de ses ancêtres qui ne savaient pas écrire et, en façon de signature, trempaient ni plus ni moins que des châtelains du moyen âge, leurs doigts dans l'encre. Le parti des orthodoxes, à la voix du cheik Oustouwani, se révolta contre ce mépris des coutumes antiques. Ils prétendirent défendre aux derviches des danses sacriléges dont ils souillaient leurs cérémonies, et, à propos de cette réforme monastique, une lutte s'engagea entre le sultan et ces rigoristes, qui attribuaient à la corruption les malheurs du pays d'Islam. Pour faire un exemple, ils dictèrent aux juges de Stamboul une sentence, sans précédent dans les annales ottomanes. Une femme accusée d'adultère fut décapitée sur la place publique, en présence d'un peuple immense et de la cour qui voulait solenniser ce châtiment. Mais cet éclat de zèle ne devait pas plus changer la destinée du mahométisme que les prodiges de vertu des stoïciens ne corrigèrent Rome. Le vice était au cœur, et pas un des spectateurs qui assistèrent au supplice de cette malheureuse victime de la réaction religieuse ne jura de se retrancher à l'avenir un verre de vin ou une bouffée de tabac. Pour le succès d'une cause, qui aurait désespéré le génie de Julien, ces protestants de l'islamisme mirent vainement en jeu tous les ressorts. La comédie, après le tragique. Suivant une croyance populaire, l'année 1076 de l'Hégire devait être signalée par les avant-coureurs de la fin du monde. Les Turcs attendaient le Dedjal, le catholiques l'Antechrist, les juifs le Messie. Les puritains du Coran comptaient sur cette reprise de la mystification qui eut lieu dans l'Occident, l'an 1000 de l'ère chrétienne. Les imposteurs ne manquèrent pas pour l'accomplissement de l'oracle. Un israélite de Smyrne, Sabathaï-Lévi, se déclara fils de Dieu. Des milliers de ses coreligionnaires l'acclamèrent de toutes parts et se préparèrent au pèlerinage de Jérusalem. Mais ses prédications troublèrent Stamboul ; on l'emprisonna. Cette persécution confirma ses disciples de la vérité de

sa mission et tous obtinrent, à prix d'or, la faveur de baiser les pieds du captif. Ce fut pour le trésor impérial une source de bénéfices, de même que le trafic de la garde du Saint-Sépulcre. Il importait aussi d'exploiter moralement l'affaire. Sabathaï fut menacé de la mort; ce traître, instrument des projets d'Oustawani, abjura publiquement, se fit Turc, et non-seulement il échangea la royauté d'Israël contre un emploi de gardien du sérail, mais il prêcha qu'il avait été envoyé pour la sanction des prophètes, pour substituer au mosaïsme la religion de Mahomet. Ce coup de théâtre servit à convertir au culte de Prophète un grand nombre de juifs et à montrer aux Turcs que Dieu n'abandonnait pas le croissant. Pendant cette palinodie, un Kurde s'annonçait comme le Mehdi et agitait la Syrie. Bientôt sur les pas de Sabathaï, il troqua son rôle de précurseur contre les fonctions plus lucratives de page. Ainsi les intérêts de la foi, qui se traitaient jadis à la pointe de l'épée, ne sont plus qu'un objet de charlatanisme. Le fanatisme étant étroitement lié aux développements du prosélytisme guerrier et la supériorité de plus en plus prononcée des armées européennes arrêtant à jamais l'essor de la conquête, les Osmanlis devaient se replier pied à pied vers leur point de départ, devant les progrès de la chrétienté. En reculant, ils paraissent fléchir devant Allah, qui les avait trompés; mais leur fatalisme n'est plus que le masque de l'indifférence; semblables aux Hébreux, trahis par leur Dieu, ils adorèrent le veau d'or, sous la forme du tchibouk et de la bouteille, et, sans espoir de régénération, car, exclusivement aptes à la guerre sainte, leur éducation ni leur doctrine ne les excitait, en dehors de la sphère de l'activité martiale, à aucune industrie; rien, autour d'eux, n'ouvrait carrière à l'esprit, et par le fait de cette incapacité, il arriva qu'après la période de l'invasion en Europe, au lendemain de l'apogée de leur gloire, le déclin suivit son cours sans point d'arrêt. Nul passage de leur histoire n'est comparable à la prospérité relative de Rome, aux temps des Antonins. Le malaise qui

ruine la Turquie est une gangrène qui s'étend sous l'empire des mêmes causes, agissant sans cesse et de plus en plus fort. Tout s'écroule avec les vertus, secret des victoires passées. Dans ce pays vermoulu, il ne reste debout que la dynastie d'Osman.

Frère de Mahomet IV, Soliman II fut tiré de la retraite et proclamé empereur. Il combla d'argent les factieux, prêtres et soudards dont il était la créature et leur livra le gouvernement. La sédition continua. Les janissaires ne tardèrent pas à se retourner contre les ministres de leur choix et commencèrent des saturnales. Cette milice était recrutée parmi les jeunes prisonniers de guerre : on aurait dit que les enfants, devenus hommes et serviteurs de la Porte, prenaient à tâche, pour venger leurs familles et la chrétienté, de déchirer leur pays d'adoption. Constantinople est mis au pillage. On assassine les membres du Divan; le grand vizir périt en défendant son palais. Par un outrage aux mœurs sans pareille, les brigands de caserne violent le sanctuaire de son harem. Les femmes de Siawouch-Pacha sont mutilées et traînées dans la boue. Le peuple, cette fois révolté de l'énormité de crimes qui menacent la sécurité du foyer domestique, court aux armes. Les soldats et la garde bourgeoise luttent à mort, à travers les rues. Après de longs efforts, la conjuration contre l'Etat est étouffée dans le sang. Les chefs, le muphti en tête, sont pendus. L'ordre rappelle le danger qui augmente à la frontière. On forme à la hâte des bataillons grossièrement disciplinés. L'établissement d'impôts nouveaux, la vente de trente mille emplois, l'émission d'une monnaie de cuivre parent aux besoins de la guerre. Mais les envois de renforts et de munitions arrivent trop tard pour débloquer Belgrade. Les impériaux avancent le long du Danube. Les Vénitiens pénètrent en Dalmatie. L'orage grossit; le fisc a trop vite épuisé ses ressources. Chaque citoyen riche est forcé, pour le salut de l'Islam, de payer l'équipement de deux cavaliers. Il faut offrir la paix; mais l'Autriche traîne l'ouverture des négociations en lon-

gueur, tandis que son armée va de conquête en victoire, jusqu'à Nissa. Cette place est enlevée d'assaut, et, malgré quelques avantages remportés sur les Russes et les Polonais, jamais la Turquie n'avait traversé une telle crise. A l'intérieur, la misère succède aux sacrifices extrêmes; au camp, sur les limites de la Roumélie débordées, l'abattement et la mutinerie. Au milieu de cette désorganisation, un élève des Kupruli, le frère du héros de Candie, saisit le gouvernail du grand-vizirat. Fort de la science de ses devanciers, Kupruli-Zadé, dès son début, dépouilla les ministres et les gouverneurs de province qui s'étaient enrichis aux dépens de la fortune publique, sous l'administration précédente, régla le cours des monnaies, supprima les présents de bienvenue que l'étiquette, pour la ruine du trésor, imposait à ses prédécesseurs, fit fondre le superflu de la vaisselle du sérail et donna enfin le ton du dévouement patriotique en fournissant l'argenterie de sa maison. Quand le fruit de ces mesures économiques, bientôt couronnées par la suppression des impôts les plus odieux au peuple, eut rempli d'urgence les caisses de l'Etat, il travailla à relever plus efficacement l'honneur national, et il réussit autant par sa politique que par la force des armes. La tolérance dont il usa systématiquement à l'égard des Grecs triompha des Vénitiens. Les habitants du Péloponèse et de l'Attique, las de la tyrannie inhabile de la République, qui s'obstinait à vouloir les ramener dans le giron de l'Eglise latine, rentrèrent d'eux-mêmes sous la domination des Turcs qui protégeaient leur culte. Avant d'attaquer de front l'Autriche, Kupruli essaya de s'appuyer sur la France. L'ambassadeur de Louis XIV, M. de Châteauneuf, promit la diversion de son pays sur le Rhin, et même au cœur de l'Allemagne, à condition que le sultan conclurait la paix avec la Pologne, qu'il déclarerait en outre la guerre à l'Angleterre, sous prétexte que la Porte ne reconnaissait pas la légitimité du prince d'Orange. Le ministre turc, dans ces circonstances, devançant la théorie du droit moderne, répondit au

négociateur que les peuples, témoin la Turquie, étaient libres de changer leurs rois, au gré de leurs intérêts. Il promit seulement à la France, pour prix de ses services, la garde exclusive du Saint-Sépulcre, cette concession ne blessant en rien la dignité ottomane. Mais, sans attendre les résolutions de son allié, le grand-vizir marcha à l'ennemi. Régulièrement payés et pleins de foi dans l'étoile de leur chef, les janissaires se distinguèrent, presque comme en leur plus glorieux temps. Toutes les villes fortes de la frontière du Danube furent, une à une, reprises. Belgrade même, après un court siége, rouvrit sesportes aux Turcs. Le sultan mourut au milieu de ce retour de bonheur passager. Il laissait la réputation d'un saint; le peuple lui attribuait le don des miracles. Mais, au point où en étaient alors les esprits, l'exemple de la dévotion, venant de haut, était aussi impuissant que la hache du bourreau à rallumer les cendres du fanatisme des Osmanlis.

Ahmed II, frère de Soliman II, ceignit, après lui, le sabre d'Othman. Moins par paresse que par confiance, il se reposa sur Kupruli du soin des affaires de l'empire. Cependant, la guerre avec l'Autriche n'eut pas de ralentissement. Les Impériaux et les Turcs se heurtèrent à Salemkemen. Ce fut un duel acharné, comme si l'avenir de l'islamisme et du christianisme étaient en jeu. « Courage, criaient les pachas dans la mêlée, courage, enfants du Prophète, les houris vous attendent! » Trois fois, les infidèles, électrisés par les espérances du paradis, donnent contre le front de bataille ennemi. A la tête des silihdars, Kupruli conduisit une charge de désespoir. Il fut tué, le cimeterre à la main, et sa mort décida de la journée. Les Ottomans célébrèrent, par la retraite, la mort de ce fameux homme d'Etat, dont la perte fut pour la Turquie un coup plus fâcheux que la défaite. Il avait relevé les finances, refait lemoral de l'armée, et surtout, plus clairvoyant que ses maîtres, il avait ouvert une ère de rénovation en allégeant le joug qui pesait sur les sujets chrétiens de

la Porte. Sa tactique à l'égard de la Grèce contient en germe l'émancipation des raïas; et, cette évolution de la politique orientale, le seul remède capable alors de changer le sort de la monarchie ottomane, était conforme à l'esprit véritable du Coran. Par ignorance ou par mauvaise foi, une certaine école ultramontaine a travesti Mahomet en imposteur, et son code en un monument de barbarie. Le législateur musulman, en arrachant une partie du monde asiatique au culte des idoles, en imposant aux Arabes les lois d'une morale qui est un mélange profond de la Bible et de l'Evangile, a accompli une tâche qui le place à côté de Moïse, au-dessous du piédestal de Jésus. L'idée fondamentale de son système, la conversion du genre humain par la guerre, à la croyance d'un Dieu unique, est moins sublime, sans doute, que le principe du spiritualisme chrétien, la domination universelle par les armes de la fraternité et de la foi. Mais autre champ, autre graine. Le fondateur du christianisme semait sur la terre d'Israël, fécondée par les prophètes, ses ancêtres, encore illuminée des éclairs du Sinaï. Mahomet, au contraire, s'adressait à des peuplades farouches du désert, qui vivaient du sang des caravanes; et, malheur, de son temps, à qui aurait proclamé, dans la Kaaba, l'amour pur du genre humain! Mais si le Coran ne prêche pas la charité envers les giaours, du moins il demande grâce pour les vaincus : il recommande la protection des faibles : on ne doit pas, dit-il, abattre les têtes qui se couvrent du bandeau. Loin de poser en article de foi l'exclusion systématique des raïas, maint verset, pour l'intérêt des choses de l'Islam, conseille l'alliance et l'appui de l'étranger. Les premiers sultans entendaient le livre de la loi dans ce sens libéral. L'humanité d'Orkhan, après la prise de Nicée, a immortalisé le fils d'Othman Ier plus que ses victoires. Quand l'invasion de Tamerlan menaça la puissance naissante des Ottomans, Bajazet Ier reçut dans les rangs de son armée vingt mille Serviens, pour combattre les Tartares. Mahomet II, lui-même, dès son entrée à Con-

stantinople, invita à sa table avec honneur le patriarche Gennaduis, lui fit présent d'un sceptre, emblème de l'autorité religieuse et civile qu'il lui déléguait, lui assura le maintien de tous ses priviléges et promit paix et liberté de leur culte à tous les chrétiens de Stamboul. Soliman-le-Législateur se glorifiait de l'amitié de François Ier, et sa correspondance avec le captif de Madrid est empreinte des sentiments les plus chevaleresques.

Sélim II suivit les précédents de son père, et ses rapports courtois avec le roi de France aboutirent à l'amélioration de la condition des chrétiens de Jérusalem. Par malheur pour la civilisation turque, ces interprétations politiques du Coran soulevèrent les colères des énergumènes musulmans, et les ulémas, encouragèrent sans relâche ces protestations d'un faux puritanisme contre des errements qui pouvaient plus tard, par une réconciliation de la croix et du croissant, ruiner l'échafaudage de leur crédit. Ainsi, ils publièrent que la défaite de Bajazet Ier était due à l'union sur le champ de bataille des drapeaux de Mahomet avec ceux du Christ, et, à leurs yeux, Soliman-le-Législateur ne passe pas pour le modèle des califes. L'aveuglement du fanatisme et l'esprit de caste sont les uniques sources de l'opposition qui, depuis l'origine de l'établissement des Turcs, jusqu'au troisième Kupruli, s'élève par la voix publique ou par les écrits des historiens, contre tout ce qui serait de nature, dans la diplomatie ou l'administration de l'empire, à diminuer son isolement en Europe, ou à abaisser les barrières qui séparent les conquérants des peuples conquis, et il serait aussi injuste d'attribuer au Coran l'infériorité sociale des chrétiens de l'Orient, que d'accuser l'Evangile de la Saint-Barthélemy. Le ministre illustre qui périt à Salemkemen se rattache à cette tradition de progrès et de fusion, dont la chaîne remonte aux premiers successeurs d'Othman, se manifestant, tantôt par des actes de clémence, tantôt par des traités. L'application qu'il fit en Grèce de ce principe de gouvernement est son plus beau titre de gloire. Fier

de cette expérience qui replaça, sans coup-férir, les Maïnotes sous l'obéissance de la Turquie, et se traduisit en écus pour le trésor, il disait souvent aux amis de la vieille routine : « Voyez ce que produit la tolérance ! J'ai augmenté la puissance du padischah, et j'ai fait bénir son autorité par des gens qui le haïssaient. » Ce régime de douceur, étendu à toutes les provinces, aurait été le premier acheminement vers l'affranchissement civil et politique des raïas et vers une transformation dont les conséquences, par suite du rapprochement des races hostiles et l'amalgame des idées, auraient été incalculables. Un jour, quand l'empire sera agonisant, force sera de revenir dans cette voie, frayée par l'avant-dernier rejeton de la dynastie vizirielle des Kupruli. Ses successeurs immédiats, par une fausse intelligence des vrais intérêts de l'islamisme, s'attachèrent à détruire la plus solide partie de son œuvre, en renouvelant les persécutions contre les raïas. Ils se ridiculisèrent devant l'histoire, entre autres mesures de vexation, par l'ordre intimé aux chrétiens de s'habiller de deuil et de porter des sonnettes. Cependant, à l'instigation de la France qui avait besoin, contre la ligue de l'Europe, d'une diversion en Orient, les offres de médiation de l'Angleterre furent rejetées par le divan, et la guerre se ralluma avec plus de force. Mais le succès ne favorisa pas le Ottomans. Les Vénitiens s'emparèrent de Chio, et l'étendard du Prophète recula encore sur le Danube. Après cette série de nouveaux revers, l'empire turc n'aspirait qu'à la paix pour guérir ses plaies, plus que jamais saignantes. L'impiété gagnait le corps même des ulémas. La renommée accusait le grand-cheik Mysri de pencher secrètement vers la religion chrétienne. Pour se disculper, il harangua le peuple, et, mettant à nu les désordres des grands, cause, selon lui, de tous les désastres, il l'exhorta à se réveiller ; mais le peu de foi qui survivait dans les cœurs des Osmanlis était incapable de produire des miracles à la guerre, et ne se manifestait plus que par un surcroît de haine envers les ennemis intérieurs de Mahomet. Le fanatisme, en

s'éteignant, se faisait inquisiteur, et Stamboul décernait des ovations aux ministres auteurs des ordonnances tyranniques contre les giaours. La douceur des mœurs se réfugiait au sérail. Le cordon des Muets chôma pendant tout le règne d'Achmet II. Mais cette mansuétude, en matière de gouvernement, alors que les abus et les prévarications se développaient, était un indice de mollesse, et Mahomet-le-Conquérant aurait méconnu un prince qui n'aurait pas osé couper la tête du traître Mysri ni d'aucun des grands vizirs disgraciés, un excellent calligraphe, qui se vantait de sa plume. Il mourut au milieu des tiraillements diplomatiques produits par les influences contraires de l'ambassadeur de Louis XIV et des représentants unis de l'Angleterre et de la Hollande, ceux-ci conseillant la paix à la Turquie dans l'intérêt de la coalition contre la France, celui-là poussant à la guerre.

Mustapha II, dès le jour de son avénement, s'annonça en réformateur. Après le baise-main, un hatti-chérif affiché dans l'empire, blâma la conduite des sultans, ses prédécesseurs, qui oubliaient leurs devoirs dans les plaisirs du sérail et laissaient à leurs lieutenants la direction des affaires publiques. Les faits confirmèrent sur-le-champ cette proclamation. Le trésor était obéré ; on ne délivra aux janissaires qu'une faible gratification. Ces miliciens rapaces se révoltèrent. Les supplices triomphèrent de leur rébellion. Après l'apaisement des dissensions civiles, le monarque turc tourna son attention vers les embarras du dehors. Des contributions de guerre furent frappées. On fit une grande levée de boucliers. La flotte fut renforcée et les hostilités se rallumèrent contre l'Autriche et Venise. Le capitan-pacha, Mezzomorto, un vaillant disciple de Barberousse, battit, dans le canal de Chio, l'escadre de la République, et planta son pavillon sur l'île. Mustapha traversa le Danube à la tête de son armée régénérée et défit, à Lagos, les impériaux, pendant que le czar, Pierre-le-Grand, à peine entré en lice, se voyait contraint, après trois mois d'attaque, de lever le siége d'Azof, cette porte de la mer

Noire, le but de son ambition. Toutefois ces succès coûtaient cher aux Osmanlis : les impôts ne couvraient pas les dépenses ; les enrôlements volontaires et le recrutement forcé ne comblaient pas les vides des bataillons. Les feudataires, timariotes et propriétaires de *ziamet*, sacrifiant à leur intérêt la cause nationale, réduisaient de plus en plus leur contingent de gens d'armes. Il fallut un suprême effort, sous peine de renoncer à la lutte : une foule de riches citoyens conduisirent à la frontière des compagnies levées et équipées à leurs frais. Grâce à ces ressources, la campagne de 1696 fut encore heureuse. L'électeur de Saxe fut vaincu, près de Temeswar; à la faveur des troubles qui suivirent la mort de Sobieski, les Tartares auxiliaires de Crimée dévastèrent la Pologne. Il est vrai que la prise d'Azof par les Russes balança ces avantages. Cependant l'Angleterre travaillait toujours au rétablissement de la paix en Orient, afin de dégager, de ce côté, ses alliés et de concentrer sur le Rhin toutes les forces de l'Allemagne; mais l'Autriche élevait des prétentions trop dures. La terre de l'islam étant envahie, le sultan dut combattre jusqu'à l'extrémité. Le trésor épuisa la science des expédients. Le tabac et le café furent lourdement imposés ; les domaines des hôpitaux et les mosquées apportèrent leur écot. Le sérail fut condamné aux économies. La cassette impériale fut mise à contribution ; on réduisit jusqu'au traitement des eunuques. Ces deniers permirent de solder l'armée, pour lui rendre courage. L'ennemi n'avait pas ralenti ses préparatifs. Surtout le prince Eugène venait de prendre le commandement des Autrichiens ; et, si les soldats du Prophète, routiniers du moyen âge, façonnés aux luttes corps à corps, étaient sans comparaison inégaux sur le champ de bataille à leurs adversaires, rompus aux manœuvres savamment régulières de la tactique nouvelle, de même, pas un chef ottoman n'était de taille à neutraliser le génie d'un chef illustre de l'école de Condé. La journée de Zenta prouva cette double infériorité. Attaqués de flanc et de front, les janissaires ne surent pas se défendre. Trente

mille périrent; toute l'artillerie, les bagages, quatre cents étendards tombèrent entre les mains du vainqueur. Le sultan perdit dix de ses femmes, ses queues de cheval et le sceau de l'empire. La retraite eut lieu en désordre vers Temeswar. Après ce coup de fortune, la Turquie se trouvait à l'extrémité. Résolu à traiter, Mustapha parut tenir tête à l'orage. Tandis que les agents du fisc pressuraient le peuple et lui arrachaient ses dernières épargnes, tandis qu'avec ces moyens désespérés, on réformait à la hâte un semblant d'armée, et que Daltaban barrait aux Allemands le chemin d'Andrinople, le sultan appela au grand-viziriat le dernier des Kupruli, et, fort de l'aide de l'Angleterre, lui accorda plein pouvoir pour traiter. Avec ce tact politique qu'il tenait de ses aïeux, Kupruli-Hucein, comprenant que la prolongation de la guerre consommerait la ruine de son pays, n'hésita pas à accepter ce mandat. La paix fut signée à Carlowitz. La Porte abandonna à l'Autriche la Transylvanie, la contrée entre le Danube et la Theiss, et affranchit cette puissance de toutes les redevances passées : on convint, en outre, d'une trêve de vingt-cinq ans. La Pologne s'associa à cette clause, recouvra la Podolie et l'Ukraine, enfin cessa d'être tributaire du khan des Tartares. Venise gagna la Morée jusqu'à l'Hexamilon, presque toute la Dalmatie et les Iles Ioniennes. Le czar conserva Azof, et ne souscrivit qu'à un armistice de deux ans. Quant aux Hongrois, premiers promoteurs de la guerre et rebelles, au dire de l'Autriche, ils obtinrent la faculté de passer sur le territoire ottoman. Plus de quatre cent mille familles émigrèrent, et le brave Tekéli, qui avait rêvé le rôle de libérateur de sa patrie, alla à Péra traîner le reste de sa vie dans l'indigence.

Ce traité, qui ferme presque le dix-huitième siècle, est un des événements les plus considérables de l'histoire moderne, moins à cause des pertes matérielles qu'éprouva la Turquie, que par l'affaiblissement moral qui en résulta pour l'islamisme. Cet acte, consécration de la faiblesse guerrière de la Porte, manifestation de

la décadence de l'État le plus redoutable, fondé, aux portes de la chrétienté, sur les principes de la loi mahométane, est le terme final de cette invasion de l'Asie qui, sous les califes des dynasties ommiades et abbassides, avait porté le drapeau du Prophète jusqu'au cœur de la France, à travers l'Afrique et l'Espagne, et qui, victorieusement poursuivie, sur une autre route, par les soldats ottomans, continuateurs des Arabes, avait ébranlé les frontières de l'Italie. La conquête était la condition essentielle de la prospérité des Turcs. Ils se croyaient, autant que les Romains, prédestinés à la domination universelle; c'était pour eux un dogme. Dès le jour où, chez les peuples de l'Occident, les perfectionnements de l'art militaire, intimement liés, à ce titre, aux progrès de la civilisation, eurent réduit ce principe vital des Osmanlis à l'état de lettre morte, le rôle de ces barbares de l'arrière-ban est en quelque sorte terminé. A ce point de vue, le fait sanctionné par la paix de Carlowitz fit autant, pour l'avenir de l'Europe, que la chute de la féodalité.

La halte définitive du Croissant, le signal de sa retraite, avait une portée incomparable; car l'extension indéfinie de l'influence musulmane, par le droit du plus fort, équivalait à la négation de toute réforme, à l'anéantissement de toute découverte. Le fatalisme oriental, en élargissant le champ de son rayonnement, aurait séché le germe des révolutions successives qui, de Luther à Mirabeau, devaient transformer, pour le bien de l'humanité, le vieux monde. Le flot avançant toujours, le sabre d'Othman aurait pesé comme un éteignoir sur l'esprit moderne. En devenant, moralement ou en réalité, des provinces de l'Islam, les divers royaumes, boulevards du christianisme, se seraient modelés sur la Turquie; peu à peu l'engourdissement aurait succédé à l'activité de la Renaissance; et, plus tard, ni les voix tonnantes de la tribune républicaine, ni le sifflet de la vapeur, n'auraient pu troubler le sommeil des races latines et germaniques pétrifiées par le contact de plus en plus intime d'une nation de fumeurs

d'opium, dont la guerre était le dieu. Les négociateurs de Carlowitz eurent la gloire de déclarer officiellement au monde que le danger était passé, que le flot de l'islamisme retournait déjà en arrière. Dès lors, et pour jamais, remises d'une épouvante qui datait des croisades, les puissances européennes s'acharnent, par le déchaînement de leurs intrigues ou par la force des armes, à la perte de leur vieil ennemi; et, de revanche en revanche, la question d'Orient se dégageant de mieux en mieux des ténèbres, on entrevoit bientôt la ruine de l'empire turc, de toutes parts battu en brèche à l'intérieur.

Sultan-Mustapha ne parut pas se douter de la gravité de cet événement diplomatique, et il se rendit en grande pompe à Stamboul, pour faire les honneurs aux ambassadeurs chargés de ratifier le traité de Carlowitz. L'orgueil suppléait maintenant à la force. Les envoyés de l'Autriche, de Venise et de la Russie, furent reçus en audience publique, comme s'ils apportaient des excuses. Peu après, le ministre de France, M. de Fériol, ayant refusé de quitter son épée devant Sa Hautesse, fut traité de fou et congédié. Cependant Kupruli se couvrait de gloire dans sa mission de restaurateur de l'Islam. Par une rigueur exemplaire, il calma les troubles qui éclataient en Crimée, en Arabie, en Afrique, et sur la frontière persane. Il remit en honneur la discipline dans l'armée. Mezzomorto l'aida pour améliorer l'organisation maritime. L'économie présida à l'administration du trésor. Il laissa non-seulement tomber en désuétude les ordonnances édictées contre les chrétiens, mais il s'étudia à adoucir leur sort. Kupruli, par la hauteur de ses vues, était en tout point digne de ses ancêtres. Il dominerait son temps, si, après avoir touché à tous les abus et surmonté tous les préjugés, il n'avait professé un culte pour la magie et réglementé l'enseignement des sciences occultes : concession singulière aux superstitions populaires qui mettaient à peine la Turquie du dix-huitième siècle au niveau de la France féodale ! Il mourut en ne laissant qu'une ébauche im-

parfaite de son plan régénérateur et en emportant le secret du système gouvernemental qui pouvait tirer son pays de l'ornière. Après lui, le parti de la guerre, mécontent des sacrifices du traité de Carlowitz, l'emporta au Divan, par l'élévation de Daltaban au ministère. Mais Ramis-Pacha ne tarda pas à le supplanter. Ce bureaucrate, copiste de Kupruli, déploya contre l'insubordination des grands et des chefs de l'armée une sévérité qui alla jusqu'à la bastonnade. Blessés par l'infamie de ce châtiment, infligé par un *seigneur de la plume* à des *seigneurs du sabre*, les janissaires se mirent en pleine révolte. Les ulémas, dès longtemps frappés dans leurs priviléges par les premiers essais de réforme financière, excitèrent le peuple à l'anarchie. Les factieux ouvrirent les prisons, et, avec le contingent de tous les bandits de Stamboul, occupant militairement le sérail, ils plantèrent leur bannière à côté du drapeau du Prophète, et détachèrent une légion d'insurgés sur Andrinople pour dicter la loi au sultan. Ce prince, à la tête d'une faible escorte, marcha à leur rencontre; mais il fut trahi en route, déposé, et son frère fut proclamé empereur à sa place. Le règne de Mustapha se résume dans la paix de Carlowitz. Il ne fut pas en son pouvoir d'épargner à la Turquie cette catastrophe, ni de réaliser une partie des espérances dont il s'était bercé, en arrivant au trône d'Othman. Au point où était alors descendu l'Empire, les bonnes inspirations d'un monarque intelligent, appliquées par le génie d'un ministre sans égal, ne devaient pas laisser de trace. Il n'y a plus de sève. L'armée, mise sur le pied de paix, se recrutait laborieusement; les possesseurs de fiefs militaires ne remplissaient plus les conditions de leur investiture. Pendant que la fleur de la jeunesse restait aux champs, en vasselage chez une aristocratie puissante, on ne comptait sous les drapeaux qu'une cohue de soldats d'aventure, dégoûtés du métier des armes, parce qu'ils n'étaient plus de force à se mesurer avec les chrétiens, et qu'ils préféraient les profits de la guerre civile. Quant au peuple turc, il sommeille de

plus en plus, et laisse libre carrière aux artisans de sa perte. Béni soit Allah ! le tabac a obtenu droit de cité ! On l'honore d'une taxe productive, de sorte que la pauvreté de l'Etat encourage la corruption des mœurs primitives.

Achmet III paya aux troupes le tribut d'avénement et livra à leur rage le mufti et quelques dignitaires qui leur portaient ombrage. La vue des cadavres de ces victimes, promenés dans Stamboul, n'émut pas même à la surface cette ville pétrifiée. Les rebelles ne posèrent pas les armes, et les rênes du pouvoir passèrent de main en main, avec la rapidité des révolutions de palais, à une suite de vizirs incapables. A la faveur de cette sorte d'interrègne, les rapports internationaux de la Porte avec l'Europe changent de nature. Les ambassadeurs chrétiens ne sont plus à Constantinople en camp volant, toujours sous la menace d'une insulte ou de la prison : ils prennent pied, à l'envi, dans cette place d'armes qui doit être le théâtre des conflits de l'avenir, pour la souveraineté de l'Orient dont l'empire échappe à un peuple de plus en plus déchu ; et, déjà, sur le terrain religieux, s'engage un combat d'influence. Un prêtre arménien, Avédik, avait été élevé au patriarcat, par une cabale des jésuites, dont il avait promis de soutenir les intérêts ; mais il ne tint pas ses engagements, et au nom des Pères, M. de Fériol le fit enlever et conduire en France, où le mystère de sa captivité vint ajouter à l'obscurité de l'énigme historique du *Masque-de-Fer*. Le ministre français en fut quitte, devant le Divan, pour nier le fait, et la compagnie paya par des persécutions passagères. Cette indulgence relative n'exprime pas un adoucissement de la politique orientale ; car, nul changement moral ne s'est opéré, dans le sens de la tolérance, chez les descendants de Mahomet II, retranchés derrière une barrière jusqu'alors infranchissable aux idées européennes. Si les murs du sérail sont moins souvent tachés du sang des mauvais serviteurs, ce n'est pas que la philanthropie arrête le bras du bourreau ; mais la justice

manque de vigueur. Si les intrusions de l'étranger dans les affaires intérieures de l'Etat, jadis des crimes de lèse-majesté au premier chef, sont mollement punies, la cause en remonte aux embarras de la Turquie qui grandissent outre mesure et qu'il importait de ne pas compliquer par des injures ou des barbaries. Durant cette scène diplomatique, au dehors, la paix perd ses chances de durée. La délimitation des frontières est un sujet de rivalité et bientôt de rupture avec la Russie. Sous les regards d'une flotte qui surveillait les projets ennemis, mèche allumée, les pionniers du czar construisirent des redoutes aux bords de la mer Noire. Il semble que par ces fortifications, premières devancières de Sébastopol, Pierre-le-Grand s'établit, en face du Bosphore, pour mieux se préparer aux éventualités de la lutte, dont l'intervention de Charles XII va donner le signal. En effet, au milieu de ces conjonctures, le héros suédois attaqua, et, battu à Pultawa, se réfugia dans Bender. Le sultan lui donna riche hospitalité. Mais les Moscovites, au mépris du droit des gens, le poursuivirent en ce lieu de retraite. Cette profanation de la terre d'Islam et la demande insolente faite à la Porte par le comte Tolstoï de livrer à l'empereur de Russie l'hetman des Cosaques, Mazeppa, allumèrent l'incendie. Les Russes et les Ottomans se heurtèrent sur le Pruth; Pierre le Grand vaincu, enveloppé, se désespérait, livrant au hasard les débris de son armée et la fortune de la Russie. Il était perdu sans ressources, si la czarine Catherine, préludant à sa grandeur future, n'avait tenu conseil, et d'elle-même offert la paix. Le sultan accepta, à condition qu'Azof serait restitué, que les forts des Palus-Méotides, récemment bâtis, seraient démantelés et que le roi de Suède aurait la liberté de rentrer dans ses Etats. Charles XII arriva au camp, à l'heure où les Russes, sauvés par ces concessions, se retiraient tambour battant. Furieux de voir échapper une si belle occasion de vengeance, il insulta publiquement le grand-vizir négociateur, et il obtint d'Achmet l'annulation du traité. Sur ces entrefaites,

les commissaires russes chargés de définir les limites des deux empires déclarèrent que le czar ne se regardait pas comme engagé par des clauses que la nécessité lui avait arrachées. L'ambassadeur de Pierre-le-Grand fut en réponse jeté aux Sept-Tours, et comme signe de la reprise de la guerre, les queues de cheval furent arborées au seuil du sérail.

Mais le divan était travaillé par deux partis opposés; les uns, jaloux de relever la Turquie par la gloire militaire, appuyaient les conseils intéressés de Charles XII; les autres, en vue des bienfaits de la paix, combattaient l'influence du brandon de discorde, qu'ils surnommaient la *Tête de fer*. Les ministres se succédaient au milieu des intrigues contradictoires. Enfin, pour éviter des complications, le sultan signifia à son hôte de partir. L'aventurier royal refusa. Force fut de l'assiéger dans sa maison de Varnitza, où, à la tête d'une poignée de compagnons, il se défendit contre des légions de Turcs et de Tartares, jusqu'à ce que la générosité de la nation ottomane pesant sur les décisions d'Achmet, il lui fut accordé la résidence de Démotika, avec une pension. A travers ces singuliers incidents, les hostilités languissaient. Cependant Damad-Ali-Pacha parvint au grand-vizirat; et, partisan de l'alliance russe, il signa le traité d'Andrinople. La Russie subit les propositions qu'elle avait jugé inadmissibles auparavant, et l'on convint en outre d'une trêve de vingt-cinq ans. Le don Quichotte suédois, voyant ainsi s'évanouir toutes ses chances de représailles, saisi d'un pitié tardive pour la détresse de son royaume, se résigna à quitter la Turquie, après dix ans d'un exil sans exemple dans les fastes de la témérité chevaleresque. Damad-Pacha triomphait; et il se voua dès lors à l'exécution d'un projet qu'il méditait, depuis son avénement au vizirat pour la grandeur de la Turquie. Il s'agissait de reprendre les anciennes limites de l'empire, en chassant les Autrichiens de la Hongrie et les Vénitiens de la Morée. Achmet se laissa séduire par l'éclat de ces entreprises; et, à propos d'une révolte de Monténégrins,

ouvertement excités contre la Porte par la république, l'armée et la flotte ottomane, refaites à force de sacrifices, s'ébranlèrent. Une glorieuse campagne suffit pour reconquérir toutes les îles perdues de l'Archipel, en outre le Péloponèse, heureux d'être délivré de la tyrannie vénitienne. Charles VI intervint, après ces succès qui portaient ombrage à l'Autriche. Le grand-vizir repoussa cette médiation avec dédain. L'empereur rappela son ambassadeur de Constantinople, se ligua avec Venise et somma le Divan d'indemniser son allié des pertes que la rupture déloyale du traité de Carlowitz lui avait causées. Damad-Pacha répondit par l'attaque de Péterwaradein. Le prince Eugène se hâta au secours de la place, et, malgré l'infériorité du nombre, à force de tactique, il remporta une victoire complète. Le chef turc mourut vainement en héros. C'était, à sa manière, un disciple illustre des Kupruli; comme eux, il avait donné pour but à son ambition de relever la gloire de son pays par le double effet des succès militaires et des réformes administratives. Son règlement sur l'ordre d'avancement des ulémas, l'abolition des *fermes à vie*, qui mettaient le peuple à la merci des publicains, la régularisation du service des postes, consacrent la réputation de ce politique; mais les déceptions qu'il éprouva sur le champ de bataille, en face des impériaux, lui apprirent trop tard qu'il n'était pas suffisant d'extirper certains vices, pour rendre à l'empire ottoman sa suprématie en Europe. Le royaume d'Islam ne pouvait remonter au niveau des puissances rivales que par une transformation radicale des institutions et des mœurs. Depuis la Renaissance, la chrétienté marchait à pas de géant dans les voies de la civilisation, et comme les progrès de toutes les industries humaines s'enchaînent, l'art militaire allait sans cesse en se perfectionnant. Les Turcs, au contraire, s'obstinaient à croupir en toute matière, et quoi que fît un ministre réformateur, rien n'effleurait l'indifférence de ces victimes du fatalisme, barricadées sous la tente ou dans le harem. Le sentiment de l'honneur même

s'émoussait; et ils ne se troublaient qu'après les coups décisifs de la fortune. Ainsi il arriva après la journée de Péterwaradein; et les renforts qui affluaient au camp vers Belgrade, sous les drapeaux du successeur de Damad-Pacha, tremblaient au nom seul du général chrétien. La terreur que le prince Eugène inspirait à plus de cent cinquante mille Ottomans, fut telle que, quinze jours durant, ils n'osèrent hasarder la bataille pour dégager la ville assiégée par les impériaux. L'ennemi donna l'attaque enfin, et gagna une seconde victoire qui mit le sceau à la réputation du chef autrichien, en l'égalant aux plus fameux capitaines. Les Turcs y perdirent des morts à milliers et des drapeaux par trophées. Belgrade capitula avec honneur. Le sultan alarmé changea de ministre, et Ibrahim-Pacha eut liberté entière pour négocier la paix. Le traité de Passarowitz continua l'œuvre de démembrement, dont le traité de Carlowitz avait été la sanction première, et dont l'état intérieur de l'empire entraînait la conséquence. En échange de la Morée, dont la possession lui fut de nouveau acquise, la Turquie céda Belgrade, Temeswar, la Valachie jusqu'à l'Aluta, et une portion de la Servie. Quant à Venise, elle garda les places conquises en Albanie. Cependant Achmet déploya un luxe asiatique dans le cortége du plénipotentiaire envoyé à Vienne, pour la ratification de la paix. Mais ni cet appareil triomphal après les revers, ni la richesse des présents offerts, suivant l'usage, alors que la misère rongeait le trésor, n'abusèrent l'Europe. Le masque était à jamais tombé; et il ne restait plus à la chrétienté, après avoir dompté l'islamisme, qu'à assister, en la favorisant, à la dissolution de la monarchie ottomane.

Le grand-vizir, profitant du repos, s'attacha à réorganiser l'administration et l'armée. La répression des abus, introduits peu à peu dans le payement de la solde des janissaires, appela d'abord son attention. Ces miliciens, une fois retraités, vendaient leurs titres aux bénéfices de la révolte et leurs billets de paye, à des aventuriers étrangers au métier qui apportaient dans l'*odjak*

l'esprit d'insubordination; et cette cause, jointe à la diminution graduelle des contingents de gens d'armes dus par les feudataires, tendait de plus en plus à affaiblir l'élément guerrier. On chassa ces parasites des compagnies, et les plus turbulentes furent en entier licenciées. Les fortifications de Nissa et de Widin, devenues les gardiennes de la frontière, imposèrent de lourdes surcharges au fisc. On fit face à ces dépenses, en régularisant le recouvrement des impôts et en réglant le cours des monnaies. Les ressources ne manquaient pas à ce pays qui, en d'autres mains, aurait été le jardin du monde; mais le chaos gouvernemental les annihilait. Le génie financier résidait moins dans une bonne politique que dans l'esprit d'ordre. Stamboul, dévoré par l'incendie, fut rebâti à grands frais, et Ibrahim-Pacha essaya de redonner de l'âme à cette cité funéraire du fatalisme. Les réjouissances du mariage des trois filles du sultan et de la circoncision de quatre princes du sang impérial rompirent, quelques jours, le silence des rues. La célébration pompeuse de la *Fête du printemps*, une idylle du mahométisme, secoua les hôtes casaniers des harems; mais, tandis qu'ils rôdaient, taciturnes promeneurs, autour des parterres du sérail fleuris de tulipes et illuminés splendidement en l'honneur de cette solennité presque nouvelle, les croyants et les femmes avaient l'air de ces légions de revenants, dont l'imagination populaire peuplait le Champ des morts. Au milieu de ces améliorations et de ces embellissements, le grand-vizir ne négligea pas la recherche des alliances. L'ambassadeur de France, M. de Bonnac, obtint la protection du Saint-Sépulcre et le droit de rétablir à Jérusalem les édifices du culte catholique. Pour cimenter ces bons rapports et en même temps étudier les systèmes administratifs de l'Europe, un représentant de la Porte fut envoyé à la cour du Régent. Cette nouveauté diplomatique prouvait que déjà la Turquie désespérait de guérir par ses propres moyens, et qu'elle finirait, rompant trop tard la chaîne de son passé, par emprunter ses remèdes à la civilisation chrétienne. Reconnaissante

des faveurs du Divan, la France s'interposa entre son alliée et la Russie, qui venaient de se rencontrer sur un champ d'ambition commun, en Perse. Là, en effet, une révolution récente avait renversé Schah-Hucein, dernier roi de la dynastie des Séfis. A la faveur des troubles, les Ottomans et les Russes avaient envahi l'Irak. La guerre était imminente entre ces rivaux, quand, par l'entremise de M. de Bonnac, un pacte les rapprocha. Les deux puissances se partagèrent à l'amiable les plus riches provinces de l'héritage de Schah-Tamask et s'y établirent par la force. Mais le prince persan, après avoir, avec l'aide de Nadir, chassé l'usurpateur Echref, qui favorisait les spoliateurs étrangers, somma le sultan de restituer les villes qu'il devait à la violence ou à la trahison. Ces prétentions eurent un retentissement fâcheux dans Stamboul, qui venait de célébrer la prise d'Erivan et de Tebritz. Achmet, d'accord avec son ministre, n'aimait pas, par expérience, les entreprises guerrières ; et déjà il était entré en pourparlers avec l'envoyé du schah ; mais il se vit forcé, au bruit des murmures du peuple, de poursuivre le plan de conquête de la Perse. Il devait même prendre le commandement de l'expédition. Les affaires de l'Etat retardèrent son départ pour Scutari, lieu de rassemblement des troupes. L'armée, dont l'ardeur cette fois était exceptionnellement enflammée par le désir de vaincre les hérétiques de l'islam, demandait, dans une extravagance de l'indiscipline, à marcher sans délai, et affichait une séditieuse impatience. L'entrée en campagne traînait en longueur ; l'irritation croissante du camp augmentait la fermentation de la ville ; les fauteurs de guerre civile répandirent le bruit que les Persans avaient franchi la frontière et s'avançaient vers l'Asie-Mineure. Un simple janissaire, Petrowna-Kalil, arbore alors l'étendard de la révolte. Ses compagnons le suivent sur le chemin du sérail en criant vengeance. Tout ce qu'il y a de brigands dans les prisons se joint aux prétoriens. Le siége est mis devant le palais impérial. Achmet livra ses ministres en pâture aux mutins ;

mais cette lâcheté ne sauva pas sa couronne; il fut condamné à finir ses jours dans la retraite, d'où une émeute l'avait tiré, il y a peu d'années, pour lui donner le trône. Cette mansuétude, en pleine anarchie, à l'égard des souverains déchus, qui avait d'abord prévalu vis-à-vis des prétendants importuns et des ministres disgraciés, ne saurait être prise pour une indication du niveau moral des Turcs, dans la première moitié du XVIIIe siècle. Quoique leur drapeau national brillât de la couleur du sang, les Turcs ne furent, dès l'origine, que des barbares adoucis; et, leurs instincts de bonté aidant, le temps devait venir à bout de ces pratiques sauvages dont les révolutions des âges précédents offrent le tableau.

Malgré les bienfaits du règne d'Achmet, il est incontestable qu'à cette époque, le malaise de l'empire turc s'aggravait de plus en plus. Ce prince employa des moyens de réforme originaux. Il combattit la corruption des mœurs, non-seulement par les anciennes ordonnances et par un frein rigoureux à la parure des femmes, qui se vengeaient de leur infériorité sociale à force de prodigalités ruineuses; mais il agit surtout par l'introduction de l'imprimerie. Ennemis impitoyables de toute innovation, et s'abritant derrière les préjugés de l'ignorance populaire, les ulémas s'élevèrent contre cette imitation de la chrétienté. Le sultan persévéra. Les docteurs de la loi prétendirent qu'il serait au moins sacrilége de permettre l'impression du Coran et des livres canoniques, sous le prétexte que, transmis en manuscrit, ils devaient passer aux générations futures avec les mêmes caractères; et il fallut accepter ces ridicules exceptions en fondant à Stamboul la première presse. Cet instrument de la propagation des lumières, en moins de deux siècles, avait métamorphosé l'Occident. Mais la Turquie n'était pas préparée à la régénération. Loin de participer aux découvertes et au travail d'enfantement qui, vers la fin du moyen âge, préludèrent à la renaissance de l'Europe, elle se plongea à loisir, dans l'indolence intellectuelle. Ce fruit du fatalisme

dogmatique était comme une plaie s'élargissant de jour en jour. Quand, à la fin de la première période des victoires, la reconstruction de l'empire d'Orient fut définitive sous le sceptre ottoman, par un phénomène sans pareil dans l'histoire des nations qui ont tenu la scène du monde, les Turcs s'endormirent, et rien ne les arracha à leur sommeil; car, dans cette vaste cité d'Allah, allant du Danube à l'Euphrate, rien ne sollicitait l'esprit à l'exercice de ses facultés.

Les beaux-arts en étaient bannis. Malheur au peintre et au statuaire qui auraient profané le sol sacré de l'Islam, par l'exposition d'un tableau ou d'un marbre! Stamboul aurait brûlé Phidias; et, sortant de la Corne-d'or, telle que cette divine fille des ondes dont la Grèce avait fait la souveraine de l'Olympe, Vénus aurait été grillée dans un harem; non toutefois que le peuple-roi du mahométisme péchât par les dons de l'imagination. Le tabac, par un miracle de sa puissance, avait de bonne heure inspiré le goût de la rêverie à des conquérants, colosses de l'Asie; et, d'ailleurs, la religion développant chez eux l'amour du merveilleux, leur penchant à l'indolence les poussait aux plaisirs de la contemplation. Les soldats du Prophète admiraient, durant leurs songes continuels du ciel promis, les essains des houris, fleurs impérissables de jeunesse et de beauté, portant, suivant l'Écriture, et pour la récompense des bons, les aiguières et les coupes du banquet éternel.

Mais le Coran, par horreur de l'idolâtrie, défendait au pinceau de représenter ces visions ordinaires des croyants; et tous les reflets du paradis oriental, charmes de l'extase, qui peut-être, sur la toile, auraient produit des chefs-d'œuvres, restaient enfouis au fond du cerveau de ces illogiques iconoclastes. Cette contradiction entre la vie réelle et la vie idéale, dans laquelle Mahomet plaça ses adeptes, est un des vices de sa doctrine. Sans doute, en haine des monstres de la Kaaba, en souvenir du Veau-d'or, le réformateur arabe avait hautement raison de proscrire le culte des images. Par cette sévère application de la Bible, il réagissait, en Orient, contre

es tendances païennes du christianisme triomphant.

Mais, après cette défense de matérialiser la Divinité, fallait-il publiquement faire luire, dans l'autre monde, aux yeux des fidèles, tous les enchantements sensuels de l'Éden mythologique? Ces Hébés de la table des élus, dont la virginité renaît sans cesse pour le plaisir, ne résument-elles pas, sous la forme d'anges prostitués, toutes les séductions des Grâces, tout ce que les Nymphes avaient de plus lascif ? Le voile du mystère sied aux choses de l'éternité; aussi le roman des houris vaut le conte des chaudières infernales. La faveur accordée aux morts méritants de jouir des splendeurs humainement célestes, qu'il n'était même pas permis aux vivants de figurer, fut, de la part de Mahomet, une concession à l'esprit superstitieux des peuplades de l'Arabie. Cette tactique rappelle, à juste titre, celle que les premiers apôtres de l'empire romain suivirent, à l'égard des Barbares; car, de même que les guerriers de Germanie n'auraient pas courbé le front devant la Vierge, si l'auréole de la madone chrétienne n'avait été greffée sur les bustes de leurs idoles, si les pompes du culte nouveau n'avaient fasciné leur imagination : ainsi, les enfants crédules du désert, et plus tard les voluptueux habitants de l'Asie, ne se seraient jamais rangés sous la loi du Prophète, si, à la place des autels dépouillés d'ornements et de poésie, il n'avait édifié, hors de la terre, une patrie du merveilleux, et du bonheur sans fin. Mais cette fiction, le dogme fataliste aidant, contenait le germe du mal moral qui, dès le lendemain de la conquête de Constantinople, travaillait à mort la Turquie. En effet, l'obéissance aveugle au destin, personnifié dans Allah, comprimait sous un tel joug l'essor de la volonté, qu'il ne restait au vrai croyant qu'à fuir la lutte et à replier sa pensée vers le séjour des félicités. Ainsi conçu, le paradis n'est pas un aiguillon, mais une entrave de la civilisation.

La musique eut, dans l'islam, le même sort que ses deux sœurs jumelles. L'ostracisme fut prononcé contre cette efféminée. Les Turcs durent se contenter de sa-

vourer, en rêve, l'harmonie divine. Dans la pratique, ils n'allèrent pas au delà des concerts discordants de la trompette, du biniou et du tambour. Quant à l'architecture musulmane, il semblerait qu'elle est comme l'art gothique, une manifestation de la foi religieuse. Cependant les mosquées dont les Ottomans semèrent l'Europe et l'Asie, dont quelques-unes éclipsent Sainte-Sophie, ne témoignent, en général, que de la magnificence des sultans. Chacun de ces fastueux successeurs d'Osman, qui s'intitulaient *rois des rois* et *distributeurs des couronnes aux princes de l'univers*, se faisait honneur de bâtir un temple à Allah, et, pour mieux immortaliser leur nom dans cette œuvre pieuse, mais personnelle, ils groupaient autour de l'édifice sacré tous les établissements de bienfaisance ou d'utilité publique, hôpitaux, cuisines des pauvres, maisons des fous, auberges gratuites, académies, écoles, bibliothèques, châteaux-d'eau. Toutefois, les architectes de ces vastes fondations n'avaient rien de comparable avec ces ouvriers désintéressés des cathédrales, héros du compas et de la truelle, qui, au moyen âge, travaillaient d'inspiration pour la gloire de Dieu, missionnaires à leur manière, que les peuples secondaient spontanément, avant d'aller à la Croisade. C'étaient, pour la plupart, des artistes grecs que le padischah comblait de faveurs et de richesses, témoin Christodoulos, constructeur de la Muhammédiè, à qui Mahomet II céda, comme don à perpétuité, la propriété d'une rue de Constantinople. Ils régnaient sans partage sur les chantiers de l'Islam; car la classe guerrière aurait rougi d'abaisser sa fierté à dresser des plans et à tailler des pierres. Cet accouplement du génie byzantin avec les goûts du fanatisme turc produisit des conceptions sans pareilles, idéal du fantastique. Tous les genres s'y heurtent; tous les matériaux s'y mêlent. La coupole classique est soutenue par des piliers composites; les portes étalent les caprices du style sarrasin. Le granit rouge forme le fût des colonnes; les chapiteaux sont en marbre blanc; les vitraux étincellent de fleurs peintes ou des lettres en or du nom de

Dieu. Les murs portent sur champ d'azur des *souras* du Coran et sont revêtus de lambris en porcelaine de toutes couleurs. Des sculptures garnissent la niche des livres saints. Les minarets, au sommet des dômes, affectent mille formes, semblables aux joyaux qui couronnent le turban impérial. Des fontaines et des massifs de cyprès, au milieu de parvis, remplacent les calvaires. Ce mélange incohérent de colonnades autour des façades ou le long des nefs, de terrasses étagées, de bassins à ablutions, de mosaïques sur les dalles, de clochetons pour l'appel à la prière, ce chaos pittoresque qui, au point de vue de la philosophie de l'histoire, aurait une haute valeur, si l'on pouvait, en quelque sorte, y lire une expression de la foi militante du mahométisme, surprend le regard, étonne l'esprit, comme ferait une importation du royaume des fées dans un sépulcral monastère. Partout la nudité : ni fleurs, ni flots d'encens, ni tabernacles, ni illusions. A travers les lignes sublimes des arceaux gothiques, l'imagination, au bruit harmonieux de l'orgue, excitée par le silence et le recueillement d'une assemblée chrétienne, aime à voir les chérubins se jouer, montrant aux lutteurs le chemin du ciel. Mais les houris n'ont pas d'ailes : ce sont des filles de la terre, dont on n'a pas même l'idée de rêver, en présence de ces pauvres recluses des harems qui, accroupies sur les nattes du pavé, au milieu d'un troupeau taciturne, écoutent, sous le masque, un froid prédicateur. La richesse et la désinvolture architectonique déployée dans les temples d'Allah par des bâtisseurs à gages jure avec la sévérité de l'islamisme.

L'inspiration musulmane a laissé plus particulièrement son empreinte sur les sérails, les châteaux-forts et les mausolées. Les palais des sultans présentent, dans leurs traits principaux, l'aspect de prisons d'État. Au delà de la Porte Sacrée, autour d'une première cour, sont rangés les bâtiments de l'administration générale et une partie des communs; d'un côté, les bureaux du percepteur des contributions arriérées, le cabinet du surintendant en chef des édifices, le secrétariat du chef des eunuques noirs, la

monnaie, l'arsenal, le logement du premier écuyer et les grandes écuries ; de l'autre, le trésor public, l'orangerie, la boulangerie, l'infirmerie. Un long corridor sépare cette enceinte d'une deuxième cour. Cette galerie, tapissée d'armures, est, d'ordinaire, le lieu du supplice pour les grands disgraciés. Des étrangleurs les attendent sous la voûte, et une colonne de marbre, placée au seuil du couloir, en guise de tronc, reçoit comme au pilori, les jours de justice ou de vengeance, la tête des coupables, mise, s'ils sont vizirs ou pachas à trois queues, dans une écuelle d'argent. Les victimes subalternes, pachas à deux queues, généraux ou ministres, n'ont droit qu'à un plat de bois et à l'exposition dans l'ombre du vestibule, tandis que les têtes des officiers subalternes sont jetées çà et là, sanglantes, sur le sol. L'aile droite du second corps de logis est occupée par les cuisines et les offices. L'aile gauche renferme la salle du divan, le dépôt des tentes et des drapeaux, les magasins de vêtements d'honneur, les archives et l'habitation du chef des eunuques noirs. Au fond s'ouvre la Porte de Félicité qui donne accès dans la cour du palais. Là, gîtent les odalisques, leurs servantes, les eunuques blancs ou noirs et la garde intime du souverain. Si la première région n'offre qu'un spécimen de toutes les combinaisons de régularité géométrique, propres à faciliter le service, cet arrière-pavillon, sanctuaire de la volupté orientale, dont les mnrs jaloux dominent les alentours, ne diffère pas, à l'œil, d'une geôle. Les fenêtres des *kafess* sont grillées ; et, quoiqu'il n'ait jamais été permis à un profane de visiter ces cellules, où dorment les courtisanes impériales, on se plaît à supposer que l'intérieur ne répond pas à la sombre simplicité de la façade. Ainsi, l'art n'a dû obéir, dans la construction de ces donjons du despotisme asiatique, qu'à deux données singulières, incompatibles avec les conditions de beauté : la méfiance pour la politique et le mystère pour le plaisir. Rien n'est livré au caprice; tout concourt mathématiquement à un effet de caverne. Palladio et Bramante passeraient ici pour des maçons. Cependant la

variété des kiosques disséminés à travers les jardins, comme des nids d'amour, les bouquets de sapins qui, du fond des préaux, s'élancent en flèches de verdure pour respirer, les touffes d'acacias s'arrondissant en parasols, les tourelles montrant au-dessus du feuillage leurs têtes bizarres qu'on prendrait pour des casques d'icoglans en sentinelle, le mirage du ciel et l'éclat de la mer qui baigne la lisière du parc, le contraste des couleurs, du noir des cyprès avec la blancheur des murs, du rose des tamaris avec l'azur des flots, du rouge des drapeaux flottants avec le gris du plomb de la toiture; bref, l'ensemble de ces retranchements, à longue distance, charme peut-être plus que la vue de certains chefs-d'œuvre de l'architecture italienne. Dans ses moindres détails, la Turquie n'est qu'un décor de théâtre.

Les Ottomans paraissent avoir réservé quelque originalité d'invention aux fortifications, leur spécialité naturelle. Mahomet II éleva un château sur la rive européenne du Bosphore, et sa configuration représentait en bloc les lettres arabes dont se compose le nom du Prophète : plan fantasque qui fut plus tard imité à Saint-Germain, en l'honneur de Diane de Poitiers ! Ces caprices de l'art de la défense produisirent, à la frontière de l'empire, une série d'obstacles à peine bons pour le temps, durant l'enfance de l'artillerie, mais qui, n'étant pas perfectionnés, tombèrent trop aisément devant l'ennemi, à l'heure des revers, et laissèrent la Turquie, de toutes parts ouverte, à la merci des vainqueurs. Sans contredit, le triomphe des artistes, mercenaires du génie turc, c'est le mausolée. Les tombeaux restent les monuments de prédilection d'un peuple qui révère, à l'égal de Dieu, l'ange ennemi de la vie, et dont l'idéal politique semblait être le changement en solitude voluptueusement monacale, du monde converti. Les *turbés* sont des lieux de pèlerinage. Celui d'Eyoub, porte-étendard de Mahomet, reçoit les plus riches offrandes. Ce culte exagéré pour tout ce qui touche aux funérailles, pour tout ce qui détourne de l'activité, est un trait caractéristique de l'apathie ottomane. Les cimetières cou-

vrent la terre d'Islam, comme des autels de la mort.

Quelle différence entre ces tristes essais d'une architecture qu'on pourrait appeler *pseudo-turque*, et les merveilles de cet âge d'or du mahométisme qu'atteste encore l'Allambrah! Mais les Arabes avaient fondé leur domination en Espagne, autant par leur supériorité morale que par la brutalité des armes. Ces sectateurs intelligents du Prophète s'assimilèrent glorieusement les débris de la civilisation païenne, et la firent refleurir jusqu'au delà des Pyrénées, au moment où la chrétienté s'abîmait dans la barbarie féodale. Tandis qu'ils émaillaient l'Andalousie d'alcazars, et qu'ils métamorphosaient en jardins de délices le pays, avant eux, ravagé par les Vandales, tandis que les académies de Cordoue et de Séville allumaient, par la découverte de l'algèbre et la traduction d'Aristote, le foyer de la science moderne, les traditions de la galanterie des califes préparaient l'avénement de la chevalerie, et les bardes maures, sous les orangers du Guadalète, préludaient aux chants des troubadours. Moins bien doués, à beaucoup près, que les premiers champions de l'islamisme, les Turcs, au contraire, ne s'établirent jamais que par la force en Europe, et, sans cesse en camp volant, fiers de répudier tout ce qui, en dehors de la guerre, avait assuré la grandeur des Romains dont ils se disaient les continuateurs. Stamboul, dès l'origine, offre en quelque sorte une halte des tribus errantes du Turkestan. Les maisons, en bois, et d'après un moule uniforme, figurent les tentes. Dans cet immense bivouac baraqué, qui constitue l'empire de Mahomet II à son apogée, l'architecture ne saurait apparaître que comme un accident, sans caractère, du luxe monarchique. Si, par paresse plutôt que par préjugé de conquérants, les Osmanlis se gardèrent d'embellir la fleur des provinces de la chrétienté subjuguées de haute-lutte, abandonnant même la culture à la charrue des esclaves, si, par un faux système, ils ne pratiquèrent aucun des arts qui, sous le climat amolissant de l'Ibérie, affaiblirent la valeur de leurs devanciers; de même, par le concours

des mêmes causes d'infériorité, ils furent impuissants à créer une littérature. Leur poésie se résume en hymnes religieux et en dithyrambes politiques. Les sultans aiment les poëtes courtisans, qui chantent leur gloire et trompent la postérité. Même pour mieux les encourager, les Muses avaient un autel au sérail; ainsi, Sélim Ier, à à l'exemple de Mahomet II, dont les lauriers académiques troublaient son sommeil, se piquait de lyrisme et passait à composer une partie de ses veilles. L'or pleuvait sur ces flatteurs; et, un des plus illustres, Saki, pour avoir célébré pindariquement l'avénement de ce prince ami des lettres, fut pensionné du revenu de deux riches villages. Grâce à cette protection magnifique, les faiseurs d'éloges et de vers pullulèrent autour du *trône des trônes*. On en compte plus de cinq cents sous le grand Soliman: pauvre gent, dont l'imagination rampe dans les sentiers de l'intrigue. Presque pas un poëte turc ne tenta des voies originales. A défaut du théâtre que les mœurs reprouvaient, et, tout en encensant César, pas un n'osa imiter Pilpay ou Saadi. Les *Mille et une Nuits* n'enfantèrent pas un rapsode au delà du Bosphore. La *Lampe merveilleuse* est éteinte à jamais, dans ces catacombes de l'esprit! A travers ces pastiches, on ne glane pas un conte, pas une saillie, pas une étincelle. On dirait que l'unique jeu de mots national, qui, au début, fit Islamboul ou ville de l'islamisme, de l'hellénisme ιστην πολιν cher aux Byzantins parlant jadis de leur capitale, a épuisé la verve de ces plats et secs versificateurs. Çà et là, quelques satires. Quant à leur langue, pathos qui fait regretter la richesse du rhythme persan! La plupart des figures de mauvais goût que le Grec déchu emprunta à la basse latinité s'y retrouvent amplifiées. La prose présente avec plus d'excès encore les mêmes défauts d'hyperboles et de faux brillant. Les historiens de la belle époque, en peignant Mahomet II, comparent son nez aquilin au bec du perroquet reposant sur des cerises; pour vanter sa prospérité croissante, ils disent que l'arbre de sa fortune rompait sous les fruits, de

» jour en jour, mûrissant au chant varié des oiseaux.» Ils appellent le café, le tabac, l'opium et le vin, les quatre coussins du sofa du plaisir : leur style ne procède que par de pareilles métaphores. Surtout dans les pièces diplomatiques qui exigent la clarté, ce fléau littéraire est à son comble. La circulaire d'Amurath III, annonçant aux princes des trois parties du monde la circoncision de son fils, peut passer pour le sublime du genre. D'ailleurs, telle que les écrivains turcs l'entendent, l'histoire n'est qu'un long panégyrique de la dynastie d'Othman. Ils ont justifié tous les crimes des sultans. Un axiome du despotisme romain, arme à deux tranchants qui peut servir au salut ou à la décadence, la loi suprême du salut public, sert de base à leur critique, qui se montre, en tout cas, trop indulgente pour n'être pas vénale. Ils excusent jusqu'à l'ivrognerie d'Amurath IV ; et, en célébrant l'orgie mortelle à ce novateur implacable, dont la devise portait que les vengeances blanchissent sans jamais vieillir, un de ces historiens prend le ton de l'emphase épique. « Après » avoir été séparé, dit-il, pendant quelque temps de la » fille de la vigne, qu'il aimait avec ardeur, après » avoir renoncé pendant plusieurs mois à se mirer dans » le cristal de la coupe du matin, qui, depuis tant » d'années, avait brillé pour lui sur la couche du plai» sir, au premier jour du beïram, le maître du monde » consentit à voir étinceler de nouveau cette liqueur » matinale dans la coupe séduisante, et il recommença » à baiser les lèvres de rubis du cristal où écume la » boisson rosée, etc., etc. » Jamais la bassesse n'a dépassé ce point! Ces chroniqueurs serviles n'ont de colères que pour l'idiotisme de Mustapha II. Aucun de leurs jugements ne plonge en deçà des limites étroites du présent, et les événements dont le contre-coup doit le plus ébranler l'avenir passionnent rarement leur plume. Si quelques clairvoyants font remonter les causes premières de l'abaissement de la Turquie au règne de Soliman-le-Grand, le courage de l'indépendance leur manque pour flageller ce civilisateur fu-

neste, qui, par l'habitude de ne plus présider en personne le divan, apprit à ses successeurs l'indolence, par l'élévation de ses favoris aux premières dignités de l'Etat, ouvrit le champ à la brigue et à l'incapacité, et, par l'influence laissée au harem sur le gouvernement, amoindrit le prestige de la puissance souveraine; qui, enfin, par la fortune et l'autorité abusives accordées à ses vizirs, autorisa les scandales futurs; en un mot, ce violateur des traditions antiques qui, sous les dehors de la justice et de la générosité, prépara le déclin de son pays, de même qu'Auguste, par l'avilissement des institutions républicaines, avait préparé la servitude des Romains. Mais, au milieu de ce dévergondage politique dont le sérail est le foyer, à travers cette succession de complots fratricides et de dissensions intestines qui, sans trêve, outragent Mahomet, on ne rencontre, chez tous ces historiographes, ni les cris d'indignation d'un Tacite ni les confidences vengeresses d'un Pétrone.

Les sciences, comme la littérature, ne sortirent pas de l'ornière des temps primitifs. Les mathématiques sont interdites dans les universités, parce que l'intelligence humaine ne doit pas pénétrer les secrets d'Allah. Dissiper l'ignorance était presque un crime de lèse-majesté, et le plus religieux des sultans se crut obligé d'exiler le fameux savant Kani-Zadé dont la voix trop éloquente attirait toute la jeunesse de Samarkande. La physique se prostitue dans les spéculations astrologiques, et longtemps les Turcs, épouvantés par la vue des éclipses, amusèrent l'Europe de leur crédulité. La mécanique est paralysée, même en ses applications à l'art de la guerre; et, pour le malheur du Croissant, l'artillerie turque s'endormit sur ses pièces inutilement monumentales. Les études classiques des *Médrécés* n'embrassent que la grammaire, la théorie des allégories, la philosophie, la théologie et la jurisprudence. Mais le Coran dicte la loi en toutes ces matières. La pensée se voit enchaînée dans le lien d'un enseignement purement théocratique. Les légistes n'ont pas le

droit de s'affranchir de la tradition écrite. Les limites de toute thèse sont fixées, à défaut de la parole de Dieu, par la *Sunna*, résumé des arrêts du Prophète et des maximes transmises par les quatre grands imans, pères de l'islamisme. Quant au droit, l'*Ourfi*, exposé des lois dérivant de la puissance temporelle, ne livre rien au hasard de l'interprétation. Des règlements sévères s'opposent à la liberté, même en ce qui n'a pas trait au dogme ; et, dans ce domaine sacré, malheur à qui afficherait quelque préférence pour une religion étrangère! Il était puni de mort! Ainsi toute la vie intellectuelle des Turcs, du berceau à la vieillesse, se trouvait nécessairement emprisonnée dans les pages d'un plagiat de la Bible et de l'Evangile ; à l'école, les enfants du peuple le bégayaient et en griffonnaient les premières lignes. Tout croyant de bonne maison devait le copier en entier, de sa main, avant le pèlerinage de la Mecque. Les aspirants aux carrières libérales n'avaient qu'à l'approfondir : le Coran était un manuel pour l'étudiant, un code pour le magistrat, un oracle pour le prêtre, un guide pour le souverain ; il présidait à tous les actes de la vie civile, politique et religieuse. On ne saurait refuser à ce livre d'être un monument de la sagesse humaine. L'obligation qu'il impose aux musulmans d'employer tous les moyens, moraux ou matériels, afin de vaincre à coup sûr les infidèles, surtout la mission de suprématie universelle confiée aux conquérants de Constantinople et qui servit de base à l'établissement des Osmanlis, impliquait tous les progrès possibles. Pour remplir dignement cette mission, il importait au moins de veiller sur les armées européennes et de suivre pas à pas les perfectionnements de l'art militaire, d'où dépend le succès, à la guerre. Mais, puisque cet art, en ses vicissitudes, est lié intimement à la marche générale de la civilisation, les Turcs, comme moyen de victoire, au lieu de se traîner en toute industrie à la remorque de la chrétienté, auraient pu la devancer s'ils avaient su obéir à la logique du fanatisme, si, de bonne heure, la caste sacer-

dotale n'avait dénaturé les vraies croyances de l'islam, érigeant en quelque sorte le fatalisme impuissant en un corollaire de la lettre du Coran. Tant que les ulémas, à titre de précepteurs des sultans, leur inculquèrent les principes de la justice, la sainteté du serment, le respect dû aux ambassadeurs, la pieuse nécessité de réserver, dans le butin, la part des orphelins et des pauvres ; tant qu'habillés de laine, ils prêchèrent au peuple la tolérance envers les vaincus, la crainte de Dieu, et l'amour des vertus, ils exercèrent une heureuse influence sur les destinées de la Turquie, et ce rôle fit, pendant le premier âge de la monarchie ottomane, leur puissance et leur gloire. Molla-Kourani rappelait à ses devoirs, en plein divan, Mahomet II, son élève, et moins pour satisfaire sa propre vanité de pontife que pour donner au maître de l'empire une leçon d'humilité, il refusa toujours de se prosterner devant lui. Le peuple vénérait ce patriarehe, et se rangeait dans la rue sur son passage. Le mufti Djemali triomphait de la cruauté de Sélim II. Sans compter la sentence de grâce qu'il obtint en faveur de quatre cents négociants condamnés à mort pour infraction de l'édit qui interdisait le commerce des soies avec la Perse, quand, après le massacre des Chiites, le féroce vainqueur de l'Égypte médita l'extermination de tous les chrétiens, rebelles à la foi mahométane, ce célèbre ministre d'Allah désarma la fureur prosélytique du padischah, en lui prouvant que la loi était contraire aux conversions par la violence. La beauté de sa conduite donnait plus de poids à ses conseils. Djemali avait promis à Dieu de mépriser les honneurs, et Sélim reconnaissant lui offrit en vain le poste de grand-juge de Roumélie et d'Anatolie. Malheureusement, un temps arriva bientôt où les prêtres, dévorés par l'ambition, ne reculèrent devant rien. Médecins exclusifs du palais, au lieu d'éclairer le monarque, ils employèrent leur crédit à l'entretenir dans le culte des superstitions cabalistiques et du gouvernement arbitraire; ils ne lui montrèrent plus les dangers de la débauche. Avides de

jouissances mondaines, ils empoisonnèrent le peuple par leur exemple, se riant des primitifs anathèmes lancés contre le vin et le tabac, multipliant les sacrifices par intérêt, trempant dans toutes les conspirations. Ils furent aidés dans leur œuvre de corruption par les corporations de moines de tout ordre, descendants de ces luxurieux qui, lors du premier siége de Constantinople, pieusement rassemblés au camp d'Amurah Ier, réclamaient, pour butin, les vierges des couvents chrétiens, bandes de tartufes musulmans, funestes auxiliaires des janissaires, lèpre pour l'empire turc, pire que les prétoriens du sérail ! Grâce à ces instruments de démoralisation, le frein de la religion manqua peu à peu aux Ottomans, et le fanatisme cessant aussi de les aiguillonner, de plus en plus exclusivement ils se laissèrent aller au penchant distinctif de leur race, à la somnolence. En effet, de tous les barbares qui ont envahi l'Europe, les Turcs Ottomans sont peut-être ceux qui se sont le moins signalés par des aptitudes spéciales, et, à ce titre, la décadence de leur domination peut être considérée comme le fait de leur nature inerte plus encore que comme la résultante des causes sociales et politiques. Les Goths possédaient à un haut degré le don de l'organisation politique, et ils l'appliquèrent, après la victoire, à construire, avec les débris de l'empire d'Occident, des Etats solides et prospères. Les Francs, incapables, par leur humeur belliqueuse et par les circonstances extérieures, de créer d'une pièce des royaumes stables avec leur lot de l'héritage de Rome, prolongèrent plusieurs siècles les désordres de l'invasion ; mais sur le sol des Gaules qu'ils désolaient, ils déposèrent le germe des mœurs indépendantes de la Germanie qui, combinées avec le reste de la liberté municipale, aboutirent insensiblement, avant la fin du moyen âge, par la coutume persistante des Champs-de-Mai et l'affranchissement latent des communes, à la fondation complète des éléments de la France moderne. Sans avoir aucun trait de ressemblance avec les Huns, les soldats du Prophète se déclarèrent aussi médiocres fondateurs d'empires que les

hordes d'Attila. Ils trouvèrent cependant devant eux un champ favorable aux entreprises du génie créateur des conquérants. A leur arrivée, la principauté des Paléologues, dernier lambeau de la puissance romaine, se réduisait à l'enceinte de Constantinople, plus à ses alentours, entre les ruines du mur d'Anastase et la mer. Mais sur ce domaine des derniers Césars, à peine équivalent au territoire d'Athènes, rien de ce qui perpétua la gloire de cette république n'avait fructifié. Tandis que le bel esprit régnait dans les lettres déchues, la liberté ne se manifestait que par des disputes théologiques, et les luttes stérilement sanglantes de l'Hippodrome remplaçaient les orages féconds de l'Agora. Ni comices ni sénat ; ni honneurs ni garanties pour les citoyens. L'empereur était tout, et ce n'était plus qu'un roitelet. La religion, au milieu de ce délabrement des vieilles institutions de Rome, la religion du Christ rétrogradait vers le paganisme. L'esprit superstitieux avait remis en crédit les prophéties de la sybille d'Érythrée, et, pour obéir à un oracle, ces Grecs dégradés avaient murés une porte de leur ville, celle par où l'ennemi devait attaquer. Ils croyaient changer la fortune par d'absurdes pratiques, et quand, après l'assaut suprême de Mahomet II, le croissant fut arboré sur les remparts de la citadelle, ce peuple de rhéteurs, de palefreniers et de bigots, se réfugia lâchement au pied des autels de la *Panagia*, attendant l'apparition de l'Ange du salut. Quant aux provinces successivement détachées de la couronne d'Héraclius, sans cesse foulées par les Barbares, pressurées par les empereurs au milieu du quinzième siècle, elles s'étendaient entre les Alpes et l'Euxin, comme des steppes, et dans les anciennes villes de Macédoine ou de Thessalie, çà et là debout, pas plus que dans les bourgades féodales, on ne se ressouvenait de la *curie* ni des franchises d'un autre âge. Il n'y avait donc plus de vie d'un bout à l'autre de cette immense région de l'Europe, qui devint le théâtre des conquêtes turques. Ces derniers envahisseurs, apôtres-soldats de l'islamisme qui ne prêchaient, qu'en course, dans la

mêlée des batailles, ne semèrent pas une idée à travers les déserts de l'empire d'Orient; si bien qu'après leur triomphe définitif, rien ne fut moralement changé. Les vainqueurs s'approprièrent d'abord la plupart des tristes épaves de la civilisation byzantine. Pendant qu'aux combats du Cirque succédaient les discordes des janissaires, les écrivains ottomans se plaisaient à copier dans leur style les sophistes du Bas-Empire. Les artistes de bonne volonté trouvèrent à louer leur talent au-dessus de leur valeur, pour la glorification d'Allah. Ceux qui ne voulurent pas bâtir ou décorer des mosquées suivirent librement dans leur fuite l'émigration des érudits, des professeurs, des romanciers, derniers représentants de l'école de Byzance, et tous ces porteurs de trésors littéraires et des traditions esthétiques de l'anti quité se répandirent à leur gré par tout l'Occident, proclamant avec autant d'injustice que d'ingratitude la tyrannie et la férocité des nouveaux maîtres du Bosphore. En vérité, ses infidèles, à l'heure du pillage et dans des circonstances comparables, avaient de beaucoup surpassé en humanité les héros chrétiens de la quatrième Croisade, et depuis, ils nedevinrent persécuteurs qu'à titre de représailles. Le christianisme, oubliant son origine dans le triomphe, s'était montré implacable envers les juifs et les hérétiques. L'islamisme, en rendant aux chrétiens le mal pour le mal, fut, peut-être sans en avoir conscience, le vengeur fatal des opprimés. Tout s'enchaîne, dans la sanction historique de la morale universelle : de par Dieu, toutes les iniquités ont leur expiation, tous les martyrs leur revanche. Sans égaler en rien par leurs établisssements les Romains ou les Barbares, les Turcs se bornèrent à repeupler en partie, suivant leur capacité politique, les solitudes de l'Europe orientale. Mais leur ordre féodal n'a rien de commun avec ce régime social qui, après un laborieux enfantement, sortit de la poussière de l'empire carlovingien. Ce fut, en quelque sorte, une improvisation du génie de Mahomet II. Ce prince, pour exciter l'enthousiasme de ses guerriers au, siége

de sa capitale future, avait publié dans le camp que des *Timars* seraient donnés en récompense à ceux qui, les premiers, monteraient à l'assaut. Il tint parole, le lendemain de la victoire; une foule de sipahis, transformés en hauts seigneurs, allèrent dans leurs provinces grossir le petit nombre des feudataires musulmans dont l'investiture datait déjà du temps d'Amurath Ier. La redevance du service militaire et d'un contingent de gens d'armes basé sur le revenu était attachée à la jouissance de ces terres, qui diffèrent essentiellement des *alleux*. Comme ces domaines concédés par les chefs germains à leurs compagnons de guerre, ils furent, il est vrai, octroyés à titre héréditaire; mais l'hérédité était subordonnée à la condition expresse de ne jamais léser l'intérêt du suzerain, et cette obligation d'honneur n'avait rien d'illusoire, le suzerain gardant en main la puissance. En outre, à défaut de descendants mâles du tenancier, les fiefs revenaient de droit à l'Etat, qui en disposait à son gré en faveur d'un titulaire étranger. D'un autre côté, tandis que les leudes vivaient tout à fait en souverains, au fond de leurs châteaux-forts, guerroyant à volonté contre leurs voisins, opprimant les faibles ou prenant la croix, les feudataires ottomans étaient forcés en temps de paix de résider à la campagne et d'attendre, sédentaires à ce poste, que le signal du sultan les rappelât, avec leurs lances, sous les drapeaux.

Cette restriction à la liberté des maîtres favorisait le sort des populations, car un contact continuel des seigneurs et des vassaux, sous la surveillance des pachas de provinces, adoucissait les servitudes de domesticité, et, en somme, la situation des *raias* n'était pas pire que le servage féodal. D'ailleurs, les anciens cultivateurs du pays ne furent, en général, ni dépouillés, ni réduits en esclavage. La plupart devinrent tributaires. La propriété du sol leur appartenant, ils restèrent hommes libres, dans le sens le plus restreint du mot. Ils étaient soumis à la juridiction du sipahi, qui percevait une bonne part du produit. Leur assujettissement était analogue à celui

que subirent les colons de l'Italie du Nord, après l'invasion des Lombards; car ces successeurs des Goths exigèrent seulement, en denrées, le tiers des revenus de la terre. D'ailleurs, comme le padischah occupait le sommet de la hiérarchie, et que son autorité, loin de tomber dans le même avilissement que la suzeraineté des carlovingiens aux jours de la féodalité, attestait sa vitalité et sa vigilance par la punition exemplaire des cas de félonie, ce système offrait moins de chances pour que le métayage forcé dégénérât peu à peu en cette multitude d'impôts cruels et de droits vexatoires qui alourdissaient le joug des paysans français du dixième siècle et les poussaient à la révolte. Sans doute, peu importait au roi du sérail le bonheur des *raias!* Mais il était intéressé à restreindre, autant que possible, le privilége des vassaux de la couronne, et les règlements n'en faisaient, pour l'avantage indirect des sujets, que de simples usufruitiers, inhabiles même à disposer de leur succession, faute d'héritiers du sexe masculin, payant en frais de guerre la jouissance de leurs bénéfices. Cependant les *Timariotes* travaillèrent sans relâche à secouer le joug de cette dépendance. Ils fournirent encore deux cent mille hommes à Soliman II. Mais depuis, à la faveur des troubles civils et de la faiblesse qui en résulta pour le pouvoir central, le nombre des *djebelis* alla en décroissant, par refus d'obéissance des grands. Aussi cette institution féodale, qui protégeait les vaincus, autant que le droit de conquête le comporte, et qui, tout en récompensant de leurs services les meilleurs défenseurs de l'Islam, déchargeait en partie l'Etat de l'entretien onéreux d'une armée toujours forte et permanente, cette invention remarquable de la politique du fondateur de l'empire turc mina, de plus en plus viciée, l'établissement guerrier des Ottomans, et aggrava, par un contre-coup nécessaire, la condition des raïas. Dès le commencement du dix-huitième siècle, l'insubordination des propriétaires de fiefs et le relâchement de l'autorité souveraine en étaient arrivés au point que pas même le ban ne répondait à l'appel des rendez-vous de com-

bat, tandis que les soldats sans terre n'étaient plus qu'un ramassis de factieux. La fortune des peuples, c'est là l'honneur et la raison d'être des armées modernes, repose en partie sur la bonté de leur organisation militaire. La perte des saines traditions de la discipline et du recrutement accéléra la ruine de Rome. Par l'action des mêmes causes, sous Achmet III, le danger pour la Turquie semblait presque égal en face de la chrétienté, à celui où se trouva Rome en face des Barbares, alors que les légions peuplées de mercenaires ne résistaient plus. Sous peine de voir bientôt les frontières dégarnies de défenseurs, une réforme en ce sens était une mesure de salut public, aussi urgente que l'avait été la signature de la paix de Passarowitz et de Carlowitz. En résumé, dislocation radicale de l'armée, indifférence léthargique des Ottomans produite par l'extinction du fanatisme dans les cœurs, et par l'absence de tout ce qui excite l'émulation d'un peuple, les beaux-arts, les lettres, l'agriculture, le commerce, enfin rivalités des ulémas et des janissaires pour perpétuer le désordre de la rue, redoubler l'ignorance des croyants et la servitude des raïas; tel était, après plus de cent ans de déclin continuel, l'état général de la Turquie, quand Achmet III essaya de remédier à tant de confusion, à tant de vices, par deux moyens qui avaient échappé à la sagacité des Kupruli : les lois somptuaires et l'imprimerie. Les ordonnances contre le luxe des femmes ne pouvaient avoir qu'une faible portée. Ces êtres, suivant Mahomet, à intelligence bornée, n'exerçaient aucune influence dans l'Islam, et le maître avait frappé d'impuissance les excès de la coquetterie, par l'isolement domestique. Mères de famille, elles allaitaient silencieusement leurs enfants, au harem; courtisanes, elles ne scandalisaient, en réalité, que la pudeur des eunuques. Il était, au fond, peu important pour la moralité publique, qu'une poignée de belles esclaves ruinassent des vizirs, en toilettes, étalées derrière les barreaux d'un sérail, ou sous le feuillage impénétrable des kiosques de plaisance; elles faisaient même justice, à

leur manière, de ministres souvent prévaricateurs. D'ailleurs, toutes les odalisques de l'empire, déchirant de concert le voile, auraient-elles donné en public le spectacle de leurs dentelles et de leurs charmes; à leur suite, et d'un commun accord, les grands auraient-ils affiché les abus de la richesse avec une ostentation corruptrice et multiplié les tentations aux yeux du peuple, que ces exemples n'auraient pas ébranlé les deux vertus caractéristiques de la race ottomane, dans la vie privée: la sobriété et la simplicité, deux titres de gloire domestique que la mauvaise fortune n'était pas même parvenue à amoindrir. Aussi le déchaînement du luxe n'engendra la dépravation que dans les plus hautes classes. Ce fléau des civilisations dévoyées joue un rôle dans l'histoire de la décadence des Turcs, plutôt comme une source des folles dépenses du divan, et, conséquemment, une cause de l'appauvrissement des finances, que comme un élément nouveau de démoralisation. C'est pourquoi tout ce que l'esprit réformateur d'Achmet était capable de tenter contre les débordements des femmes s'effaça devant l'adoption de l'imprimerie. L'établissement au palais impérial des premières machines de l'instruction publique est le plus grand fait du règne de ce prince, mémorable époque de transition, après laquelle la chute de la Turquie se précipite. En effet, les castes privilégiées, prêtres et soldats, profitaient, pour leurs desseins, des ténèbres de l'ignorance. Cette menace de rénovation, manifestée par la correction des abus dans les principales branches de l'administration, fut l'origine du coup d'Etat singulier qui renversa ce prince du trône, et, pendant que les ulémas, à la faveur de l'interrègne, chassaient de la direction de l'imprimerie le renégat hongrois coupable d'avoir inspiré au sultan l'idée de propager les lumières, pendant qu'ils soufflaient pour jamais sur le flambeau, Pétrona-Kalil, leur complice, au milieu des vivats de la soldatesque triomphante, débattait avec le jeune Mahmoud les conditions de son avénement.

Ce meneur vulgaire sembla d'abord s'ériger en pro-

tecteur du peuple. Non-seulement il stipula une distribution de deniers pour tous ceux qui s'étaient rangés sous sa bannière, mais il exigea l'abolition des baux à vie, qui ajoutaient aux charges des contribuables. Fier de ces concessions, il accompagna le nouveau sultan, comme sa créature, à la mosquée d'Eyoub, théâtre traditionnel du sacre des kalifes. On le voyait à la tête du cortége impérial, faisant largesses aux passants et promettant le pillage des palais des ministres d'Achmet. Le divan et Stamboul tremblaient devant ce dictateur. Son orgueil finit par mécontenter ses séides eux-mêmes, et sa mort fut le signal du massacre des perturbateurs. Le sang de plus de vingt mille rebelles coula pour le rétablissement de l'ordre et l'affermissement du pouvoir. Sitôt qu'il fut libre à l'intérieur, Mahmoud tourna ses vues du côté de la Perse, où des événements considérables s'accomplissaient. Nadir avait détrôné Schah-Thamas, et s'était déclaré régent durant la minorité de Schah-Abbas. Après, rompant le traité avec la Porte, il passa le Tigre avec une forte armée et bloqua Bagdad. Le grand vizir, Topal-Osman, accourut et battit les Persans à Douldjeilik, mais Thamas-Kouli-Khan ne tarda pas à ressaisir l'avantage. Sur ces entrefaites, le khan des Tartares, Kaplan-Gheray, en venant par le Caucase au secours des Ottomans, viola la lisière du territoire russe. Les Moscovites le repoussèrent par la force des armes. Cet incident n'aurait fourni qu'un sujet de mésintelligence facile à apaiser, sans un coup d'éclat porté sur un autre point par la politique russe. Le roi de Pologne venait de mourir. Le trône des Jagellons était vacant; mais plusieurs prétendants se le disputaient. Les troupes de la czarine envahirent d'emblée le royaume, livré à l'anarchie. La Porte se plaignit de cette infraction au droit des gens. En vain la Russie expliqua-t-elle son intervention par la nécessité d'entraver les intrigues de la France, qui patronnait la candidature de Stanislas Leckzinski. Le sultan protesta avec une glorieuse énergie contre ces préliminaires du démembrement d'un pays ami et limitrophe de la Tur-

quie; et comme Élisabeth ne lâchait pas sa proie, il lui déclara la guerre. Mais, pour lutter avec plus de chances de succès contre un ennemi qui déjà ouvertement convoitait la domination de la mer Noire, Mahmoud se réconcilia, malgré des revers, avec Nadir qui, dépouillant le roi de Perse, venait de se faire couronner roi. Les deux empires, d'après un sage traité, reprirent leurs anciennes limites, et les points de religion qui les divisaient furent réglés à l'amiable. La Porte s'engagea à protéger les pèlerins persans qui iraient visiter les tombeaux des imans Ali et Hucein, à condition qu'ils prononceraient avec respect les noms des quatre premiers kalifes vénérés par les Turcs, orthodoxes ou sunnites. Pendant ces négociations, Azof était pris; et, avec l'avant-garde des Russes, le maréchal Munich s'avançait à travers la Crimée jusqu'à Simphéropol. Intimidée par ces débuts, la Turquie, sur les instances de la France, accepta la réunion d'un congrès à Niemirow. La diplomatie ne put rien trancher. L'Autriche alors s'allia à la czarine, et les hostilités continuèrent avec des phases diverses. Ocsakow capitula, et une flotte russe battit victorieusement l'Euxin. Mais, de défaite en défaite, les Impériaux furent forcés de reculer hors de la Moldavie et de la Valachie. M. de Villeneuve interposa de nouveau la médiation de la France. Ses offres échouèrent devant le refus obstiné du gouvernement russe de rendre Azof. Une troisième campagne s'ouvrit. L'amiral Brédal, pressé par le capitan-pacha, dut incendier ses vaisseaux, et Feth-Gheray refoula les envahisseurs de la Crimée jusqu'au delà du Borysthène. Wallis, à Krozka, perdit une bataille qui faillit anéantir l'armée autrichienne, et ce succès porta les Ottomans sous les murs de Belgrade. Le médiateur français redoubla de zèle. Les champions, enfin fatigués, acceptèrent ses bons offices, et un armistice préluda à la conclusion de la paix générale, à Belgrade. Cette place en partie démantelée et Orsowa furent cédées à la Turquie, qui resta aussi en possession de la Valachie et de la Servie. Le Danube et la Save fixèrent la ligne de démarcation

entre l'Autriche et la Turquie, qui convinrent d'une trêve de vingt-cinq ans. La Russie renonça à ses conquêtes, même à Azof, dont la forteresse seulement devait être démolie. Elle consentit, en outre, à retirer son pavillon de la mer Noire et de la mer d'Azof, à ne trafiquer dans ces eaux que par navires étrangers. En échange, les Russes obtinrent les avantages commerciaux dont jouissaient la France et l'Angleterre, le libre exercice de leur culte dans toute la Turquie, la résidence à Stamboul d'un ambassadeur, qui serait sur le pied d'égalité avec les ministres les plus favorisés; enfin le sultan reconnut, pour la première fois, le titre d'impératrice à la souveraine des Russies (1740). Ce traité de Belgrade, qui effaçait la honte de Carlowitz et de Passarowitz, était le fruit de la diplomatie française. Aussi la France obtint-elle une extension des priviléges reconnus par les anciennes capitulations et la protection exclusive du saint Sépulcre.

Par les hasards de la guerre, la fortune semblait revenir au Croissant. Mais ce n'était qu'un reste de grandeur superficielle qui ne donnait plus le change à ses ennemis. La Russie n'admettait son échec à Belgrade que comme une suspension d'armes nécessaire pour mûrir l'accomplissement de ses desseins ambitieux, et les plénipotentiaires se séparaient à peine que, violant les clauses les plus explicites du contrat, elle établissait des forts et des avant-postes sur la frontière, entre le Bog et le Dniester. Les justes réclamations de Mahmoud restèrent sans effet; et quand bientôt la mort de Charles VI ayant poussé toute la chrétienté aux armes, le pape de l'islamisme s'avisa de prêcher la concorde aux princes de l'Occident, avides de se partager les dépouilles de l'héritage de Marie-Thérèse, l'Europe n'accorda qu'un sourire de pitié à ce successeur méconnaissable de Mahomet II, ombre pâlissante d'Allah sur la terre, qui se donnait une mission évangélique, et, pour dégoûter les combattants de la guerre sainte, traçait des malheurs et des crimes dont elle affligе le genre humain un tableau digne d'un philosophe. Cette grande

voix du Divan, qui jadis retentissait en coups de foudre dans le monde, et qui, il y a cent ans encore, aurait pesé dans la balance de tout le poids du sabre seulement émoussé d'Osman, simple écho du sérail au milieu du XVIIIe siècle, n'émouvait pas plus les cours étrangères qu'un appel à la croisade, lancé du haut de la chaire de saint Pierre. Le ton et l'autorité de cet organe du mahométisme avaient suivi la même progression que la faiblesse de l'empire ottoman, et, de chute en chute, les conseils du Grand-Turc, pour les contemporains de Voltaire, équivalaient aux anathèmes de l'Église. Cependant Mahmoud se félicita de demeurer spectateur de la lutte, et, ne s'abusant pas sur l'éclat de ses dernières victoires, il s'appliqua, du fond du sérail, aux réformes intérieures que les dépenses de la dernière guerre avaient rendues plus urgentes encore. Un mouvement religieux agitait alors l'Arabie. Les Wehabis menaçaient l'islamisme d'un schisme. Ces sectaires, prétendant ramener la loi du Coran à sa pureté patriarcale, avaient l'austérité et l'enthousiasme des premiers disciples de Mahomet. Le bruit de leurs miracles et de leurs progrès troublait le corps des ulémas. Ceux-ci réchauffaient le zèle populaire par les superstitions, et leur charlatanisme dépassait toutes bornes. Il y avait, dans leur attitude, quelque chose du vertige dont furent saisis les prêtres romains à l'agonie du paganisme. On avait récemment découvert, derrière une cachette du trésor impérial, une pierre portant l'empreinte de deux pieds; les ulémas y virent la trace du Prophète; on incrusta en pompe cette relique dans le mur de la mosquée d'Eyoub, et l'imprimerie servit à répandre le récit de ces absurdes prodiges, à publier d'inutiles sermons contre le luxe des femmes. Ainsi, les meilleurs leviers de régénération, comme les intentions les plus libérales, ne pouvaient rien, par le fait de ces dévots fauteurs de désordre, résolus, pour le maintien de leurs priviléges, à sacrifier le repos de l'empire. Mahmoud Ier ne tarda pas à en faire l'expérience. Le mollah de Scutari était mort victime d'un favori du sul-

tan, que ses rapines rendaient odieux à Stamboul. Jaloux de venger cet outrage avec éclat, le clergé musulman, au risque d'une révolution, déchaîna la tempête. La nuit, une pluie de traits enflammés, tombant sur les alentours du sérail, y répandait l'incendie. Terrifié par ce signe de la colère des croyants, le monarque déposa son premier ministre. Mais les feux ne cessaient pas. Ces manifestations allaient coûter la vie à des innocents, quand le mufti, au nom des mécontents, demanda au sultan le sang de l'assassin Békir et de ses complices, sous peine du trône et peut-être de sa tête. Mahmoud accorda la mort de ces courtisans, dont les dépouilles enrichirent le trésor; puis, afin de donner au peuple et à ses tribuns une preuve de son zèle religieux, il se rendit, malade, à la prière du vendredi, et expira au sortir de la mosquée.

Il eut pour successeur Osman III. Rien ne signala le règne de ce prince vieilli dans les plaisirs du sérail. Au dehors, observation de la paix; à l'intérieur, de tragiques intrigues de palais, qui causèrent le meurtre de nombreux prétendants au trône; plus, un incendie qui dévora les deux tiers de Constantinople: en un mot, l'accélération du mouvement de déclin, sous l'apparence du calme.

La nouvelle d'un sacrilége inouï, le massacre de la caravane des pèlerins de la Mecque par les Bédouins, attrista l'avénement de Mustapha III. Mais le nouvel empereur détourna ce mauvais présage par sa contenance; en allant se faire sacrer, il passa devant la caserne des janissaires, but avec eux, selon l'usage, le *cherbet*, et leur promit de trinquer au printemps sous les remparts de Bender. Les événements ne tardèrent pas à appuyer cette vaillante promesse. La mort d'Auguste III venait de poser encore, devant l'Europe, le brûlant problème de la succession de Pologne. Sous prétexte de protéger les protestants persécutés, Catherine avait occupé militairement une partie des provinces et couronné roi son amant, Poniatowski. La perte de toutes les libertés nationales avait suivi le scandale de

cette usurpation. Le sultan s'éleva contre cet abus de la force, et, répondant à l'appel des confédérés de Bar, la Porte lança à la Russie une déclaration de guerre. Pour la défense des droits d'une nation chrétienne, il jaillit encore une étincelle du fanatisme musulman des anciens jours. Le sandjak-shérif fut promené solennellement dans Stamboul. Faisant cortége, le peuple mêlait aux prières des cris de vengeance. Des giaours, qui derrière des fenêtres, louées à prix d'or, contemplaient en secret le spectacle étrange de cette procession, furent traînés dans la rue, foulés aux pieds, parce que les regards des *chiens* profanaient l'étendard sacré de l'islam, déployé toutefois, par une inconséquence singulière, en faveur d'autres infidèles. La femme et les filles de l'internonce d'Autriche périrent dans cette sorte d'auto-da-fé, dont les auteurs restèrent impunis.

Cependant la campagne commença par de brillants exploits du khan de Crimée. Crim-Ghéray pénétra au cœur de la Nouvelle-Servie, brûla tous les établissements russes, et revint, de cette excursion, chargé de butin. Si le grand vizir, envieux d'un tel rival, ne l'avait empoisonné, l'appui de cet auxiliaire aurait peut-être changé la fortune sur le Danube. Mais là, le prince Galitzin s'empara de Choczim et couvrit de ses troupes victorieuses la Moldavie et la Valachie. Bientôt le champ des hostilités s'élargit. La question d'Orient, sortant enfin des abstractions, revêt une forme glorieusement prématurée, dans l'imagination politique de Catherine. Les signes de plus en plus manifestes de la décadence des Turcs éveillant son ambition, elle projette de soulever en masse les pays chrétiens de l'empire ottoman et de les rallier au protectorat russe, sapant ainsi, par toutes les armes, les fondements d'un édifice destiné à crouler tôt ou tard. Sur ses ruines, elle rêve d'élever la domination universelle des czars et d'en placer le piédestal à Constantinople, selon le vœu de son plus illustre prédécesseur. Les poëtes et les philosophes en chœur saluent déjà la reine de la civilisation, la libératrice de la Grèce; et, ce pauvre pays qui,

après trois siècles de servitude, se ressouvenait encore de la liberté, fut la dupe d'un plan d'agrandissement qui se cachait sous un masque de philhellénisme. Un aventurier stipendié, Papas-Oglou, prêche la croisade contre les infidèles et tyrans. Fort d'une prophétie populaire qui attribuait à une nation du Nord l'honneur de régénérer la patrie, il proclame l'arrivée prochaine des Russes, et le signal de l'indépendance. Par ses manœuvres, les Maïnotes, ces farouches montagnards qui se vantaient de descendre des Spartiates, signèrent un pacte avec les habitants de la plaine. L'Attique et la Morée, à leur voix, s'agitent sous le linceul. Quelques primats, un petit nombre d'évêques, intéressés au succès de l'étranger, secondèrent ce mouvement, et l'agent de la cour de Pétersbourg annonça à sa souveraine, qu'à la vue de la croix grecque et des aigles moscovites unis, cent mille de ses compatriotes, brisant leurs chaînes, renouvelleraient les promesses de leurs aïeux. Spiridow conduisit secrètement la flotte de la czarine, des bords de la Néva, au golfe de Lépante, et débarqua l'avant-garde du corps expéditionnaire. Une poignée de patriotes, à l'appel de Benaki, levant alors le drapeau de la révolte, se joignirent à leurs alliés et assiégèrent Coron. L'attaque échoua, et tandis que les émissaires de Papas-Oglou allaient en vain donner l'alarme jusqu'en Épire, les navires russes hivernaient en paix dans le port de Navarin, attendant les renforts qu'amenait Elphinston. Cependant l'armée ottomane avait passé les Thermopyles, et, inondant le Péloponnèse, mettait tout à feu et à sang. Les Russes, battus sur tous les points, remontèrent sur leurs vaisseaux avec leurs partisans les plus dévoués, se souciant peu que le reste des Grecs trahis mourussent à la peine : car Elphinston incendiait l'escadre turque, à Tschesmé ; et, sur terre, Romanzoff remportait, à Cahoul, une victoire qui décida Sultan-Mustapha, l'indiscipline des janissaires croissant, à abandonner toutes les places de la rive gauche du Danube. Comme si la fortune se plaisait à récompenser Catherine *le Grand* du lâche

abandon de la Grèce, tous les malheurs fondaient à la fois sur la Turquie. La Géorgie s'insurgeait; Azof se rendait. Une flottille ennemie ravageait les côtes de l'Euxin; l'amiral Orlof régnait sur l'Archipel et bloquait les Dardanelles. L'épouvante était à Stamboul, et le baron de Tott, un sauveur d'occasion, se hâtait de fortifier ce détroit menacé, que l'orgueil des Ottomans appelait jadis le *cadenas de la mer*. En même temps, le gouverneur de la Palestine secouait l'obéissance. Excités par les Wehabis, les Bédouins fermaient aux pèlerins le chemin de la Mecque. Enfin le chef des mameluks, Ali-Bey, aspirait ouvertement à la souveraineté de l'Egypte.

Au milieu de ces conjonctures, il semblait qu'à la czarine serait réservée la gloire d'ensevelir la monarchie turque, et ses courtisans la nommaient déjà sultane de Constantinople. Malgré le délabrement de ses affaires, Mustapha ne désespéra pas. Les armements maritimes furent activés. On fit des levées, surtout parmi les tribus belliqueuses de la Bosnie et de l'Albanie, pour retremper l'esprit de l'armée; et la Porte reprit l'offensive. L'audacieux Haçan-Bey, le *Crocodile de la mer des batailles*, perce l'escadre russe, dégage Lemnos et revient en triomphe de cette course, qui lui valut le titre de capitan-pacha. Faute de pilotes, les croiseurs russes de la mer Noire échouèrent dans un coup de main contre Trébizonde. Romanzof s'embourbe sur le Danube, et si le prince Dolgorouki n'avait, en trois semaines, conquis la Crimée, les chances de la campagne auraient été balancées. Mais les deux partis étaient harassés. La peste désolait les camps. La Prusse et l'Autriche, impatientes de régler le partage de la Pologne, poussaient à la paix. Des conférences se réunirent à Giurgewo et n'aboutirent qu'à un court armistice. Dès la réouverture de la guerre, Romanzof tenta en vain le siége de Silistrie et de Varna. Haçan-Bey lui fit repasser le Danube. Mustapha apprit ce succès à son lit de mort. La perte de ce prince fut un malheur pour la Turquie, de plus en plus maladive. Il était trempé à

l'antique, et, son exemple, mieux que l'application des lois, recommandait la pratique des primitives vertus; il aurait eu le pouvoir de rendre la vie à l'empire, si la guerre lui avait laissé plus de loisirs, et surtout s'il avait été entouré de vrais citoyens de l'islam. Le sérail regorgeait de parasites enracinés, de favoris inamovibles, à l'envi conseillers de débauche et de ruine. Par leur ministère, la force des abus invétérés était supérieure à toute énergie humaine, et, dépité de ne pou voir nettoyer à fond cette autre écurie d'Augias, Mustapha disait à ces funestes valets, qui osaient lui reprocher son amour du travail et sa vigilance : « Il faut bien que je me charge de la besogne, puisque aucun de vous ne sait la faire. » Protecteur de l'imprimerie, qu'il regardait comme une arme de la réforme, il ordonna la traduction de quelques ouvrages de politique. Les ulémas murmurèrent, non sans raison, de voir le livre du *Prince* figurer dans les bibliothèques impériales, à côté du Coran. Machiavel aurait su peut-être suggérer le moyen de se défaire des artisans de l'ignorance, à un prince ami des progrès, studieux, qui, ayant d'abord réglé sa vie sur la marche des étoiles, avait plus tard reconnu les erreurs des sciences occultes et riait des absurdités des astrologues.

Abdul-Hamid, son frère, lui succéda, et, dès son avénement, se voua à la continuation de la guerre. Pas un denier ne fut distribué en présent aux prétoriens qui durent se taire, et les ressources extrêmes du trésor servirent à approvisionner l'armée du Danube. On convoqua le ban et l'arrière-ban des *Djébelis*. Les feudataires restèrent sourds à l'appel. Mais la levée de boucliers, ordonnée dans toutes les provinces, réunit près de quatre cent mille combattants sous les murs de Varna. Le sultan, promoteur de tous les préparatifs, vint au camp, et, sous ses yeux, le baron de Tott exerça, pour la première fois depuis la fondation de l'Empire, quelques compagnies d'artilleurs aux manœuvres européennes. Cependant les Russes restaient immobiles, en attente des renforts dont la révolte de Pugastchef

avait retardé l'envoi. Dès que Catherine se fut délivrée de ce prétendu Pierre III, elle songea à secourir Romanzof, et, sans retard, les hostilités reprirent. Une habile tactique sépara l'ennemi de sa base d'opérations. Les Ottomans, effrayés de cette surprise, se débandèrent, abandonnant presque, par une lâcheté sans pareille, le drapeau du Prophète sur le champ de bataille; et le grand vizir, seul avec une poignée de soldats, conseilla à son maître la paix. La situation générale de la Turquie faisait au sultan un devoir de cette humiliation; car les divisions intestines compliquaient, de toutes parts, la gravité des défaites. Tandis que les Russes occupaient la Crimée et la plupart des provinces riveraines de la mer Noire, le prince de Géorgie, Héraclius, vendu à Catherine, se déclarait indépendant. Mahmoud, gouverneur de Scutari, méconnaissait la suzeraineté de la Porte; le pacha de Janina travaillait, par l'asservissement des Grecs, au démembrement de l'empire. Le pacha de Bagdad était en révolte ouverte; soutenu par les tribus nomades du désert, le cheick arabe Daher dominait dans la Palestine. Quant aux mameluks, ils ne gardaient même plus les apparences de la fidélité. La Turquie désarmée, battue en brêche par l'étranger et les ennemis intérieurs, chancelait plus que jamais. La paix fut demandée et conclue, à Kutchuk-Kainardji, moyennant des conditions onéreuses. Le divan reconnaissait l'indépendance des Tartares de la Crimée, du Budjak et du Kouban, accordait aux Russes la libre navigation dans toutes les mers ottomanes, leur cédait Azof et Kinburn et ne s'opposait plus à la consommation d'un crime de lèse-nation que les Turcs du moins avaient eu la gloire d'ajourner, au partage de la Pologne. En compensation, Catherine restituait la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie et quelques îles de l'Archipel. La Turquie aux abois se réjouit d'un arrangement qui, en la privant de son plus ancien allié, le khan de Crimée, jetait dans les bras de la Russie cette province, le plus sûr avant-poste de Constantinople du côté de la mer Noire; et soit par un

excès d'apathie, soit par une dépravation du sentiment de leur dignité, les Osmanlis fêtèrent le retour du sandjak-chérif, qu'ils croyaient perdu et qu'ils auraient dû voiler de crêpes. Abdul-Hamid sentit la lourdeur de ces sacrifices, qui consacraient sa faiblesse, et, dans l'espoir d'une occasion de revanche, il punit exemplairement les rebelles qui avaient détourné une partie de ses forces. Daher fut assiégé dans Acre et tué en fuyant. Les Géorgiens et les Bédouins demandèrent leur pardon; l'hospodar de Moldavie, Georges Ghika, paya de la vie son insoumission. La Grèce fut noyée dans le sang. Des pyramides de têtes s'élevèrent sur les lieux que la sage politique du second Kupruli avait couverts de villages florissants. Intimidés par ces supplices, séduits d'ailleurs par l'appât des priviléges que Catherine leur accordait, les Grecs de la Bulgarie s'expatrièrent en foule, et, à l'exemple de leurs frères moldo-valaques se rangèrent sous la protection de la Russie. Après ces barbares exécutions qui lui aliénaient les populations chrétiennes, en épuisant les plus riches provinces de l'islam, le sultan, mieux inspiré, attaqua de front les abus du système féodal. Un édit sévère changea complétement le régime des *Djébelis*. Il y allait désormais de la ruine et de la mort pour les propriétaires de fiefs, qui ne présenteraient pas au rendez-vous de guerre le nombre de cavaliers, à eux prescrit par la loi. Mais le divan se laissa intimider par les remontrances de ces vassaux assez forts peut-être pour braver, au besoin, les foudres impériales, et il fallut se contenter d'une rétribution de cinquante piastres par homme manquant au contingent.

Pendant que ces nécessités du gouvernement intérieur endormaient la vigilance de l'ennemi, Catherine convoitait la Crimée. La czarine avait fait nommer khan Cahin-Gheray, et bientôt, sous ombre qu'il lui convenait de défendre sa créature contre les Tartares, à la faveur de troubles suscités par elle, avec ce cynisme dont la Pologne venait d'être victime, Potemkin entra en protecteur dans les Etats d'un prince impuissant. Celui-ci, dégoûté d'un pouvoir ridicule, vendit ses droits

de souveraineté pour une pension, et, à la place du dernier des Gheray, Catherine se proclama impératrice de Crimée, comptant que la Porte finirait par ratifier cette autre usurpation. Mais la nation turque ressentit l'outrage. Une lueur du vieux patriotisme brilla sur la terre d'islam. Une levée en masse remit l'armée sur un pied respectable. Des officiers, appelés de France, instruisirent les recrues d'après la tactique moderne, pendant que le baron de Tott achevait les fortifications des Dardanelles et réformait l'artillerie ottomane. C'était, pour Stamboul, une nouveauté scandaleuse et sans précédent de tolérer partout, à la fonderie, à l'arsenal, au champ de manœuvres, sur les chantiers, des chrétiens qui présidaient à la reconstruction des forces de terre et de mer. Mais la Turquie se trouvait placée dans cette redoutable alternative : périr ou marcher; aussi, par un instinct de conservation que le danger et les insultes avaient surexcité au dernier degré, les énergumènes de l'islamisme eux-mêmes subissaient en silence la honte d'être sauvés par des giaours. Quand tout fut prêt, le sultan saisit le premier motif de rupture. Catherine était venue, en char de triomphe, visiter sa nouvelle conquête. Les steppes de la Tauride avaient été, sur son passage, changés en une voie Sacrée, semée de fleurs, qui, à travers des paysages de théâtre, était orientée vers Constantinople, et des poteaux en avertissaient le cortége impérial. Sébastopol n'était alors qu'un bourg tartare, et le besoin de créer sur la presqu'île Chersonèse une place forte, pour la facilité de ses desseins, aurait fait alors sourire la czarine, persuadée que ses vaisseaux, au moment opportun, iraient, du port de Cherson qu'elle avait fondé aux bords du Dnieper, droit dans la Corne-d'Or. Elle retournait de ce fameux voyage, enivrée par ses rêves de grandeur, lorsque, arrivée à Odessa, Joseph II vint la visiter, et l'entrevue des deux souverains se termina par la conclusion secrète d'une alliance offensive et défensive contre la Turquie. L'emprisonnement de l'ambassadeur russe aux Sept-Tours fut la première réponse du divan

à ce traité; et, de toutes parts, la guerre s'alluma. Les Autrichiens, afin d'opérer leur jonction avec Romanzof, se portèrent hardiment sur Belgrade. Les Turcs les repoussèrent, l'épée dans les reins, jusqu'au delà de la Hongrie. Mais les Russes balancèrent ce succès par une victoire navale de Souwarof, remportée à l'embouchure du Dnieper et par la prise d'Oczakow. Le chagrin de ces coups de fortune conduisit Abdul-Hamid au tombeau. C'était un partisan convaincu de la civilisation européenne, puisqu'il avait eu le courage, dans l'intérêt de la réforme militaire, de blesser les susceptibilités nationales. Mais quand, suivant une pente continue, un peuple glisse au plus bas de l'échelle politique, au milieu de ses rivaux qui s'élèvent sans cesse, un temps vient où les plus habiles ministres, aux ordres des rois les plus intelligents, ne peuvent plus rien pour le bien, où même tous les efforts en ce sens tournent contre les novateurs. Abdul-Hamid, dans le but de modérer le luxe des vêtements féminins avait défendu les manteaux à long collet. Un jour, des élégantes en contravention le bravèrent au milieu de la rue. Le sultan se jeta sur elles, et cet excès de zèle en fit non-seulement la risée du sérail et de la ville, mais les lois somptuaires tombèrent sous le ridicule musulman. Le plan de refonte de l'armée ne réussit pas davantage, par la mauvaise volonté des janissaires. Ces miliciens n'étaient plus même l'ombre de leurs ancêtres. Jadis le padischah se flattait à bon droit d'être leur père nourricier, et veillait de près à leurs besoins. Les officiers à qui revenait l'honneur de commander ce corps d'élite étaient décorés de titres culinaires, marque de leur sollicitude paternelle. L'office impérial fournissait les aliments, et à cause de cette faveur, la garde prétorienne du sultan avait adopté pour drapeau une marmite. Elle avait longtemps figuré sous le nom de *Khazan*, comme la terreur de la chrétienté : la perdre sur le champ de bataille aurait été, pour les compagnons de Mahomet II, un malheur irréparable et une tache monstrueuse. Les soudards qui portaient, sous le règne

d'Abdul-Hamid, le nom de janissaires, ne se piquaient même plus de défendre, à la guerre, l'étendard du Prophète. Leur seul point d'honneur consistait à s'engraisser, aux dépens de l'islam; quant à la marmite, gloire des anciens jours, elle ne servait plus de signe de ralliement que dans les combats de la rue; elle se dressait, durant les troubles civils, telle qu'une ironie matérielle de leur gloutonnerie et de leur indiscipline. Animés d'un esprit pareil, ces factieux de caserne, outrés des changements qu'Abdul-Hamid érigeait en système, posèrent leurs conditions. Pour qu'ils daignassent manœuvrer à l'européenne, il fallait les payer; sinon, la révolte.

Certain jour le grand vizir Yusuf-Pacha, ayant refusé la gratification, échappa difficilement à leur fureur, et la réforme militaire eut le sort des ordonnances contre les femmes. Le troisième moyen d'amélioration employé par Abdul-Hamid souleva en apparence moins d'orages. Mais, après sa mort, les traductions des livres français furent enfouies dans les rayons secrets des bibliothèques, et l'imprimerie ne donna plus que les éditions du Coran, commentées par les ulémas. Ces dangereux pasteurs, pour arriver à leurs fins, n'avaient pas même besoin de se servir d'un masque jésuitique. Comme si le maintien de l'ignorance et des priviléges de l'autel importait à l'avenir de la Turquie, ils marchaient à découvert, aussi bien qu'en pays conquis, sans que leur apostolat rencontrât la moindre résistance : car le peuple ottoman n'avait nullement conscience de son infériorité, et il aurait chassé Voltaire, osant à Stamboul, sur les pas de Candide, prêcher contre les préjugés. Le salut, qu'une suite de sultans illustres avaient en vain poursuivi, ne pouvait provenir davantage du fait de la classe éclairée. La philosophie se traînait servilement dans les sentiers de la théologie. La littérature manquait plus que jamais de séve. L'étude de l'histoire comparée serait devenue pour la Turquie une école de mœurs. Mais les écrivains ambitionnaient de moins en moins l'honneur de régénérer

même leur style. Les tropes, triste bagage des académies byzantines, remplaçaient chez eux la méthode et la pensée. On aurait dit des élèves des Précieuses en Mamamouchi.

Sélim III, dès son avénement, soutint la guerre engagée par son prédécesseur. Pendant que la Prusse hésitait, la Suède s'unit avec la Porte, et la flotte de Gustave III se mesura, sans succès décisif, près de Hogland, dans la Baltique, avec l'escadre de Catherine, qui redoutait une diversion du côté de l'Allemagne. En revanche, les Russes et les Autrichiens, vainqueurs à Folkschany et à Martinestje, marchent contre Ismaïl. Ce dernier boulevard de la Turquie, sur le Danube, allait céder, quand l'empereur Léopold se retira de la lutte. La contenance de la Suède et de la Prusse n'effrayait pas tant l'Autriche, à cette heure, que le triomphe, en France, de la Révolution, prête à déborder, au delà du Rhin, à travers l'Europe féodale. Moins directement menacée par le signal de la liberté, qui retentissait,de Paris,aux oreilles des peuples, la Russie continua la partie en Orient. Souwarof fonda sa réputation par la prise d'Ismaïl et le massacre sans merci de la garnison turque. La nouvelle de ce désastre agita Constantinople. La mort du grand vizir apaisa le mécontentement populaire. Mais le changement de général en chef ne rendit pas la victoire au Croissant. La journée de Matchin mit l'empire presque à la discrétion du vainqueur. Les janissaires se mutinèrent alors au lieu de se battre. L'Angleterre, qui sentait à regret la domination du Bosphore passer à la Russie, la Prusse, qui prévoyait la nécessité d'une prochaine coalition contre la France, intervinrent d'accord, et la paix d'Yassi fut le résultat de leur médiation. Catherine gagna la Crimée, l'île de Taman, une portion du Kouban et de la Bessarabie, la ville d'Oczakow et le pays allant du Bug au Dniester, qui marqua la limite des deux puissances contractantes. Cet agrandissement ne fut, aux yeux de la czarine, qu'un acheminement insuffisant vers Constantinople; et, en vérité, si la Russie, maî-

tresse de s'isoler du concert européen durant la première période des guerres de la République, s'était bornée à concentrer tous les efforts de sa politique et de ses armes vers le but principal que Pierre le Grand avait assigné à ses continuateurs, peut-être aurait-elle résolu, au gré de ses intérêts, la question d'Orient, et ce coup d'audace aurait évité, à l'Europe, un procès d'héritage, périodiquement pendant, sans issue et sans fin. Pour la Turquie, épuisée d'argent et de vrais soldats, en outre perdue de troubles, le traité d'Yassi fut la suite du démembrement commencé à Carlowitz: conséquence logique d'institutions surannées et de croyances stériles! Entre la doctrine du fatalisme qui, en ce temps, poussait la Turquie vers le dernier échelon de la décadence et les principes du moyen âge qui avaient façonné l'Europe moderne, contre lesquels, à cette même époque, la France s'insurgeait de toute la force de son patriotisme et de son génie, les points de contact sont plus nombreux qu'une étude superficielle de l'histoire le ferait supposer, et on se convainc aisément que, si le règne de l'islamisme aurait conduit à la barbarie universelle, la tradition de la féodalité aurait été impuissante à favoriser l'épanouissement complet de la civilisation. En effet, Allah, le guide des Osmanlis, c'est le Destin des anciens qui brise aveuglément la volonté de l'homme. Tout ce qui arrive étant écrit irrévocablement sur les livres du ciel, la guerre, les fléaux, les abus, tout découlant d'une source divine, le moindre essai pour conjurer le mal est un crime. Ce système exclut la liberté de la vie privée et de la vie publique. Dès lors la vertu ne gît pas dans la lutte contre les obstacles du devoir, mais dans une résignation passive. Dès lors, plus de responsabilité morale pour le citoyen ni pour l'État. Le despotisme exprime l'idéal des gouvernements. L'indifférence en toute matière résume la perfection du vrai croyant. Le monde représente ainsi un immense jouet comme le paradis de Mahomet. Or, l'idée fondamentale de la société féodale, c'est la force, équivalent de la fatalité, formulée dans le domaine mo-

ral, par la négation du libre arbitre, et, dans la sphère politique, par la tyrannie théocratique, la force qui, pour son triomphe, foule aux pieds les droits de l'esprit et méprise les peuples à l'égal des troupeaux, allumant d'une main le bûcher de Jean Huss ou de Savonarole, de l'autre, dépeçant la Pologne. La Révolution française, par l'abolition de toutes les servitudes, surtout par l'affranchissement de la pensée, donnait à la marche de l'humanité un point de mire plus digne de Dieu, que l'anarchie organisée en Europe par les théories baptisées de l'absolutisme romain, ou que le chaos au milieu duquel l'Orient se mourait sous le souffle du mahométisme. La proclamation des droits nouveaux, ainsi qu'un écho lointain de la tribune, eut du retentissement jusqu'en Turquie; et, comme Sélim III comprenait les besoins de son empire, au lieu de se liguer avec les rois contre la France, il salua, dans cette querelle des puissances de la chrétienté, une diversion qui lui garantissait quelques années de tranquillité. Sans tarder, il se mit à l'œuvre avec une ardeur telle que si ses réformes n'avaient eu, par la force des vices, un caractère exclusivement matériel, il aurait peut-être ressuscité ce cadavre dont les dépouilles tentaient l'ambition de Catherine. A l'appel du sultan, des ingénieurs et des professeurs arrivèrent en foule de France et de Suède.

Pendant que l'école de marine, créée par le baron de Tott, préparait des chefs habiles, l'amirauté turque construisait des vaisseaux d'après des plans dont l'excellence avait été ailleurs démontrée ; et pour l'alimentation de ces chantiers, on exploitait plus régulièrement les forêts du Taurus, les mines de cuivre de Trébizonde. La prospérité d'une pépinière d'officiers fut d'abord un scandale, dans un pays où la faveur distribuait uniquement les grades. Mais le mode d'avancement au concours choqua à tel point le peuple habitué à ne rien demander au mérite, à tout attendre de la grâce d'Allah, que les deux cents élèves sortants de la première promotion furent difficilement remplacés, et, en outre, regardés d'un mauvais œil dans l'armée na-

vale. La plupart des bataillons de matelots, engagés seulement pour une campagne, et qui, à terre, disputaient aux janissaires la palme de l'insubordination, furent licenciés ou se soumirent. Le capitan-pacha, Kutchuk-Hucein, le bras droit du sultan, envoya tour à tour les équipages dans l'Archipel, à bord des vaisseaux neufs pour s'y exercer aux manœuvres.

L'armée de terre attira aussi l'attention de Sélim. La fonderie de Top-Hané fut placée sous la direction d'officiers français, et l'artillerie ottomane renonça, par leurs soins, à couler des pièces de campagne d'un calibre colossal, dont l'emploi, trop laborieux sur le champ de bataille, n'avait pas été étranger aux défaites passées. Des compagnies de fusiliers, de canonniers et de bombardiers furent dressées à la tactique française et données, comme modèles, aux autres troupes, sous le commandement d'instructeurs mécréants. Malheureusement, le système de ces sages mesures n'atteignait pas, dans son germe, l'indiscipline des anciennes milices; car ce germe avait ses racines dans le milieu vicié de la société turque. Ainsi, les janissaires ne déguisaient pas leur coupable indignation, et, afin de contenir la révolte qui grondait chaque jour au Champ de Mars, il fallut subir les conditions de l'amour-propre froissé et augmenter la solde des routiniers.

Au moment où Sélim s'étudiait à cicatriser les plaies de la Turquie, la Russie, que le tourbillon de la Sainte-Alliance n'avait pas encore entraîné dans la guerre européenne, éleva des prétentions nouvelles; et le payement d'une forte rançon maintint, au prix de la honte, une paix que la faiblesse de l'empire rendait nécessaire. En effet, le brigandage désolait ouvertement les provinces, même autour de la capitale. Andrinople avait été pillée, sans moyens de défense, par des hordes d'aventuriers. Le pacha de Widin, Passan-Oglou, avait arboré l'étendard de la révolte générale, et déjà, maître de plusieurs villes, il s'avançait victorieusement le long du Danube, à la rencontre du séraskier intimidé. Un autre danger allait naître inopinément. La flotte qui

portait Bonaparte et la fortune de la France sortait avec mystère du port de Toulon, voguant à pleines voiles vers des rivages inconnus. Le Divan crut que cette expédition avait pour but de soulever les Grecs, et il se prépara à résister. Les yeux fixés du côté de la Morée ou de l'Épire, Nelson veilla en vain. Le nuage passant creva sur l'Égypte. Débarqués sans résistance, les Français, d'un vol, s'emparèrent d'Alexandrie et de Rosette. A cette nouvelle, le chargé d'affaires de la République fut jeté aux Sept-Tours, et la Porte conclut alliance avec la Grande-Bretagne, qui, par dépit, ameutait déjà l'Europe contre sa rivale. La Russie, neutre encore dans les événements de la Révolution, signa le traité.

Tandis que le vainqueur des Pyramides entre au Caire, les Anglais détruisent, à Aboukir, la flotte de l'inepte Villeneuve. Ce revers n'arrête pas la course des conquérants en Syrie. Mais la résistance de Saint-Jean-d'Acre et la peste forcent Bonaparte à reculer vers le point de départ. Dans ces entrefaites, les renforts turcs descendent sur la plage où fumaient encore les trophés maritimes. Le sultan chrétien triompha des troupes de Sélim, unies aux mameluks ; puis, à vingt ans, chargé de lauriers, il se rembarque, à la façon des héros consulaires de l'ancienne Rome, pour la France, qui lui tendait les bras, dégoûtée d'une triple et plate dictature, fascinée par une gloire que le prestige de l'Orient rendait plus merveilleuse. Bientôt après, l'assassinat de Kléber et les fautes de Menou favorisèrent l'établissement de l'Angleterre en Égypte, sur les ruines de l'armée française. Mais la Turquie ne gagna rien à ce changement d'occupation militaire, et l'honneur illusoire du protectorat des îles Ioniennes, érigées en république, ne l'indemnisa pas des frais d'une guerre impolitique, ni surtout du tort que lui causait le premier empiétement de l'étranger dans une des plus riches provinces de l'islam. Sélim se hâta de renouer ses relations avec la France, la moins acharnée des ses ennemis ; car la domination anglaise à Alexandrie et sur les

places principales du littoral de la Méditerranée, de jour en jour, lui portait ombrage, et déchiré par des troubles croissants, l'empire avait besoin d'appui.

Le pacha de Widin s'était heurté contre le corps de milice envoyé pour le punir, et le Croissant avait dû plier devant ce vassal infidèle. Les janissaires criant, à bas les réformes! s'étaient cantonnés tumultueusement dans Belgrade. La Bulgarie et la Thrace, livrées au pillage, imploraient en vain du secours. Les beys des mameluks supplantaient, aux bords du Nil, le gougernement impérial. La secte des Wehabis s'étendait sur l'Arabie entière. Le pacha de Janina, Ali-Tébélen, se récompensait de la soumission de l'Epire par l'usurpation de la souveraineté en Grèce.

Tandis que les Anglais évacuaient l'Égypte, désormais ouverte au plus fort, les Russes, au mépris des traités, harcelaient les frontières du Danube et soutenaient hautement la Servie qui, à la voix de Georges Pétrowitch, venait de se délivrer des Turcs. Au milieu de ces orages, qui semblaient annoncer la dislocation finale de la monarchie ottomane, la rupture de la paix d'Amiens ralluma la guerre en Europe. Sélim s'enferma dans la neutralité. Il n'avait pas d'autre rôle à choisir, puisque la révolte gagnant, de proche en proche jusqu'au cœur de ses Etats, contrariait les projets de l'armement de sa flotte et de la transformation de son armée.

Passan-Oglou avait, en effet, posé les armes, mais on lui avait, par force, accordé, pendant le reste de sa vie, la royauté de Widin. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre suivait l'exemple des rebelles de l'Arabie, et maîtres de Médine et de la Mecque, profanées à leur gré, ces sectaires s'opposaient au pèlerinage des croyants dans ces villes saintes, sanctuaires de l'islamisme, aggravant ainsi par la perturbation des esprits le bouleversement des provinces turques. Sélim à la dernière extrémité se voyait presque réduit à mendier l'aide d'une puissance chrétienne. Mais il attendait que la fortune se déclarât. L'empire avait été proclamé en

France, et vainement encore le maréchal Brune avait notifié au divan l'avénement de Napoléon au trône des Bourbons. La Porte hésita jusqu'au lendemain d'Austerlitz. Alors ébloui par ce glorieux coup de foudre, le sultan, envoya un ambassadeur au padischah de France, pour le féliciter de ses victoires et lui offrir de riches présents. La chrétienté avait depuis longtemps déshabitué les héritiers de Mahomet II de pareilles marques de condescendance! Cependant la trêve imposée à l'Europe fut de courte durée. Une coalition se forma contre la France. Sélim se tint, de nouveau, en dehors de la lice. Toutefois, afin de ne pas abdiquer, aux yeux du monde, en restant neutre sans les précautions qu'exigeait la stricte dignité de la Turquie, il ordonna le rassemblement à Andrinople d'un corps d'armée destiné à agir contre les Serviens et à repousser une attaque quelconque des belligérants. Cette garde des frontières devait être composée en partie de troupes instruites et habillées à l'européenne. Mais à peine eut-on commencé l'enrôlement de ces *Nizam-Djedid* que les janissaires coururent aux armes et repoussèrent du camp les nouvelles recrues. Le contre-coup de cette émeute se fit sentir à Stamboul et le sultan, menacé dans son palais par les mutins de la rue, fut contraint non-seulement de congédier en Asie les régiments réprouvés, mais d'appeler au poste de grand vizir l'aga des prétoriens, et d'exiler les ministres accusés d'être promoteurs de l'ordonnance incriminée. Cette sédition militaire suivait son cours, quand le général Sébastiani arriva à Constantinople, en qualité d'envoyé extraordinaire. Le diplomate français parvint à entraîner la Porte dans les intérêts de Napoléon. Pour faire acte de bon allié, Sélim déposa sur-le-champ les hospodars de Moldavie et de Valachie, créatures du czar. En réponse à cette provocation, Alexandre déchira le traité d'Yassi, et le général Michelson envahit les Principautés danubiennes. Dans ces conjonctures, l'Angleterre essaya par l'intimidation de rattacher la Turquie à la ligue contre la France. L'amiral Dukworth força l'entrée des Darda-

nelles et dispersa l'escadre ottomane près de Gallipoli. Stamboul, à cette heure, célébrait le Courbam-Beiram. C'était la même pompe qu'autrefois. L'Ahmédiié resplendissait de lumières, en l'honneur du prophète Abraham. Entouré de ses pages, des grands officiers et des hauts dignitaires de l'empire, cour étincelante d'or et de pierreries, le sultan était venu ouvrir la cérémonie. L'enceinte du temple regorgeait de fidèles qui, pieds nus, se confondaient en pieux salamaleks devant Allah. Au pied du tabernacle se groupaient, par noirs bataillons, les ulémas et les imans, les cheiks, les muezzins, entonnant les prières d'usage que le peuple répétait en chœur, et tombant à flots du haut de la chaire, les imprécations contre les giaours se mêlaient aux chœurs. Néanmoins, derrière cette fantasmagorie religieuse, il était aisé de comprendre que la vraie foi avait disparu avec la fortune. Çà et là, les tchibouks remplaçaient aux mains des fidèles les chapelets bénits de la Kaaba, et les sifflets n'auraient pas manqué au prédicateur qui, de par Mahomet, aurait osé proscrire les plaisirs de l'ivresse nocturne. Or le *Nanaz* solennel finissait; et les fils corrompus du Prophète rentraient en foule au logis, pour s'y consoler de leur antique grandeur dont ce jour férié rappelait le souvenir. Les rues étaient pleines et mornes, et, sur le front des rares patriotes, on lisait le remords de n'être plus que des satellites de la chrétienté. Tout à coup survinrent des matelots qui se trouvaient à terre au moment de l'attaque des Anglais, et ces messagers annoncèrent la destruction de la flotte, l'approche de l'ennemi. La confusion de l'alarme succéda aux émotions de la fête. Le divan s'assembla à la hâte, et les pusillanimes conseillers du sultan opinèrent à l'unanimité pour l'adhésion aveugle aux volontés de l'Angleterre. L'ultimatum exigeait l'alliance avec cette puissance et la Russie, la remise immédiate aux Anglais des forts du canal et du reste des forces navales, la cession aux Russes de la Moldavie et de la Valachie, enfin l'expulsion du général Sébastiani et la déclaration de guerre à la France. Les mânes des premiers sultans

durent en tressaillir de honte ! Sélim céda ; et, de sa part, un des favoris du sérail pressa l'ambassadeur français de s'éloigner. Le ministre de Napoléon s'y refusa, puis, en attendant un ordre formel de départ que le sultan n'eut pas la faiblesse de signer, il jeta, au nom de la Turquie, d'elle-même insensible aux outrages, un défi à l'agresseur, et excita, tant par ses paroles que par son exemple, les Osmanlis à la résistance. Les lazzaroni turcs rougirent enfin de leur abaissement et un élan de patriotique pudeur transporta, sur la trace des chefs français, au point menacé du rivage, la population de la ville en masse, jusqu'aux vieillards et aux enfants, jusqu'à des femmes et à des janissaires. On répara en tumulte et avec un entrain désespéré les batteries et les créneaux. Sélim, rassuré à la vue de ce prodige, vint animer le travail de sa présence, escorté du représentant de la France, son sauveur, et bientôt les fortifications étant remises en état de défense, on répondit aux sommations des Anglais par les feux croisés des neuf cents pièces qui hérissaient la côte. L'amiral Dukworth quitta précipitamment le mouillage de l'île des Princes, et, renonçant à une entreprise dont l'audace avait mis à nu l'extrême débilité de l'empire ottoman, il sortit du canal, de loin poursuivi par les cris de joie de tout Constantinople en armes le long des quais ou des parapets, salué par l'artillerie des châteaux qui coula bas plusieurs de ses vaisseaux. A titre de revanche, l'Angleterre tenta une descente en Egypte. Mais les beys mameluks qui avaient promis leur concours se tinrent à l'écart, et peu après la prise d'Alexandrie, l'envahisseur fut forcé d'évacuer un pays avant-poste de l'Inde, qui séduisait son ambition nationale. Dès lors, Sélim resserra ses liens avec la France et entra en campagne. Le capitan-pacha livra bataille à l'amiral Siniavin qui surveillait les Dardanelles. Il fut vaincu. Mais, de son côté fort maltraitée, la flotte russe abandonna les parages de l'Archipel. Pendant ce temps, le danger pressait vers le Danube. Une levée extraordinaire venait d'être ordonnée. Par crainte de froisser

les janissaires, on confina les troupes du *Nizam-Djédid*, sur le Bosphore ou en Asie, et comme réforme transitoire, on essaya de rallier le corps des servants de batterie aux exercices européens. Sous ce prétexte, et d'ailleurs excités par le kaim-mekan, les *Yamacks* en révolte, de toutes parts, se rassemblent dans la plaine de Buyuk-Déré, élisent pour chef Kabaktchi-Oglou, et, oubliant les Russes qui profanent la terre d'islam, ils marchent au sérail. Les ministres, auteurs ou partisans de la réorganisation militaire, sont mis à mort, et leurs têtes rangées autour de l'Et-Meïdani, sur une ligne parallèle aux marmites des *Ortas*, offraient un spectacle éloquent : ces engins de cuisine, en guise de drapeaux, représentaient la décrépitude de la Turquie, livrée en proie à une milice qui avait désappris la guerre dans les combats de la rue, à une caste sacerdotale qui n'avait de bénédictions que pour la soldatesque auxiliaire de l'autel, et jetait sur tout principe de progrès l'anathème fatal : *La loi ne le veut pas*. A l'entour, le sang des victimes annonçait malheur aux artisans de civilisation qui prétendaient encore ravaler les enfants de Mahomet au rang de parodistes des infidèles! Sélim, en gémissant, accorda la suppression des *Nizam-Djédid*. Ce sacrifice ne contenta pas les émeutiers. Il leur importait de tarir le bien à sa source. Donc, d'après un fetwa révolutionnaire du mufti, qui condamnait à la déchéance les sultans violateurs du Coran par leur conduite ou leurs édits, et selon une interprétation arbitraire du vœu national des Osmanlis, qui, dès longtemps abrutis par le fatalisme, ne manifestaient plus leur volonté, qui, blasés sur les drames de la guerre civile, ne sourcillaient plus à propos d'un coup d'Etat ordinaire, Sélim fut déposé. On le plongea dans une prison du sérail, à côté de son cousin Mahmoud, à qui il confia, avec le soin de sa vengeance, ses projets inutilement entrepris pour le bonheur du peuple ottoman.

Malgré la nouveauté des moyens mis en jeu, ce prince avait, autant que ses prédécesseurs, échoué dans l'œuvre de régénération de la Turquie, parce que cette mission

excédait peut-être les limites de la politique. En effet il ne s'agissait plus, comme au temps d'Amurat IV, de combattre l'invasion du vin ou du tabac, ni comme à l'avénement d'Achmet III, de contenir le déploiement du luxe féminin. Les causes du mal moral qui, depuis plus de deux cents ans, affaiblissait l'empire, avaient, au commencement du XIXe siècle, produit leurs effets extrêmes, et, en pleine corruption des mœurs de leurs ancêtres, les Turcs ne se souciaient même pas que le débat de leur succession fût déjà ouvert, aux yeux de la diplomatie européenne. Cet énervement mortel de toutes leurs facultés avait son siége moins dans les institutions que dans l'ignorance absolue, sanctifiée par les ulémas falsificateurs du Coran, érigée en instrument d'éducation. Dès le premier jour où l'infériorité des Ottomans se trahit à la guerre, sur leur théâtre habituel, si les prêtres de Mahomet, chargés à titre de vicaires du kalife de donner en tout point l'impulsion à l'esprit public, avaient montré dans ce prélude des revers un avertissement du Ciel; si, interprètes fidèles de la pensée du Prophète et amis de la vraie gloire de l'islamisme, ils avaient prêché qu'un peuple périt par l'immobilité, en face des progrès de l'ennemi, prescrit au nom d'Allah l'imitation des perfectionnements chrétiens de l'art militaire, au lieu d'excommunier le prince Eugène et Vauban; si enfin leurs intrigues n'avaient pas sans relâche entravé les réformes de tout ordre dont l'expérience avait maintes fois et chèrement démontré le besoin, la patrie de l'Islam, presque au lendemain de son apogée, ne se serait pas endormie pour se réveiller, un jour prochain, sur son lit de mort. En effet, tout était à reconstruire dans ce fantôme d'empire, que Catherine avait spolié à son gré, que l'échauffourée d'un marin anglais venait d'ébranler dans ses derniers fondements et que l'honneur réduisait à se mettre aux genoux de la France. Ce n'était rien, une armée à créer d'une pièce, à la place d'une milice dont l'indiscipline bravait tout, parce qu'elle avait ses racines dans un clergé inattaquable. Le salut ne dépen-

dait pas d'un changement d'uniforme ou d'un manuel de tactique. Le foyer du mal était au cœur de chaque musulman, non que les contemporains de Sélim fussent dépravés, à l'image des Grecs ou des Romains de la décadence. Les Osmanlis, au contraire, avaient sauvé du naufrage certains goûts de la vie patriarcale. Le luxe qui effrayait les auteurs des plus récentes lois somptuaires n'aurait pas fait ombre au censeur Caton. Le foyer domestique avait gardé, dans la classe vivant hors de l'arène politique, sa pureté comme aux plus beaux jours. L'immoralité se cachait au fond des sérails en petit nombre, et là encore le concubinage n'était qu'une prostitution réglée. Stamboul ne nourrissait pas une courtisane scandaleuse, et le pilau, tel que le brouet mahométan, passait toujours pour un raffinement de la volupté chez les rares Trimalcions de Stamboul. L'esclavage païen ne s'était pas plus développé que la licence des mœurs dans cette société singulièrement inanimée. Le bazar des esclaves n'était pas un honteux marché d'animaux humains, pareil à ceux dont l'Amérique offre l'image. Ni la loi ni les préjugés ne marquaient d'une tache indélébile les filles de Circassie ou les nègres vendus à l'enchère. Au rebours des matrones romaines qui s'amusaient à torturer leurs esclaves, les dames musulmanes avaient des égards maternels pour leurs gens, et la condition servile n'empêchait nullement les plus bas valets du sérail de s'élever au sommet des dignités. Si donc, au temps de Sélim, on peut comparer l'État à une machine de guerre dont les rouages faussés ne jouaient plus, dont l'âme, représentée en quelque sorte par le génie guerrier, était sur le point de s'éteindre, il est vrai de dire aussi que l'ouvrier qui la servait aurait eu assez de fond pour se suffire. Grâce aux restes de la vertu individuelle, la Turquie aurait pu végéter indéfiniment et se rire de la fortune au milieu d'un dépérissement graduel, mais à condition qu'un mur de la Chine la séparerait de l'Europe. Malheureusement pour son avenir, elle vivait au contact de peuples chrétiens, dont les aspirations à la

liberté et au bien, entretenues sans cesse par les idées politiques soufflant de l'Occident depuis la Renaissance, se traduisaient en une haine de plus en plus profonde de la tyrannie ottomane, de toutes parts prélude des insurrections. La Servie avait donné le signal du branle de l'indépendance. Le feu couvait dans la Roumanie, travaillée par les intrigues russes. La Grèce se préparait à la lutte en rallumant, au sein de nombreuses écoles, le flambeau de l'antiquité. La Turquie d'Europe se détachait donc déjà de la domination centrale, tandis que la plupart des provinces asiatiques ne payaient plus le tribut qu'à regret. A travers ces courants de l'esprit moderne, il n'était pas loisible à l'empire turc de s'isoler. Il devait, à la remorque de la chrétienté, se policer, sinon périr. Or il n'y avait presque plus en lui de force vitale. Le tronc de l'islamisme, qui jadis couvrait le monde de ses branches luxuriantes, était, après 1789, semblable à ces arbres séculaires qui, au printemps, pendant que tout fleurit autour d'eux, attendent pour reverdir, entre la vie et la mort, l'ascension tardive de la séve. L'action fécondante ne pouvait venir que du dehors. Le réformateur devait donc préalablement, par tous les moyens, familiariser les Osmanlis avec cette civilisation des giaours, que cinq cents ans de guerre acharnée et de véhémentes prédications les avaient accoutumés à regarder comme pires que la barbarie; et pour le renversement des vieilles idoles du fatalisme, pour le déracinement des erreurs qui étaient devenues l'essence même de la foi religieuse, pour la préparation préliminaire du terrain avant la semence, il fallait au moins le labeur de plusieurs générations, secondé par la main inébranlable des chefs de la réforme, à la charrue avançant lentement dans le sillon, parmi les obstacles suscités à chaque pas par les castes privilégiées. D'ailleurs les dangers à courir pour cette entreprise de régénération surpassaient peut-être les difficultés à vaincre. Durant ce travail en sens inverse de celui que les Ottomans accomplissaient depuis leur établissement à Constantinople, durant cette contre-marche

ers les principes de la société chrétienne, une perturbation beaucoup plus redoutable que celle où la France révolutionnaire avait failli succomber, n'était-elle pas probable? Et d'abord Mahomet, pour la constitution de sa république, avait écarté tous les problèmes relatifs à l'état de la femme. Le Prophète avait vu dans la compagne de l'homme un être inférieur. Il l'avait donc, avant tout, logiquement, exilée de l'Olympe musulman. Ni Vénus, souriant à la terre du trône d'Allah; ni vierge de miséricorde priant au ciel pour les péchés des fils d'Adam. Les anges étaient tous frères de ces terribles messagers des ténèbres, qui visitaient les morts, à leurs derniers soupirs, et les houris ornant les ombrages du paradis n'étaient, aux yeux du fondateur de l'Islamisme, qu'un appât politique. La femme n'avait pas plus de place dans le monde qu'au royaume de Dieu. Si la nature ne lui avait pas laissé les honneurs de la maternité, sa condition aurait peu différé de la servitude animale. La loi, en la condamnant au harem à perpétuité, et aux vertus forcées du foyer domestique, lui fermait toutes les issues pour s'élever. La gloire d'Aspasie lui était défendue aussi bien que l'auréole de Jeanne d'Arc; et tandis que, chez les autres nations, dans la plupart des grands événements, l'histoire découvre l'influence d'une femme, reine, maîtresse, ou mère, à peine les annales de la Turquie citent-elles quelques favorites qui se soient fait un nom. A part Roxelane, dont la beauté fut une puissance sous Soliman II, et Saféié-sultane qui, du vivant d'Amurat III, égale en ambition et en habileté à Catherine de Médicis, gouverna l'empire; à part, mais à longue distance des premières, un petit groupe d'esclaves qui s'immortalisèrent, en se dégradant au lit de leurs maîtres blasés, toutes les filles du Prophète, sultanes validés, odalisques, patriciennes, prolétaires, passèrent par millions, depuis l'origine, sans laisser d'autre trace que leurs enfants. La multiplication de la race étant l'unique affaire des croyants, en dehors de la guerre sainte, le célibat était un crime dont elles n'avaient jamais l'occasion de se racheter par l'exercice des vertus

de la vie hospitalière. Dans un pareil milieu social, l'apparition nécessaire de la galanterie chrétienne, à la suite des usages et des traditions de l'Europe, ne pouvait se manifester que par un commencement d'émancipation pour le sexe faible. Or, dès l'instant où, par le privilége de mœurs nouvelles, la femme n'aurait plus consumé, au gynécée, son intelligence du bien et son amour inné des grandes choses, une force incalculable aurait surgi au cœur de l'Islam contre la doctrine fondamentale du fatalisme. Ainsi, la première conséquence d'une éducation nationale, modelée sur la civilisation de l'Occident, conduisait, en un point capital, à une décomposition du mahométisme.

En voulant corriger les abus du gouvernement et de l'administration, à plus forte raison courait-on le risque, à force d'écueils, de tout perdre. La restauration militaire n'était possible que par l'abolition des janissaires: et ces miliciens éclipsaient cent fois en puissance les Strélitz. Tout changement, dans les finances, exigeait un coup d'Etat. De longue date, la perception des impôts était le vol organisé. Avant que le produit des tailles parvînt au trésor, il s'éventait entre les cribles avides des collecteurs. Les pachas et les traitants s'enrichissaient seuls. L'appauvrissement de la fortune publique allait suivant la même progression que les dilapidations, car les *raïas* trouvant, à mesure que le pouvoir central s'affaiblissait, une sécurité de moins en moins réelle, pour l'exploitation et même pour la propriété de leurs patrimoines, travaillaient sans émulation, tandis qu'à côté d'eux les descendants des conquérants, par excès de misère et avec dégoût, mettaient la main à la charrue. Le fisc, afin de se procurer l'argent nécessaire aux dépenses d'honneur, avait abusé de tous les expédients. Il importait de remédier à un désordre pire que la banqueroute permanente, puisqu'il équivalait à la ruine générale; et pour le succès de cette seconde partie de l'œuvre, tous les bureaucrates étant des brigands, leurs complices remplissant en secret tous les rangs de la hiérarchie, le bras du réfor-

mateur ne savait où frapper. Ici donc une hydre insaisissable à abattre ; là, une phalange de monstres en bataille à anéantir. Quant au rétablissement de l'autorité souveraine, quelle tâche plus difficile encore que le remaniement de l'armée et des finances! Le prestige des sultans, à l'extérieur, avait tellement diminué par la longue succession des revers de fortune, que le globe terrestre, suspendu à la chapelle du sérail, ne figurait plus qu'un symbole dérisoire, et que les titres pompeux dont Sélim III accompagnait son nom semblaient un radotage à l'étranger. Dans Stamboul, le sabre d'Othman n'inspirait qu'un saint respect. La terreur même s'était retirée de l'intérieur du palais. Les têtes ne tombaient que sur l'ordre des janissaires omnipotents, et les Muets ne pouvaient presque plus se regarder sans rire. Hors de la capitale, la souveraineté de l'empereur n'était plus même nominale. Les gouverneurs de province rivalisaient d'insoumission, et la Porte les désarmait par des accommodements dont Mahomet II n'aurait pas même su concevoir l'énormité.

La féodalité tendait à se généraliser sur des bases nouvelles, ainsi qu'il arriva lors de la dissolution de l'empire de Charlemagne. Tous les agents du padischah, dans leur sphère, s'érigeaient en despotes, luttant d'absolutisme avec les feudataires territoriaux, fiers de s'être affranchis de la redevance pécuniaire qu'Abdul-Hamid, au prix de la tranquillité de son règne, leur avait partiellement imposée. Cette pulvérisation du pouvoir impérial favorisait les exactions des fermiers et, remplaçant par les mille formes de l'arbitraire le peu de justice qui avait primitivement survécu au régime de la conquête, rendait plus précaire que jamais la situation des sujets chrétiens.

Si l'on mesure l'immensité d'une œuvre qui, pour être menée à bonne fin, nécessitait, chez le prince, l'éclat des qualités les plus remarquablement diverses qui aient illustré les plus grands hommes d'Etat des temps modernes, Richelieu, Colbert, Pierre le Grand,

et chez le peuple, le jeu simultané de toutes les forces rénovatrices qui ont agi, à certaines époques de l'histoire, pour le salut de la civilisation, si l'on songe que, durant cette période d'essais de réforme, qui commence avec les Kupruli et continue sous le successeur de Sélim III, la Turquie traversait une de ces crises, où un pays flotte dans l'alternative fatale d'être rayé de la carte du monde ou de se régénérer par des voies inexplorées et ténébreuses; si l'on se représente une commotion s'annonçant à la fois en religion, en morale, en politique et dont on se ferait à peine une idée en se reportant à la veille de l'écroulement de l'empire romain, quand le glaive des Césars, les excès du paganisme aidant, eut tout détruit, les institutions, les vertus, les mœurs, et que la société ancienne resta sans défense, devant l'alliance des chrétiens et des barbares; enfin, si l'on compare les faibles leviers dont disposaient les promoteurs de la réforme à la grandeur de la résistance : perpétuelle conjuration de janissaires et d'ulémas, qui, à toutes les ressources d'une aristocratie militaire dont les chefs avaient acquis peu à peu l'importance de Maires du palais, unissait la force du sacerdoce musulman, exerçant sans contrôle une autorité supérieure à celle qu'eut jamais le clergé du moyen âge; alors l'indulgence se change en admiration, à l'égard de ces premiers novateurs de l'islamisme qui, au lieu de se réfugier dans les délices d'un sérail, où ils pouvaient laisser libre carrière à la guerre civile et à l'ambition de leurs voisins, eurent le courage tardif de réagir contre les causes intestines ou extérieures de la décadence et entamèrent, sans que les tentatives infructueuses du passé les rebutassent, une partie désespérée dont leur vie était l'enjeu.

Avant que Mahmoud II pût reprendre avec plus de succès la tâche ingrate de son compagnon de captivité, il s'écoula un court, mais funèbre temps d'arrêt. Les bourreaux qui, dégouttant du sang des conseillers de Sélim III, allèrent verrouiller la prison de ce prince détrôné, en retirèrent Mustapha IV et le nommèrent

empereur, au milieu du fracas de la révolution. La populace et la soldatesque bivouaquaient avec effervescence sur l'Et-Meïdani; le mufti vint leur annoncer que le nouveau padischah tiendrait à honneur d'effacer la dernière trace des innovations de son prédécesseur. La foule des factieux se retira alors en criant : *Allah-Kérim!* (Dieu est grand!) comme après une bonne nouvelle. Les janissaires rentrèrent à leur quartier, impatients de dépenser en orgies leur gratification. Les Yamacks, gorgés d'or, se disséminèrent dans leur camp de plaisance, le long du Bosphore. Tous ces indignes soldats du Prophète se moquaient que l'occasion fût à jamais perdue pour la Turquie de se venger de son ennemi implacable; et, en effet, pendant qu'ils étaient à Stamboul sur l'arène de la discorde et du déshonneur, les victoires de Napoléon forçaient la Russie à dégarnir la frontière du Danube. Ils applaudirent lâchement, quand bientôt le traité de Tilsitt amena la pacification générale. Kabaktchi se retira alors dans sa villa de Fanaraki, renonçant désormais aux affaires publiques, pour jouir en repos du fruit de ses funestes services. Le sultan, incapable et frivole, s'abandonna à ses caprices, passant le temps dans les kiosques du Bosphore, à voir les combats singuliers de ses icoglans ou les danses efféminées des baladins grecs. Quant au peuple, coupable de laisser toute liberté aux brouillons, il ne gagna à ce coup de théâtre politique qu'un accroissement d'impôts; car, on ne supprima pas une des taxes établies pour l'entretien des Nizam-Djédid. Ainsi l'empire alla à la dérive, sans pilote, sans boussole. Les Serviens repoussent obstinément tout projet d'arrangement. La Grèce et l'Egypte préludent à l'autonomie. Les ministres de l'étranger règnent au divan. Entre sir Arthur Paget et le général Sébastiani, c'est à qui obtiendra, comme succès d'amour-propre, l'alliance d'un Etat que les correspondances diplomatiques désignaient ouvertement déjà sous le nom du *malade*, et l'avantage reste d'abord au négociateur français; mais ces intrigues n'auraient pas empêché les Russes, si l'occasion avait

plus propice, de forcer la ligne de la frontière. En moment, aux bords du Danube, une poignée de viteurs fidèles formait à peine une garde à l'étend du Prophète, sous le commandement du pacha de utzchouck, Bairakdar, qui se proposait de reconduire ntôt en triomphe à Constantinople l'oriflamme de slam. A la faveur de cette manifestation, ce brave triote espérait replacer Sélim sur le trône et remettre n vigueur les ordonnances de la réforme qui étaient, ses yeux, l'unique arche de salut de la Turquie ; il spérait aussi renverser la faction insolente qui, sous la tutelle de Kabaktchi, gouvernait l'Etat et perpétuait, en vue d'intérêts personnels, le vieil ordre des choses. Il comptait en ses projets s'appuyer sur un parti naissant, qui avait son noyau à l'Ecole militaire. Ces jeunes gens, qui puisaient l'amour de la régénération morale et matérielle de la patrie dans l'étude de la science, ne formaient encore qu'une minorité imperceptible. Mais l'audace suppléait au nombre ; et pendant que le pacha de Routzchouck, de connivence avec eux, rassemblait sa petite armée, ils ourdirent un complot contre les Yamacks et les ulémas, peu à peu rallièrent en secret à leur cause le grand vizir et les ministres, désireux de se débarrasser de rivaux importuns. D'ailleurs le peuple commençait à se raviser ; car il était de plus en plus clair que, par leurs révoltes, les janissaires épuisaient à fond le pays, sans viser à un plan quelconque de bonheur public. Pas un de ces tribuns militaires ne poursuivait une utopie gouvernementale. La logique de Marius ou des Gracques ne guidait pas leurs bras parricides. Catilina passerait pour un sage, en comparaison de ces maniaques de guerre civile. Ils ne cherchaient pas même le renversement de la dynastie régnante, soit que la race d'Othman, la plus féconde en grands princes de toutes les anciennes branches royales de l'Europe, leur imposât encore quelque respect, soit qu'il fût plus commode à leur ambition de laisser à un soliveau monarchique la responsabilité du trône, soit qu'ils n'osassent pas pousser à bout la patience de leurs

en portant un de leurs agas à la dignité de khalife.

Devant l'évidence trop chèrement prouvée de l'incapacité de ces meneurs, beaucoup d'Osmanlis, jusqu'alors indifférents, n'attendaient pour se lever, que le signal d'une réaction contre l'oligarchie des soldats et des prêtres. Cependant Bairakdar avait déployé le sandjak-chérif et s'avançait sur la capitale, suivi des conjurés et des mécontents dont la foule grossissait à chaque pas. Des cavaliers allèrent, par son ordre, surprendre Kabaktchi à Fanaraki et lui tranchèrent la tête. Les Yamacks veulent en vain venger leur chef et disputer le passage. Le gros de la colonne de Bairakdar se montre victorieusement sous les murs de Constantinople. Epouvanté par le bruit des combats que se livrent dans la campagne les janissaires prétendus défenseurs de Mustapha et les rebelles partisans de Sélim, le sultan, réduit à l'extrémité, licencie les Yamacs, destitue son nouveau ministère et se rend au camp du pacha de Routzchouck, pour lui faire sa soumission. Les conjurés, en échange de ces concessions, promirent de se dissiper; et Mustapha rassuré regagna sa maison de plaisir. En son absence, l'orage éclata. Le grand vizir, dont la fidélité semblait suspecte, fut arrêté. Bairakdar s'empara du sceau de l'empire et, à la tête de ses troupes, escortant le drapeau sacré de Mahomet, il entra dans la ville. A la vue du signe vénéré des victoires d'autrefois, le peuple applaudit la fin des hostilités avec la Russie, et, au milieu des ovations, le cortége pénétra jusqu'à la cour du sérail. Les eunuques n'ont que le temps de fermer la porte intérieure et, derrière, ils écoutent en tremblant les sommations de Bairakdar, les voix de ses compagnons qui acclament Sélim. A cette heure même, ce malheureux prince tombait dans sa prison, sous les coups des séides de Mustapha, revenu précipitamment au palais, pour improviser la résistance. Bairakdar, les barrières rompues, court au cachot de son maître. On lui jette un cadavre sur le seuil. Ce serviteur patriotiquement dévoué, fondit alors en larmes, puis en libérateur, il prononça la dé-

chéance de Mustapha et accepta de Mahmoud, salué empereur, la charge du grand vizir.

Après l'exécution des favoris et des conseillers de Mustapha, après des représailles inusitées puisqu'elles n'épargnèrent même pas les femmes du sérail, Mahmoud sortit du palais, pavoisé de têtes, puis alla ceindre le sabre d'Osman, entouré d'un appareil militaire qui était une nouveauté dans ces fêtes publiques, et ce mépris des traditions, dès le jour de son avénement, présagea ce qu'il serait plus tard. Le lendemain, tous les bauts dignitaires de l'empire et tous les pachas étaient convoqués à un divan solennel. L'interprète du sultan, Bairakdar, exposa la nécessité de régénérer, sans le détruire, le corps des janissaires, dont l'indiscipline et l'ignorance étaient pour l'Islam, une honte et une plaie. En conséquence, il proposa la création immédiate de quelques compagnies modèles, prélude de la formation d'une armée définitivement capable de lutter avec les soldats de l'Europe. L'assemblée approuva, sans opposition, et le mufti, par un fetwa, sanctionna le projet ministériel. Les difficultés paraissaient s'aplanir devant Bairakdar, et, persuadé dès lors qu'Allah le destinait à la gloire de renouveler la face de la Turquie, il brusqua maladroitement le succès. Loin de favoriser par certains avantages le recrutement des *Seymens réguliers*, il ne concéda rien aux hommes de bonne volonté qui s'enrôlaient à leurs risques et périls, et même il jeta de la défaveur sur ces régiments, en les instituant comme les héritiers des *Nizam-Djédid*, de sinistre mémoire. Il fallait, tranchant dans le vif de l'ulcère, abolir les yamacks, et il greffait sur ce tronc pourri une milice bâtarde. La réforme civile suivait la même marche. Les principaux personnages des anciennes administrations se virent forcés sans ménagement de rendre les deux tiers seulement des fiefs libres qu'ils s'étaient appropriés, et les ulémas, essuyant les outrages du grand vizir, furent menacés de perdre les biens des mosquées. La réorganisation territoriale était le préambule indispensable de toute

amélioration. Au point où en était le trouble de l'empire, l'extirpation radicale des monopoles féodaux, des dotations de l'anarchie, était la garantie et la condition de tout progrès. Par des demi-mesures et des biais révolutionnaires, Bairakdar ne réussit qu'à alarmer les intérêts des classes privilégiées et, en courbant la tête, feudataires, prêtres et janissaires, rêvaient prompte vengeance. Sous l'influence des ennemis inexorables du ministre, et ses airs de despote aidant à la désaffection populaire, Stamboul ne tarda pas à exécrer celui qui avait été son idole. La sédition fomenta. Une nouvelle perfidement répandue d'une agression contre Routzchouck détermina Bairakdar à dégarnir la ville de troupes, pour secourir son pachalik. Tous les lieux publics devinrent alors des foyers d'insurrection, et des placards affichés aux portes de l'hôtel du grand vizir prédisaient, vers la fin du rhamadan, la mort de ce chien de giaour et de ses créatures. Le carême, en effet, finissait, et, suivant un usage traditionnel, Bairakdar allait en plein midi rendre visite au mufti. Les rues étaient pleines de curieux, pour la plupart des mécontents; et, à travers cette foule, des tchaous ouvraient, par consigne, un passage à son char, à coups de verges; plusieurs récalcitrants furent blessés, et ce fut le signal de l'explosion. L'aga des janissaires et les ulémas conduisirent l'attaque contre la garde de Bairakdar. La résistance fut vaine, et la populace fanatisée mit le feu au palais viziriel. L'incendie, de proche en proche, la nuit venue, gagna plusieurs quartiers, et, pendant que des milliers de victimes réveillaient Constantinople par d'inutiles lamentations, pendant qu'à la lueur des flammes les janissaires d'une part, de l'autre les *Seymens* renforcés des marins, se livraient, de rue en rue, une lutte acharnée, avec des chances diverses, et que le canon des vaisseaux battait en brèche les casernes des mutins, un parti se dirigeait sur le sérail, pour délivrer Mustapha et le renommer empereur. Bairakdar, échappé des décombres de son hôtel, s'opposa, avec une faible escorte, à la marche des révoltés. Mais il dut re-

culer et se retrancher derrière la Sublime-Porte. Il arracha alors l'ordre d'égorger Mustapha à Mahmoud, qui, du haut de son belvédère, témoin navré de ces tragiques péripéties, se jurait de sacrifier, dès la première occasion, la bande entière des prétoriens au salut de l'empire. Cependant, les ennemis vociféraient du dehors, sommant le grand vizir de livrer le sultan Mustapha. Ils reçurent par une fenêtre du château le corps sanglant de ce prince. Alors ils forcèrent avec rage la retraite de Bairakdar, qui, pour ne pas tomber entre leurs mains, mit le feu aux magasins à poudre, et s'ensevelit sous leurs débris; tandis que de son palais, comme d'un monument de la réforme, il ne restait plus que des cendres. Jaloux de ternir sa réputation, les janissaires accréditèrent le bruit qu'au moment du danger, saisi de terreur, les mains pleines d'or et de bijoux, il s'était enfermé dans une tour secrète avec une de ses favorites, et l'espérance de se sauver, mais qu'il y avait péri lâchement. Bairakdar mort, la défense perdit tout nerf, et les rebelles vainqueurs, pour anéantir jusqu'aux souvenirs de leurs rivaux, brûlèrent les casernes des *Nizam-Djédid*. Peu après, leurs députés, par une bizarrerie de l'esprit de discorde, venaient demander leur pardon au sultan; et, le mufti, processionnellement, menait les ulémas au pied du trône pour féciliter le Commandeur des croyants du triomphe de la religion et des anciennes lois. Mahmoud, condamné à la dissimulation, renia toute solidarité avec Bairakdar et son oubli apparent du passé alla jusqu'à l'ingratitude envers cet ami dévoué. Il laissa persécuter ses partisans et toléra que son corps empalé, comme celui d'un traître, restât exposé trois jours, sur la place de l'Et-Meïdani. La réconciliation des janissaires et des seymens survivants cimenta le calme superficiel de la Turquie, et les Osmanlis songèrent à se rendormir, repentants d'avoir payé si cher une tentative de réveil, mais sans remords d'avoir trahi le chef à qui ils auraient dû dresser une statue. Cet honneur, dans son exception sacrilége, aurait été digne de ce continuateur des Kuprulis, qui osa

le premier porter une main hardie sur tout le faisceau des abus, fruit de l'anarchie administrative et de la féodalité, montrant le chemin de la civilisation à Mahmoud. Par malheur, les contemporains de Bairakdar ne savaient violer le Coran que pour le mal.

Avant de rien entreprendre à l'intérieur, Mahmoud voulut consolider la paix au dehors. Un simple armistice avait mis fin aux désastrés injurieux de la guerre sur le Danube. Afin de traiter définitivement, un congrès, sur les instances de la Porte, s'ouvrit à Yassi. Mais l'Angleterre, dont la politique se trouvait alors en contradiction avec celle de la Russie, entrava les négociations par ses intrigues. Le cabinet de Londres travaillait alors à se rapprocher isolément de la Porte, et, malgré les efforts de M. de Latour-Maubourg, les démarches de son ambassadeur, M. Adair, aidées par les sollicitations de l'internonce d'Autriche, décidèrent le divan à signer un pacte qui le liait à la Grande-Bretagne. Cette puissance s'engageait à restituer tous les forts, toutes les places de l'empire ottoman qu'elle détenait encore par le droit de la force ou de la diplomatie, renonçait pour l'avenir à entrer à main armée dans le canal de Constantinople, enfin ouvrait ses ports aux navires turcs. En échange de ces concessions illusoires, le séquestre devait être partout levé dans l'empire turc sur les navires et les marchandises anglais, et les anciennes capitulations seraient remises en vigueur. Le czar fit d'inutiles représentations. Les conférences d'Yassi furent rompues et les hostilités recommencèrent. Le prince Bagration poussa sa marche jusqu'à Silistrie, mais il échoua à l'attaque de cette place, et battit en retraite. Dans cet intervalle, vainqueur à Wagram, Napoléon dictait, sous les murs de Vienne, la paix à l'Autriche. Pressée d'accéder au système du blocus continental, la Turquie hésitait encore. Mais elle accepta la médiation de la France, dans son conflit avec la Russie. Les tentatives conciliantes de M. de Latour-Maubourg échouèrent de nouveau, et la campagne de 1810 annonça au Croissant des revers suprêmes. D'em-

blée, l'armée de Kamensky, longeant la côte de la mer Noire au delà des bouches du Danube, prit d'assaut Bajardzik. Quelques journées à peine la séparaient de Constantinople. Mahmoud, pris au dépourvu, convoqua le ban et l'arrière-ban des anciennes milices, puis un firman proclama que le sultan prendrait en personne le commandement des défenseurs de l'Islam, et saurait à leur tête renouveler les prodiges d'autrefois. L'empire s'émut, au cri d'alarme de son chef, car les Russes approchaient de Varna. Mais les ulémas et les agas des janissaires, craignant que, sur le champ de bataille, le padischah s'affranchît à jamais de leur tutelle, présentèrent des remontrances sur le départ de l'empereur pour la guerre. Leurs murmures n'influant en rien sur le conseil, ils répandirent alors au camp le bruit que les velléités belliqueuses du sultan déguisaient l'intention de rétablir les *Nizam-Djédid*. Une émeute de soldats eut lieu, et Mahmoud, la rage au cœur, loin de marcher à la rencontre de l'ennemi, renoua les négociations. Mais les prétentions du czar devenaient d'autant plus exorbitantes qu'après une victoire éclatante récemment remportée par les troupes d'Alexandre sur les Persans, la cour de Téhéran se retirait de la lutte, et que cette circonstance permettait à la Russie de concentrer tous ses moyens d'action vers le Danube. Les pourparlers traînèrent l'hiver durant, et tandis qu'en attendant leur issue, le grand vizir se fortifiait en avant de Varna, Mahmoud s'efforçait de tirer parti, en cette dernière expérience, du régime militaire sous lequel l'honneur ottoman expirait. En même temps, quelques coups de vigueur relevaient déjà l'autorité impériale, minée dans les provinces. Par l'inspiration de son suzerain, le gouverneur de l'Egypte, Méhémet-Ali, massacra, au Caire, les beys des mameluks qui avaient annulé la puissance de la Porte, et il fit aussi poignarder, en dépit de l'intercession menaçante du ministre anglais, le pacha de Bagdad, accusé d'entretenir des intelligences avec les Wehabis, maîtres de l'Arabie. Cependant, le printemps ranima la guerre. Affaibli par le

rappel de quelques divisions que le czar, en vue des conjonctures prochaines, destinait à former le noyau d'une armée d'observation à la frontière polonaise, Kutusof se réduisit à la défensive, et, démantelant les places fortes, entre Silistrie et Routzchouck, il se reploya bientôt sur la rive gauche du Danube. Les Ottomans le suivirent; mais on les rejeta avec perte dans Schumla, et l'ennemi, du poste de Silistrie, menaçant de couper le séraskier de sa base d'opérations, celui-ci en désarroi implora un armistice. Le divan désapprouva cet acte de faiblesse. Tous les hommes valides furent enrôlés, et une cohue de renforts se dirigea sous les remparts de Varna. Kutusof se disposait à franchir victorieusement les Balkans, lorsque la déclaration de guerre de la France à la Russie, changea la face des affaires. Les troupes fraîches qui s'acheminaient déjà vers Silistrie pour grossir le corps d'invasion reçurent l'ordre de rétrograder; contre la grande armée en marche, la Russie avait besoin de tous ses bataillons.

Le plénipotentiaire du czar, M. d'Italinski, offrit à la Turquie des propositions plus modérément onéreuses; et, peu confiant en la France qui ne l'avait pas soutenu après Tilsitt, Mahmoud, non sans regret, donna sa signature au traité de Bucharest, qui assurait à l'empire Russe l'embouchure du Danube, plus une partie de la Moldavie et de la Bessarabie. La limite de la monarchie ottomane reculait ainsi jusqu'au Pruth, et jamais son état de faiblesse n'avait reçu une sanction pareille. Hier, la Porte, avant de s'abaisser devant la diplomatie chrétienne, luttait longtemps et avec quelque gloire, malgré l'inégalité des armes. Aujourd'hui, elle demandait merci, sans avoir presque relevé le gant. En vérité, les champions du Croissant n'étaient plus qu'une horde de novices qui ne savaient pas se battre et de goujats vétérans, qui, voués à la perte de la patrie, ne savaient plus que fuir. Le sentiment de la dignité nationale n'existait plus qu'au fond de l'âme indignée de Mahmoud. Il brûlait d'abord de prouver aux Russes le dépit de son impuissance. L'occasion semblait favorable;

les Français montaient à pas de géant vers la ville sainte du czarisme. Moscou, à l'approche de Napoléon, se préparait à mourir sur le bûcher. Les Grecs des principautés Danubiennes tremblaient de voir crouler bientôt la domination de leur protecteur. Kutusof avait conduit, à marches forcées, son corps d'armée en Podolie. Pas une baïonnette russe nè restait sur le Pruth. Le général Andréossy sollicitait le sultan de lever le masque et de s'unir avec la France, non-seulement contre la Russie, mais aussi contre l'Angleterre. Mahmoud aurait volontiers rendu à Alexandre les perfidies de Catherine II, si la situation précaire de son royaume ne lui avait lié les bras. Il se contenta de révoquer les ministres, auteurs de la paix de Bucharest, et attendit la fin de la tempête déchaînée sur l'empire russe, s'appliquant aux préliminaires de son plan de réforme intérieure. Pendant que les janissaires rongeaient leur frein, contraints de se courber sous la verge de la discipline, l'héritier de Passan-Oglou était dépossédé du pachalik de Widin et mis à mort. Dans la plupart des provinces, les notables conseillers des pachas avaient profité de leur autorité municipale pour fonder une sorte d'oligarchie indépendante. La faction de ces *Aïans*, dernier produit du désordre féodal, ajoutait une nouvelle cause au délabrement de la Turquie. Ils rentrèrent de force dans la loi commune, tandis qu'attaqués supérieurement par le fils de Méhémet-Ali, les Wehabis perdaient, avec Médine, le sceptre de l'Arabie. Il y eut une fête digne des anciens triomphes, le jour où le messager du pacha d'Egypte arriva à Stamboul portant les clefs du principal sanctuaire de l'islamisme, rouvert aux croyants. Le canon du sérail, qui ne tonnait plus que contre les rebelles de la rue, salua la sortie du cortége impérial allant au-devant des reliques. Mahmoud se rendit après, à la mosquée d'Eyoub, officia pontificalement et conduisit la procession du trophée religieux. Le peuple, étonné de voir le monarque remplissant les fonctions de grand-prêtre, avait beau crier victoire, ce n'était qu'une mascarade des solennités d'autrefois. Les hymnes même

avaient perdu cet accent du fanatisme qui faisait, il y a trois cents ans, vibrer leurs échos dans la chrétienté, comme les bruits avant-coureurs de la foudre; car, il ne subsistait plus le moindre dehors de la foi. Les Turcs désertaient en toute occasion les temples pour les tabagies. Les ablutions passaient après les plaisirs du jeu et de l'ivresse. La propreté même avait cessé d'être une vertu de race, ainsi que le courage guerrier. Mahomet II aurait méconnu la terre d'Islam! Cependant Mahmoud ne négligeait rien pour rendre quelque souffle de vie à l'empire. Les Serviens furent vaincus. Belgrade, leur capitale, paya les frais d'une longue révolte, et le premier héros de la liberté de la Turquie d'Europe, Czerni-Georges, s'enfuit auprès du czar, qui le combla d'honneurs. En même temps, la prise de la Mecque par les Egyptiens éteignait l'insurrection séculaire des Wehabis; et, par ordre du sérail, les réjouissances se succédèrent à Constantinople pour célébrer la délivrance de la Kaaba. Le goût des superstitions redoublant, on entendait dans Stamboul en fête les dévots fils d'Othman, au lieu de jurer, comme jadis au rendez-vous de guerre, qu'ils promèneraient le drapeau de Mahomet dans le monde entier, faire vœu qu'ils iraient pieds nus, sous la protection de Méhémet-Ali, visiter ce tabernacle d'Allah, à les en croire, œuvre d'Abraham, demeure des esprits célestes, et dont le plafond resplendissait d'une lumière si éblouissante que les profanes regardant se trouveraient soudain frappés d'aveuglement. Ces apôtres du Coran, dégradés, seraient montés sur l'échafaud pour confesser le privilége miraculeux dont le pavé jouissait, à la Kaaba, d'apprivoiser les animaux les plus féroces. Mais ils n'avaient plus foi en l'étoile de l'islamisme, et ils tendaient les deux joues aux soufflets des giaours.

Pendant qu'à l'aide de ce culte d'apparat trop coûteux des traditions primitives, Mahmoud cherchait à raviver le ferment du fanatisme turc, comptant bientôt tourner les passions du vieux temps au profit de ses rêves de grandeur, Napoléon cédait, sous le poids de la

coalition européenne. Le marquis de Rivière fut nommé ambassadeur de Louis XVIII, en remplacement du général Andréossy. Mais il fit antichambre jusqu'au lendemain des Cent-Jours. La nouvelle de Waterloo n'effleura pas l'indifférence du divan. Le traité de Vienne ne fut point aux yeux de Mahmoud une condamnation des principes de liberté et de progrès, dont le rayonnement sur le monde féodal avait provoqué, à l'insu des réformateurs ottomans, le mouvement de réveil de l'islamisme. Il ne vit dans le rétablissement de la paix générale que le retour de la sécurité nécessaire à l'accomplissement de son œuvre politique. Les événements de la Grèce ne tardèrent pas à lui fournir l'occasion de supprimer, par l'extermination des janissaires, un des agents les plus actifs de l'affaiblissement de la Turquie.

Le pacha de Janina, mis enfin au ban de l'empire, venait de se déclarer ouvertement, et, pour créer des auxiliaires à sa cause, il avait appelé les Grecs aux armes. Les promesses de leur affranchissement tentèrent cette nation d'esclaves insoumis. Dans leur haine du joug ottoman, ils oublièrent les cruautés d'Ali-Tébelen, l'incendie fumant encore de Parga, livré aux Anglais en échange du protectorat des îles Ioniennes. Avides de troubles, les Klephtes acclamèrent les premiers, comme vengeur, le pacha *Fermanli*. Une association instituée à Vienne, après la chute de Napoléon, par les ennemis intéressés du Croissant, dans le but d'accélérer le morcellement de la Turquie, et, à ce titre, comprenant parmi ses fondateurs ou ses patrons, les sommités des cours d'Autriche et de Russie, franc-maçonnerie philhellénique, peu à peu grossie, depuis 1815, du concours universel des hommes de cœur, poëtes, savants, banquiers, commerçants ou artistes, qui saluaient le signal d'une croisade morale contre les oppresseurs d'Athènes, comme un acte de réparation envers la mère-patrie de la civilisation latine; l'*Hétairie*, dont les ramifications par les écoles, les académies, les chants populaires et les prédications du clergé grec,

s'étendaient au dedans des vallées de l'Olympe aux rives de l'Eurotas; l'*Hétairie*, fille mûre des ligues de l'antiquité, favorisa la naissance de l'insurrection. Pendant qu'Alexandre Ipsylanti soulevait la Moldavie et annonçait aux Hellènes l'appui du czar, pendant que Wladimireski agitait les Valaques, la Messénie, l'Arcadie, la Laconie, l'Attique, la Béotie, avec l'enthousiasme du siècle de Philopœmen, répondirent à l'appel des montagnards du Pinde. De tous les points de l'Europe, les amis de la Grèce tressaillirent de joie, à la vue du jet d'héroïsme sortant des entrailles de cette terre qu'on avait longtemps prise pour un sépulcre. Au bruit des souvenirs de Marathon, évoqués par les Tyrtées parisiens, les femmes même s'armèrent. En un clin d'œil, cent troupes de volontaires formèrent une armée nationale, et une flotte bien équipée tint la mer. La Porte procéda, d'abord par l'intimidation. Le patriarche Grégoire fut pendu, pour complicité avec les rebelles. On livra au supplice l'évêque d'Ephèse, plusieurs prélats, un grand nombre de Phanariotes, en qualité de fauteurs de la guerre. Les massacres ensanglantèrent la Thrace, la Macédoine, la Morée et même l'Asie. Partout les églises furent profanées ou rasées. L'ambassadeur russe réclama le droit d'intervenir en faveur des provinces danubiennes et demanda même que tous les Grecs, dont son gouvernement révoquait en doute la culpabilité, ne fussent punis qu'après un jugement, non au gré de l'arbitraire. Mahmoud, irrité de cette ingérence hypocrite dans ses affaires, se plaignit de la protection manifeste que la Russie accordait aux rebelles. Strogonoff quitta avec éclat son palais de Péra, et, de son refuge diplomatique de Buyuk-Déré, il rompit toute relation d'amitié avec le Divan, qui releva ce défi en ouvrant immédiatement les hostilités. Les hétairistes perdirent la Moldavie. Ali, assiégé dans le château du Lac, trahi par ses serviteurs, succomba après une résistance honorable. Mais ces succès ne diminuaient pas les dangers de la Turquie. La guerre venait aussi d'éclater sur la frontière asiatique, et les Persans bloquaient Bagdad. L'Archipel était en feu

comme la péninsule grecque, où les forces insurrectionnelles grandissaient de jour en jour. Le congrès d'Epidaure avait rédigé une constitution, et, d'après ce plan, un conseil exécutif siégeait à Corinthe, présidant aux préparatifs de la défense. Des chefs illustres se partageaient le commandement des légions et les travaux du gouvernement. Il importait de frapper un grand coup, sous peine de voir une des plus belles provinces se détacher du trône vermoulu de l'Islam. Une levée en masse des musulmans valides, entre quinze et cinquante ans, réunit sous la main de Khosrew-Pacha trente mille combattants. Le trésor particulier du sultan subvint en partie aux frais de l'expédition, sans retard menée avec vigueur. Cependant la fortune aida le patriotisme hellénique et les victoires gagnées, par une poignée des fils ressuscités de Thémistocle égalèrent sur terre et sur mer les exploits de leurs aïeux.

Miaulis et Canaris incendièrent, par de glorieux brûlots, la flotte ottomane. Colokotroni s'immortalisa, près du couvent de Saint-Luc, et la journée de Karpentza coûta la vie à Marco Botzaris, mais détermina l'ennemi à se retirer du Péloponèse. Dès lors, les succès alternant avec les revers, la lutte se concentra sous les murs de Missolonghi. L'Europe s'émut à la nouvelle du siége de la ville des Souliotes, un des principaux foyers de la résistance. Les poëtes sonnèrent l'alarme, au nom des muses antiques, comme si les barbares avaient passé les Thermopyles. Les mânes de Léonidas furent réveillés. Enflammée de l'ardeur des héros classiques, la jeunesse chrétienne s'enrôla, et des renforts arrivèrent de toutes parts aux assiégés. Lord Byron apporta des armes et des munitions, négocia un emprunt et fonda un journal du philhellénisme, afin de soutenir à la fois par sa plume et son épée la sainte cause de la régénération d'Athènes. Les Grecs firent aussi un effort suprême. Malgré tant d'empressement et d'élan, Missolonghi tomba au pouvoir des Egyptiens. Bientôt la discorde des généraux aggrava le découragement du peuple et tarit les ressources. Les armements furent suspendus et les opéra-

tions défensives se ralentirent. L'horizon s'assombrissant, l'Angleterre serra les cordons de sa bourse, et, par une horreur des complications politiques, chargea Strafford Canning de protester timidement. Louis XVIII semblait attendre que les dieux se fussent mieux prononcés entre les deux partis, et la France continuait à prouver sa bienveillance par des odes. L'empereur Alexandre, parrain présumé de l'Hétairie, était mort, et l'on ignorait si son successeur exigerait de la Turquie autre chose, comme arrangement, que l'abandon des Principautés. L'avenir de la Grèce aurait donc été profondément compromis, si des embarras intérieurs n'avaient distrait l'attention du sultan Mahmoud.

Depuis le commencement de la guerre, les janissaires s'étaient deux fois rebellés, et leur insubordination, autant que leur ignorance ou leur lâcheté, avait causé les revers, subis en Grèce avant l'arrivée des auxiliaires égyptiens. Les rigueurs ordinaires n'avaient fait qu'augmenter un mal incurable. Le padischah crut donc l'heure venue d'exécuter, par le glaive, le projet de réforme militaire, conçu, lors de sa captivité avec Sélim III. La proclamation de la conquête de Missolonghi et l'exposition publique, à Stamboul, des trophées de têtes de giaours vaincus, avait ranimé les dernières lueurs du fanatisme dans les cœurs des Osmanlis. La capitale de l'islamisme retentissait de chants triomphaux, de même que si l'étendard du Prophète allait de nouveau se déployer sur la chrétienté; et, soit que le peuple ouvrît enfin les yeux, soit que les complices du sultan fussent nombreux dans les rues de la ville en fête, partout à ces cris de victoire se mêlaient des menaces de mauvais augure contre les miliciens qui depuis trop longtemps déshonoraient la religion et la patrie. Au milieu de ces manifestations, parut une ordonnance qui modifiait radicalement le régime militaire de l'empire. Cette adresse aux enfants de Mahomet résumait éloquemment les griefs principaux contre les janissaires. Le plus grand nombre fuyaient les drapeaux pour les douceurs coupables de la vie de caserne, ou bien, devançant l'heure de la retraite,

ils vendaient leur billet de paye, soit à des espions, soit à des mercenaires, et cet abus funeste s'était tellement développé qu'en ce jour du jugement les divers corps d'Ekintjis ne se composaient plus que de gens sans foi, sans vertu, ayant intérêt à se faire battre, par des ennemis dont la discipline et la bonne tactique doublaient les forces. De là l'urgence, disait le calife, *d'élever devant le pays le rempart d'une armée vaillante, dont les coups dirigés par la science, et atteignant au loin le but, sauraient détruire l'arsenal des innovations guerrières de la chrétienté*. Le Coran, d'accord sur ce point avec la prudence, ordonnait de s'instruire à fond dans l'art des batailles. La réforme de l'armée était donc présentée comme une obligation religieuse, comme une nécessité politique, et, sous l'inspiration d'Allah, le gouvernement, résolu à appliquer cet unique moyen d'affermir la puissance ottomane, appelait à son secours tous les croyants. Dans ce réquisitoire, envisagé au point de vue général, il est des torts particuliers que Mahmoud passait sous silence, mais qui excitaient contre les janissaires, mieux que des considérations abstraites de salut public, la haine de tous les citoyens. Depuis que, faisant litière de l'étendard sacré, et se recrutant parmi les aventuriers de la plus basse classe, ils méprisaient le métier des armes, ces prétoriens étaient devenus des tyrans inqualifiables. Les uns maîtres, par droit de la force, des boutiques situées au bord de la mer, obligeaient les jardiniers à y tenir leur marché, percevaient la meilleure part de la vente, et complétaient ce système de spoliation envers les paysans, en prélevant un supplément de prix pour le loyer et pour les pesées. D'autres exerçaient la profession d'écumeurs de la Corne-d'Or. La plupart de ceux-là prenaient sous leur protection les navires chargés de comestibles ou de provisions quelconques entrant dans le port; dès que les insignes de leur compagnie étaient arborés au grand mât, ils se regardaient, envers et contre tous, comme associés aux bénéfices de la cargaison, et ce brigandage les enrichissait plus que jamais, au plus beau temps de leur gloire, n'avait fait le butin du champ

de bataille. De tous les monopoles engendrés par cette monstrueuse féodalité de douane, c'était le plus recherché. Aussi, à l'arrivée de la proie, on aurait dit qu'il s'agissait, entre les *Ortas*, à qui s'emparerait des dépouilles opimes, et souvent le sang coulait à propos de cette ignoble rivalité. A côté de cette singulière corporation se rangeaient les soldats-crocheteurs, qui réclamaient pour le transport d'un fardeau le montant de sa valeur réelle, payé d'avance; puis, les compagnons qui chassaient les ouvriers des chantiers lucratifs et touchaient le salaire sans finir la tâche commencée, pressurant ainsi du même coup les travailleurs et les entrepreneurs; enfin, les incendiaires patentés, qui, au lieu de garder la ville, profitaient de la nuit pour mettre le feu à leur gré et piller à l'envi, sous prétexte de l'éteindre. Grâce à cette licence despotique, Mahmoud pouvait compter, au moment de l'exécution, sur la majorité de la population de Constantinople; de leur côté, les ulémas s'étaient à la fin séparés de leurs complices; soit qu'ils vissent trop tard dans le maintien de l'armée actuelle le gage certain de la mort de l'Empire, et, dans la ruine de l'Islam, la perte de leurs privilèges, soit qu'ils reconnussent en Mahmoud un maître capable de briser leur résistance, soit qu'un rayon de la sagesse du Prophète les eût éclairés, en cette occasion souveraine, ils se rallièrent autour du trône d'Othman, et le mufti convoqua, par l'ordre du sultan, une assemblée des principaux dignitaires de l'Etat qui, sur sa motion épiscopale, votèrent, à l'unanimité, la formation d'un corps régulier de soldats actifs. Les chefs et les sous-officiers des janissaires approuvèrent, des lèvres, la sentence préliminaire de leur abolition, et, des instructeurs envoyés d'Egypte, exercèrent, sans délai, les premières recrues aux manœuvres européennes. Mais, tandis que la réforme triomphait au Champ-de-Mars, les anciennes milices se rassemblaient pour la dernière fois sur l'Et-Meïdani, et appelaient tous les mécontents de la capitale à la révolte. En faible minorité, les adversaires jurés de la réforme, révolutionnaires conservateurs qui préfé-

raient voir périr l'Islam plutôt qu'un faux principe, prirent le parti des janissaires. La lie de la populace, voleurs en activité et forçats évadés, vinrent aussi au rendez-vous, et la guerre civile commença par l'attaque de l'hôtel du grand vizir, pendant que les réfractaires se répandaient à travers la ville en poussant des hurlements de mort contre les ministres et les ulémas, en proclamant le rétablissement des anciennes lois. Sur ces entrefaites, les partisans du sultan accouraient en armes au sérail : docteurs, prêtres, étudiants, marins, artilleurs, mineurs, avant-garde des plus éclairés, et jurant de vaincre sans merci. Mahmoud les harangue et veut marcher à leur tête. Les supplications de ses serviteurs le retiennent, mais il déploie sur son palais le sandjak-chérif, en signe d'alarme, et des crieurs publics, escarmouchant avec les rebelles, vont de rue en rue, de porte en porte, convier tous les bons musulmans à la défense du padischah et de la foi.

Stamboul, désabusé par deux siècles de désordre et d'oppression, rompant enfin son sommeil, se leva en masse, et les flots tumultueux d'Osmanlis se pressèrent sur l'esplanade du sérail, autour du bataillon des chefs et des guides. Alors se déroula une scène digne des plus beaux temps du mahométisme; l'assemblée se prosterna contre terre, et le mufti récita la prière des combats. Le pavillon du *Prince des Prophètes*, tel qu'un *cyprès majestueux* du *Jardin de la Victoire*, se dressait au-dessus de la porte Impériale, et derrière le voile flottant de ses plis verts, le commandeur des croyants, agenouillé, donnait sa bénédiction aux champions du bon droit, rangés en ordre, ainsi que des pénitents, dans la poussière, et soulevant, par-dessus leurs têtes humiliées, les armes vengeresses. Puis ces légions, image de la Turquie trop tardivement repentante, marchèrent à l'ennemi au cri d'Allah-Ehkber (vive Dieu !) Les avant-postes furent refoulés de toutes parts, et bientôt les janissaires, cernés sans ressource, se retranchèrent à l'Et-Meïdani. On les somme de se rendre; on leur promet le pardon. A l'abri de leurs barricades, ils

accueillent les parlementaires avec des huées. Les assaillants alors se décident à enfoncer les portes et à bombarder la place de refuge. Semblable à une ville dont la dernière heure sonne, Constantinople retentit des coups précipités du canon de siége, du fracas d'une lutte désespérée On dirait que l'ange du salut et le génie de la décadence animent les deux partis. Battus, les prétoriens se retirent en désordre au fond de leurs casernes. On livre aux flammes ce dernier boulevard ; et la mitraille, à larges volées, achève l'œuvre de l'incendie : le petit nombre qui échappent au feu sont étranglés ou pendus. Témoin du spectacle, le sultan rendit sur les lieux grâce au ciel de la victoire si vite obtenue, et la délivrance fut célébrée immédiatement par des illuminations et des réjouissances. Le platane de l'Hippodrome, gibet fameux dans les annales de la milice anéantie, eut les honneurs de la fête. La foule le visitait avec un plaisir mêlé de terreur. Les branches de cet instrument original de supplice ployaient sous le poids des cadavres, et plus de deux cents victimes gisaient au pied,comme sur le pavé d'un autel expiatoire. Autour de ces trophées, des troubadours musulmans chantaient la gloire de Mahmoud et le juste châtiment des coupables. Un de ces improvisateurs, au milieu des applaudissements des promeneurs, compara cet arbre de la liberté au ouacouac qui, selon la légende orientale, croît vers les confins de la terre, au bord d'une île merveilleuse des mers de Chine, et porte, au lieu de fruits, des grappes d'êtres humains se balançant aux rameaux et gémissant. Cependant, au voisinage du champ de bataille, les rues étaient semées de haillons des vaincus, tuniques burlesques, monstrueux panaches, hallebardes fantastiques, harnais d'un autre âge qui, jusqu'à la fin survivant chez ces funestes routiniers de la guerre à la perte des vertus, leur donnaient l'air de matamores masqués à côté des uniformes sévères de leurs rivaux. Ces défroques de janissaires , partout éparses, répandaient sur cette veillée solennelle, la teinte d'une orgie sanglante de carnaval ; à leur vue,

les passants se rappelaient cent ans de saturnales militaires et se félicitaient du courage civil dont ils avaient enfin donné une preuve.

Dès le lendemain, un hatti-chérif prononça l'abolition du corps des janissaires. L'ordonnance fut sévèrement exécutée d'un bout à l'autre de l'empire. Il ne resta plus un débris des compagnies les plus éloignées. Près de six mille avaient péri au combat. On en exila plus de quinze mille en Asie. Tous leurs complices, sipahis et yamacks, furent licenciés et chassés de Constantinople. On supprima les derviches-bektachis, accusés dès longtemps de pactiser avec les janissaires et de souiller leurs couvents par la débauche. Au prix de ces proscriptions, la tranquillité sembla renaître à jamais, et Mahmoud, dans un divan pompeux, reçut les remercîments et les félicitations de tous les grands de l'empire. Il déclara que, par un bonheur providentiel refusé au zèle de ses devanciers, l'islam était aujourd'hui délivré des ennemis de sa grandeur. Il jura de se vouer désormais à la régénération de la Turquie; comme prélude à cette œuvre, il annonça la suppression des abus de la confiscation, dont le trésor profitait à sa honte, et demanda aux membres de cette assemblée des notables la promesse de travailler avec lui à la prospérité du peuple ottoman, de rechercher les améliorations que réclamaient les branches du gouvernement; bref, de l'aider à l'inauguration d'une ère nouvelle.

Il suffit de jeter, à cette époque, un coup d'œil sur l'état de la Turquie pour se convaincre que le programme de Mahmoud était une utopie. Les comparaisons sont le flambeau de l'histoire, et cette étude peut être éclairée par un parallèle tiré du règne de Julien. Entre ces deux réformateurs marquants dans l'histoire de la chute des deux premiers peuples du paganisme et du mahométisme, il y a ce point de ressemblance que tous deux réduisirent leur système à une idée capitale; le César apostat comptait relever la fortune de Rome au moyen d'un replâtrage religieux; le meurtrier des janissaires

fondait des espérances de salut sur un remaniement de l'institution militaire L'un et l'autre se trompaient, car le succès d'un plan de rénovation sociale dépendant d'un enchaînement absolu de toutes les parties qui, même le plus souvent, dépasse la portée du génie humain, le rétablissement des pompes de l'idolâtrie, sans la renaissance des vertus de la république, ne pouvait faire refleurir la gloire de l'empire romain, de même que la substitution des *acakir-muhammédüe*, ou vrais soldats de Mahomet aux *seymen*, était, sans la métamorphose morale des Osmanlis, un détail incapable de rajeunir le royaume des sultans. Malgré cette communauté d'erreur, l'entreprise politique de Mahmoud diffère, par la difficulté, de celle où Julien échoua. Si Julien, plus intelligent des besoins de son siècle, avait devancé Constantin, le triomphe hâtif du christianisme aurait peut-être changé le destin des Barbares. En effet, la religion païenne n'avait pas dégradé le monde autant que les déclamations des chroniqueurs de la décadence le laisseraient supposer. Les peintures de Pétrone ne révèlent que l'intérieur des palais du patriciat; le régime despotique n'avait, après trois cents ans de durée, prostitué que la capitale, et sur la scène des Brutus et des Scipions, ce n'étaient plus alors que valets et mendiants. Mais loin de cette sentine sénatoriale, d'un bout à l'autre de l'Occident, une réaction salutaire commençait. Tandis que le stoïcisme épurait les mœurs, le bon sens populaire réprouvait en silence un culte dont les prêtres dégénéraient en charlatans, dont les dieux, vivant du parfum des sacrifices, se voyaient menacés de la famine par l'impiété des hommes. Pendant que les recrues manquaient aux légions, sur la frontière insultée du Rhin et du Danube, l'élite de la jeunesse, fuyait le joug de la *curie*, pire que la servitude des camps, et grossissait les rangs de cette autre armée spirituelle qui, au sein de l'Eglise persécutée, prenait une croix pour son aigle, et devait, à l'heure du danger, préserver de la ruine complète l'édifice de l'antiquité. Ainsi, au milieu des ténèbres du paganisme mourant,

l'aurore d'un âge nouveau s'annonçait. La lutte, et par conséquent la vie, était partout derrière le rideau des corruptions impériales. Au contraire, sous Mahmoud, on aurait en vain cherché un principe de fécondité dans toute la terre d'Islam. En ce sens, l'état de la Turquie, vers 1820, valait moins que la décrépitude de l'empire romain, à la fin du IIIe siècle. La léthargie chronique des Osmanlis se manifestait par les mêmes signes que la mort. La société et l'individu étaient inertes. Physiquement, l'établissement des musulmans représentait un camp de nomades du Turkestan transplantés en Europe. Moralement, on aurait dit un asile ouvert, sur les confins de l'Occident, à l'ignorance du moyen âge. Ni perfectionnements matériels, ni embellissements. Le commerce, concentré dans les échelles du Levant, était abandonné à la fleur des banqueroutiers étrangers. Les Phanariotes avaient le monopole de la Banque, et l'Etat obéré se trouvait menacé, comme dernière ressource, de tomber à la merci de ces agioteurs ennemis. L'agriculture ne sortait pas de l'ornière, où la situation précaire des raïas la maintenait, depuis le règne de la féodalité. Plus des trois quarts des terres demeuraient indéfiniment en jachère. L'industrie se réduisait à quelques usines pour le service de la guerre, dirigées par des ingénieurs et des ouvriers chrétiens. La science fiscale ne savait pas même tirer parti des richesses forestières de l'empire. Le fumier, en pyramides séculaires, pourrissait sur le pavé de Stamboul; il était défendu de toucher à ces foyers d'infection ainsi qu'aux abus. Si la peste se déclarait, il fallait que la volonté d'Allah s'accomplît. Les mesures de salubrité publique passaient pour des sacriléges. Quant à ce qui concerne la culture de l'esprit, les Osmanlis n'avaient pas changé. Les beaux-arts, loin d'obtenir droit de cité, étaient l'objet de la même répulsion qu'autrefois; et quand Mahmoud, peu d'années après le coup d'état, présumant trop des lumières de son temps, voulut faire placer son image dans les casernes, cet honneur à la peinture souleva l'indignation de la plèbe, et il dut, à propos d'un portrait, noyer dans

le Bosphore des centaines d'iconoclastes. La littérature se traînait de plus en plus bas dans les sentiers du panégyrique. La chancellerie turque, personnifiée dans Mahmoud, avait heureusement réformé son style. L'exposé des motifs pour le projet d'ordonnance militaire est un chef-d'œuvre, comparé aux pièces officielles des règnes précédents; mais les écrivains pratiquaient obstinément une prose incapable d'exprimer une saine pensée.

L'adresse au sultan par Assad-Effendi, historiographe de l'empire, à l'occasion de l'extermination des janissaires, offre un modèle des productions littéraires du genre musulman. En parlant de l'habileté calligraphique du padischah, il dit que son écriture est une *merveille, digne d'être suspendue à la voûte des cieux, près de la ceinture des Gémeaux*. Sa générosité est telle que les eaux de la mer ne figureraient qu'une *cuillerée de ses bienfaits, et les mines de la terre, qu'une poignée de ses dons. Le moindre signe menaçant de son visage arrêterait, comme une muraille, les efforts de cent mille Gog.* Il termine en priant Allah d'étendre l'*ombre bienfaisante de ce monarque, ornement du trône de l'équité, sur l'Orient et sur l'Occident, de ne donner à la multiplication de ses succès et de ses années, comme à celle des quantités numériques, d'autre limite que l'infini.*

En tenant compte de l'amour des métaphores inné chez les poëtes et les historiens de l'Orient, il est certain que ce morceau caractérise le sublime de la faiblesse d'inspiration, et marque l'apogée de l'avilissement de la plume. L'auteur avoue qu'il n'est qu'un parasite au *festin des lettres, qu'un petit enfant de l'école de la composition*. Derrière cette modestie oratoire, se cache un des flambeaux de l'art ottoman, et on peut, par cet échantillon de l'écrin du maître, se représenter l'abaissement intellectuel du siècle de Mahmoud, au moment où le romantisme naissant ajoutait un fleuron à la couronne académique de la France.

L'individu se tenait au niveau de cette société de toutes parts frappée d'impuissance. Depuis que le res-

sort de la victoire s'était brisé au milieu des désastres de la guerre et que tout espoir s'était évanoui de vaincre l'univers par le prosélytisme à main armée, le Turc se rattachait à la dernière vertu des peuples déchus, à la résignation passive, ne se souciant plus même qu'Allah lui rendît un jour son appui. La nécessité lui avait fait des mœurs en opposition avec sa foi religieuse, puisque le Coran, à toutes ses pages, prêchait la conquête des infidèles, et que le sabre d'Othman ne réussissait plus même à défendre la patrie. Ayant conscience de son démérite aux yeux de Mahomet, mais le fatalisme l'empêchant de se réhabiliter devant le ciel et la chrétienté, il végétait impassible et pourtant dérouté, à travers cette grande ruine de l'islamisme, où il ne restait plus un germe de vie, si ce n'est peut-être dans les débris du fanatisme.

Or le bûcher des janissaires avait brûlé la dernière parcelle de l'esprit militant du vieux temps; aussi quand les vrais croyants, après l'effervescence de la journée du massacre général, ne rencontrèrent plus dans les rues les turbans de ces miliciens, qui avaient reçu jadis la consécration du vénérable cheick Hadji-Bectach, et sur qui reposait toute la gloire acquise de la religion, ils parurent sentir qu'un vide moral se faisait autour des institutions fondamentales, et ils reculèrent devant les projets de réforme publiés par Mahmoud, comme devant un abîme. Le sultan avait donc dû, dès son début, affronter les dangers d'une alternative, sans pareille dans les difficultés de la politique moderne. Immolait-il les janissaires, ce coup d'audace l'exposait à détruire, avec cette dernière personnification du passé, le peu de souffle qui animait encore le mahométisme. En maintenant cette antique garde du sandjak-chérif, il perpétuait la cause des revers du Croissant, et des désordres mortels de l'empire. Pour éviter un mal, condamné à en déchaîner un pire, marchant entre les écueils multiples d'une réforme imitée des révolutions de l'Europe, dans un pays qui n'était pas

même mûr pour les idées politiques de la France au douzième siècle, seul partisan de la civilisation chrétienne au milieu de la barbarie ottomane, Mahmoud ne put arrêter l'écroulement de la Turquie, et, durant la dernière partie de son règne, la question d'Orient entra dans la phase définitive, où sa solution dépend de l'entente des héritiers du peuple ottoman.

Dès l'origine, l'intervention de la chrétienté, en Turquie, s'était bornée à une humble rivalité entre les ambassadeurs pour la préséance dans les cérémonies, ou pour un avantage dans les capitulations. Plus tard, cette rivalité dégénéra en querelle respectueuse à propos de la protection du Saint-Sépulcre. Après les traités de Carlowitz et de Passarowitz, quand l'empire ottoman, vaincu coup sur coup, eut non-seulement perdu le prestige de la supériorité, mais révélé sa faiblesse, irrémédiable, les ministres étrangers commencèrent à parler en conseillers, puis en arbitres au divan, et la question des rapports entre l'Europe et l'Orient changea complétement de face. L'Europe, la Russie en tête, aspira à la suzeraineté sur les provinces chrétiennes de la Turquie. La première manifestation de cette politique accélératrice de la décadence fut le soulèvement de la Grèce, à la voix des émissaires de Catherine II. Dès qu'elle eut donné aux raïas le signal de la révolte, l'héritière de Pierre le Grand s'acharna à la ruine des conquérants de Constantinople avec une persévérance et un succès tels que l'agonie de l'islamisme, vers la fin du dix-huitième siècle, peut être en partie regardée comme l'œuvre de son génie, et serait son plus beau titre de gloire, si l'amour de la civilisation avait dirigé ses coups. Une libre carrière s'ouvrait alors devant la czarine; pendant que la France remettant au fourreau l'épée de Louis XIV et de Charlemagne philosophait à loisir, avant la tempête, et que l'Angleterre ne songeait qu'à l'affermissement de sa domination maritime, l'assassine de la Pologne arrachait au trône d'Othman la Crimée, et s'établissait aux bords du Danube, de là dictant la loi aux Principautés,

s'érigeant en protectrice des Grecs, couvant des yeux le Bosphore. Cette longue inimitié valut à la Porte tant d'outrages, tant de revers, qu'elle se trouvait, après le traité d'Yassi, épuisée, tout à fait déconsidérée, et que si bientôt les victoires de la Révolution française, en Allemagne, n'avaient détourné l'attention de l'ennemi, c'en était fait du nom ottoman. Malgré cette diversion, tour à tour jouet des Anglais et satellite de Napoléon, le successeur de Mahomet, celui qui se croyait destiné à relever la monarchie ottomane, s'avilissait en signant la paix de Bucharest, tandis que la Grande armée, son auxiliaire, marchait victorieusement sur Moscou. C'était une sorte de suicide ! La Turquie s'avouait incapable de venger ses injures, après avoir prouvé son impuissance à se défendre. Il ne restait dès lors plus aux provinces encore fidèles, qu'à suivre le mouvement d'indépendance, imprimé par Catherine II, et elles luttent tour à tour pour briser un joug humiliant. Après la Servie, la Grèce ; après la Grèce, l'Egypte ; après l'Egypte, la Roumanie, et ainsi de suite jusqu'à ce que les Ottomans, réduits aux murs de Stamboul, s'estiment fort heureux de sauver le camp, dans leur fuite, hors de l'Europe.

Ce morcellement de l'Orient, jusqu'à l'extinction de la puissance territoriale des Turcs, poursuivi par la force des armes et de la liberté, était le triomphe de la politique des czars. Elle avait provoqué l'affranchissement des raïas, et favorisé sans relâche, ce système de démembrement ; mais, depuis un demi-siècle, ce commencement d'expropriation des sultans, pour cause de faiblesse et d'iniquité, n'avait profité qu'à la Russie. Elle avait établi son protectorat jusqu'aux portes de la Roumélie. Des avant-postes de la Moldavie, il n'y avait qu'une enjambée pour franchir le Dnaube dégarni de forteresses, passer les Balkans sans défense, et se présenter devant les portes de Stamboul. Cependant les arsenaux russes se multipliaient aux bords de la mer Noire. Les vaisseaux de la future flotte d'attaque étaient de toutes parts sur les chantiers, et déjà Sébastopol

s'élevait avec mystère, comme une redoute éloignée de la contrevallation du Bosphore. Tant qu'avait duré l'ébranlement général du monde, sous la République et sous l'Empire, la menace, en Orient, d'une perturbation dans l'équilibre européen n'excita que secondairement l'intérêt de la diplomatie. Mais, après 1815, quand tout danger de monarchie universelle se fut dissipé, les projets d'agrandissement de la Russie, autour de la Corne-d'Or, commencèrent à porter ombrage aux cours de l'Europe, et désormais la question d'Orient, par une nouvelle évolution, revêt sa forme finale.

Il ne s'agit plus, entre les puissances de l'Europe, de rivaliser pour un privilége commercial, ni de savoir qui règnera sur les ruines du Saint-Sépulcre, ni même de se disputer une suprématie sur les Grecs de l'empire ottoman, qui semblait acquise au gouvernement russe; mais la Turquie tombait en enfance. Elle ressemblait à la domination romaine, au temps des derniers Césars. Seulement les Barbares, comme si la Providence leur en eût donné la mission, avaient hâte de détruire le Capitole, tandis que les nations civilisées devaient, dans l'intérêt de la paix, étayer le siége vermoulu de l'islamisme. Le Croissant à bas, Constantinople aurait été pour la France et la Sainte-Alliance une pomme de discorde, dont la possession aurait ranimé les luttes à peine éteintes de la Révolution. Il importait donc, aux gouvernements européens, de se mêler à l'avenir avec accord des affaires de la Porte, définitivement déchue, et considérée, par toutes, comme une colonie neutre qu'il fallait faire vivre à tout prix; il fallait, sous peine d'une conflagration prochaine, former au Divan, à côté du padischah, pour ainsi dire interdit, un conseil de famille, qui saurait pousser à la roue, au besoin imposer une volonté commune, et veiller sans cesse, avec une sollicitude jalouse, près du lit du malade afin qu'en cas de mort, l'héritage fût réglé, autant que possible, à l'amiable et de concert.

Malgré la fatalité de la décadence, Mahmoud se faisait illusion à ce point que, peu de jours après le mas-

sacre des janissaires, quand on lui présenta le premier régiment de soldats réguliers, instruits à l'européenne, et exécutant ponctuellement à sa guise l'école de bataillon, il s'imagina voir le sang refluer au cœur du mahométisme, et la Grèce demander pardon. Cependant la guerre de l'indépendance suivait son cours, avec des chances diverses. La France, l'Angleterre et la Russie jugèrent enfin à propos d'entamer les premières négociations, en faveur des Hellènes. Le sultan resta sourd par orgueil; alors, les trois tutrices de la Porte conclurent, à Londres, un traité par lequel elles s'engageaient à pacifier la Grèce, et à fixer les rapports qui devaient la lier désormais à la Turquie. Que si le Divan refusait leur médiation, on convint d'employer la force. Persuadé que l'entente ne serait pas de longue durée entre des chancelleries rivales, supposant peut-être que le maintien de l'intégrité de l'empire était une nécessité de l'équilibre européen, le padischah brava, avec l'aplomb de ses ancêtres, les rigueurs de la diplomatie et pressa les insurgés; Athènes fut prise d'assaut. Les dissensions civiles troublèrent les Grecs, qui avaient oublié l'expérience du passé. Par leur faute, la cause de leur nationalité était perdue, quand les signataires de la convention de Londres intervinrent. Le conseil hellénique accepta les offres d'armistice, préliminaire d'un arrangement définitif. Mais la Porte refusa de traiter avec des sujets rebelles. Les escadres alliées entrèrent en lice. Bientôt la flotte ottomane, contrairement à la parole d'Ibrahim-Pacha, tenta de sortir du port de Navarin, et éprouva une défaite complète. Forts de ces faciles prouesses, les ambassadeurs chrétiens demandèrent à Mahmoud consterné, d'affranchir la Grèce. Le sultan, s'abusant sur l'étendue de ses ressources, répondit par une levée en masse et un décret de proscription contre les Arméniens catholiques, accusés de rechercher la protection du czar. Mais, en secret, il proposa l'amnistie aux Grecs, s'ils consentaient à rentrer dans l'obéissance. Car, les effets suivant de plus en plus la menace, la

Russie venait d'entrer en campagne, et un corps expéditionnaire partait de Toulon. Le gouvernement hellénique, à l'approche des libérateurs, repoussa toute proposition de grâce. Dès lors, le dénoûment se précipite. Les Russes courent de succès en succès, à travers un pays qui n'a pour se défendre que de rares recrues mal dressées. Tandis qu'en Asie, Anapa et Kars succombent sous les coups du prince Menschikoff, les places de la Dobrutschka ouvrent leurs portes au comte Woronzoff. Varna, le dernier avant-poste de Constantinople capitule, après une courte résistance. Si l'hiver n'avait contraint l'ennemi de se rabattre sur le Danube, il arrivait sans coup férir devant les murs de la capitale. Cependant l'escadre russe bloquait les Dardanelles, et les Français, sous le commandement du maréchal Maison, s'emparant avec gloire du château de Morée, refoulaient Ibrahim-Pacha hors du Péloponnèse. La leçon suffisait, pour le seul acte d'autorité que les débiles successeurs d'Othman se fussent permis depuis longtemps! Et les médiateurs, de leur rendez-vous de Phoros, invitèrent Mahmoud à discuter la question de l'autonomie des Grecs. Le padischah rougit de céder sitôt, et la campagne de 1829 s'ouvrit. Le comte de Paskewitch s'avança vers le centre de l'Asie, et le général Diebitch, maître de Silistrie, passa les Balkans et parut d'emblée en regard d'Andrinople. Une proclamation habile l'avait devancé. Il engageait tous les habitants à ne point quitter leurs foyers. Le respect des personnes et des propriétés, le libre exercice de la religion mahométane, étaient garantis sur l'honneur, à la seule condition de remettre les armes. Ces promesses calmèrent les élans du fanatisme, à la vue des aigles moscovites. D'ailleurs, même dans cette province de Roumélie qui était le dernier asile inviolé du drapeau de Mahomet, le czar entretenait des intelligences; et Andrinople reçut les insulteurs victorieux de l'Islam en amis. Diebitch poussa jusqu'à Enos, appuyé par l'escadre de l'amiral Greight, qui côtoyait la mer Noire. Les éclaireurs russes pouvaient apercevoir, des monts

qui ferment la presqu'île de Gallipoli, la fumée et les minarets de Stamboul. La terreur était en ville et au sérail. Mahmoud qui, en ce moment d'un danger de mort pour son empire, sentait l'humiliation suprême du Croissant, Mahmoud méditait peut-être de ne pas y survivre ; mais, sur les instances de ses conseillers, il conjura l'attaque de Constantinople par la demande de la paix. Elle fut conclue à Andrinople. La limite ne reculait pas au delà du Pruth, parce que la Russie n'agissait pas pour l'amour des conquêtes nouvelles ; mais la suzeraineté du sultan sur la Moldavie, la Valachie et la Servie était réduite aux vains honneurs de l'investiture des hospodars, et à la perception d'un tribut dérisoire. Comme compensation au désintéressement forcé de la Russie du côté du Danube, ces trois provinces étaient placées sous le protectorat du czar, qui, d'ailleurs, en Asie, gardait Anapa et quelques places du littoral de la mer Noire, non-seulement à titre d'indemnités pour ses frais de guerre, mais en à-compte des dix millions de ducats que la Porte s'engageait à payer. L'Europe gagna à ce marché, sans pareil dans les épreuves de la Turquie, la liberté des Dardanelles et du Bosphore, et la Grèce la reconnaissance de sa régénération politique. Le sultan s'en rapporta, pour les limites du nouvel Etat, aux décisions de la conférence de Londres; après, suivant un usage qui jadis après la victoire portait le cachet de la grandeur, mais qui aujourd'hui ne scellait que la honte, il envoya à Pétersbourg de riches présents, et le messager du Divan assura à l'empereur Nicolas que l'intention de Sa Hautesse était de maintenir la paix à perpétuité. C'était la sentence de l'islamisme par la bouche de son chef, l'ouverture officielle du testament des Osmanlis.

En dépit de ces preuves manifestes de l'inutilité de ses efforts, Mahmoud continua la réorganisation de l'armée. Puis, pour brusquer la transformation de son peuple, il résolut d'introduire de force, dans l'administration et dans la vie civile, les mœurs de la chrétienté. Foulant aux pieds le dogme du fatalisme, à qui il attri-

buait les misères de la Turquie, il établit d'abord des lazarets contre la peste. Les fervents et les mécontents murmurèrent; la révolte, comprimée à Stamboul, eut un contre-coup en Albanie. L'esprit d'insurrection était devenu un fléau endémique. La Grèce avait été perdue par la vengeance d'un pacha; l'ambition d'un autre pacha allait bientôt détacher l'Egypte de la souche à demi-morte de la monarchie turque. Méhémet-Ali préludait à ses projets de royauté par le refus d'acquitter ses contributions arriérées, sous prétexte que ses sacrifices, durant la dernière guerre, équivalaient au tribut. A la même heure, la Restauration, à l'affût de la gloire comme d'une planche de salut, détrônait un vassal de la Porte, pour un coup d'éventail, et la prise d'Alger sanctionnait la perte sans retour des Etats barbaresques. Sur le littoral africain de la Méditerranée, le sultan n'avait dès longtemps conservé qu'une autorité nominale, mais cet échec indirect, ajouté à tant de revers, à tant d'injures, indisposa Mahmoud, et le peuple turc regarda la chute prochaine de Charles X comme une juste et prompte punition du ciel, vengeur du dey. La superstition seule florissait au milieu de l'empire en ruine. Les Osmanlis expliquaient les révolutions du pays des giaours par les merveilles de la justice d'Allah, qui se souvenait des outrages faits au Croissant. Dans le délabrement des affaires de l'Islam, ils lisaient un arrêt du ciel, irrité contre le sultan renégat, contre tous les fauteurs de la réforme. L'incendie de Péra prouva à Mahmoud l'irritation de la majorité contre ses institutions. Plus ds dix mille maisons chrétiennes furent consumées sans ressources. Aux lamentations des victimes, la foule en chœur, de toutes parts, répondait que Dieu vengeait sur eux le crime de Navarin. Le fanatisme ne savait plus que récriminer. Le malheur, en abâtardissant toutes les vertus des Osmanlis, avait rapetissé même leurs idées religieuses, et ils ravalaient presque leur Dieu au rang de redresseur de torts du sérail. Cependant Mahmoud travaillait à la reconstruction des fondements de la monarchie, au milieu de l'orage crois-

sant. Le choléra sévissait. Le mécontentement des fanatiques de Stamboul trouvait des appuis redoutables au dehors. Les pachas de Bagdad et de Scutari étaient en rébellion, et le gouverneur de l'Egypte démasquait ses prétentions. En effet, au sujet d'un différend avec le commandant d'Acre, Méhémet-Ali se rendit maître de cette place, malgré l'ordre de son souverain, défit un parti de Turcs qui voulait lui fermer le chemin de Damas, conquit la Syrie entière, et attendit sur ses trophées, à Adana, l'investiture de cette province. Mahmoud envoya contre le vassal félon un corps d'armée qui fut vaincu à Konie. C'était l'ouverture de l'acte final du démembrement de l'empire ! La diplomatie prit l'alarme. La France s'interposa auprès du rebelle. Les pourparlers de la paix s'engageaient, quand le général Mourawief vint offrir l'aide de la Russie pour soumettre Méhémet-Ali. Le sultan eut la pudeur d'hésiter avant l'acceptation d'un secours militaire ! Mais Ibrahim-Pacha avait envahi l'Asie Mineure. Smyrne, dans l'attente du vainqueur, avait arboré les couleurs égyptiennes. Mahmoud voyait déjà le drapeau de l'insurrection flotter sur Constantinople. Il se proposa de laisser faire à l'escadre russe, qui sortait triomphalement du port de Sébastopol. La Turquie expirante était aux genoux du czar ! Les ambassadeurs de France et d'Angleterre tentèrent une démarche décisive auprès du pacha d'Egypte. Ils obtinrent que ses troupes se retireraient de l'Asie Mineure, et, à cette condition la Porte conféra à Méhémet-Ali le gouvernement de la Syrie. Mais les renforts russes débarquaient en face de Thérapia, non loin de la Corne-d'Or. L'amiral Roussin et lord Ponsonby réclamèrent contre ce commencement d'occupation des terres ottomanes ! Le comte Orlof, envoyé de l'empereur Nicolas, déclara que l'armée auxiliaire ne quitterait son poste qu'après l'évacuation, par les Egyptiens, du pays récemment conquis au delà du Taurus. Ibrahim Pacha, sous la pression des médiateurs, exécuta le mouvement rétrograde, posé pour condition du départ des Russes. Pendant ce temps, le

plénipotentiaire du czar signait en secret à Unkiar-Skeleki, pour huit ans, avec la Porte, un traité d'alliance offensive et défensive.

Entre autres clauses précisées, le sultan s'engageait à fermer le détroit des Dardanelles à toute puissance en guerre avec la Russie. Mais une partie de ce pacte restait dans un vague profond, celle qui accordait à la Russie, sous ombre d'amitié, la facilité d'intervenir en Turquie à propos des embarras du dehors ou des troubles intérieurs. Cette faculté équivalait à la destruction de l'indépendance politique de la Porte. La France et l'Angleterre, inquiètes, demandèrent des explications et essayèrent des préparatifs de guerre. Un nouvel acte de la diplomatie russe survint, comme une dernière preuve de sa victoire. Le czar faisait remise au sultan, ainsi qu'à un vassal dont on voudrait récompenser la docilité, d'une fraction des contributions de guerre qu'il devait encore. Toutefois, pour donner un semblant de satisfaction à ses concurrents en éveil, il promettait d'abandonner sous un bref délai la Moldavie et la Valachie. Tandis que la politique européenne ne comptait plus avec le divan, Mahmoud, convaincu que le remède de la faiblesse des Ottomans serait dans le succès de la réforme, innovait à outrance.

La publication du *Moniteur turc* exaspéra les ennemis de l'imprimerie et des lumières. Ce parti, excité par les ulémas, renforcé des débris des anciennes milices, comprenait le gros du peuple de la capitale et avait de puissantes ramifications dans les provinces. Il sema l'incendie contre le padischah giaour. La Bosnie et l'Albanie se soulevèrent, ayant pour mot d'ordre la haine des anciennes institutions. La Servie, indifférente aux projets de Mahmoud, revendiqua son autonomie. Sous peine de perpétuer la révolte, il fallut l'exempter de tout impôt et reconnaître pour cinq ans le prince Miloch. Cependant Méhémet-Ali aspirait ouvertement à la souveraineté, non-seulement de l'Egypte, mais de la Syrie et de l'Arabie. Sur ces entrefaites, une conspiration ourdie à Alep, contre les Egyptiens, et un sou-

lèvement en Palestine, offrirent à Mahmoud une occasion favorable pour recommencer la lutte avec son vassal. L'accord des diplomates de l'Europe en émoi prévint la rupture. Le sultan consentit à abandonner au pacha d'Égypte le tribut arriéré, et celui-ci évacua le district d'Orfa qu'il avait gardé en Asie au mépris de ses premiers engagements. Ainsi, en 1835, grâce au désir des puissances médiatrices, d'éviter une guerre générale, la Porte respira et parut retrouver un principe de vie. Mahmoud, abolissant le système féodal des levées en masse, créa définitivement une armée permanente, sur le modèle de celles de la chrétienté, ouvrit des écoles militaires, et, renonçant à l'isolement que l'orgueil et la routine avaient maintenu, il accrédita un ministre à poste fixe près de la cour de France.

Au dehors, il fit sentir son peu de puissance reconquise, en étouffant l'insurrection de l'Albanie. et surtout en s'emparant de Tripoli, à l'instigation de l'Angleterre jalouse d'élever une barrière entre le Nil et Alger, persuadée ainsi qu'elle y trouverait un foyer d'intrigues, pour agiter à son gré les Arabes. La Turquie ne pouvait se relever. Même dans les témoignages de sa force péniblement ranimée, on reconnaissait l'influence étrangère. Le cabinet de Londres, content de supplanter la Russie au Divan, multiplia ses faveurs et ses exigences. Lord Durham, son ambassadeur, en quittant son poste, fit au sultan les adieux les plus flatteurs. Mais un firman ordonna au pacha d'Égypte d'abolir en Syrie le monopole de la soie dont souffrait le commerce britannique. Le léopard montra les dents à propos d'une insulte individuelle; mais l'or de l'Angleterre aida sa vieille pupille à acheter la reddition de Silistrie, que les Russes avaient conservé, en garantie de l'indemnité de guerre, fixée à Andrinople. Délivré de tout souci à l'extérieur par l'apparence de soumission de Méhémet-Ali, par le rétablissement de l'ordre en Bosnie, en Albanie et en Bulgarie, fier de pauvres lauriers cueillis sur la côte d'Afrique, Mahmoud changea son rôle de réformateur en celui de révolutionnaire.

Brisant la chaîne du Coran, il chargea une commission de rédiger un code plus complet que le livre saint, plus en harmonie avec les mœurs qu'il se proposait d'imposer. D'autres libres penseurs reçurent mission de rechercher les moyens propres à développer le commerce, l'industrie et l'agriculture, ces trois mamelles de la prospérité. La peste ayant fait invasion, le mufti, par ordre de l'empereur, força l'interprétation du texte sacré à l'endroit des lois sanitaires, et, avec l'autorisation d'Allah, un projet d'établissement de lazarets fut mis à l'ordre pour tout l'empire. Les pièces de monnaie nouvelles furent frappées à l'effigie du padischah, et les soldats eurent l'ordre d'observer pour le portrait de Sa Hautesse, placé dans toutes les casernes, les mêmes marques de respect que pour son auguste personne. Cependant Stamboul semblait secouer la poussière des siècles barbares. Un pont reliait la ville au faubourg et le jour de son inauguration, les sultanes, comme pour donner aux femmes l'exemple du luxe européen, se montrèrent à peine voilées, les cheveux flottants en tresses d'or, assises dans des chars de gala que traînaient de riches attelages de bœufs. Le premier bateau à vapeur fut lancé à l'arsenal de la Marine, en pompe, sous les yeux du sultan et de ses conseillers qui saluaient dans l'apparition de cette machine, un messager de la civilisation chrétienne. La foule qui assistait à cette cérémonie ne partageait nullement l'enthousiasme du monarque. Les ulémas criaient au scandale, du haut de la chaire, et l'indignation populaire se manifestait par des rassemblements. Chaque jour le Bosphore engloutissait les cadavres des conspirateurs; et force fut de défendre aux fumeurs un long temps d'arrêt dans les cafés. Malgré la surveillance de la police, les murmures des vrais croyants grondaient. Le directeur de la monnaie fut assassiné en pleine mosquée, victime de sa fabrication sacrilége. Interprète du fanatisme, un derviche apostropha Mahmoud en pleine rue, et lui reprocha ses abominations. On mit à mort ce sermonneur importun.

Mais la voix publique le sanctifia et le bruit courut en ville que, la nuit, une auréole illuminait la tombe du martyr. Toutefois, Mahmoud réfléchit que ses innovations pourraient lui devenir funestes, et pour attester son orthodoxie, il rendit un hatti-chérif dans lequel il se plaignait de la négligence de ses sujets à remplir les devoirs de la foi. Il ordonnait à tous de cesser le travail aux heures de la prière, et de se rendre au temple le plus voisin. Attaquant de front l'excès de décrépitude dans lequel étaient tombés les musulmans, il recommandait la propreté des habits et des personnes. Comme prince temporel, Mahmoud confiait aux lois le soin de punir les infractions à ces commandements de la religion; en qualité de pape du mahométisme, il condamnait au malheur dans l'autre monde tous ceux qui n'observaient pas les *nanaz* et les ablutions; comme politique, il attribuait le déclin de l'empire aux progrès de cette fatale indifférence, qui, de la vie politique, avait passé dans la vie privée, et menaçait de faire d'une nation de conquérants une collection de momies. Le *Moniteur* ottoman publia un commentaire de cette sorte de décret de salut public, afin que personne à l'avenir ne pût prétexter de son ignorance. Après avoir catéchisé Stamboul, le sultan entreprit un voyage à travers les provinces; mais, avant son départ, (tant les préjugés étaient enracinés!) par une concession à l'esprit superstitieux, visant à la popularité, il consulta le premier astrologue du sérail, et, sur sa réponse favorable, il se mit en route. Il inspecta les mosquées, les fortifications, les magasins, les casernes, les hôpitaux; partout les milices régulières de récente formation manœuvrèrent devant lui et il les encouragea au bien. Partout il s'informa des besoins des populations, et, accessible aux plus faibles, il écouta leurs doléances. Partout, de vive voix, ou au moyen d'un firman lu en séance publique, devant les autorités provinciales, il prêcha la nécessité de l'harmonie entre toutes les classes, sans distinction d'origine ou de culte. Partout enfin il sollicita le concours des hommes influents pour la réalisation du

bonheur général. Pendant que sa bouche donnait des conseils, il semait l'argent à pleines mains, afin de provoquer des améliorations agricoles ou industrielles.

Malheureusement ses conseils étaient impraticables, par la mauvaise volonté des grands, par l'abrutissement moral des petits, et les largesses impériales tombaient sur un sol que le régime d'une stérilité séculaire avait épuisé. Le germe de la mort était dans le cœur des Osmanlis et dans les entrailles de la terre d'Islam.

Au retour de cette tournée sanitaire, le sultan eut à braver une conjuration ourdie contre ses jours par des anciens janissaires. Les supplices et l'exil le délivrèrent d'une pépinière d'ennemis inconsolables. Mais le complot avait ses racines dans le peuple, et même dans l'entourage du Divan. Le ministre de l'intérieur, Pertew-Pacha, était accusé d'avoir des liaisons clandestines avec le pacha d'Egypte, qui, pour mieux arriver à ses fins ambitieuses, s'était érigé en défenseur des vieilles ordonnances de l'empire. Il fut disgracié, puis étranglé. Le cabinet de Londres vit d'un mauvais œil la nomination de son successeur, Hadji-Akif-Pacha. On le disait complice des violences exercées, il y a peu d'années, sur un négociant anglais. Il s'excusa, et lord Ponsonby, rendant au divan ses bonnes grâces, excita la Porte à reprendre Tunis. C'était à la veille de l'expédition de Constantine, et cette coïncidence ressemblait à une perfidie vis-à-vis de la France. L'amiral Lalande surveilla les manœuvres de la flotte ottomane, qui portait le destin de la paix européenne. Mais elle se contenta de débarquer des renforts à Tripoli. Vers cette même époque, Méhémet-Ali, désespérant de dominer l'Arabie, fit offrir au sultan un supplément de tribut, à condition que la suzeraineté de l'Egypte et de la Syrie resteraient héréditaires dans sa famille. A ce prix, il promettait le désarmement de sa flotte et la réduction de son armée. Mahmoud accéda pour l'Egypte à l'aliénation des droits du kalifat; mais, en échange de la grâce qu'il accordait pour l'abandon d'une province, il demanda la restitution

intégrale de la Syrie. Cette restriction rompit la possibilité d'une entente, et les deux pays se tinrent sur la défensive. Bientôt la nouvelle arriva à Constantinople que Méhémet-Ali rejetait pour l'avenir l'obligation de tout tribut, et qu'il se proclamait roi indépendant de l'Egypte, de la Syrie et de l'Arabie. Le sultan Mahmoud indigné voulait, sur-le-champ, marcher contre le traître. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre calmèrent ce mouvement de colère; et, sur leurs instances, le pacha envoya une partie des arrérages. Cependant, les préparatifs de guerre furent, de part et d'autre, poursuivis sans relâche, et l'armée d'Asie eut ordre d'attaquer, au signal de marche d'Ibrahim-Pacha. Le général égyptien, retenu par les instructions de son père, attendait. La diplomatie jouait de toutes pièces; l'amiral Roussin, au nom de la France, représenta au sultan que la paix était la condition essentielle de la régénération des Ottomans, et que sur lui retomberait le poids des discordes de l'Europe. L'Angleterre, ayant signé un traité de commerce qui abolissait, dans toutes les parties de la Turquie, le monopole sur les produits de l'agriculture, et le vice-roi refusant de s'y conformer, le cabinet de Londres agissait par des menaces intéressées auprès de l'adversaire de la Porte. La Russie souterrainement donnait sa parole au Divan de le seconder. Après plusieurs mois de cette comédie de chancellerie, l'armée ottomane franchit l'Euphrate, et fut complétement vaincue à la bataille de Nezib. La mort évita à Mahmoud le chagrin de ce désastre.

Stamboul lui fit des funérailles magnifiques. La haie du cortége était formée par deux épaisses rangées de spectateurs; d'un côté les hommes silencieux et consternés, de l'autre, les femmes éplorées et gémissantes. On se disputait l'honneur de porter la bière, ou de toucher les restes vénérés. Le peuple rendait un hommage tardif à celui qui, malgré la mauvaise fortune, avait été un des plus illustres rejetons de la dynastie d'Othman. Si le dieu de l'islamisme avait suscité Mahmoud cent ans plus tôt, il aurait pu sauver l'œuvre de

Mahomet II. Mais quand il arriva au trône, tout espoir de salut était perdu! Entre les désastres de la guerre étrangère et les excès des troubles civils, la Turquie avait atteint le dernier période de l'épuisement matériel et moral. Incapables à jamais, par leur faute, de remplir l'apostolat guerrier, mais attribuant au destin invincible la décadence de l'empire, se consolant des misères du temps présent par les douceurs de la vie contemplative, épicuriens de l'Orient, sans besoins, et par conséquent, sans goût pour le travail, logiciens de la routine, qui repoussaient tout changement par crainte de l'inconnu et par amour du repos, les contemporains de Mahmoud ne savaient que se courber sous les insultes de la chrétienté, ou étaler leurs haillons, comme s'il ne coulait plus dans leurs veines une goutte de sang des Osmanlis, et qu'ils fussent condamnés à porter le deuil perpétuel de leur gloire. Le héros de la réforme musulmane se trompa, non-seulement sur la valeur des Ottomans, mais aussi sur l'efficacité des systèmes politiques. Il semblait croire qu'une société se régénère à coups de décrets. Mais il en est des peuples comme des individus, ils ne se corrigent du moindre vice que par la force de la volonté. Or, les efforts de Mahmoud se brisaient contre le rempart de l'inertie nationale et du fatalisme dogmatique. Les courtisans ou les zélateurs de la civilisation, à propos de l'ouverture d'un théâtre à Péra, criaient au prodige, mais les remèdes n'allaient pas même à la surface de la plaie. Mahmoud en vain secouait le cadavre par tous les membres, comme pour le rappeler à la vie, le cadavre retombait de tout son poids près du cercueil. Les lois même, loin de provoquer un symptôme de guérison, rendaient le mal plus tenace; car, plus la résistance venait de haut, plus les Turcs s'obstinaient dans leurs erreurs. On leur prescrivait les ablutions, et les *hammandris*, malgré la modicité du prix, ne trouvaient plus de chalands pour leurs bains. C'était jadis œuvre pie d'offrir aux pauvres l'eau lustrale, et il n'y avait plus lieu d'exercer ce genre de charité envers une populace

de cyniques à turbans. Seules, les femmes fréquentaient les thermes, pour y chercher des distractions que le monde leur refusait. Les ordonnances de police publiaient les prescriptions de la médecine moderne, en cas d'épidémie, et dès les premiers avant-coureurs de la peste, les malades préféraient aller en pélerinage au tombeau du *Géant*, et nouer un lambeau de leurs vêtements aux arbrisseaux d'alentour. La foule des visiteurs croyait que ces arbustes miraculeux retenaient la peste, et le tronc des offrandes placé à l'entrée par les maîtres du lieu saint, derviches en ménage, n'indiquait pas aux hôtes superstitieux qu'ils étaient dupes d'un charlatanisme religieux. L'ordre de l'empereur portait de prier, cinq fois par jour, sous peine d'amende. Les dévots de cabarets sortaient du logis à l'appel du Muezzin, mais pour boire et fumer. Cet entêtement, dans la corruption, avait, de longue date, désespéré les ancêtres les plus intrépides de Mahmoud. Mais ce prince, pour entreprendre une œuvre impossible, avait besoin de s'abuser sur ses chances de succès, et en somme, le progrès obtenu par quarante ans de persévérance fut un résultat imaginaire. Mahmoud même, par la force des choses, se vit réduit à descendre le dernier échelon de la décadence, en subissant les offres des secours de l'ennemi le plus implacable de la Turquie contre un vassal en révolte. Il ne manquait plus à l'empire, avant d'être rayé de la carte des vivants, qu'à appeler à son aide contre ce même ennemi, convoitant prématurément les dépouilles de Constantinople, les deux peuples de l'Occident qu'elle avait le plus bafoué jadis par le trafic des capitulations. Ce triste privilége était réservé au successeur et fils de Mahmoud, au sultan Abdul-Medjid.

L'avénement de ce prince fut signalé par la trahison du capitan-pacha, qui livra la flotte ottomane au Pacha d'Egypte, et par la déclaration de Méhémet-Ali, notifiant qu'il ne déposerait les armes qu'après la reconnaissance de sa souveraineté héréditaire. L'Europe redoubla d'activité diplomatique. L'opposition des intérêts de la France

et de l'Angleterre semblait devoir aboutir à la guerre générale, quand, au milieu des ténèbres croissantes de l'horizon politique, une lueur de paix imprévue brilla sur Constantinople. Soit qu'il eût juré à son père de compléter son plan de réforme, soit que son éducation portât déjà ses fruits, Abdul-Medjid convoqua à un Divan solennel, dans le jardin impérial de *Gul-Khané* toutes les puissances de l'empire. Sur une tribune d'honneur, siégeaient un fils du roi de France et tous les ambassadeurs chrétiens. Dans une enceinte réservée, se tenaient les patriarches des trois religions qui disputent le plus à l'islamisme la direction morale de l'Orient; à côté des pasteurs des cultes grec, arménien catholique et arménien schismatique, le chef spirituel des Juifs Levantins; près de là, comme dans un camp opposé, et en bataillon serré, le corps des Ulémas; derrière, les banquiers, tels que les grands maîtres de la finance et les députés des diverses corporations. Sur les derniers bancs, les directeurs de toutes les administrations et l'armée des employés. Vers le sommet de l'amphithéâtre, au-dessous du trône vide, brillaient en tenue de parade, le mufti et les sept généraux de premier ordre. Au loin, et de tous côtés dans la plaine, s'étendait, semblable à une nappe de turbans, la légion des enfants de Mahomet, attendant avec une inquiète curiosité, comme si le Prophète allait apparaître devant cette assemblée exceptionnelle des représentants et des amis de la Turquie. Jamais Stamboul n'avait admiré les apprêts d'une cérémonie pareille; ni sur l'hippodrôme, quand le padischa convoquait jadis les ministres tremblants de la chrétienté aux spectacles de la circoncision de son premier né, ni dans la vallée de Daoud-Pacha, au rendez-vous de guerre, lorsque les milices glorieuses de l'Islam se pressaient pour la bénédiction des drapeaux. On ne distinguait aucun trophée d'armes ou de queues de cheval sur le théâtre. L'étendard sacré ne déployait pas ses ailes majestueuses, au-dessus du dais impérial. Pour la première fois, en présence des envoyés du pays des Ghiaours, on n'entendait pas un cri

de guerre ; et même ces hauts dignitaires de l'Europe avaient l'air de présider cette sorte de Champ-de-Mai, sans exemple, tandis que les prêtres d'Allah baissaient la tête, au souvenir du passé et des janissaires. Cependant l'absence des sultanes et des femmes donnait, dès le prélude, à cette manifestation, moins le caractère d'une fête que d'un vaste comité appelé à décider de l'avenir de l'empire. Bientôt le sultan arriva en costume d'apparat. Une aigrette de diamants étincelait sur son fez, et le sabre d'Othman pendait à sa ceinture. Le ministre des affaires étrangères Rechid-Pacha se leva alors et lut le hatti-chérif, résumé des institutions nouvelles. Elles devaient porter sur trois points importants: d'abord, assurer à tous les sujets de la Turquie sécurité parfaite, quant à leur vie, à leur honneur et à leur fortune; en second lieu, régulariser l'assiette et la perception des impôts; enfin, fixer la loi du recrutement de l'armée et le temps du service militaire. Après un commentaire de ces trois parties principales, qui ne sortaient pas du cercle des considérations purement politiques, le kalife maudissait et privait pour toujours de tout bonheur quiconque ne se soumettrait pas à la constitution nouvelle et aux lois promulguées d'après son esprit. Les commissaires de la civilisation européenne félicitèrent Sa Hautesse suivant l'étiquette, et puis les Osmanlis, petits et grands, se séparèrent, avec l'air de médecins consultants, qui n'ont pas foi dans la cure. En vérité, l'héritier de Mahmoud abaissait trop la question de la réforme à des détails de bureau. Il était, sans doute, essentiel d'abolir ces concessions vénales qui, sous le nom d'*illizam*, déplorable reste de l'ancien système général des monopoles, abandonnaient l'administration civile et financière d'une localité à l'arbitraire d'un fermier. Il fallait proscrire le trafic des faveurs et des charges. Mais qu'étaient le fléau de la vénalité des emplois publics, qu'étaient les monstruosités du monopole, en comparaison des ravages de la doctrine fataliste? et, cette lèpre morale ne pouvait être extirpée que par une métamorphose de l'isla-

misme que Mahmoud avait vainement, mais avec raison, travaillé à rétablir dans sa pureté; car l'esprit véritable du Coran comportait une alliance avec les idées modernes de progrès et de liberté, tandis que le culte régnant de la lettre sacrée et des superstitions, n'admettait aucun accommodement avec les principes quelconques de régénération. Il importait aussi de sauvegarder les droits de la famille, en réduisant à cinq ans la durée de la servitude militaire. Mais cette mesure touchait-elle à l'état social de la femme, dans la république musulmane? La barbarie relative des Ottomans, découlait d'une injustice pesant, de par Mahomet, sur la moitié la plus intelligente de l'humanité. Or, l'émancipation de la femme dépendait d'une renovation religieuse. Abdul-Medjid était principalement dans le vrai, quand il voulait que la loi turque, à l'avenir, protégeât également tous ses sujets. Malheureusement cette égalité, dont le principe avait commencé à germer dans le cerveau de Kupruli, et qui passait enfin dans le code ottoman, n'offrait, dans la pratique de la vie, aucune garantie aux raïas.

L'empire comprenait toujours deux races distinctes et entre lesquelles aucune fusion n'était à espérer. Le turc malgré les démentis de l'histoire, se regardait encore comme un conquérant d'origine supérieure. Il suçait avec le lait, le mépris du Ghiaour, et la crainte lointaine de tribunaux nécessairement partiaux ne devait pas l'empêcher d'opprimer le chrétien en toute circonstance. Pour abaisser la barrière qui séparait les deux camps, un moyen peut-être se présentait : ouvrir aux vaincus les rangs de l'armée, la porte des carrières libérales. Mais un novateur plus hardi que Mahmoud n'aurait jamais osé braver à ce point extrême les préjugés les plus redoutables de l'orgueil national. Les raïas n'avaient donc qu'à profiter de l'adoucissement promis dans leur condition civile, pour préparer leur affranchissement politique, au lieu de rêver un rapprochement irréalisable avec leurs maîtres. La Grèce avait donné glorieusement l'exemple. La Servie patientait sous les armes.

La Roumanie appelait ouvertement de ses vœux la domination du czar. Le sceptre des provinces chrétiennes de la Turquie d'Europe échappait donc de plus en plus à des barbares décrépits, tandis que l'Egypte, par une insurrection presque triomphante, invitait l'Asie mahométane à se séparer d'une monarchie indigne du kalifat. Ainsi, les essais de réforme les plus honorables tournaient contre les vues de leurs auteurs, et, loin d'aplanir les difficultés, elles ne servaient qu'à accélérer la dislocation définitive d'un empire qui, la guerre sainte à jamais finie pour lui, n'avait plus de raison d'être, en Europe. En tout point, Abdul-Medjid devait à l'œuvre voir, comme son père, ses meilleures intentions se fondre en chimères : éloquente destinée de ces derniers ouvriers de la décadence, doués des plus belles qualités du commandement, sur qui retombait le poids des fautes de dix générations, et tous deux condamnés en raison de cette croissante progression du mal, à laisser, s'ils faisaient peu, mourir la Turquie de langueur, et, s'ils osaient trop, à jeter le pays à travers les hasards incalculables d'un bouleversement social! Mais combien plus encore il y a d'éloquence dans le long châtiment d'un peuple qui a pris pour guides deux faux principes : au dedans, l'indifférence en toute matière, au dehors la guerre prosélytique! On dirait que la providence de la chrétienté a placé exprès aux portes de l'Europe, la victime sur son lit expiatoire, afin d'instruire les fils aînés de la civilisation moderne! En vérité, au lieu de dresser tant de chaires d'histoire ancienne, d'où les disciples universitaires de Brutus et des Gracques, enseignent à la jeunesse des vertus d'un autre âge, ne vaudrait-il pas mieux convier, ceux qui doivent être un jour des citoyens actifs, à l'étude des péripéties, qui ont, en moins de deux siècles, précipité les Ottomans du faîte de la grandeur dans les abîmes du fatalisme impuissant, puis joignant à un exemple palpable un précepte en tout temps utile, les convaincre qu'en leur patrie les mêmes causes produiraient aussi les mêmes effets, et qu'à ce titre l'insouciance des affaires publiques est un crime.

Les treize années qui s'écoulèrent entre la promulgation de l'édit de Gul-Khané et le signal de la guerre d'Orient, ne firent qu'ajouter une page à l'histoire du démembrement final de l'empire ottoman. Les opprimés de l'ancien régime ne gagnèrent rien à la nouvelle constitution. Les harems n'adoucirent pas le sort des femmes, et les lois, péniblement rédigées, ne parvinrent pas à soustraire les raïas à l'arbitraire des gouverneurs de province. Cependant la France avait reculé devant la nécessité de vider à coups de canon la querelle de Méhémet-Ali. Le roi Louis-Philippe aima mieux subir l'insulte du traité de Londres. Mais le résultat du concert européen bientôt rétabli, fut la séparation de l'Egypte reconnue héréditaire dans la famille du pacha vainqueur. Le Divan craignant probablement d'être forcé au sacrifice de la Syrie, dut s'applaudir d'une solution qui ramenait pour lui la paix à un bon marché relatif. Dès ce moment, la Turquie devient le champ des intrigues ouvertes de l étranger. La Russie, sûre de l'impunité, prend pied sur le Danube et conquiert moralement les sujets slaves et grecs du sultan. Le czar fraye, sans pudeur, son chemin vers Constantinople. La moindre rivalité lui porte ombrage et il dispute, même à la France insensible, la domination des Lieux Saints. Tandis que ses rivales luttent pour une question d'influence sur les ruines du Saint-Sépulcre, l'Angleterre inonde l'Orient de ses marchandises et se contente de surveiller le Bosphore du haut de ses navires de commerce.

Pendant ce temps, tout bruit avait cessé autour des réformes de Mahmoud, Les Osmanlis s'étaient rendormis d'un sommeil sépulcral. D'année en année, la Russie gagnait du terrain. Les Provinces danubiennes acclamaient déjà le règne du czar. Sébastopol grandissait de plus en plus. La mer Noire n'était plus, aux yeux de l'empereur Nicolas, qu'un fossé coulant entre sa forteresse de prédilection et la ville de ses rêves ambitieux. Le signal de la révolution de Février remplit de joie l'aspirant au trône de Stamboul. Il espérait frapper

à mort, pour la dernière fois, la Turquie, à la faveur des loisirs que les troubles intérieurs de la France et les inquiétudes de l'Europe du côté du Rhin, laisseraient à ses armes et à sa diplomatie. La chute de la République lui conseilla bientôt de se hâter, et l'avénement du Président lui donna le vertige; car, Napoléon III arrivant au trône avec la double auréole de sauveur de la liberté et de restaurateur de l'honneur national, la partie changeait de face, en Orient.

LIVRE II.

GALLIPOLI.

L'année 1853 commençait; et, à la faveur de la querelle des Lieux Saints, l'empereur Nicolas, exprimait, devant l'Europe, par la bouche d'un insolent ambassadeur, ses projets de suprématie spirituelle sur les chrétiens de la Turquie. Mais derrière ce prétexte des immunités du culte grec, apparaissait le plan de domination universelle, légué par Pierre le Grand à ses successeurs : l'intérêt que le czar portait aux Grecs rappelait l'amour de Catherine II pour les dissidents de la Pologne.

Le moment semblait opportun à l'ambitiondesRomanoff. Après deux ans d'une république avortée, qui n'avait racheté ni avec la gloire, ni avec la liberté, le sang de la guerre civile, la France respirait, au lendemain du 2 décembre, et se souciait peu de restituer, par la force des armes, à des moines latins, la possession de quelques lieux de pèlerinage. De là, ces concessions à l'amour-propre du czar, qui signalèrent les campagnes diplomatiques de 1851 et 1852. Sans invalider aucun des titres, ni aucun des droits garantis aux catholiques de la Palestine par les capitulations de 1740, elles furent interprétées à Saint-Pétersbourg, comme un signe d'indifférence, peut être comme un symptôme de faiblesse, et, à la cour du frère d'Alexandre, on se berça de la fatale illusion que l'héritier de Napoléon, laisserait impunément, à l'exemple de Louis XV, rayer

de la carte du monde, un état, clé de voûte de l'équilibre européen. Avant de se montrer dans l'arène, l'Angleterre attendait que ce débat entre deux communautés religieuses dégénérât en conflit politique. Fidèle à la devise égoïste de Venise, peu lui importait que des prêtres grecs ou latins officiassent dans l'église du Saint-Sépulcre, et que, sur le calvaire profané, les cendres de Godefroi de Bouillon fussent jetées aux vents. Cette réserve trompa le czar, et il espéra rallier l'Angleterre à sa cause, au prix de gratuites flatteries, de promesses mensongères, et surtout en réveillant sa haine nationale contre la France. L'Allemagne, avec raison, ne lui portait nul ombrage; les roitelets de la confédération germanique ne songeaient qu'à se raffermir sur leurs trônes, ébranlés par le souffle de la Révolution de Février. L'Autriche, clouée chez elle par ses principes de temporisation et par l'attitude chaque jour plus menaçante de la Lombardie, n'entraverait pas les desseins de son libérateur. A l'heure du démembrement de l'empire ottoman, n'osant disputer Constantinople, la part du lion, au dompteur de la Hongrie, elle se contentera des provinces Danubiennes. Si la Prusse revendique son lot de la curée, qu'importe? Frédéric et la czarine ne s'étaient-ils pas entendus à l'amiable, sur le cadavre de la Pologne? Ainsi, neutralité de l'Angleterre, complicité de l'Allemagne, impuissance de la France isolée; autant de chances de succès, escomptés dans les calculs de l'empereur Nicolas, mais autant de chimères.

Comment supposer, en effet, qu'en cette occasion solennelle, l'Angleterre trahirait les intérêts de son avenir? L'ennemi de sa souveraineté maritime, c'est la Russie, et non la France, la Russie, qui s'avance d'un pas sûr, du Caucase vers l'Himalaya, et s'apprête déjà à descendre sur le champ de bataille de l'Indostan, pour disputer aux conquérants Anglo-Saxons l'héritage des Mongols. L'Angleterre ignorait-elle que, maîtres du Bosphore, les Russes deviendraient infailliblement les arbitres de l'Europe? on comptait donc en vain sur son silence. Plus vainement encore, on espérait que la

France conspirerait par son inaction avec les spoliateurs de la Turquie. La question pendante à Constantinople, depuis la solution de l'affaire des Lieux Saints, n'était-elle pas pour elle une question de vie et de mort? Si les czars détrônent les sultans, les Barbares règnent sur la Méditerranée; leurs flottes sans rivales, naviguent le long de ses côtes; et, tôt ou tard, c'en est fait de notre puissance. Aussi la France, devra écarter ce danger suprême, quoïque lointain, fallut-il recommencer une lutte de vingt ans contre l'Europe coalisée. Si l'empereur Nicolas avait, à ce point, oublié les leçons de l'histoire, la prudente Allemagne s'en souvenait encore; et, à aucune condition, pourvu toutefois qu'on ne lui demandât pas de s'armer et surtout d'agir, elle n'aurait permis au czar d'allumer l'incendie de la guerre à ses portes. Et même, l'Occident tout entier, resterait-il témoin passif de la lutte prochaine, le czar, dans ses combinaisons faisait trop bon marché de la Turquie : on aurait dit, qu'à sa première sommation, les Osmanlis allaient décamper de l'Europe. Mais, dans son aveuglement, il se crut prédestiné à réaliser les prophéties du testament de son aïeul, et le 28 février 1853, le prince Menschikoff, débarquait à Constantinople, porteur des volontés de son maître.

Jamais cause plus injuste ne trouva plus brutal avocat. L'insolence lui réussissait à merveille. En 1829, il brouilla son pays avec la Perse, et la conquête d'un lambeau de l'Arménie fut le fruit de cette rupture, son œuvre. S'il traitait aujourd'hui le sultan comme autrefois le roi de Perse, on prévoyait l'issue de sa nouvelle mission. Dès le lendemain de son arrivée, il traversait les rues de Stamboul avec l'appareil d'un dominateur. Foulant aux pieds les usages traditionnels, à peine daigna-t-il honorer le grand-vizir d'une visite officielle, et il rompit en visière avec le ministre des affaires étrangères, par le refus formel de se présenter chez lui. Fuad-Effendi offensé, donna sa démission. Fier de ce succès, le prince redoubla de zèle. On l'applaudissait en secret de Saint-Pétersbourg; bientôt ses emportements

et ses exigences ne connurent plus de frein. Les difficultés dernières relatives aux Lieux-Saints venaient d'être aplanies, et, dans ces arrangements définitifs, la France n'avait reculé devant aucun sacrifice compatible avec son honneur. Que réclamait donc au Divan ce singulier négociateur ? Soit que l'armée russe du Pruth ne fût pas en mesure de saisir le gage des Principautés, soit que le messager impérial n'osât pousser le cynisme de la force, jusqu'à troubler, sans ménagements ni gradations, la paix du monde, on prononça d'abord vaguement le mot d'indemnités, comme si le sultan était tributaire de la Moscovie ; après, on lui proposa un traité secret contre ses alliés de l'Occident ; puis enfin, par un coup de théâtre, sans exemple dans les annales de la diplomatie civilisée, les clauses ténébreuses de ce traité ne tardèrent pas à se changer en une convention pour le maintien et l'extension des droits et priviléges de l'Eglise grecque. Le divan s'émut, et sur-le-champ donna l'alerte à Paris et à Londres. La Turquie subira-t-elle désormais la suzeraineté de la Russie ? Tels étaient les termes actuels de ce problème aux mille faces, qui, sous le nom de question d'Orient, forme le nœud gordien de la politique du dix-neuvième siècle. Les nouveaux représentants de l'Angleterre et de la France, lord Strafford de Recliffe et M. de Lacour, jugèrent ainsi la situation présente, telle que la créaient les nouvelles propositions du prince Menschikoff. Déchirant les voiles dont s'enveloppait le langage de l'ambassadeur russe, ils montrèrent au sultan le piége que cette convention tendait à sa faiblesse. On lui insinua que, si les démarches de la Russie dépassaient les bornes d'une pression morale, l'appui de la France et de l'Angleterre ne manquerait pas à la Turquie, en échange d'une réforme libérale, en faveur des raïas. Dans l'alternative de se brouiller avec le czar ou d'abdiquer sa souveraineté sur dix millions de ses sujets chrétiens, Abdul-Medjid convoqua au conseil le ban et l'arrière-ban des dignitaires de l'empire. Six conférences se succédèrent, pour opter entre la guerre et la tutelle des czars. Les cendres de

Soliman durent en tressaillir de honte. Cependant la Porte refusa de signer un engagement contraire au droit international, et qui, par la sanction du protectorat russe, sur les chrétiens de la Turquie, effacerait le principe de sa propre indépendance.

Peu de temps après cette réponse du gouvernement turc, le 21 mai, sourd aux conseils des puissances occidentales, le prince Menschikoff laissa tomber la guerre des plis de sa toge, et sortit de Constantinople avec sa suite et le pavillon de la Russie. Plus fier que du gain d'une bataille, il retourna avec hâte à la cour de Pétersbourg.

L'empereur Nicolas approuva, sans réserve, les actes de son envoyé, et, le 9 juin, le comte de Nesselrode écrivait à Rechid-Pacha que son maître considérait la réponse du Divan comme une insulte personnelle ; que, toutefois, plein de sollicitude pour le sultan, il l'exhortait à peser les conséquences d'un refus dont la responsabilité retomberait entière sur sa tête; que si, à l'expiration d'un délai de huit jours, les concessions stipulées par le prince Menschikoff, n'étaient pas accordées, les troupes russes envahiraient l'empire ottoman, non pour faire la guerre, mais pour obtenir, les armes à la main, les satisfactions que sa conscience et celle de ses peuples imposaient au représentant du culte grec le devoir d'exiger.

Cet ultimatum, chef-d'œuvre de la mauvaise foi et de la violence, équivalait à une déclaration de guerre. Les préparatifs militaires n'avaient pas, sans préméditation, coïncidé avec l'ouverture des négociations, et, le 3 juillet, le maréchal Paskewitch, par la prise de possession de la Moldavie, préludait au démembrement du *Malade*. Visiblement dupée par les intrigues du cabinet russe, tantôt prodigue de protestations, de patience et de modération, tantôt lui offrant de partager les dépouilles de gré à gré avec elle, l'Angleterre se sentit blessée dans son orgueil et n'hésita plus à se rapprocher de la France. Les deux gouvernements se tendirent la main, et leurs escadres, étonnées de voir leurs pavillons unis

pour défendre la même cause, surveillèrent, de la station de Béicos, le détroit de Constantinople, tandis que, par le concert de toutes les parties intéressées, et surtout à l'appel de l'Autriche, qui apercevait avec terreur l'horizon s'obscurcir autour de la Hongrie, un congrès trop tardif se réunissait à Vienne.

L'esprit de conciliation dicta plusieurs projets. Tous échouèrent parce qu'ils voulaient à la fois consacrer les prétentions de l'empereur Nicolas et sauvegarder les prérogatives du sultan. La Porte ne céda rien. Le torrent populaire l'entraînait dans les voies de la résistance. Le bruit de l'approche des Russes avait soulevé l'enthousiasme guerrier des Ottomans, et les cris de guerre des patriotes *aux turbans verts* retentissaient, menaçants, jusqu'au fond du sérail. Il ne restait donc plus autour de la quenouille des diplomates assemblés, que le dernier argument des peuples et des rois. En vain, dans l'entrevue d'Olmütz, l'empereur d'Autriche s'efforça-t-il de ramener le czar à des sentiments pacifiques.

Pendant ces conférences et ces pourparlers, la mer Noire devenait le théâtre d'un événement décisif. Le 30 novembre, l'amiral Nachimoff surprit l'escadre d'Hussein-pacha, à l'ancre, dans la rade de Sinope, et la somma de se rendre. A ce signal insultant, les navires turcs répondirent par les bordées de toutes leurs batteries. Supérieure en nombre, la flotte russe les foudroie et même bombarde sans merci la ville. Il était midi; une heure après le coucher du soleil, plusieurs quartiers de Sinope brûlaient, et le combat finissait aux lueurs de l'incendie sur terre et sur mer. Déjà huit bâtiments turcs ont sombré sous les coups des boulets ennemis. Le vaisseau-amiral lutte encore; mais désespérant, seul, de l'emporter, le capitan-pacha met le feu aux poudres et échappe au déshonneur d'amener son pavillon. Cette scène d'héroïsme termina dignement une défaite dont la marine ottomane peut s'enorgueillir. Le vainqueur regagna à pleines voiles le port de Sébastopol. Il traînait derrière lui, à la remorque, plusieurs vaisseaux avariés et sans mâture. A en juger par

la précipitation de sa retraite, on l'aurait cru poursuivi par les remords d'un succès chèrement acheté et surtout usurpé sur le droit des gens, car les manœuvres de l'armée du Pruth n'avaient pas ouvert officiellement les hostilités, et la chancellerie russe publiait encore que par l'invasion, sans coup-férir, des Principautés, on se proposait uniquement d'intimider le sultan et de le contraindre enfin à rendre justice aux chrétiens de son empire.

Après une paix de quarante ans, le désastre de Sinope et le débordement chaque jour croissant de l'armée russe sur les provinces du Danube, furent pour l'Europe le signal de la guerre. Alors que les autres états de l'Allemagne se demandaient avec anxiété par quels moyens on apaiserait l'orage, l'Autriche s'érigea bravement en médiatrice. Plus clairvoyantes, la France et l'Angleterre coururent au secours de la Turquie et réparèrent ainsi l'ingratitude de l'Occident, vis-à-vis de ces infidèles qui protestèrent seuls au nom de la Pologne expirante, tandis que la chrétienté laissait avec indifférence consommer le crime du dix-huitième siècle. En signant leur convention d'alliance, elles donnaient au monde le spectacle de deux peuples qui, par une profonde intelligence de leurs intérêts, oubliaient leurs rivalités pour la défense du droit et la protection du faible. Puisse leur exemple inaugurer le règne de la raison dans la politique internationale!

Dès les premiers jours de l'année 1854, les flottes alliées, en masse, forcèrent les Dardanelles et le Bosphore, ces portes modernes du temple de Janus. Trois mois plus tard, le 31 avril, elles détruisirent le port militaire d'Odessa et vengèrent ainsi, du même coup, la trahison de Sinope et un outrage fait au pavillon parlementaire. Effrayés par cet acte d'énergie, les vaisseaux russes, depuis ce jour, se barricadèrent dans les rades de la Crimée et abandonnèrent à l'ennemi la souveraineté de cette mer Noire, que l'empereur Nicolas, dans ses rêves d'ambition, aimait à transformer en bassin de la marine russe. Aussi, jusqu'au moment où les

ennemis en présence se heurtèrent, on se borna au blocus et à l'exploration du littoral.

La France et l'Angleterre luttèrent à qui la première mettrait son armée en ligne. Avant la fin de l'hiver, et de toutes parts, des flots de soldats descendaient vers les ports de la Méditerrannée, impatients de s'embarquer pour ces contrées de l'Orient, où brillait l'étoile longtemps éclipsée de la gloire. Le temps pressait, d'ailleurs; les nouvelles quotidiennes des bords du Danube répandaient l'alarme en Europe. Les Russes, remontant le fleuve, préparaient l'investissement de Silistrie. Omer-Pacha, par nécessité stratégique, se retirait de la Dobrutschka, où il s'était d'abord porté au devant de l'aile gauche de l'ennemi, et se retranchait dans son camp de Schumla. La renommée grossissait fabuleusement les forces des envahisseurs, et l'on craignait que les renforts des alliés n'arrivassent pas assez vite pour arrêter, au pied des Balkans, Paskewitch victorieux. Déjà la première division voguait vers Gallipoli. Le reste du corps expéditionnaire marchait, au pas de course, sur les routes de France. Ma batterie, bientôt désignée pour l'honneur du combat, arriva avec l'avant-garde de l'artillerie, à Marseille, et, le lendemain, mit à la voile à bord de l'*Héloïse*, en compagnie d'élèves bachi-bouzoucks, dont les querelles gâtèrent d'abord le voyage. La traversée, avril aidant, fut trop rapide. Nous saluâmes de loin à regret, Messine et la campagne verdoyante de la Sicile que les poëtes ont chantés, à l'égal de l'Eden. Une quarantaine sévère nous défendit de descendre au Pirée et de voir Athènes. Puis la vapeur nous emporta à travers l'Archipel, parmi les corbeilles d'îles, belles des souvenirs de la Grèce antique. A peine le temps d'une méditation, et déjà l'on apercevait, sur la côte d'Asie, le tumulus d'Achille, les champs où fut Troie, les ruines d'Abydos! Déjà nous remontions les Dardanelles. Les châteaux, sentinelles avancées de Constantinople, se dessinaient à l'horizon; nous touchions à la rade de Gallipoli.

Le bruit des armes retentissait alors dans la presqu'-

île de Gallipoli, choisie pour la base des premières opérations des alliés. Au delà de la ville, sur les hauteurs de Boulahir, bivouaquaient les premières troupes; et les soldats, la pioche à la main, se hâtaient de fortifier la gorge de cette place d'armes naturelle, d'où l'armée, suivant les éventualités, devait se rembarquer, se porter en avant au secours de Constantinople. L'industrie des nouveaux arrivés ne se bornait pas à des ouvrages de défense. Ces émules des légionnaires romains travaillaient à assainir le bouge, seconde cité de l'empire ottoman, où croupissaient un troupeau de Turcs et de chiens pêle-mêle. On creusa des ruisseaux pour l'écoulement des eaux stagnantes. Les rues principales rampaient étroites et mal pavées, le long de la montagne, à travers des fumiers, par des escarpements tels que seuls les chevaux du pays les savaient franchir sans broncher. On les nivela; les quais furent élargis à coups de hache. La sécurité et la salubrité des défenseurs de la Turquie l'ordonnaient ainsi! Les indigènes, après le coucher du soleil, se barricadaient dans leurs maisons de bois et ne se souciaient nullement du dehors. Si, par hasard, leurs affaires les obligeaient à une course nocturne, ils s'armaient d'une lanterne, d'un poignard, et s'aventuraient dans le coupe-gorge des ruelles, à la grâce d'Allah, en marmottant leurs patenôtres. Peu leur importait aussi que le fumier s'amoncelât à leurs portes! Pour détruire ces foyers d'infection, ils ne donneraient pas une bouffée de leur tchibouck, et notre ardeur à purifier la ville excitait leur étonnement et leur mépris. Les épidémies sont familières au pays et n'altèrent pas la sérénité de leur fatalisme. Le choléra sévit-il, qu'y faire? Mahomet le veut. Aussi, sans encombre de leur part, nous serions entrés dans le port; mais les autorités françaises nous soumirent à une visite de santé minutieuse. Tout le monde à bord, hommes et chevaux, se portait à merveille; on nous laissa passer, et nous relâchâmes, en attendant d'être fixés sur notre destination.

Peu de jours auparavant, le maréchal Saint-Arnaud

arrivait de Varna. Là, s'était tenue entre les généraux en chef des alliés une conférence qui décida, peut-être, du salut de l'empire turc. Le seraskier et le capitan-pacha, sur les instances du maréchal, avaient secoué leur indolence visirielle et assistaient au conseil. Omer-Pacha, avec l'éloquence de l'énergie et le feu que la langue italienne prête à la passion, exposa les dangers du présent et les moyens, selon lui, de les conjurer. Depuis peu, attaquée par les Russes, maîtres aux alentours de la place, des deux rives du Danube, Silistrie succomberait devant les rigueurs du blocus, et non pas sous les coups des assiégeants; cette supposition serait une injure à ses soldats, les premiers défenseurs de murailles du monde. Cependant tout espoir ne périssait pas avec Silistrie, et le *serdar*, de son camp retranché de Schumla, se flattait de fermer à l'ennemi les chemins de la Roumélie; si, pour cette tâche, la garnison de Schumla, forte de quarante-cinq mille vétérans, ne suffit pas, les postes d'avant-garde disséminés le long du fleuve, de Varna à Kalafat et à Kidlin, la rallieront à temps, et il opposera alors à Paskewitch, un rempart de cent quatre mille combattants environ, avec cent quatre-vingts canons. Evaluant aussi les forces des Russes, le chef turc affirma que, de jour en jour, les renforts grossissaient l'armée d'investissement autour de Silistrie, que cette armée compterait bientôt cent trente mille baïonnettes et pourrait, avant deux mois, s'élever à deux cent mille. Mais qu'importe le nombre? Que les alliés, au lieu de garder une défensive désormais inutile, accourent de Gallipoli et lui donnent la main. Avec leur appui, on n'arrêtera pas seulement les envahisseurs, on les chassera au delà du Pruth.

Tandis qu'un interprète traduisait aux ministres du sultan les paroles enflammées d'Omer-Pacha, le maréchal, attentif, les commentait à lord Raglan, puis il se recueillait, dans le silence de la méditation, pour saisir la vérité sous les inspirations de l'orgueil et les exagérations de la confiance. Par son avis, le conseil se transporta au quartier-général de Schumla, d'où l'on ju-

gerait mieux la gravité des conjonctures. Ils délibéraient en plein vent, étudiant les lieux, sondant les ressources et les plaies de l'armée turque, quand un courrier de Silistrie vint au camp à franc-étrier, et remit au seraskier, consterné, des dépêches qui réalisaient en partie les prévisions d'Omer-Pacha. L'ennemi resserrait de plus en plus la ville, et bombardait ses murs sans relâche. Déjà le parapet du côté du Danube, ruiné, ouvrait une brèche aux colonnes d'assaut. Aussitôt le maréchal convoqua ses pairs sous la tente, et, d'accord avec le chef anglais, il promit à Omer-pacha de le soutenir le plus promptement possible, et de concentrer, dans ce but, autour de Varna, sans retard, toutes leurs troupes disponibles.

La nouvelle de l'intervention prochaine des alliés vola jusqu'à Silistrie et ranima le courage de la garnison. Le maréchal regagna Gallipoli, de toute la vitesse du *Berthollet*, tandis que lord Raglan retournait à Scutari, au bivouac des divisions anglaises, l'un et l'autre, jaloux de tenir parole à la Turquie. Mais pour remplir les engagements de Schumla, quels obstacles à vaincre! Et, d'abord, les bâtiments de transport manquaient. Le chef français avait supplié le ministre de la marine de lui venir en aide, par un *sublime effort* : l'Etat nolisait, à grands prix des navires du commerce et n'en trouvait pas à volonté. Le capitan-pacha avait bien promis le concours d'une flottille égyptienne; mais pouvait-on se fier sur un gouvernement dont les ressorts usés ne fonctionnaient plus. Pas d'argent au trésor, le vide dans les magasins de Constantinople; la disette ne dispersera-t-elle pas l'armée du Danube, avant que les alliés la secourent? Ce doute assombrissait l'avenir aux yeux du maréchal, toutefois sans l'abattre, et il maîtrisait les premières souffrances d'un mal sans pardon, pour triompher de l'impuissance et de l'inertie de la Porte. Les ministres du sultan sortiront de l'ornière, devrait-il lui-même s'atteler au char! Le succès de l'œuvre commune est à ce prix. Le temps presse : on apprend que les Russes ont tenté, coup sur coup, deux attaques contre

Silistrie, infructueuses, il est vrai; mais le blocus l'enveloppe de tous côtés, et Omer-Pacha désespère de la dégager, peut-être même de la ravitailler. Dans ces circonstances le généralissime français calcule ses moyens d'action immédiats, et rassemble les fractions de sa petite armée. Décidément l'organisation des services administratifs est encore trop imparfaite pour que l'industrie du soldat supplée à leur insuffisance. Sans ressources, comment se porter à Varna, vite et en masse? Il faut réduire les proportions de la diversion, convenue hier sous la tente d'Omer-Pacha. Du moins on montrait ainsi aux défenseurs du Danube, sans délai, avant la chute probable de Silistrie, les aigles de notre avant-garde, on s'acquittait de la promesse jurée, dans les limites du possible. On prouvait aux Turcs que les alliés veillaient avec sollicitude sur leur capitale, et, peut-être l'ennemi, inquiet des premiers mouvements des anglo-français n'oserait pas dépasser la ligne des Balkans. Moins prêt à l'action que son collègue, lord Raglan accepta ce sacrifice à la nécessité, sans en éprouver les regrets qui minaient en secret la vie du maréchal.

Celui-ci, les ordres pour se préparer à lever le camp de Gallipoli, une fois donnés, courut à Constantinople et demanda audience au sultan. Abdul-Médjid, estimait profondément le guerrier qui avait mission de sauver la Turquie. Le lendemain de son arrivée, il lui avait envoyé à sa résidence de Yeni-Keüi, un présent de six chevaux harnachés; et depuis lors, toutes les fois que la maréchale assistait aux revues du Champ de Mars, sa hautesse s'empressait de la saluer, à la stupéfaction des Osmanlis. Aussi reçut-il avec joie dans son palais, le député militaire de la France. Pendant que le maréchal parlait des victoires prochaines, un rayon d'espoir éclaira le visage du monarque glacé, avant l'âge, par les soucis du trône et les voluptés du sérail. Il répondit qu'il avait foi dans ses alliés et en Dieu, signa sur-le-champ un emprunt, pour parer aux premières dépenses de la guerre, et ordonna de mettre toutes les ressources

de l'empire à la disposition du chef français. Enhardi par l'assentiment du souverain, le maréchal visita tour à tour ses ministres et fouetta leur zèle, en leur persuadant que bientôt les Russes menaceraient Stamboul ou seraient repoussés de la frontière, selon qu'on seconderait Omer-Pacha ou qu'on l'abandonnerait à sa fortune. Il ne se contenta pas de prêcher du geste et de la voix, dans ce désert du sérail, et il envoya au bivouac de Schumla des médecins chargés de réformer l'installation de ces hôpitaux turcs, où blessés et cholériques, confondus et sans secours, imploraient la mort. La vue de ces charniers humains avait fait saigner le cœur du maréchal, lors de sa visite à Omer-Pacha, et il s'était juré d'améliorer le sort de ces soldats du Danube, sobres, vaillants, sans solde, presque nus, qui, en récompense de leur dévouement, méritaient bien de trouver, à l'ambulance, un abri, un lit et les soins d'un infirmier.

L'exemple du maréchal, surtout l'imminence du danger, arrachèrent le séraskier à son apathie, et il exauça tout d'abord le vœu le plus vif du représentant de la France, en assurant les approvisionnements de l'armée du Danube. Puis, en vue de l'avenir il garnit les greniers de la guerre et créa des réserves. Les établissements de l'artillerie se ranimèrent, et les patriotes turcs murmurèrent de voir des ouvriers français travailler dans les arsenaux de Stamboul, tandis que des officiers mécréants y dictaient la loi. Par leurs soins on rajeunit des affûts dont les formes primitives auraient fait sourire de pitié notre patriarche Valière; des mortiers monstrueux, peut-être contemporains du siége de Rhodes, et, qui plus tard, devaient s'attirer une funèbre réputation, devant Sébastopol, furent tirés de la poussière des magasins. On fabriqua par tonnes, cette poudre turque, le désespoir futur de nos canonniers, qui la surnommèrent la poudre du sérail.

Pressé aussi par les exhortations du maréchal, glorieux boute-en-train de la défense, le capitan-pacha lutta d'activité avec le ministre de la guerre. Le som-

meil cessa dans les chantiers de la marine, et l'on s'ingénia à réparer le désastre de Sinope. Le maréchal, satisfait, entraîna à Gallipoli le chef de l'amirauté ottomane, et se fit céder par lui, afin d'éviter les retards, les bâtiments de transport promis. Il comptait sur eux plus que jamais; car, pendant qu'il mettait tout en branle à Constantinople, la fatalité semblait le condamner à l'inaction. Les apprêts de l'expédition avançaient avec une lenteur que tout conspirait à accroître. Les vents contraires retenaient notre escadre à voiles à l'entrée des Dardanelles, et le succès était compromis, si l'attitude de la flotte russe avait empêché les frégates à vapeur de jouer le rôle de remorqueurs.

Dans les rares heures de loisir que les perplexités du commandement lui laissaient, le maréchal méditait sur l'avenir de la guerre. Dans le cas où Silistrie prolongerait longtemps encore sa résistance, il se demandait quel parti prendrait Paskewitch, et ce qu'il conviendrait aux alliés de faire. Décimés par les maladies, dans une plaine marécageuse, les Russes, avant les chaleurs de la canicule, lèveront peut-être un siége où ils s'épuisent en vains efforts. Le maréchal s'arrêtait à cette hypothèse; alors poursuivra-t-on l'ennemi sur le Pruth? Mais il n'acceptera la bataille que dans les conditions les plus favorables à la victoire. Vaincu, il ira nous braver dans les places fortes qui hérissent la Bessarabie. Pour nous, au contraire, les conséquences d'une défaite ne seraient-elles pas incalculables, au cœur d'une province ennemie, dont toutes les richesses seraient infailliblement livrées aux flammes, et où, pour vivre, il ne faudrait compter que sur nos convois? Si, après l'évacuation des principautés, au lieu de guerroyer dans ce pays qui fut fatal à Charles XII, on transportait ailleurs le théâtre de la guerre; si l'on portait à la Russie un coup digne de la grandeur des nations alliées. Mais où trouver le défaut de la cuirasse du colosse du nord? Odessa n'est qu'un port marchand déjà maltraité par nos flottes; Pérécop, de l'avis des marins, est inabordable et pestilentiel. En parcourant la côte de la Russie méri-

dionale le maréchal fixait souvent, au sud de la Crimée, une ville que les czars n'avaient pas sans raison, enveloppée de mystères aux regards de l'étranger, une ville où, suivant le dire des voyageurs, les successeurs de Pierre le Grand entassaient, depuis plus d'un demi-siècle, des armes pour la conquête de Constantinople. Par la destruction de Sébastopol, ne frapperait-on pas au cœur la puissance russe dans la mer Noire? Mais, à la conférence de Varna, Omer-Pacha avait déclaré que soixante-quinze mille hommes, au moins, défendaient le midi de la Crimée. En outre, l'amiral Hamelin avait récemment exploré le littoral de la Péninsule; d'après son rapport, d'accord avec les données d'Omer-Pacha, quatre-vingt mille Russes gardaient les abords de Sébastopol, et au premier signal, l'armée de Circassie pouvait envoyer des renforts par la mer d'Azoff. L'amiral ne croyait pas à la possibilité d'une descente en Crimée, car, dans toute son étendue, des falaises protégeaient la plage; et parviendrait-on à s'emparer du point le plus vulnérable de la côte, pareille témérité échouerait, selon lui. Partout l'organisation de la défense permettait aux Russes de nous opposer des forces supérieures. Sur les mamelons du rivage, il avait partout distingué des vedettes aux aguets, et des sémaphores, dont les rapides signaux indiqueraient, d'après les évolutions de l'armée navale, le point de ralliement aux troupes ennemies disséminées à proximité. Ces renseignements recueillis à Varna, de la bouche de son collègue, s'étaient gravés dans l'esprit du maréchal, et au milieu des nuits d'insomnie qui précédèrent le départ de Gallipoli, il les discutait avec lui-même et recherchait, courbé sur l'atlas, si le poids de la responsabilité qui incomberait à la marine, en cas d'un débarquement de vive force, n'avait pas dicté en partie l'opinion de l'amiral. Toutefois, sans partager toutes les appréhensions du chef de la flotte, il ne se dissimulait pas les difficultés et les écueils d'une entreprise, telle qu'un coup de main sur Sébastopol, et convenait déjà, avec la sûreté de jugement propre aux grands capitaines, que cette expédition coûterait aux

alliés les efforts d'une campagne entière. Mais le jour n'était pas venu de mûrir ce projet favori. Il fallait d'abord délivrer Silistrie, s'il en était temps encore, et une fois Silistrie débloquée, qui pouvait prévoir jusques à quand les manœuvres équivoques de l'Autriche nous enchaîneraient sur les bords du Danube?

Cependant les navires, chargés de soldats, de chevaux, de la fortune de la guerre, avaient, à la remorque, remonté les Dardanelles, et leur foule encombrait déjà la rade de Gallipoli. Un à un, les obstacles s'aplanissaient. Bataillons de guerre, intendance, parcs, dépôts, réserves, en moins d'un mois, la persévérance du maréchal avait réuni en faisceau tous ces éléments. Sa petite armée, prête à marcher, frémissait sous les armes. Il la passa en revue, le 27 mai, harangua ses soldats, la plupart bronzés par le soleil d'Afrique, naguère conquérants de la Kabylie, sous ses ordres, leur promit la victoire, pleura de joie, pendant le défilé, et maudit hautement la mutinerie de la Grèce, qui retenait à Athènes la division du général Forey.

En ce moment, tout s'agitait aussi, pour le départ, dans le camp anglais; lord Raglan, jaloux d'être en mesure, à l'heure convenue, avait eu à lutter contre les problèmes du même ordre que ceux qui exerçaient le génie du maréchal. Peut-être même enviait-il les embarras de son confrère. La pénurie des moyens de transport ne paralysait pas ses mouvements, puisqu'une escadre de bateaux de commerce lui avait été exclusivement affectée; mais, par les vices de l'administration de la guerre, les choses les plus indispensables ne lui parvenaient que par lambeaux de Londres et de Woolwitch. De plus, l'opinion publique, surexcitée, trouvait un écho malveillant dans les journaux et au parlement. Du haut de la tribune de Westminster, les avocats de l'Opposition, faisant abstraction des lenteurs dont l'éloignement de la mère-patrie imposait la loi, s'étonnaient que les alliés n'eussent pas déjà abordé l'ennemi, et traitaient, pour ainsi dire, lord Raglan de Fabius. Autour de lui, les officiers-généraux brûlaient de répondre

aux vœux irréfléchis des orateurs et des bourgeois de la Cité. Il dut résister aux entraînements de son état-major, balancé entre la crainte de trahir les espérances que son nom inspirait à l'Angleterre, et le danger de confier au hasard l'issue d'opérations trop précipitées. Lorsqu'au lendemain de l'entrevue de Schumla, il fallut se borner, devant l'insuffisance des moyens, au rôle modeste d'auxiliaires d'Omer-Pacha, en envoyant simplement à son aide nos têtes de colonne, au lieu de conduire au combat l'ensemble de troupes alliées, il trembla de déplaire à son pays. Afin de le décharger de toute responsabilité, le maréchal, en ami généreux, écrivit aux Tuileries que l'adoption du plan de campagne modifié, était surtout dû à son avis personnel, et qu'il n'avait nullement hésité à agir ainsi, devant l'impossibilité absolue que l'état des choses créait pour lui à Gallipoli, à Scutari pour lord Raglan.

Le 28 mai, l'armée anglo-française s'ébranla. La division du prince Napoléon prit la route de Rodosto, le long de la mer de Marmara, et au delà de Rodosto, se fraya un chemin jusqu'à Constantinople, d'où l'escadre de l'amiral Bruat, une fois libre, devait la tranporter au rendez-vous de Varna. Le général Bosquet à la tête de la 2e division, rassemblée au camp des Eaux-douces, marcha par la Roumélie, vers les défilés des Balkans. La division de cavalerie, aux ordres du général Morris, se dirigea sur Andrinople, tandis que, sous le commandement du général Canrobert, la 1re division montait à bord des vaisseaux. La 4e division, en quittant la Grèce, devait suivre la trace de la division Bosquet. En même temps, sir Georges Brown s'embarquait à Scutari avec la 1re division anglaise.

Ce mouvement simultané vers Varna, en partie par voie de terre, en partie par la mer, semblait parer à toutes les éventualités de la situation. Par le calcul des probabilités, la stratégie est fille des mathématiques. Or, l'héroïsme de la garnison de Silistrie et la fermeté d'Omer-Pacha autorisaient à admettre que les Turcs, stimulés par la certitude de secours prochains, arrête-

raient assez longtemps l'ennemi sur le Danube, pour permettre aux alliés d'établir leur ligne de bataille derrière les Balkans, leur droite à Varna et à Bourgas, leur centre appuyé à Aïdos, et leur gauche vers Tomboli, se reliant à Andrinople. Ainsi à cheval sur le chemin de Constantinople, on attendait Paskewitch de pied ferme ; on le refoulait, du côté de Schumla, et là s'engageait une bataille décisive. En cas d'échec, en cas d'un soulèvement, supposition possible dans un pays dévoué à la politique russe, on se concentrait par un changement de front, vers la mer, à Bourgas, où une commission militaire avait préparé d'avance une base d'opérations ; et, là, on occupait une position défensive analogue à celle de la presqu'île de Gallipoli. Enfin si, au delà de toutes les prévisions, Silistrie ne cédait pas de longtemps, l'armée alliée franchissait alors les Balkans et prouvait aux Turcs que les engagements pris à Schumla n'étaient pas un leurre.

Notre navire suivit à distance la division Canrobert. Nous admirâmes, en jetant l'ancre pour un jour, près de la tour de Léandre, le panorama splendide de Stamboul, inondé de la lumière du crépuscule. Ce fut de trop courts instants de plaisir ! Le lendemain matin nous entrâmes dans le Bosphore, et le canal étant encombré, les merveilles de la nature orientale défilèrent lentement devant nos yeux. La nuit nous surprit dans la mer Noire. L'Euxin, épouvantail des marins, nous parut meilleur que sa réputation ; car, après une navigation aussi prompte que tranquille, le navire était en vue de Varna, et attendait au mouillage, vers l'extrémité de la rade, que l'escadre fut repartie.

LIVRE III.

VARNA.

Le 20 juin fut choisi pour le jour du débarquement. La batterie, sitôt à terre, alla bivouaquer dans le voisinage du parc de campagne. Je reçus l'ordre de présider au déchargement du matériel et de nos bagages; triste corvée de début! Nous restâmes huit heures, sans désemparer, les jambes dans le sable de la plage, par une température de quarante degrés, criant, altérés et à jeun. La poésie de la guerre me produisit alors, pour la première fois, l'effet d'une mystification! et la nuit close, je gagnai le camp avec mes travailleurs harassés. Un simple biscuit apaisa notre faim. Je dressai ma tente au hasard; mon lit s'était perdu dans la bagarre, et, allongé sur les planches d'une cantine, je passai ma première nuit de bivouac. Mille insectes dont j'avais usurpé la place, me bourdonnaient aux oreilles ou bruissaient sous l'herbe. D'autres se posaient sur ma figure; indigné de leur sans façon, j'engageai avec ces premiers ennemis, une lutte à outrance; mais la fatigue trahit bientôt mes forces, et je me livrai, endormi, à leur colère. Par bonheur, un rêve s'envola par la porte d'or pour charmer mon repos. Redevenu enfant, je m'ébattais à la maison, sous les yeux de ma mère souriante. Hélas! au réveil, j'avais les côtes meurtries, les mains et le visage en sang, et je me trouvais transporté sur le théâtre des événements qui tenaient l'Europe attentive, à quelques

lieues de Silistrie, sous les remparts de Varna, en face de la porte d'Ibrahim.

Bâtie entre les derniers contreforts des Balkans, à l'embouchure d'une rivière qui se jette dans les eaux marécageuses d'un lac salé et porte le nom de la ville, Varna offre, vue de la mer, le plus attrayant coup d'œil, avec ses maisons aux toits verts et aux murs peints, avec ses jardins fleuris et ses fluets minarets. Toutes les villes turques, riveraines de la mer, ressemblent à ces fruits pestiférés, mais aux couleurs vermeilles, que produisent, dit-on, aux bords du lac Asphaltite, les cendres de Sodome et de Gomorre. De près, les rues tortueuses, sales et étroites de Varna, rivalisent avec celles de Gallipoli. L'air y est plus étouffé, car une enceinte de bastions l'enveloppe. Faces et courtines sont percées d'une profusion d'embrasures de canon, dont les unes regardent le rivage et les autres menacent la campagne. Un fossé peu large, quelques ouvrages avancés et un mur crénelé, du côté de la rade, complètent ce système de fortifications, le plus parfait qui existe dans l'empire turc; car il est l'œuvre d'ingénieurs étrangers. Les environs de la place sont à peu près frais et verts; des pâturages où maigrissent des troupeaux de buffles et de bœufs, des vignes dont les raisins n'atteignent pas la maturité. Ça et là des vergers, des *yalis* aux blanches façades, s'étagent sur un plateau incliné vers la mer, qui vient mourir au pied des glacis de la ville, et dont les dernières ondulations montent jusqu'au sommet de la montagne.

C'est au faîte de ce plateau, sur les hauteurs de Franca, entre des bois et des escarpements du rivage, que la division Canrobert s'établit, à cheval sur une des routes que l'ennemi, s'il battait Omer-Pacha, devait probablement suivre. Les Anglais, à l'aile gauche, surveillaient les gorges de la Bulgarie.

L'arrivée des alliés eut, sur le Danube, un retentissement inexprimable. La garnison de Silistrie accueillit cette nouvelle avec la joie d'une armée agonisante, que l'espoir n'a pourtant pas abandonné. Les défenseurs des

forts Arab-Tabia et Gulanti-Tabia, boulevards de la place, se faisaient tuer, en héros, sur la brêche, un à un. Les Russes redoublaient de fureur. Dans la nuit du 19 mai, pendant que les alliés se mettaient en marche, de Gallipoli, plusieurs colonnes d'infanterie, profondes, brûlant de venger leurs précédents échecs, s'étaient jetés sur ces redoutes, en avaient franchi les palissades, et escaladé le parapet, sous une grêle de mitraille. Déjà, les assaillants débordaient par les embrasures des batteries; mais les Ottomans avaient victorieusement, à la baïonnette, repoussé ce choc. Cet avantage, toutefois, leur avait coûté plus cher qu'à l'ennemi; en effet, les vides de leurs rangs ne se comblaient pas, et il était aisé de prévoir qu'avant peu, cette vaillante troupe de Silistrie, décimée par le feu, la faim et les maladies, se réduirait à des cadavres. Omer-Pacha, de Schumla, témoin de ses efforts, épiait, toujours en vain, l'occasion de briser le réseau, qui, de plus en plus, étreignait la ville. De son côté, le maréchal Paskewitch ne s'abusait pas sur les chances de l'avenir. Ses tentatives d'assaut réitérées et jusqu'alors inutiles ne le décourageaient pas. Mais, trente lieues à peine le séparaient de Varna, et la proximité de l'avant-garde anglo-française l'inquiétait visiblement, plus encore que l'approche des chaleurs. En prévision d'une attaque des alliés, il accumulait des travaux défensifs sur la rive droite du Danube et se privait ainsi de bras et d'instruments de siége, qui, employés contre la ville, auraient avancé l'heure de sa chute.

Du camp, nous prêtions l'oreille avec anxiété à tous les bruits du dehors, comme si l'on avait pu entendre le canon de Silistrie, et que le boute-selle du combat fut sur le point de sonner. Chaque jour, les vaisseaux, avec une rapidité miraculeuse, versaient sur la plage de nouveaux régiments, tous enflammés d'ardeur. Les marins semblaient se disputer l'honneur de hâter la marche de nos aigles. Ils s'acquittèrent de leur mission, avec un dévouement et un succès, qui, à défaut des titres de guerre, leur vaudraient leur large part de gloire.

Le maréchal remercia la flotte de ses services, au nom de la France et de l'armée. Par ce concours, avant la fin de juin, la division du prince Napoléon était rassemblée à Varna, et la quatrième division voguait déjà pour nous rejoindre. Cependant le général Bosquet débouchait des Balkans et n'était plus qu'à quelques journées de la passerelle du Kamtchick, la primeur du travail de nos pontonniers. Les bataillons anglais débarquaient en foule. Bientôt les alliés compteront soixante-dix mille combattants.

Or, il importait de se rallier, au pas de course. Omer-Pacha annonçait que les Russes concentraient des troupes sans cesse croissantes, autour de Silistrie, et qu'il était désormais obligé de renoncer à la diversion projetée en faveur de cette ville. C'en était donc fait de la gardienne du Danube! Le 24 juin, ouverture du bombardement suprême; le feu des assiégeants ne cessa pas jusqu'au soir. Les colonnes d'assaut se rangeaient en bataille; les Turcs se préparaient à leur dernier jour, bien déterminés à s'ensevelir sous les décombres de leur citadelle plutôt que de capituler. Mais ce déploiement de toutes les forces vives de l'attaque n'était qu'un appareil de théâtre, destiné à dissimuler un dessein imprévu de l'ennemi. Pendant la nuit, en effet, les Russes détruisirent leurs lignes de la rive droite, replièrent les ponts; et, au point du jour, ils avaient levé le blocus de Silistrie.

Tandis que les restes de la garnison triomphante, remerciaient Dieu de leur délivrance, la consternation régnait au quartier-général des alliés. A peine le maréchal touchait-il cette terre, où il espérait enfin livrer bataille et s'illustrer, qu'il apprend la retraite des Russes. La perte de Silistrie ne l'aurait pas frappé d'un coup plus rude. « Paskewitch me vole en se sauvant », dit-il au messager d'Omer-Pacha qui lui transmit la nouvelle; et ce cri d'orgueil trahissait l'amertume des regrets d'un général en chef, qui sent la victoire lui échapper au moment où il croit la tenir. Son visage de glace se voila de tristesse; il s'inquiétait avec raison; l'inaction le

tourmentait à Gallipoli; pour l'éviter, son armée venait de parcourir cent lieues, au pas de charge; et ce spectre de l'inaction se dressait encore devant lui avec plus d'horreur, car les chaleurs de l'été tarissaient déjà les fontaines et présageaient l'invasion des épidémies; car la France et l'Europe étaient plus que jamais livrées aux perplexités de l'attente; car, de Boulogne, le corps expéditionnaire de la Baltique partait, pour conquérir les premiers lauriers de la guerre; car, enfin, aucune issue ne se présentait pour sortir de l'impasse où la fuite des Russes fourvoyait les alliés, où les fluctuations de la politique autrichienne semblaient devoir les retenir sans fin.

Le mouvement rétrograde de Paskewitch, exécuté, au risque d'aflaiblir le moral de ses troupes, quand Silistrie épuisée allait tomber, présentait une énigme stratégique dont les exigences du moment ne pouvaient donner la clef. De Varna, les alliés ne menaçaient pas de couper aux Russes le chemin du Pruth. La présence du baron de Hess, à Bucharest, faisait-elle craindre une coalition de l'Autriche avec les puissances occidentales? Au contraire, le cabinet de Vienne traînait les choses en longueur, dans l'espoir de maîtriser, par la tactique de ses savantes indécisions, un incendie allumé sur les frontières de la Hongrie et de la Pologne. Le czar lisait au fond des pensées du ministère autrichien. Or, devant l'évidence des difficultés qui, de jour en jour, grandissaient autour de lui, voulait-il conjurer la tempête? Se résignait-il à l'évacuation des Principautés, et au prix de cette gratuite concession, comptait-il sur la médiation de l'empereur François, sur la condescendance de la France et de l'Angleterre? Un ordre formel de Pétersbourg aurait alors conduit Paskewitch à battre en retraite avant l'heure; à défaut de cet ordre, devait-on s'étonner que ce vieillard expérimenté renonçât, avec honneur, à la prise de Silistrie, plutôt que de séjourner plus longtemps dans un pays, où la peste aurait, avant la fin de la saison, dévoré son armée? Plût au ciel que le maréchal Saint-Arnaud eût attribué

la manœuvre des Russes, uniquement à la terreur des marais de la Dobrutschka !

Ces explications ne consolaient pas le chef français d'un fait qui avait presque, à ses yeux, la portée d'un échec. A Varna, nous ne tardâmes pas à en éprouver le contre-coup. On ne devisait plus, au bivouac, que sur les lenteurs interminables de la guerre ; et le découragement germait dans les cœurs, à la veille des plus cruelles épreuves que la fortune puisse infliger à une armée, les épreuves sans l'auréole de la gloire. En effet, le choléra s'avançait à pas de géant, et ses ravages désolaient Malte, le Pirée, Gallipoli, Constantinople. Par un vague instinct du danger, l'armée demandait hautement de marcher à l'ennemi. Plus que nous tous, le maréchal voulait agir, et il modérait notre ardeur, parce que l'enchaînement fatal des circonstances le condamnait à attendre encore. Afin de ne pas afficher ses craintes de l'avenir, le genéral en chef avait repris son masque d'apparat. Il passa la revue des derniers-venus, et plus que jamais parla de combats prochains, de victoires. Mais, à l'approche du fléau qui s'annonçait dans les camps par des malaises précurseurs, il tenait sans cesse conseil, la nuit avec lui-même, le jour avec les amiraux et ses divisionnaires, et cherchait avec eux une prompte solution pour la campagne à ouvrir.

Cependant, par des reconnaissances de cavalerie et des espions, il observait lès Russes. Ceux-ci se massaient vers Calarah, et tenaient les Turcs sur le qui-vive, en escarmouchant le long de la rive gauche du Danube, entre Guirgewo et Tourtoukoï. De son côté, Omer-Pacha ne s'endormait pas sur les exploits de Silistrie. Il avait visité le maréchal, le lendemain de la levée du siége. Une revue générale avait eu lieu en son honneur ; et cette parade fut une leçon pour ce réformateur militaire de la Turquie. De retour au camp du Danube, il prit l'offensive.

Le 7 juillet, un de ses lieutenants, Hassan-Halik-Pacha, sous la protection de la citadelle de Routs-

chouch, descendit dans l'île de Kama, occupée par les Russes. La lutte s'engagea. Après une boucherie de dix heures, l'ennemi lâcha pied et s'enfuit. Pendant que les Ottomans se consolidaient dans l'île conquise, Paskewitch, brûlait le pont de bateaux, les établissements du port de Guirgewo, et désormais, sans arrière-pensée d'un retour offensif, il donnait à son avant-garde l'ordre de repasser le Pruth.

La décision de la conférence de Schumla avait donc délivré la Turquie de l'invasion étrangère; il restait à punir l'agresseur. Dans ce but, quel plan adopter? Les raisons qui, à Gallipoli, militaient dans l'esprit du maréchal, contre une expédition en Bessarabie, subsistaient maintenant plus palpables. Les Russes, derrière eux, dévastaient tout: et dans une contrée où même l'eau potable manquerait, loin de nos vaisseaux, il faudrait pour vivre un matériel de transports hors de proportion avec nos ressources. Or, comment remédier à la pénurie de fourgons? Confier le charroi de nos approvisionnements aux bouviers bulgares? Mais, aigris par leurs misères, travaillés par de sourdes menées, la plupart des paysans dédaignaient nos salaires, brisaient leurs *arabas*, et, après nous avoir privés des services que ces chars rustiques auraient rendus au besoin, ils abandonnaient les villages aux brigandages des Bachi-Bouzouks et passaient à l'ennemi avec leurs attelages de buffles. Ceux qui n'émigraient pas formaient des vœux pour le succès du czar, leur Messie. Des arguments d'un autre ordre s'élevaient contre l'opportunité d'une expédition sur le Pruth. Le baron de Hess, aux portes des principautés danubiennes, se remuait, et son avant-garde bivouaquait déjà sur la lisière du terrain abandonné par les Russes. En même temps, un envoyé de l'empereur François, le colonel Kalisch, venait d'arriver à Schumla, avec la mission de se concerter, tant avec Omer-Pacha qu'avec les généraux alliés, sur le rôle futur de l'armée autrichienne. La politique de l'Autriche paraissait donc entrer dans une phase nouvelle. Mais, par l'intervention de ses troupes, voulait-elle faire cause

commune avec nous, ou bien compliquer les embarras du présent? Si nous poursuivions aventureusement l'ennemi dans les plaines de la Russie méridionale, la contenance du baron de Hess, sur nos flancs et sur nos derrières, ne nous rappellerait-elle pas autour de Varna? C'est pourquoi, les instructions de l'empereur recommandaient, avant tout, au maréchal, de se concentrer sous les murs de cette place forte, autant que les événements dont on le laissait juge, ne s'y opposeraient pas. « Que l'armée soit toujours prête à monter à bord de la flotte. » Tel était le mot d'ordre.

Dans ces conjonctures, l'instant favorable lui semblait venu de reprendre le projet d'une descente en Crimée, son rêve de Gallipoli. Le maréchal appliqua toutes ses facultés à cette étude. Peu à peu la lumière se fit dans son esprit; et, une fois convaincu qu'à Sébastopol était la gloire et le salut, il s'attacha à éclairer les incrédules, à vaincre les oppositions qui surgissaient autour de lui, surtout dans le camp des marins; et déjà, en vue d'un débarquement de vive force, il commandait à l'arsenal de Constantinople une flotille de chalands, alors que les gouvernements de France et d'Angleterre élaboraient en secret, de concert, le même plan, et allaient donner le signal de l'exécution.

Vers les premiers jours de juillet, lord Raglan reçut de Londres, des communications positives, lui prescrivant de ne pas s'égarer dans la Dobrutschka, à la recherche des Russes, de se réserver pour le siége de Sébastopol, et de ne renoncer à cette entreprise capitale que devant la certitude d'une disproportion trop grande des forces de l'attaque avec celles de la défense, disproportion que les retards ne sauraient qu'aggraver. Peu après, le télégraphe apporta au maréchal une dépêche, conçue dans le même sens. L'Angleterre, après avoir été remorquée dans l'Euxin, s'érigea en héraut d'armes. Le 17 juillet, l'ordre arriva au quartier-général de lord Raglan, d'attaquer Sébastopol. Le temps des tâtonnements est passé! C'est en Crimée que doit se dénouer le drame, ouvert par les acteurs de Sinope et de Silistrie.

Le maréchal triomphait. Sa pensée première avait prévalu dans les conseils des souverains. A lui l'honneur de l'initiative, peut-être de la conception! Honneur aussi aux hommes d'état et aux publicistes, travailleurs qui tous ont apporté leur pierre à l'édifice, et ont ainsi préparé la tâche de l'armée d'Orient; car, il en est pour ainsi dire, de ce grand dessein de l'expédition de Crimée, comme de ces idées de la science, qui ne fructifient pas, sitôt écloses.

La guerre d'Orient se distingue essentiellement de presque toutes les guerres de l'histoire; aussi, dans la conduite générale des opérations qui aboutirent à la prise de Sébastopol, n'offre-t-elle pas les prodiges de l'art militaire, tel que l'ont pratiqué les plus fameux capitaines de l'antiquité ou des temps modernes, cet art dont les combinaisons jaillissent du cerveau d'un seul homme. Que Frédéric II, de toutes parts pressé par la ligne de ses ennemis, accomplisse les prouesses de sa campagne de Saxe; que Bonaparte, pour conquérir l'Italie s'immortalise à Arcole et à Lodi; que les armées de la République promènent, dans le monde entier le drapeau de la liberté; que les successeurs de Mahomet subjuguent l'Orient, en apôtres de l'islamisme: mais, autre but, autre tactique; ni l'amour des conquêtes, ni le prosélytisme de l'indépendance des peuples, ni le fanatisme religieux, ni l'enthousiasme du patriotisme, aucun de ces mobiles n'avait poussé les alliés à s'armer. Immédiatement nationale pour la Turquie, la guerre avait, à leurs yeux, une portée plus haute. L'avenir de l'équilibre européen était menacé par l'ambition des czars. Champions de cet équilibre, la France et l'Angleterre, sans passion, avaient juré d'arrêter les empiétements de la Russie, et sa marche occulte sur Constantinople, d'où elle trônerait un jour sur la Méditerranée et prétendrait à la domination universelle. Comment atteindre le but? En fermant à jamais à ses flottes le chemin du Bosphore. Posé en ces simples termes, le problème, stratégiquement parlant, n'admettait pas d'autre solution que la destruction de

la souveraineté moscovite dans la mer Noire, c'est-à-dire l'anéantissement de Sébastopol, l'âme de cette souveraineté. Près de six mois de réflexion, d'expériences, d'indécisions, s'écoulèrent avant de se déterminer.

Le 18 juillet, le conseil des amiraux et des généraux en chef se réunit, sous la présidence du maréchal, pour discuter les bases de l'expédition. Les officiers anglais, soit conviction, soit consigne reçue, votèrent l'action immédiate à l'unanimité. L'amiral Hamelin hésita devant les chances d'un échec et la trop lourde charge qui, le cas échéant, reviendrait à la marine. L'avis du maréchal n'était plus un mystère. Toutefois, selon lui, Sébastopol ne céderait pas avant deux mois de siége. Dans l'intervalle, l'armée de secours entrerait infailliblement en ligne et l'on n'en viendrait à bout qu'au prix de plusieurs batailles.

On examina aussi le plan d'une descente simultanée à Pérécop ou en Circassie. Le chef français combattit avec vigueur l'idée d'un coup de main sur Pérécop, parce que des bancs de sable, reconnus, défendraient aux bâtiments de s'approcher de la côte; parviendrait-on à conquérir l'isthme entière, les fièvres en rendraient le séjour trop mortel à l'armée de débarquement, et sa défense coûterait trop de sacrifices, sans résultat décisif, la route de Pérécop n'étant pas la seule voie ouverte aux approvisionnements de la Crimée. Le maréchal approuva, au contraire, le projet de tendre la main aux tribus de Circassie. Des chefs du pays, récemment arrivés à Varna, lui avaient promis le concours de Schamyl, et il ne désespérait point, en jetant quelques troupes à Anapa, de détruire la puissance russe, chancelante dans le Caucase.

Mais ce programme de diversion fut ajourné, on ne s'occupa que de Sébastopol; et une commission d'officiers spéciaux fut désignée pour aller, sans délai, étudier le littoral de la Crimée, jusqu'à trois lieues au nord et au sud de la ville qu'on se proposait d'assiéger.

Le choléra approchait à grands pas; dès demain, chaque jour de plus resté à Varna, équivaudra à la perte d'une bataille sanglante. Les délégués mirent donc sur-

le-champ à la voile; et, de retour le 28 juillet, ils déclarèrent à la barre du conseil que, vers l'embouchure de la Katcha, un débarquement serait couronné de succès, pourvu qu'on employât les moyens d'exécution, en rapport avec la grandeur de l'entreprise. La majorité ratifia, d'urgence, l'arrêt des explorateurs et les chefs alliés se séparèrent pour hâter les préparatifs du départ.

Le secret des délibérations avait déjà transpiré dans les camps : le nom de Sébastopol courait de bouche en bouche, et l'espoir de très-prochains combats nous rendait à tous le courage, dont il fallait maintenant s'armer; dans les ambulances, la foule immense des malades se ranimait sur les lits de douleur, et les mourants, plus nombreux encore, faisaient, avant d'expirer, un dernier rêve de gloire. En effet, semblable à ces ouragans, dont les forces grandissent à mesure que, de plus en plus, les ruines s'accumulent sur leur passage, le choléra, s'élançant de Constantinople, qu'il avait couvert de deuil, s'était abattu, depuis quelques jours, sur Varna avec un surcroît de fureur. Les ardeurs de la canicule, les exhalaisons des marais environnants, les foyers d'infection, gisant au milieu de la ville et que les ordonnances de l'hygiène la plus sévère n'avaient pas réussi à extirper, conspiraient avec notre inaction fatale, pendant la période des préliminaires de l'embarquement, pour favoriser les progrès de l'épidémie. Aussi, sur tous les points du plateau, se dressaient des tentes-hôpitaux, par files serrées, et elles regorgeaient de cholériques. Les médecins, les infirmiers, étaient harassés, et sans cesse des renforts de France leur venaient en aide. Au premier signal de détresse, une légion de sœurs hospitalières était accourue, héroïnes de la charité, qui reconcilieraient avec l'humanité, le misanthrope le plus rebelle. Les soins maternels qu'on prodigua aux malades n'en arrachèrent qu'un poignée à la mort, mais adoucirent au moins l'agonie des victimes. Partout, on creusait de vastes tombes, où les cadavres s'entassaient pêle-mêle. Les fossoyeurs ne suffisaient plus à la corvée. Le matin, à

l'heure de la visite des chirurgiens, les camps prenaient un aspect lugubre. Pendant que les tombereaux funéraires, à pleine charge, roulaient vers les cimetières, la foule des soldats qui n'éprouvaient encore que les symptômes du mal, fournée des morts du lendemain, se traînaient péniblement du côté des infirmeries, par longues files, avec des figures blêmes à faire peur, pendant qu'au loin retentissaient les plus tristes accents du rappel. Au milieu de ces groupes, souvent, on remarquait un jeune aumônier, au teint pâle, et dont le corps était, avant l'âge, voûté par la souffrance. Martyr du dévouement, il exhortait ses compagnons de douleur à la résignation, leur parlant du ciel et du pays, et partout on le saluait avec respect. Il avait offert sa chapelle au service hospitalier, officiait chaque jour en rase campagne, et les fidèles se pressaient autour de l'autel, car l'approche de la mort élève vers Dieu. Or, les plus robustes, les plus courageux, ne résistaient pas aux influences pestilentielles. Un air, lourd et embrasé par les feux d'un soleil africain, s'appesantissait sur nos têtes; quelquefois des nuages voilaient le ciel en plein midi; quel bonheur, s'ils présageaient un orage! Hélas! ce n'étaient que des nuées de sauterelles, qui fuyaient cette terre maudite. La brise de mer apportait des bouffées de chaleur, et le vent de terre soufflait les émanations marécageuses; impossible de s'abriter sous le feuillage brûlé des *gourbis;* et, jusqu'à la nuit, nous étions condamnés à garder nos tentes, étuves aux murs de toile, où des hordes de ces insectes qui font cortége au choléra, de même que les corbeaux suivent les armées, moucherons et moustiques, se plaisaient à nous tourmenter. On ne secouait une indolence forcée que pour les exigences du métier, ou pour rendre aux camarades trépassés les derniers devoirs. Le soir venu, nous allions, en foule, chercher la fraîcheur sur les sommets des mamelons de Franca. Mais, adieu la gaîté! Assis au bord des rochers, d'où l'œil domine la mer Noire, chacun de nous donnait un libre essor à ses plus sombres pensées. Puis, nous

considérions en silence la solitude de la rade ; les navires, comme la veille, ne s'y balançaient plus, dans un bruyant désordre, on avait dû provisoirement arrêter tout envoi de troupes, sous peine de fournir une nouvelle pâture au fléau. Cependant la campagne brillait de lumière et de beauté. Varna et les villages épars dans la plaine, avec leurs mosquées, les façades bariolées de leurs maisons, les bouquets de verdure et de fleurs, s'élançant du milieu des rues, ressemblaient à des tapisseries merveilleuses, tendues pour l'ornement du rivage de l'Euxin. Mais, sur ce paysage resplendissant des plus chaudes teintes de l'Orient, où les splendeurs de l'été s'ajoutaient aux caprices de la nature et aux effets pittoresques de l'architecture musulmane pour mieux tromper l'œil, sur cette vallée semée de minarets et de tentes, où la magie du soleil aurait fait rêver de la chevalerie, où l'imagination aurait eu tant de charme à évoquer les légendes des *Mille et une Nuits*, planait le spectre de la mort, tel qu'un funèbre contraste de la poésie, pareille à ces monstres qui grimaçaient dans le jardin des Hespérides. Devant ce tableau, un pessimiste de la compagnie prouvait, par un calcul mathématique, qu'avant le départ de la Crimée, tous, sans exception, nous engraisserions de nos dépouilles les champs de Varna. Personne n'osait le contredire. Vers minuit, à pas lents, et consternés par la perspective de nos misères, nous redescendions à travers les camps, dans la direction de la porte d'Ibrahim. Le tambour, depuis longtemps, avait en vain battu le coucher et l'extinction des feux. A cette heure avancée, une lueur éclairait encore beaucoup de tentes ; çà et là, des gémissements s'en échappaient et se mêlaient aux cris sinistres des sentinelles turques et au bruissement des vagues sur la grève. Sous ces toits de bivouac, des malheureux, subitement frappés par la maladie, se tordaient dans les convulsions des douleurs mortelles ; quelques amis veillaient près d'eux. Souvent, dans l'impuissance de les soulager, on les transportait précipitamment à l'hôpital, en litière, à la fantastique

clarté des lanternes vénitiennes : on aurait dit, dans les champs, de toutes parts, des feux follets poursuivant des ombres. D'ailleurs, nuit et jour, la plaine était sillonnée de ces convois, allant de la tente à l'ambulance, et de la halte de l'ambulance, à la fosse des morts. Quand, après ces promenades sentimentales, capables d'engendrer le choléra à force d'émotions, nous rentrions au logis, les plus étourdis avaient l'esprit tendu de noir; et l'insomnie ou des rêves couleur d'enfer, troublaient le reste de la nuit. Chacun, plus ou moins, paya son tribut au fléau régnant.

Un jour, après souper, des douleurs d'entrailles me saisirent à l'improviste; soit hasard, soit sympathie, les mêmes symptômes, au même instant, se déclarèrent chez le docteur de la batterie. Nous logions sous la même tente; je le consultai, un faux sourire aux lèvres. Aussitôt, lui, sans mot dire, et avec la grimace d'un damné, d'ouvrir sa cantine de médicaments, d'en retirer un flacon de laudanum, d'en verser dans un verre une dose de cheval; puis il me tendit cette potion. L'expression de son regard, la brusquerie de son geste, son mutisme, me firent frisonner. Reculant à la pensée d'un suicide, redoutant, par une crainte coupable, que mon ami, praticien avant tout, et malgré son état présent, me prît dans l'intérêt du genre humain, pour l'objet d'une expérience, je le priai de me donner l'exemple. Les crampes d'estomac commençaient à nous abattre; il avala, sans sourciller, le calice. Je le vidai à mon tour; et tous deux presque subitement, nous tombâmes sur nos lits de camp, en proie à un engourdissement léthargique; ainsi la nuit passa. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, nos commensaux attendirent en vain les retardataires. De la tente à manger, on nous somma hautement, à plusieurs reprises, de nous rendre à table, sous peine d'amende. Pas de réponse : enfin, on se décida à venir nous chercher. Notre insensibilité effraya les témoins; pour surprendre un signe de vie, ils restèrent longtemps à nos chevets. Vers le soir, ils s'apprêtaient, non sans regrets, à jeter

sur nos guenilles le linceul noir, couverture des morts; et l'on publiait notre enterrement dans le camp, quand nous nous réveillâmes de ce sommeil qui faillit être le dernier. La nature et le remède avaient vaincu le mal; et, après une absence de la terre qui avait duré plus d'un jour et dont nous avions perdu tout souvenir, nous nous portions à merveille. Quelques jeunes canonniers superstitieux, comme on l'est au village, nous prenaient pour des revenants, et ne nous obéirent plus qu'en tremblant. Peu après cette journée néfaste, le courrier m'apporta une lettre de mes parents, et je me persuadais que je devais à leurs prières ma guérison miraculeuse.

La commotion de cette crise ébranla mon courage; et, j'aurais succombé sous le poids des ennuis de l'attente, si l'on m'avait oublié, dans la répartition de la tâche dévolue, avant l'embarquement, aux officiers d'artillerie. On me confia la construction des magasins à poudre et d'une salle d'artifices,destinés au grand-parc du siége de Sébastopol. Je me cramponnais à cette branche de salut, et, par peur de l'oisiveté autant que par sentiment du devoir, je me livrais avec passion à ce modeste rôle de charpentier. Mes ateliers touchaient au Champ-de-Mars. Là, les troupes turques étaient entrain de bivouaquer, à mesure que les bataillons disponibles arrivaient du Danube. Durant les entr'actes du travail, souvent j'admirais le défilé de ces héros de Silistrie, radieux sous leurs haillons; la plupart marchaient pieds nus; leurs drapeaux rouges flottaient au vent, criblés de blessures. C'est pendant une de ces parades, qu'il me fut permis de voir Omer-Pacha de près. La dureté de ses traits me frappa, et, s'il est vrai que la physionomie soit le reflet de l'âme, on comprenait, à le voir de près, pourquoi cet homme avait sacrifié son Dieu à l'ambition. La joie brillait par éclairs, sur son front grisonnant, à l'inspection de cette armée, la plus belle œuvre de son génie. Quels soldats, en effet! On enviait leur sobriété; et leur foi religieuse nous indisposait contre nous-mêmes. Quelques olives,

un biscuit, une tranche de ces pastèques, jadis les délices de l'armée d'Egypte, parfois comme extraordinaire, un gâteau de riz, le tout arrosé d'un verre d'eau, voilà leur nourriture ! Au lever et au coucher du soleil, à midi aussi, la trompette sonnait dans le camp le signal de la prière; alors, ces braves suspendaient leurs profanes occupations, se prosternaient en ordre, le long du front de bandière, et adoraient le Seigneur des armées. Plus on observe leurs vertus, plus on déplore les cruautés de leur discipline. Citoyens, ils se battent pour la patrie de l'islam; à quoi bon ces châtiments réservés, chez nous, aux bêtes de somme, et que certaines nations civilisées ne rougissent pas de maintenir dans leurs codes militaires ! Une esplanade voisine de l'arsenal, servait de théâtre aux exécutions des coupables. Plus d'une fois le bruit de scènes renouvelées des barbaries du moyen âge, retentit au milieu de mon chantier. Au centre d'un cercle de baïonnettes, l'inquisiteur du conseil de guerre, à cheval, enveloppé d'un cafetan blanc, lisait la sentence au condamné. A un signe convenu, le malheureux se courbait, et les bourreaux, choisis parmis ses camarades, frappaient sur son dos avec des verges. Impassible, le maître des cérémonies, comptait le nombre des coups; et, si les instruments du supplice mollissaient entre les mains des exécuteurs, il les excitait par des imprécations et des menaces. Les roulements des tambours, pend ant la bastonnade, couvraient les hurlements du patient; puis le cercle s'ouvrait, et on le conduisait à l'hôpital, meurtri, à demi-mort ou assommé, suivant la faute. Chaque fois qu'un cortége de ce genre passait devant nous, mon cœur bondissait d'indignation. Ne tombait-il pas assez de victimes? fallait-il que la justice turque se conjurât avec le choléra, pour accroître les pertes des alliés ? Les convois de ces éclopés de par le Coran, rencontraient sur leur chemin les charrettes des cholériques, qui marchaient sans relâche, des ambulances et des casernes de Varna, au champ des Morts; car l'épidémie éprouvait les Turcs, plus que nous; et des trouées alarmantes pour l'avenir

de la campagne, se formaient dans leurs rangs. Leurs fossoyeurs n'en pouvaient plus, et, afin de diminuer leur triste besogne, ils se contentaient de creuser des tombes à fleur de terre, puis de les recouvrir avec quelques pelletées de poussière, de sorte que la nuit, les chiens d'alentour, attirés par la chair, venaient à la curée, déterraient les cadavres; quand le matin, à travers ce charnier, nous nous rendions à nos postes, on apercevait, çà et là, des ossements épars et affreusement rongés.

Juillet finissait; la chaleur et le choléra ne fléchissaient pas. Dans ces extrémités, le maréchal s'inclinait devant la volonté de Dieu, mais ne restait pas enfermé sous sa tente. Courir d'hôpital en hôpital, consoler les souffrants, aiguillonner le zèle des infirmiers, remercier les docteurs et les sœurs de charité, tel était en partie, l'emploi de ses loisirs. Il visitait aussi les camps, nous prêchait la patience, première vertu du soldat, avant même la bravoure, et annonçait la fin de nos obscures misères. Cependant, l'organisation définitive de l'armée expéditionnaire demandait au moins encore deux semaines; et, de jour en jour, ces divisions qui, hier, à Gallipoli, le remplissaient d'un si noble orgueil, se fondaient sous le souffle de la maladie. Devait-on attendre que le choléra nous eût décimés, immobiles dans l'attente du départ? Les revues, les manœuvres n'aboutissaient qu'à afficher le nombre réel des absents. Une promenade armée sur le Danube semblait promettre de nous soustraire aux dangers de Varna; et cette reconnaissance, transition salutaire du repos du bivouac à la vie du champ de bataille, intimiderait l'ennemi, s'il nourrissait quelque espérance de revenir sur ses pas; elle montrerait surtout, à leurs détracteurs, ce que sauraient faire, en Crimée, les spahis d'Orient, récemment institués.

Une pensée à la fois utile et généreuse avait poussé le maréchal à créer cette cavalerie irrégulière. Les bachi-bouzouks, auxiliaires de la Porte, grossis d'une multitude d'aventuriers de tout pays, rendaient, par

leurs dégradations, la domination du sultan odieuse aux Bulgares. En les enrégimentant, on délivrait d'une plaie les provinces riveraines du Danube, et peut-être un jour, fixés par l'appât de la solde sous les lois de la discipline, ces éclaireurs français éclipseront les cosaques de Paskewitch. Le général Yusuf dut à son expérience de l'Afrique, l'honneur d'organiser cette milice. Beaucoup de ces partisans rejetèrent nos offres avec mépris, sous prétexte qu'ils avaient quitté leur patrie, pour mourir en martyrs, s'il le fallait, au service du padischah, et non pas, pour se déshonorer aux yeux de leurs femmes et de leurs enfants, par un enrôlement de vils mercenaires, sous les drapeaux de l'étranger. Mais le plus grand nombre se laissa séduire par la perspective de la gloire et du gain; et, vers les derniers jours de juillet, six régiments de bachi-bouzouks se trouvaient rassemblés à Varna. C'est sur eux que reposait le succès de cette funeste expédition de la Dobrutschka, dont le désir de sauver l'armée fut la cause première, et qu'on entreprit sans retard.

Enlever les postes de l'arrière-garde des Russes et quelque artillerie, concentrés, aux environs de Babadagh sur la rive droite du Danube, à quarante-cinq lieues de Varna, le long de la côte, ne rien exposer au delà de ce résultat, tel était le but de cette excursion sanitaire, conduite par le général Yusuf, à la tête de ses bachi-bouzouks. Que tout le monde soit de retour, sans délai, le 5 août, entre Baltchik et Varna, et s'apprête à l'embarquement: les dernières instructions du maréchal furent conçues en ces termes.

Donc, le 22 juillet, le général Yusuf partit, au pas de course. La veille, la première division, sous le commandement provisoire du général Espinasse, s'était mise en marche sur Kustendgé, tandis que la deuxième division, en arrière, se dirigeait vers Bajardgik. Le 23, la troisième division s'ébranla à son tour, de sorte que les troupes, dans leur ordre de marche, s'échelonnaient parallèlement aux bords de la mer. Les premiers jours, on chemina sans coup-férir, à travers un pays inculte,

inhabité; seulement les ruines et les tumulus, de loin en loin, attestaient que l'homme autrefois avait régné sur ces solitudes. Le soleil avait presque desséché les marais, et ses feux, en plein midi, enflammaient les hautes herbes de la route. On ne rencontra que quelques pâtres fugitifs et des oiseaux de mauvais augure. Le 28, les escadrons d'avant-garde atteignirent le lac de Pallas, auprès de Kustendjé; près de là, était la ville de Tomi, célèbre par l'exil d'Ovide. Quel désert! Le poëte romain avait raison de fatiguer Auguste de ses plaintes! La première division arriva, le même jour, dans ces lieux, privés même d'eau potable. On bivouaqua; le gibier abondait; à défaut de Russes, on avait tué bécassines et lièvres, à foison; et les soldats se consolaient de ne pas trouver une goutte d'eau. Le lendemain, on se remit en marche; hommes et chevaux auraient enduré les tourments de la soif, sans un orage qui éclata au moment où les têtes de colonne franchissaient la muraille de Trajan. Les siècles et les Barbares, destructeurs du Parthénon, ont respecté ce massif de maçonnerie et de terre, vulgaire barrière élevée contre les Daces! C'est dans le fossé de ce parapet, débordant après la pluie du 29, que les nôtres se désaltérèrent. Vers le soir, une patrouille de vedettes, dispersa un parti de cavaliers russes. Au point du jour, les bachi-bouzouks se portèrent hardiment en avant. Pour les soutenir, le général Espinasse poussa jusqu'à Kargalik sa première brigade. Un engagement eut lieu entre nos escadrons irréguliers et les cosaques. L'ennemi se replia sur Babadagh. On se disposait à l'attaque avec vigueur; mais, au soleil couchant, vers l'heure du départ plus de trois cents hommes manquèrent à l'appel. Le choléra qui, depuis Varna, nous poursuivait, excité par les exhalaisons marécageuses, venait de frapper, comme la foudre; et, avant la fin de cette désastreuse journée du 30, il en était mort près de cinq cents; les bataillons étaient encombrés de malades et d'agonisants. Le danger et le temps ordonnaient de ne pas s'obstiner à la recherche d'un ennemi qui se dérobait sans cesse.

On se rallia donc immédiatement à Kustendgé; les vaisseaux attendant à l'ancre, recueillirent environ deux mille invalides. Le lendemain, le général Canrobert que l'exploration de la Katcha avait éloigné de ses troupes, débarqua, et prit les rênes de l'armée en désarroi. A la vue de ses zouaves, décimés sans combattre, il pleura de regret; puis, ranimant, par une proclamation pleine d'espoir, le courage des survivants, il fit sonner la retraite. Cette manœuvre rétrograde de Kustendgé à Varna, ressembla à une vraie débâcle. On barricada les rues avec les sacs d'orge et de farine, comme si l'ennemi suivait. Tous les arabas servirent au transport des cholériques. Plusieurs caissons d'artillerie furent transformés en charriots d'ambulance; la plaine regorgeait de litières, de cacolets et de brancards; après notre passage, elle fut semée de tombes improvisées, une poignée de terre et une croix de bois. Les bachi-bouzouks qui ouvraient la marche à la débandade, pour toute sépulture, jetaient leurs morts dans les bruyères, aux bords de la route. Plusieurs de ces infortunés furent broyés par les roues des canons; les chevaux firent rebondir, sous leurs pieds, des membres de corps humains, ce qui donna l'éveil sur la façon sauvage dont ces aventuriers inhumaient leurs compagnons d'armes. Toutefois, ces jours de deuil furent la plus belle page de leur courte carrière. Ceux qui ne se dispersèrent pas, au retour, en petit nombre, il est vrai, rivalisèrent de dévouement. Ils allèrent jusqu'à s'atteler, pour voiturer les victimes du fléau qui semblait avoir juré notre perte; et, à en juger par le zèle de leur service dans le malheur, on les aurait crus pour jamais attachés à la fortune de l'armée. Cependant, soit répugnance d'obéir à des giaours, soit regret de leur indépendance, ils avaient, avant la rentrée à Varna, déserté en masse, malgré les efforts d'officiers d'élite, voués à leur éducation; et l'on aurait, à tort, compté sur la fidélité de la bande qui restait.

Par hasard, j'appris un des premiers, la déplorable issue de cette excursion, aux bouches du Danube. Or,

le 6 août, j'errais, au sortir de l'arsenal, sur la route de Franca, humant quelques rares bouffées d'air frais, quand un cavalier vint à moi, tout poudreux, barbu, armé jusqu'aux dents, les habits en lambeaux, monté sur un bidet d'une maigreur apocalyptique; il me demanda presque l'aumône. Je le regardai en face et reconnus, dans la personne de ce mendiant, un de mes condisciples de l'école de Metz, un exilé polonais, qui, au bruit d'une guerre d'où peut-être sortirait la régénération de sa patrie, s'était offert en volontaire à la Turquie. On l'avait admis avec le grade de capitaine dans le nouveau corps des spahis d'Orient; pendant la retraite, abandonné par ses soldats, l'infortuné capitaine, sans vivres, sans ressource, revenait de la Dobrutschka, à travers champs; il mourait d'inanition; et, après lui avoir prodigué, au camp, tous les soins de l'hospitalité, nous l'interrogeâmes sur le drame de Kustendjé. Il glissa sur les plus sombres détails de cette bataille contre le choléra; il semblait que ces souvenirs lui répugnaient; mais, il ne tarit pas sur l'indiscipline et les excès des Bachi-Bouzoucks, dont il appelait, de tous ses vœux, la dissolution. Il fut bientôt exaucé!

Devant la désertion de ses auxiliaires et leur esprit de mutinerie, le maréchal renonça, sans amour-propre d'auteur, aux espérances qu'il avait d'abord fondées sur ces enfants du brigandage, et il les licencia bientôt, à l'occasion de la fête du 15 août. De toutes parts, on applaudit à cette mesure, qui purgeait l'armée d'une pépinière de bandits. La Porte en incorpora la fleur dans ses régiments réguliers; presque tous les autres furent renvoyés dans leurs foyers; on leur laissa leurs armes, sur la demande des gouvernements alliés. Quelques-uns s'échappèrent et continuèrent à infester la Valachie et la Bulgarie.

Peu de temps après leur licenciement, je fis à Varna, la rencontre importune des trouble-fêtes de l'*Héloïse*. Malgré leurs galons de sergents, on les avait aussi congédiés. Comme s'ils avaient gardé rancune à leur ancien compagnon de voyage, ils me narrèrent à sa-

tiété des duels avec les Cosaques, plus mémorables, à les entendre, que les combats singuliers des héros d'Homère. Ils prédisaient à l'armée d'Orient des revers certains, parce qu'on les avait remerciés de leurs services.

Ces génies méconnus avaient choisi pour le siége de leurs réunions, le *Café de la gloire*, alors le rendez-vous de tous les officiers campés autour de la ville. La communauté de maux et de chances avait resserré les liens de mon amitié avec le chirurgien de la batterie. Nés sous la même étoile, nous vivions en frères. Nos compagnons aimaient à s'isoler. Réduits à nous-mêmes, tous deux, chaque soir, bras dessus, bras dessous, fumant le cigare de la flânerie, nous descendions à l'estaminet *de la gloire*. C'était un amusement hasardeux, car, en l'absence de la lune, la traversée de Varna présentait plus d'un danger; surtout on courait, à travers les ruelles ténébreuses de ce coupe-gorge, le risque de s'empaler dans les cornes des buffles, nonchalamment couchés en travers de la voie publique; puis les détrousseurs bravaient la police. Il nous serait sans doute arrivé malheur si les habitués, ex-Bachi-Bouzoucks, n'avaient pris soin de nous en chasser. Sans foi ni loi, sans le sou, ces pauvres diables se nourrissaient du produit de leur chasse et buvaient aux dépens de la cabaretière. Parfois, à titre d'à-compte, on lui octroyait une perdrix ou une bécasse. Elle osa, un jour, réclamer de l'argent. L'un des compères, en façon de payement, lui reprocha leurs fréquents hommages de gibier. Celle-ci, blessée au vif, courut à l'office, décrocha le cadeau de la veille, et, en pleine salle, le jeta au nez de l'insulteur. Le spahis déchu le ramassa, sans se déconcerter, et le remit dans son havre-sac. Alors, l'hôtesse, vraie virago, appela aux armes ses domestiques, et à leur tête, un flacon à la main, mit à la porte ces pensionnaires insolvables, avec un flot d'injures, nous prenant tous à partie, et contant à tue-tête qu'un de ces lâches lui avait, la veille, promis une montre en échange de ses faveurs, et qu'avant l'aube, pendant qu'elle dormait, sur la foi du

traité, il s'était sauvé avec le gage d'amour et un impôt levé sur sa cave. Une foule de troupiers de toutes armes s'était ameutée à la porte, riant de ce scandaleux désordre. Notre dignité ne nous permettait plus désormais de remettre les pieds dans cette galère. Il fallait s'ingénier pour la découverte d'un passe-temps. On se fréquentait peu, même entre intimes. Quoi se dire? si ce n'est que l'horizon s'assombrissait.

Nos relations avec les camarades de l'armée anglaise étaient empreintes de la plus froide cérémonie. Ces gentilshommes se drapaient dans leur raideur. Souvent, on les rencontrait, par la ville, en compagnie de dames. A peine daignaient-ils nous rendre le salut, sous prétexte qu'on n'avait pas été présenté à Milady. On s'était pourtant lancé quelques invitations à dîner, acceptées de part et d'autre. Ils nous traitèrent avec magnificence. Mais quels soporifiques banquets! Après le potage, on servait du Madère. Le président levait alors son verre avec componction; un interprète nous avertissait qu'on buvait à notre santé; nous nous inclinions; puis silence, jusqu'à la fin du premier service. Les échansons versaientalors du Bourgogne : second signal de l'interprète, révérence de notre part. Le silence continuait. Même manége au rôti et au dessert, défense de rire et de plaisanter : *Shocking!* Il nous était difficile d'égaler le luxe de leur hospitalité. On y suppléait par de la gaité à foison, et de l'esprit le plus possible. Les calembourgs, commes chez les bohêmes de Mürger, remplaçaient l'argenterie.

Pour fuir la solitude, chaque jour, depuis l'invasion du choléra, je faisais, à la faveur de mes loisirs, une course en ville. Le plaisir, en partie, de presser la main de quelques compatriotes m'y attirait. Il est si doux, à mille lieues de la France, de deviser avec des amis du village! L'un d'eux, possédé du démon des voyages, avait parcouru l'Afrique, à titre d'épicier de bivouac. Quand j'étais encore enfant, ce gars-là brillait au pays; roi de la danse, boute-en-train de toutes les fêtes, les belles filles se le disputaient au bal. Il conduisait, au

carnaval, ces joyeuses farandoles provençales que les jeunes vieillards d'aujourd'hui dédaignent pour les silencieuses débauches. A lui l'honneur de mettre feu au mannequin de Caramantran! Ses prouesses s'étaient profondément gravées dans ma mémoire. J'avais jalousé son bonheur et sa gloire. Maintenant, après plus de quinze ans, en le revoyant au camp devant Varna, je me le représentais encore, quand il parcourait les rues, en tête de la troupe des masques, torches allumées, au son du galoubet, ou bien pendant la veillée du dimanche des Brandons, lorsqu'il venait avec les compagnons de ses folies, tous ivres, frapper à la porte de la maison paternelle, et demandait à ma nourrice, si Carnaval, échappé au bûcher ou ressuscité de ses cendres, ne s'était pas réfugié chez nous. Ma mère, mes sœurs, tout le monde riait aux larmes, excepté moi qui avais grand peur. Ces souvenirs, encore très-vivants, formèrent entre nous une vraie intimité. Nous parlions souvent, assis sur ses caisses d'épiceries, du bon temps de sa jeunesse et de mon enfance. Dans ces causeries, j'oubliais les tristes choses qui nous environnaient; et, je lui gardais reçonnaissance des heures d'illusions que je lui dus, pendant que le choléra, fier de ses succès dans la Dobrutschka, continuait sa funèbre moisson.

D'autres raisons m'appelaient à Varna : le besoin de distractions et surtout le désir d'observer de près les mœurs de cette société musulmane, qui ne trancheraient pas plus sur les nôtres, si la Turquie était une province de la lune. Le hasard facilita mes études. Je rencontrai un de mes collègues de Metz, commandant de l'artillerie turque. Jadis, quel singulier personnage! il était à l'école, outre-mesure susceptible; il s'y considérait comme le représentant de la Sublime-Porte, auprès de l'armée française; une épigramme à son adresse, prenait les proportions d'un outrage au Croissant. « Père Mustapha, votre tunique n'est pas un chef-d'œuvre! » — Monsieur, vous insultez la Turquie. » Vous êtes pâle, ce matin, ami Mustapha. — Vous moqueriez-vous de mon pays? » Et il aurait volontiers fait de ces plaisanteries

autant de cas de guerre. On riait de lui; et nous nous étions, à ce propos, quittés brouillés. Deux ans plus tard, en le coudoyant dans une rue de Varna, je craignais qu'il détournât la tête. Ses débuts avaient été glorieux. Défenseur de Silistrie, il revenait du Danube avec les épaulettes de muschir; et, quoique simple lieutenant moi-même, il me tendit la main, le premier, pour me prouver, sans doute, que l'esprit n'était pas, ainsi que la galanterie, l'apanage des Français. Sa famille habitait Varna; et, sans la peur du scandale, il m'aurait présenté à sa mère et à son unique femme. Un long séjour en France avait élargi l'horizon de ses idées. Il gémissait sur l'état de domesticité, auquel le beau sexe est réduit dans son pays, et désirait ardemment la réforme. Pour l'accomplir, le sultan, disait-il, devrait, chaque année, envoyer en Europe, une légion d'étudiants, qui se pénétreraient de la civilisation chrétienne, et, à leur retour dans la mère-patrie, battant en brêche la politique intéressée du clergé musulman, finiraient bien par en triompher. En attendant que cette révolution régénère la Turquie, les libres-penseurs se courbent devant les préjugés. Aussi mon ami me reçut-il à sa table, mais en tête-à-tête; les dames jasaient, invisibles, à côté de nous.

Souvent, il m'invitait, chez lui, à fumer le tchibouk et à boire le café. De la croisée de son cabinet, on plongeait dans la demeure d'un pacha en retraite. Les concubines de ce vieillard venaient se prélasser au balcon du harem, sans se douter, que, de la maison en face, sous le toit d'un croyant, deux amateurs les étudiaient en détail. Cette indiscrétion tua la plus chère de mes illusions sur l'Orient. Je m'imaginais que ces gynécées turques étaient des temples du plaisir. Sur la foi des voyageurs et des romanciers, j'avais rêvé, dans ces sérails jusqu'à des essaims de négresses et de circassiennes dont les unes, filles d'Afrique, à la peau fraîche et soyeuse, servaient, nues, de matelas et d'oreiller, tandis que couchées sur ces statues d'ébène, les autres, belles esclaves du Caucase, s'endormaient dans les bras

du maître, roi de la volupté. Hélas! de mon observatoire, je n'apercevais qu'un dortoir sans luxe. Çà et là, à travers les dalles, quelques tapis; et encore n'était-ce pas des tapis de Turquie! De tous côtés, sur de grossières tables de toilette, des pots de fard et de couleurs variées, où ces créatures prosaïques, ni plus ni moins que des déesses d'opéra, puisaient leurs attraits. On aurait dit l'atelier d'un badigeonneur. Le pinceau aidant, leurs sourcils se prolongeaient, d'un seul trait, jusqu'aux tempes, comme une noire balafre. Leurs seins pendaient. Avec des tuyaux de narguilé, elles s'étaient fait des ceintures. Le feu même de la luxure ne brillait pas dans leurs yeux. Je fus glacé par la vue de cette hideuse réalité.

Ces odalisques, cent fois plus belles et plus agaçantes, n'auraient pas eu le pouvoir de me tenter. L'amour, en ce moment, était hors de saison; chaque jour, le choléra terrassait les plus forts, et nos pensées se tournaient vers la France, tant regrettée, et vers Dieu. Pour moi, je me trouvais dans une telle disposition d'esprit que le plus frais visage de vierge ne m'aurait pas fait sourire; et, s'il est vrai que cette indifférence en matière de beauté, soit, au dire d'un philosophe, un symptôme de mort, j'approchais, à grands pas, de ma dernière heure. Ce pronostic m'inquiétait, mais de moins en moins. Au contact des Turcs, je devenais, à mon insu, fataliste. Nous étions inséparables avec le muschir. Il m'initiait, à tous les secrets de leur religion.

Un soir, je fus introduit, à l'heure de la prière, dans la chapelle des Derviches-Hurleurs. Au fond d'une salle pâlement éclairée, le pontife était accroupi, sous un dais; une ceinture bleue lui ceignait les reins. Deux vicaires l'assistaient. A son signal, les moines vinrent en ordre, lui baiser la main; puis, ils s'alignèrent au milieu de l'enceinte, sur un rang serré, et commencèrent à brailler en chœur, et à se pencher ensemble d'avant en arrière, puis de gauche à droite. Peu à peu, les hurlements grandirent; les mouvements et les gesticulations se précipitèrent, de sorte qu'à la faveur de l'ob-

scurité, on pouvait se croire dans une ménagerie, où des ours déchaînés se battent. Bientôt, un des fidèles tomba par terre d'épuisement, puis un autre, puis un troisième; enfin, il n'en resta plus que quelques- uns debout, et leurs contorsions redoublaient à la vue des élus, gisant à leurs pieds, dans la béatitude. Ils se balancèrent et hurlèrent ainsi à tue-tête, une longue demi-heure. Quelle burlesque pantomime! Il me prit un fou-rire que j'étouffais de mon mieux, par respect pour les lieux et, qui se changea en pitié, pour ces aberrations du fanatisme. Je considérai avec attention le grand derviche. Quelle figure railleuse! Pendant que ces pauvres disciples se tordaient et râlaient, il semblait, en vérité, se moquer d'eux; toutefois, il se garda bien de se laisser emporter par le zèle. Ses cris et ses courbettes devant Allah ne dépassèrent pas une vitesse très-modérée. Quoi d'étonnant que des derviches ne puissent se regarder sans rire? Ainsi faisaient les Aruspices, sur le déclin du paganisme; et la religion de Mahomet, comme l'empire turc, n'a-t-elle pas atteint le terme fatal?

Quelques jours après, mon cicérone me mena au sabbat des Derviches-Tourneurs, fiers de compter parmi les illustrations de leur ordre un des plus fameux monarques de la Turquie, Amurath III qui deux fois abdiqua et se fit ermite. Leurs pratiques sont le chef-d'œuvre de l'extravagance humaine. Au commandement de leur chef, tous se levèrent, étendirent les bras, et se mirent à valser sur place, en chantant la gloire du Prophète. Leurs rotations s'animèrent de plus en plus; et de temps en temps, un de ces insensés roulait sur le pavé. Les autres accélérèrent leur tournoiement jusqu'à ce que le ciel leur eût accordé la même faveur de l'extase. Du moins, l'évêque de ces moines n'avait pas l'air d'un mystificateur. A force de prier, il tomba par terre le dernier. Nous sortîmes de la mosquée, à cet instant solennel où tous les croyants jonchaient les dalles de leurs corps inanimés; on aurait pris le temple pour une salle d'hôpital, pleine d'épileptiques en convulsion.

Mon ami m'accompagna jusqu'à la porte d'Ibrahim; nous causâmes de ces comédies religieuses, qui outragent la divinité; il paraissait plus indigné que moi, et il espérait qu'un jour son pays serait délivré de la lèpre du monachisme. Le lendemain je continuais, sous sa conduite, mes études de Varna.

Si les Turcs ne cachent pas les mystères de leur foi, en revanche leur vie domestique est impénétrable. Voilà pourquoi Varna, la troisième ville de l'empire, ne diffère pas d'un camp retranché. Toutes les maisons sont isolées, au moyen d'un mur de clôture, à l'image du sérail de Stamboul. Les portes seules des cours intérieures, s'ouvrent sur la rue. La plupart des quartiers sont ainsi de vrais déserts, où le promeneur aux abois rencontre d'ordinaire des files de chiens taciturnes, puis, çà et là, les traînards des troupeaux de buffles, qui, sur le pavé, sans foin ni paille, beuglent de chagrin. Pas d'autre bruit que le fausset des muezzins. A travers ces solitudes, où l'on se serait égaré sans les poteaux indicateurs dont l'édilité de l'armée avait semé la ville, parfois nous nous amusions à suivre des bourgeois turcs jusqu'au seuil de leur logis. Ils nous maudissaient entre les dents, et s'enfermaient chez eux si brusquement, qu'on ne pouvait pas même jeter un regard à la dérobée dans les bastions de ces maris jaloux. Rarement, chemin faisant, on apercevait une sorte de spectre, qui glissait le long des murailles, enveloppé d'un linceul blanc. Quelle bonne fortune! C'était une femme! Par curiosité galante, on prenait la piste de l'inconnue. Bientôt un cerbère était sur vos traces, l'œil menaçant, un poignard à la ceinture, et prêt à frapper le giaour qui soulèverait le coin du voile de l'esclave, épouse ou concubine. On poussait l'aventure jusqu'au bout, à condition de dégaîner et de se battre en duel sur place : il fallait bien se créer des divertissements, même au prix de la vie, car l'ennui nous traquait, le choléra naissait de l'ennui; et, dans cette cité sépulcrale, il n'y avait pas l'ombre d'un plaisir public, si ce n'est, aux jours de fêtes, les farces muettes de Karaghuz.

Mahomet n'a pas proscrit le théâtre de sa république. Mais l'art dramatique pouvait-il germer chez un peuple qui couvre de mystère l'amour et le foyer de famille? La mimique seule a été cultivée par les enfants sensuels de ce Prophète, qui, non content de dix-sept femmes, se plaisait à déposer un voluptueux baiser sur la bouche de sa fille, toutes les fois que l'esprit de Dieu l'enflammait. Ces barbares siffleraient Arlequin et Colombine; mais ils applaudissent les horreurs de Karaghuz. Qu'on se figure une salle de spectacle, sombre et nue, dans le fond, un cadre carré, sur ce cadre une toile d'une équivoque blancheur. Embusqué derrière ce rideau, probablement pour augmenter l'illusion, un artiste ottoman joue le prélude de la représentation sur une guimbarde, telle que les accents du biniou le plus faux m'auraient paru suaves en comparaison. Les oreilles me saignaient; et, à mes côtés, des dilettanti indigènes savouraient cette cacophonie, qu'ils trouvaient harmonieuse. La musique se tait, et la toile se remplit alors des figures les plus obscènes que la plus cynique imagination a jamais enfantées. Pas la moindre étincelle d'esprit et de goût ne rehausse ce dévergondage! Les personnages sont des monstres du plus plat libertinage. Ces ordures transportent le parterre; tout le monde bat des mains, même les enfants! Que diraient-ils des héros de Corneille et de Shakspeare?

Ce voyage autour de Varna, les travaux de l'arsenal, ne me suffisaient pas pour surmonter la peur de la mort, loin du champ de bataille, et les chagrins de la déception; je croyais poursuivre en Orient, la gloire, ses joies, ses périls; et je me voyais plongé dans un camp marécageux où le choléra fauchait l'armée. Cette lutte contre le désespoir exigea un plan de conduite sévère. Il s'agissait de ne pas s'accorder un instant de repos. Chaque jour, dans ce but, je montais à cheval et parcourais, en touriste, les alentours de la place. Que de fois des paysans turcs me regardèrent avec mépris, arpenter la plaine où Amurath III battit l'armée de Ladislas. J'y cherchais en vain, comme tant d'autres visiteurs, le

monument que le plus philosophe des sultans éleva, en l'honneur des vaincus, et que la légion polonaise devait bientôt rebâtir. Quel plaisir de me représenter sur les lieux, avec mes souvenirs, ce grand duel entre la chrétienté et l'islamisme, dont le plateau de Varna fut le champ-clos! Polonais et Hongrois attaquèrent, au mépris de la paix, jurée récemment sur le Coran et l'Évangile. Le chef ottoman exposa en avant de sa ligne de bataille, le traité, témoin de leur perfidie. Les infidèles plièrent d'abord; et du haut d'un mamelon, le même peut-être qui se dressait en face de moi, Amurath se préparait à donner le signal de la fuite, quand un vieux janissaire retint son cheval par la bride. Le sultan promit à ce brave de le récompenser, pria Allah et se jeta dans la mêlée. Ladislas périt, et sa mort décida de la victoire. C'était alors le beau temps des Osmanlis; leur nom faisait trembler l'Europe; et, du Vatican, tous les jours, le pape excommuniait à la fois ces Barbares attardés, et une comète, présage de leur invasion. Aujourd'hui, dans ces mêmes champs de Varna, Chrétiens et Turcs campaient côte à côte, en bons alliés, et je voyais, au loin, dans le champ de Mars, évolutionnant ensemble, des escadrons d'Omer-Pacha et des chasseurs d'Afrique qui, autrefois, se seraient chargés sans merci.

De ces sites historiques, je me transportai dans les bois et les vallées des Balkans. C'était bien l'Hémus chanté par le poëte : mêmes ombrages, même fraîcheur, même mystère, mêmes promesses de bonheur pour le sage qui viendrait là ensevelir sa vie. L'enthousiasme débordait de mon âme; il ne me manquait que le génie et la lyre, J'empruntais des vers pour exprimer l'ivresse de ma joie, et on m'aurait pris pour un fou à me voir chevaucher au hasard, entonnant de ma voix de commandement la plus retentissante, sur un air d'opéra :

. . . . ô ubi campi!
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacœnis
Taygeta! O quis, me gelidis in vallibus Hœmi
Sistet. . . . .

Le Taygète! je l'avais salué de la mer! Me voilà sur les coteaux de l'Hémus où si souvent, dans mes rêveries d'écolier, mon imagination s'était égarée avec une belle fillette du village. Ces illusions refleurissaient; je m'estimais, un instant, le plus heureux soldat du monde. Pour prolonger ce plaisir, au retour, sous ma tente, je jetais sur le papier mes impressions de la promenade, j'y mêlais l'histoire de la journée, et la veillée, quoique solitaire, coulait avec charme, le crayon à la main. Depuis lors, durant tout le cours de la guerre, je suis resté fidèle à cet amusant passe-temps d'écrire, et j'imitais, en ce point, beaucoup de mes collègues. C'est dans les pages fugitives de ces témoins, écho des misères et des gloires de chaque jour, que les historiens futurs découvriront le vrai de cette épopée qui commence devant Silistrie, à Varna, et se déroule sur les cendres de Malakoff. Cette manie d'éphémérides possédait, au dernier degré, un de mes voisins, l'exemple le plus frappant que j'ai connu de la réalisation des pressentiments. Une voix secrète lui disait déjà qu'il mourrait en Crimée, et cette idée arrêtait à chaque ligne sa plume. Il fut tué à Inkermann. J'héritai de ses notes, souvenir d'amitié; je les feuilletai avec effroi. Les marges étaient émaillées de croix tumulaires et de têtes de mort. Quant à moi, je n'interrompis jamais ma tâche de chroniqueur pour dessiner ces funèbres images; mais pendant que je rédigeais des notes, soit au milieu des horreurs du choléra, soit plus tard, sous les murs de Sébastopol, que de larmes tombèrent sur ce cahier, dont la préface, par prudence, était une prière et mon testament. Qui m'eût dit alors qu'un jour viendrait où je relirais avec bonheur cette prose de bivouac, et que l'envie me prendrait d'en faire hommage, sous la forme ambitieuse d'un livre, à mes indulgents compagnons d'armes?

A travers ces distractions pacifiques et littéraires, perçait le fracas de la guerre. Ces forêts des Balkans, mes délices, étaient peuplées de bûcherons militaires. Artilleurs et soldats du génie, par corvées, confectionnaient, à milliers, des gabions et des fascines. De tous

côtés, on rassemblait les instruments du siége projeté. A l'arsenal, tout fermentait, en vue du départ. La rade avait repris son activité. Les chalands, pour le prochain débarquement en Crimée, étaient amarrés au quai. La saint Napoléon approchait; le maréchal devait, disait-on, en ce jour de fête, annoncer le départ. Le choléra ne cédait pas; mais dans l'espoir, de le fuir bientôt, on se familiarisait avec ses hécatombes journalières. Ainsi, en dépit de l'épidémie, en dépit du douloureux échec de la Dobrutschka, les nuages de l'avenir se dissipaient, quand une catastrophe imprévue faillit anéantir les dernières chances de la campagne.

C'était le 10 août : dans la matinée, les navires venus de Kustendgé, avait déchargé sur le quai, des malades et des morts à foison. Les cadavres étaient entassés, pêle-mêle avec les engins des parcs du siége. Après midi, un orage tempéra la chaleur. On considérait la journée, comme d'un bon augure, parce que le fléau avait diminué d'une centaine environ, le nombre de ses tributaires. Après le dîner, la brise de mer ne nous suffoquait plus de son haleine brûlante; le camp se livrait aux plaisirs de cette soirée, la première qui nous promit des temps meilleurs. Les uns, grands enfants, répandus le long du rivage, ramassaient des coquillages; d'autres, couraient à travers les vignes de la montagne et préludaient à la vendange. Les joueurs de boules, en foule, s'ébattaient le long de la route de Baltchick. Beaucoup, nonchalamment étendus sur la pelouse desséchée, fumaient la pipe du soir et se reportaient vers l'inconnu de la Crimée, pour se consoler des calamités du présent. Dans le groupe de ces lazzaroni, je méditais; et mes réflexions se coloraient de tristesse : un incident de ma course champêtre du matin en était cause: Au milieu d'un bosquet, sur la façade délabrée d'une ferme, j'avais lu un écriteau, avec ces mots : *Maison à vendre*. Près de là, un vieillard en haillons, bêchait péniblement, pauvre prolétaire de l'Islam, réduit à s'exproprier, pour payer ses impôts et nourrir ses enfants, qui, demi-nus, folâtraient à ses côtés. Sa femme, assise

sur un banc ressemblait à une ombre désolée. Je pensais à cette infortune.

Le soleil se couchait; les nuages en fuite à l'horizon, rendaient plus magnifique cette fête du ciel de l'Orient. Nous nous relevâmes tous, afin de mieux l'admirer. Un étrange silence régnait à travers la campagne. Tout à coup, une lueur rougeâtre apparut au-dessus de la ville. Serait-ce un effet de crépuscule? Serait-ce le feu? Le tocsin sonne; on apprend que la rue Marchande brûle, que les magasins et les poudrières aux environs, sont menacés. La terreur succède aux charmes de cette veillée d'été. On crie : au feu! De toutes parts, la générale de battre. Les clairons et les trompettes répètent, de bivouac en bivouac, ce signal d'alerte. En avant! et l'armée, en masse, au pas de charge, descend sur le champ de l'incendie, qui grandit à vue d'œil, poussé par le vent du nord, parmi le massif des vieilles maisons en bois, attisé par la combustion des tonneaux d'eaux-de-vie, dont regorgent les baraques des buvetiers! Quel fantastique tableau! A la clarté de ce vaste brasier en plein air, qu'agitaient les raffales de la bise, on voyait d'une part les colons éperdus et hurlant, fuir en tous sens, de l'autre les soldats se précipiter contre cet ennemi, pire que le choléra, puisqu'en effet d'un seul coup, il pouvait nous détruire. Déjà des gerbes de flammes sinistres, s'élevaient autour des dépôts de nos munitions de guerre; le maréchal est au poste du danger; mais tandis qu'il excite les travailleurs, un doute suprême le tourmente. Doit-il sonner le sauve-qui-peut? En s'obstinant, ne sacrifiait-il pas la fleur de ses troupes? Car, excepté la division Canrobert, trop éprouvée dans la Dobrutschka, tout le monde était là, à l'œuvre, sur le volcan. A côté de nous, les Anglais luttaient avec calme, comme si chaque seconde perdue, ne valait pas un siècle, autour des bâtiments qui renfermaient la fortune de la campagne. Les Turcs restaient spectateurs immobiles d'un désastre, peut-être mérité à leurs yeux, parce qu'ils avaient appelé les chrétiens à leur aide. Les postes de rédifs se retiraient, l'arme au bras, de leurs

corps-de-garde, dès qu'ils prenaient feu; à peine, accéléraient-ils le pas, devant le flot enflammé, qui poursuit victorieusement sa marche avec la rapidité de la lave, au bruit des toits et des planchers croulants, au milieu d'un effroyable pétillement d'étincelles. Quant aux citadins, la plupart désertèrent si précipitamment leurs logis, condamnés par Allah, qu'il n'y eut pas de victimes à regretter. Çà et là, pourtant, quelques vieux Osmanlis, veillaient à leurs croisées, tchibouk à la bouche, des hardes et une valise sous le bras; de temps en temps, ils jetaient un regard de travers sur le monstre, messager de la colère céleste, qui envahissait leur quartier; et sitôt que sa langue de flamme léchait les cloisons de leurs demeures, ils les abandonnaient et allaient se réfugier à l'abri du pérystile de la mosquée voisine. Leurs familles les suivaient : les femmes, surprises au fond du harem, par l'ordre du déménagement, arrangeaient, à la hâte, leurs vêtements en désordre et rabattaient le voile sur leur visage en courant; car, il faisait plus jour qu'à midi; puis, elles prenaient leurs enfants par la main. Mais le fléau ne respectait pas le sanctuaire du Prophète; et, dans cet embrasement immense, les cônes de charpente, au sommet des minarets, flamboyaient, semblables à des torches culminantes; de sorte que le troupeau fataliste des Varniotes, reculait de temple en temple, sans se défendre de la mort imminente.

Cependant, nous nous épuisions en de vains efforts pour conjurer le danger; le réseau de feu cernait de plus en plus ces magasins à poudre, d'où dépendait le salut de l'armée. La fumée des cabanes d'alentour, presque consumées, noircissait déjà leurs murs. L'éruption est inévitable! Varna va sauter! Varna saute! Ces cris d'alarme s'échappent de la foule. Les timides et les badauds, à flots et à la débandade, déguerpissent et entraînent à leur suite les prudents et les moins engagés. Les retardataires rencontrent cette nuée de fuyards et tournent bride à leur exemple : panique générale! Ceux qui, placés par le hasard ou leur vitesse,

en tête de la retraite, eurent le malheur de choir, ne purent se relever, avant une demi-heure, sous le piétinement meurtrier des soldats en déroute, qui, un à un leur passèrent sur le corps. Tandis que les derniers venus prenaient part à ces scènes de terreur, une intrépide brigade de sapeurs, de toutes armes, depuis le commencement de la nuit, ne ralentissait pas les coups de hache autour des poudrières. Les marins étaient arrivés à temps à notre secours, avec les pompes de leurs navires. Ils inondèrent le foyer environnant et le maîtrisèrent,sans l'éteindre. Bientôt tout s'écroula aux abords, et une enveloppe de draps mouillés à grand peine par un jet d'eau continu, protégea les matières explosibles de la chaleur du dehors. Il pleuvait depuis un instant, et nous chantions victoire, trop tôt peut-être. Dans ces entrefaites, le feu triomphant partout ailleurs, s'étendait sans relâche; et malheur à nous, si, par un caprice du temps, le vent changeant de direction, les flammes eussent reflué vers les funestes entrepôts! Les défenseurs innombrables, rétrogradaient devant lui, au fur et à mesure de ses progrès, et lui disputaient le terrain pied à pied. Trois tranchées successivement, avaient été ouvertes, par l'élargissement des rues transversales, et le fleuve embrasé avait franchi ces barrières, qui lui faisaient sa part à dévorer avec trop d'avarice. Quelle désolation, chaque fois que le torrent s'élançait au delà du barrage! Les toits se couvraient de pompiers en désarroi; dans la rue, mille fantassins se croisaient, s'entreheurtaient, les uns chassant devant eux des tonneaux de vin, les autres portant des caisses de biscuits, tous tremblants d'être atteints par les brandons. Le pavé était jonché de linges et de chaussures, dépouilles des magasins d'habillement, qu'on vidait à la hâte; les boutiquiers essayaient de sauver les lambeaux de leur fortune, aidés par leurs femmes qui poussaient des gémissements. Les officiers ne pouvaient organiser ce chaos. Enfin, on prit le parti d'isoler un quartier tout entier; et, pour préserver le reste de Varna de la destruction, on le livra aux fureurs

de l'incendie. Il était trois heures après minuit; le vent cessa, à l'approche de l'aube, et par cette faveur de Dieu, le feu s'arrêta enfin dans les limites circonscrites. Au point du jour, le tiers de la ville environ avait disparu, et pendant plus d'une semaine la braise et les cendres teignirent le ciel comme des reflets d'une aurore boréale.

Nos dommages matériels furent faibles, en comparaison des pertes de nos alliés, mais réparables de part et d'autre. Les nôtres, dans cette nuit qui faillit être la dernière de l'année, méritèrent bien de la patrie, par leur impétuosité et leur dévouement. Les combattants ne se reposèrent qu'après la victoire. Alors, on fit des libations pardonnables. Plus d'une barrique errante, à la suite de la bourrasque, fut défoncée et égouttée. En vue de prévenir les excès bachiques, l'autorité militaire improvisa des cantines, en plein vent, où, sous la présidence des chefs, on distribuait à boire gratis, à tout venant, vins de France ou d'Asie, au choix. Malgré ces mesures et en dépit de la vigilance des patrouilles, plusieurs ivrognes acharnés se couchèrent à l'écart, sous la bonde d'un tonneau vierge, et ils crevèrent à la tâche, couverts de lie de vin, sinon de gloire. On les voyait, le matin, noyés dans le ruisseau, et les badauds riaient à l'entour. Les sauveurs de Varna ne rentrèrent au camp que fort tard; parce que tous, ayant fêté plus ou moins la délivrance, le verre à la main, le ralliement fut laborieux. Une fois en marche, il était curieux de suivre certains bataillons, qui serpentaient dans la plaine, au lieu de filer droit leur chemin, car l'ivresse déterminait dans les rangs un mouvement ondulatoire, que l'instinct seul de la discipline empêchait de se convertir en désordre.

On inventa mille fables sur l'origine du désastre. La voix du peuple accusa naturellement le czar. Les Grecs auraient été les artisans de cet infernal guet-à-pens. Quand on réfléchit aux conséquences de l'explosion des poudrières, en présence de l'armée, l'imagination est saisie d'épouvante, et l'on n'ose soupçonner

l'empereur Nicolas d'un crime dont la réussite aurait secondé ses projets, mais qui flétrirait la mémoire de l'instigateur et des complices. L'enquête la plus sévère, ouverte par l'ordre du maréchal, sur-le-champ, ne découvrit pas d'autre cause de l'événement que l'imprudence d'un vendeur d'alcool. Le soldat qui n'est pas tenu à l'impartialité de l'histoire, l'attribua toujours aux fanatiques de la colonie grecque. Toutefois, pour prévenir le retour de pareils malheurs, on décida de faire table rase autour des établissements de la guerre. Dès le lendemain, les démolisseurs se mirent à l'œuvre. En vain, les citoyens, expropriés, nous supplièrent, à genoux d'épargner leurs foyers. Convaincus de leur perfidie, représentants de la sécurité publique, les hommes de corvée ne laissèrent pas debout une seule pierre de ces cabanes, refuge d'une bande de chrétiens-juifs, pour qui l'étranger est taillable à merci, et qui, là, thésaurisaient à nos dépens, au sein de la plus sordide avarice. Sur ces débris, on créa une vaste esplanade, où la lumière pénétra librement, et qui nous attira les bénédictions du voyageur égaré. A ce point de vue, le sinistre de la veille fut un bienfait pour Varna ; les habitants endormis dans l'enfance de la vie sociale, subirent, comme un acte d'arbitraire et de vandalisme, cet embellissement de leur ville; mais, un jour, quand la civilisation aura transformé l'Orient, la place de la Poudrière, deviendra peut-être la promenade favorite de leurs descendants. Des allées d'arbres la sillonneront, rafraîchies par les sources jaillissantes des Balkans, bordées de statues, œuvres de ces artistes que Mahomet a bannis du royaume de l'Islam; et sous ses ombrages, les Varniotes futurs parleront avec reconnaissance du fameux incendie et des soldats français. Que de fois, assis sur les décombres encore fumants, je rêvais à cet âge d'or de la Turquie, et je regrettais qu'à Gallipoli et à Stamboul, le feu n'eût pas ainsi préparé les merveilles de l'avenir.

L'activité de la nuit du 10 août produisit dans les esprits une réaction qui contribua, avec une perturbation

de l'état atmosphérique, à améliorer la santé de l'armée. Une pluie d'orage rafraîchissait l'air chaque jour; et, dès le milieu du mois, le choléra décroîssait progressivement. Avant de nous quitter, il visita la flotte, et ses coups d'adieu décimèrent les équipages. Après le passage du fléau, les matelots encore valides suffisaient avec peine, à bord des navires, aux besoins du service, et les amiraux sentaient avec effroi l'heure de l'action avancer. Ils blâmaient maintenant à découvert l'expédition de Crimée, entreprise malgré l'affaiblissement de l'armée de terre et de l'armée navale, à l'approche de l'automne, dont les brumes et les tempêtes rendraient trop périlleuse la navigation de la mer Noire. Ces récriminations frappèrent les oreilles du maréchal, qui, seul, au milieu des indécisions de ses collègues, et malgré la fortune, jusqu'à présent contraire, avait gardé la même foi dans le succès. Pour vaincre les résistances finales, il convoqua, le 21, les chefs alliés à un dernier conseil de guerre, et leur démontra la nécessité de l'attaque immédiate de Sébastopol, avec un art et un accent de conviction capables de subjuguer les plus rebelles. Si j'avais le privilége et l'art des historiographes de l'antiquité, fort des souvenirs de cette mémorable conférence, je recomposerais ce discours, modèle de l'éloquence militaire. Il rappela que, depuis la descente à Gallipoli, réduits à l'impuissance d'agir par la tactique des Russes, affaiblis par la maladie, en partie ruinés par l'incendie, les alliés n'avaient rien fait encore. La saison touchait à sa fin, et il importait de prendre promptement l'offensive, sous peine de compromettre l'honneur de la France et de l'Angleterre. « Vous êtes, leur dit-il, mandataires responsables. Une tentative heureuse, contre le pilier de la domination russe, au midi de l'Europe, forcera l'ennemi à la paix, apprendra aux peuples de l'Orient notre puissance, et réhabilitera l'armée aux yeux du monde. Qu'on se souvienne de Bomarsund! Après cette rapide victoire, l'inaction pour nous serait l'équivalent de la honte. Tous les programmes de campagne ont été discutés. Sébastopol a emporté les suffrages de la

science et de la politique. Aujourd'hui, les murmures du découragement ou de l'amour-propre doivent se taire, le devoir et le patriotisme l'ordonnent. » Le silence de l'approbation accueillit l'orateur, et un vote presque unanime sanctionna le plan adopté, le 19 juillet.

Dès lors, on reprit avec une ardeur nouvelle les préparatifs du prochain débarquement en Crimée. Chacun apprit son rôle. Pour nous, matin et soir, nous nous rompions à la manœuvre des chalands. Sur l'arrière de la portière, on engerbait la pièce et le caisson avec leur avant-train; au centre, se plaçaient les conducteurs des voitures, les servants et les chevaux. Des canots remorquaient, à la rame, l'embarcation ainsi équipée. Nous parvînmes à descendre à terre et à ouvrir le feu, en moins de cinq minutes. Dans le voisinage, les canonniers anglais s'exerçaient aussi à charger et à décharger leur matériel. Ils se servaient, pour le transport, de deux barques reliées par une plate-forme, et ils réussirent à se mettre en batterie sur le rivage, aussi vite que leurs émules. Le maréchal, parfois, assistait à ces expériences et félicitait l'artillerie de ses progrès. A l'heure présente, le chef de l'armée d'Orient rayonnait de joie; l'ombre des rêveries de Gallipoli se changeait en réalité. Déjà on signalait au large le parc de siége; et, dans la rade, assez de navires se pressaient pour jeter sur la côte de Crimée, en un seul voyage, le corps expéditionnaire au complet. A leur bord, on avait chargé les poudres, les munitions, tous les approvisionnements. Nous n'attendions plus que l'ordre du départ.

Il fut proclamé, le 30, par la voix de l'ordre du jour. Soudain des chants et des hourras d'allégresse éclatèrent sur le morne plateau des camps; on aurait dit l'annonce d'une victoire. En effet, l'armée avait payé cette station à Varna plus cher que par une série de revers. Sous le règne de l'épidémie, personne n'était sûr du lendemain; l'agonie dans un hôpital de cholériques, voilà l'avenir! Le départ semblait être le salut; avec lui, on célébrait les plaisirs et les périls du champ de

bataille. Si ces manifestations d'enthousiasme, à la veille de l'attaque, furent rapportées au czar par ses espions, il dut en tirer un mauvais augure. L'activité la plus folle succéda aux premiers épanchements de la joie. Partout on s'organisait pour la vie aventureuse du bivouac. Les bagages superflus étaient entassés dans les dépôts de la ville. On réparait, on complétait les batteries de cuisine. Ferblantiers et étameurs d'occasion rivalisaient de talent. On ne voyait que casseroles et cafetières ; on effilait les broches ; gare aux basses-cours ! Les présidents de table tenaient cour plénière, agitaient la grave question des provisions de bouche, et passaient en revue les cantines de vivres. On les aurait pris pour des juges d'instruction gastronomiques. Beaucoup de camarades se hâtaient d'écrire à leur famille les événements du jour ; jamais courrier plus volumineux ne partit pour la France. Je me gardai bien d'informer ma famille que nous allions bientôt enfin nous battre. Depuis un mois, pas de nouvelles du pays, et l'inquiétude m'avait empêché de partager d'abord l'ivresse universelle. Je descendis au bureau de la poste. L'employé m'introduisit dans une salle pleine de papiers non distribués, la plupart pour cause de mort. Je trouvai, dans ce fouillis, les lettres attendues, et revins au camp avec courage prendre mes dispositions de voyage. Puisque chaque lieutenant ne devait emmener qu'un cheval, et simplifier, par conséquent, autant que possible son équipement, je retirai de ma malle quelques effets de rechange, juste de quoi garnir fontes et porte-manteau, puis elle fut déposée au magasin de la batterie, religieusement et à regret, telle que mes parents me l'avaient arrangée à la maison. Bonnes gens ! que n'avaient-ils pas logé dans les replis de ce vaste coffre? presque le trousseau d'un marié ! Des chemises en flanelle, des bonnets de nuit, des mouchoirs de batiste, des gants de soirée. — Mets toujours, cela peut servir, me disait ma sœur. — Tu as raison. Cette somptueuse lingerie, hélas ! dormit à Varna, loin de moi, un an. Maintenant que la première fleur de mes illusions

sur la guerre était tombée, je songeai sans répugnance à l'utile et aux besoins matériels du lendemain, pendant le trajet en mer ou sur la terre ennemie, de Varna à Sébastopol. La plupart de mes commensaux ne se préoccupèrent pas de l'avenir. L'un prétendait imiter nos pères, les héros de la République, vivant au jour le jour et à la gamelle. Celui-là traitait de Français dégénérés les partisans de l'aisance possible et permise en campagne ; sa logique nous aurait conduits à nous déchausser, parce que les soldats de 93 marchaient pieds nus. Un autre se nourrissait de souvenirs de la patrie et ne daignait pas se mêler de mesquins détails de cuisine. Un troisième croyait que la fortune pourvoirait à nos moyens de subsistance. Les privations ne m'effrayaient pas plus qu'eux ; mais, n'est-ce pas assez de subir le mal, quand il est inévitable? Mon ordonnance bâta donc le mulet ; et, la bourse pleine, je me transportai sur le marché pour m'y approvisionner.

Au centre de la région intacte de Varna, une nouvelle cité marchande s'était élevée par enchantement. Quelle Babel que ce bazar universel, la veille de l'embarquement ! Français, Anglais, Turcs, Egyptiens, Italiens, Maltais, Arabes, Arméniens, tous pêle-mêle, à pied, à cheval, en voiture, commerçaient et vociféraient. Un courant de bêtes de somme contrariait le flot des acheteurs. Maints chameaux dressaient leurs bosses au-dessus de la foule, et, à la vue de ces *vaisseaux du désert*, les plus hardis coursiers de l'armée, reculaient d'épouvante, ce qui augmentait le tumulte. Les passants foulés criaient au secours; les chiens écrasés hurlaient. Au milieu du concert des voix humaines, du fracas des roues sur les cailloux, du grincement des essieux d'arabas, on entendait le cliquetis de l'argent. Jaloux de se refaire du désastre de l'incendie, les boutiquiers s'arrachaient le chaland. Quelle concurrence effrénée ! Voisins porte à porte, ils en venaient aux mains, pour prouver aux spectateurs la supériorité de leurs produits. Les Turcs seuls représentaient la probité. Tout chez eux se vendait à prix fixe, et quand

ils avaient prononcé le mot sacramentel : *makasch*, inutile d'insister. On était étrillé de main de maîtres surtout par les Grecs. Les nôtres se défendaient contre ces experts en filouterie. Ils essayèrent d'abord d'obtenir un rabais à l'amiable; sinon, ils le réclamaient par l'argumentation de la boxe. Rossés, ils payaient; vainqueurs, ils s'adjugeaient la marchandise meilleur marché. A chaque instant, éclataient des scènes du pugilat; personne ne se détournait pour séparer les combattants ou punir les perturbateurs. Tous les soldats, jusqu'aux gendarmes, tous les officiers, y compris M. le grand-prévôt, avaient, en ce jour d'affaires, dépouillé leur dignité officielle et ne s'occupaient que de leurs emplettes. Un ami qu'on n'avait pas revu depuis le départ de France, vous coudoyait-il, on l'embrassait à la hâte; et chacun de passer son chemin. Apprenait-on la mort d'un condisciple dont le fléau de la Dobrutscheka n'avait respecté ni la jeunesse ni le bon cœur, on essuyait rapidement une larme; car le torrent des piétons et des cavaliers vous entraînait sans pitié. La foire fut une occasion de serrements de mains et de marques d'amitié entre les officiers anglais et nous. Souvent les cris de *bono Frenchs*, *English bono*! dominaient le vacarme de la rue. Les troupiers fraternisaient avec plus d'effusion que leurs chefs. Zouaves et hyghlanders toastaient ensemble dans les buvettes en plein vent. Le riflemen payait généralement, au nom de l'alliance, et ricanait d'aise, quand l'Africain narquois, en échange de ses largesses, lui appliquait sur le ventre la tape de la familiarité.

Dans un coin de ce vaste bazar, se tenait le marché aux chevaux, et ce n'était pas la partie la moins curieuse de cette fête mercantile. Pendant la saison d'inaction, l'armée avait éprouvé un besoin épidémique de locomotion : les jambes ne suffisant pas à la promenade, en masse, fantassins et marins s'étaient improvisés cavaliers; pour eux, l'Asie avait été dépeuplée de ses bidets, et du matin au soir, le plateau de Varna offrait le coup-d'œil d'un singulier champ de course. Mais, à la veille du départ, l'ordre défendant d'amener à bord les bouches

inutiles, il fallait vendre au rabais ces vélocipèdes d'agrément. On les comptait par centaines, à la montre, la plupart maigres et poussifs, car, manque de rations, on avait dû les nourrir de ronces et de fatigues à l'excès. Pour dix francs on avait un attelage; les maquignons achetèrent la fleur de ces haridelles, se promettant de les revendre plus tard au prix de l'or à la remonte; le rebut approvisionna les écuries des paysans turcs; le petit nombre de ces pauvres bêtes qui ne trouva pas acquéreurs, mourut de faim, à la corde,ou retourna à la vie sauvage.

La nuit n'interrompit ni les affaires ni le bruit. Mille lampions aux vives couleurs, mille flambeaux de goudron illuminaient l'arène du marché. Les retardataires descendaient en foule; on assiégeait les cabarets et les boutiques. A en juger par la fantasmagorie des uniformes, par l'agitation des trafiquants, les chœurs des buveurs en goguette, et les échos qui leur répondaient follement dans les camps les plus éloignés, on aurait cru que l'armée d'Orient, délivrée du choléra, sur le point de marcher à l'ennemi, faisait carnaval.

Le lendemain, dès que le jour parut, depuis la porte d'Ibrahim jusqu'aux sommets de Franca, le signal retentit de lever le camp. Jamais la baguette d'une magicienne ne produisit un pareil coup de théâtre. Abattre les tentes, les ployer, s'équiper et se former en bataille, tout fut fait instantanément. Aussitôt chaque corps de troupe se dirigea du côté du port, vers l'emplacement désigné d'avance. En vain aurait-on voulu retenir l'ardeur de l'armée allant ainsi s'embarquer. Un mouvement électrique l'emportait. Les fantassins, sans ordre, prenaient le pas gymnastique. Nos chevaux trottaient d'eux-mêmes. A cette allure précipitée, nous traversâmes les rues de Varna. Les Turcs nous regardaient défiler, sombres et sans même répondre à nos vivats. Quelle fête, si, aux croisées des maisons, des compatriotes nous avaient souris et encouragés! Nos alliés, de leur côté, exécutaient la même manœuvre; nous courions, et ils s'ébranlaient pompeusement! Chaque régiment britannique

s'acheminait vers le rivage, à pas comptés, au son de la musique, ni plus ni moins que pour une promenade militaire. Le tambour-major réglait la vitesse. Quel type! Le bras gauche fièrement appuyé à la hanche, la tête raide, les favoris cirés, les lèvres pincées, il faisait mouliner son bâton, le fichait en terre, et marquait une pause, puis en avant. Quelques pas plus loin, autre moulinet, autre temps d'arrêt, et ainsi de suite jusqu'à destination! Les hyghlanders, par leur tenue superbe, excitèrent presque notre jalousie. Ils portaient le plaid rabattu sur l'épaule. Le vent balançait les plumes de leur toque. Ils marchaient en cadence, aux accents du fifre écossais, et cette fanfare pastorale contrastait délicieusement avec une solennité, prélude des combats. Arrivés devant notre front de bataille, les Anglais nous honorèrent d'une triple salve de hourras; il leur fut dignement riposté. Après, ils montèrent dans leurs barques, nous nous élançâmes dans les nôtres; et, vers le milieu de la journée du 2, l'embarquement des troupes, bivouaquées à Varna, était fini. Sans tarder, on rallia à Baltchick les trois premières divisions, qui déjà s'impatientaient à bord. Nous maudîmes, en passant, cette plage pestiférée des camps, où nous avions trop et inutilement souffert. Il n'y restait d'autre monument de notre séjour que des croix de bois sur les tombeaux.

Le 5 septembre, toute la flotte française, sauf le convoi, était rassemblée au rendez-vous général de Baltchick. Dès le matin, l'amiral anglais prévint qu'il appareillait et qu'il allait nous suivre. Nous levâmes l'ancre et louvoyâmes, en attendant, le long des côtes de la fatale Dobrutschka. Sur ces entrefaites, un courrier de Varna annonça que nos alliés ne prendraient la mer que le lendemain. Le 6, à midi, les vigies n'avaient encore signalé aucune voile à l'horizon. Le maréchal dépêcha une frégate à l'amiral Dundas, pour presser son arrivée; sir Lyons, qui comprenait les dangers du retard, se fit l'interprète du messager auprès de son chef. Celui-ci, alléguant que ses transports n'étaient pas en mesure d'affronter la mer, voulait de plusieurs jours

encore différer le départ. Après une vive discussion, il céda, et le 7 enfin, les vaisseaux anglais se mirent en branle. On murmurait déjà dans nos rangs sur ces premières lenteurs du *cousin John-Bull*. A en croire la renommée, ils n'avaient pas commencé leur navigation la veille, par respect pour la sainteté du dimanche. Ces puritains ont donc oublié leur Bible, disait-on. Le Dieu des armées ne permettait-il pas aux Machabées, de se battre le jour de sa fête? Le mécontentement se dissipa, à leur approche; et le 8, les escadres anglo-françaises voguaient, de conserve, vers la Crimée.

LIVRE IV.

L'ALMA.

Des doutes s'étaient élevés sur l'opportunité du débarquement, à l'embouchure de la Katchá. D'après des rapports récents, les Russes avaient puissamment fortifié ce point du littoral; et les chefs de l'expédition se demandaient, chemin faisant, en quels parages il convenait décidément d'aborder, pour éviter une descente de vive force en Crimée. En conséquence, le conseil de guerre se réunit, le second jour de la traversée, à bord de la *Ville-de-Paris*. La houle empêchait d'y assister lord Raglan, amputé du bras gauche, à Waterloo. Le maréchal, souffrant, présidait. On convint que les commissaires des premières reconnaissances iraient de nouveau étudier la côte.

En effet, le 9, quatre corvettes les emportèrent dans les eaux du golfe de Kalamita, au midi de Sébastopol. Jusqu'à leur retour, les flottes mouillèrent à hauteur du cap Tarkan. Une belle soirée d'été favorisait les évolutions de l'armée navale. Aussi, dans un clin d'œil, on découvrit, en pleine mer, une ville flottante et pavoisée, de plusieurs lieues d'étendue. Mille canots sillonnaient les rues, en tous sens. Des amis en visite, se coudoyaient avec des promeneurs, voguant, en extase devant la grandeur de cette marine, digne du pinceau des maîtres. Quelques rares corbillards ramaient au large, pour noyer leur funèbre cargaison de choléri-

ques. Ici, se tenait le marché aquatique. Là, stationnaient des officiers d'état-major, attendant que le signal de l'ordre partît au mât du vaisseau-amiral. Sur les ponts, les tambours battaient joyeusement l'appel, et les régiments s'y formaient comme sur autant de places d'armes. On entendait partout hennir les chevaux, las de leur immobilité. Les musiques jouaient des airs de triomphe. Ce déploiement de notre force, sur ce majestueux théâtre, était capable de transporter les spectateurs les plus froids. En ce moment, avec une foule de confrères, je commençais mon apprentissage des misères de la guerre. Le hasard avait placé la batterie sur un navire grec. On nous condamnait presque à jeûner depuis le départ, par une avarice calculée. Malgré l'abondance des vivres, ordre formel au cambusier de ne servir que lard et biscuit. Des hamacs nous servaient de lits. Mais quels grabats aériens! On s'y trouvait, par la combinaison des cordages, plus durement cahotés qu'en patache. Passe encore, si le dormir du matin si doux, quand on n'a rien à faire, nous avait été permis; mais, au point du jour, des matelots arrivaient, avec la consigne de débarrasser le carré, notre chambre, et sommaient les flâneurs de se lever, de sortir. Les hommes de troupe bivouaquaient sur le sol de l'entrepont, en butte aux coups de pieds des passants; puis, à l'heure de la soupe, les escouades affamées, autour de la maigre marmite, ressemblaient à des bandes de chiens à la curée autour d'un os.

Le besoin nous avait tous aigris; et un incident dramatique, au mouillage du cap Tarkan, acheva de révolter les passagers contre les corsaires du bord. Là, nos hôtes mirent au pilori l'aide du chef d'office, soi-disant pour refus d'obéissance, en réalité pour ses indiscrétions culinaires. Alors, par rancune, du haut de sa croix, le patient interpella l'enseigne Félon et lui décocha les vérités les plus sanglantes, à nos dépens. Autant de révélations, autant de soufflets appliqués sur la joue de notre courageux défenseur, qui se tut à la fin, en hurlant de rage. Les soldats murmuraient contre

cette coupable inhumanité. On formula une plainte officielle. Sans doute, en leur pays partisans du czar, les conspirateurs répondirent qu'en ces lieux inhospitaliers, voisins de l'île des Serpents, il était impossible de se ravitailler. Force fut donc à tous, pour que la situation n'empirât pas, quitte à réclamer après l'épreuve, de ronger notre ration salée et quotidienne, trop heureux toutefois, en comparaison de nos chevaux. La plupart de ces pauvres bêtes, la tête basse, la face maladive, semblaient prier pour la délivrance la plus prochaine. Ils n'avaient pas le pied marin, et, comme ils étaient simplement attachés au bastingage, sans planche de séparation, le moindre coup de vague les renversait, babordais et tribordais pêle-mêle. Ils ne mangeaient plus, et s'il n'y avait eu pour eux une providence, pas un ne serait descendu à terre, exempt de boiterie.

La crainte d'être démontés devant l'ennemi et de mourir peut-être d'inanition, avait banni de nos rangs la gaieté du départ. Au milieu de l'admiration générale, nous restions insensibles au sublime tableau de la flotte des Croisés modernes. Le crépuscule, l'aurore, l'éclairaient en vain des plus splendides couleurs; à travers la féerie de ces mille voiles déployées, nous n'avions des yeux que pour l'image de la mort, qui y faisait ombre; car on distinguait sur les flots maints cadavres des dernières victimes du choléra, entourés de voraces marsouins.

Le 11, des applaudissements annoncèrent la rentrée de la croisière. La fièvre clouait le maréchal au lit. Le conseil se rassembla donc, sous la présidence de lord Raglan; et les délégués rendirent compte de leur mission : ils avaient reconnu le littoral de Crimée, entre Eupatoria et Balaklava, autour de Sébastopol. Or, un camp gardait le plateau Chersonèse; des chaînes interceptaient l'entrée de la rade, protégée en outre par les feux croisés du fort Constantin et du fort Alexandre. Ces forts n'avaient en rien troublé le travail d'exploration; mais, à la vue du pavillon ennemi, les gardes-côtes s'étaient hâtés de monter à cheval et de galoper

vers la ville; plus bas, entre la Katcha et l'Alma, un corps d'armée, de trois mille hommes environ, surveillait le pays. Sur la plage intermédiaire, du bassin de l'Alma à Eupatoria, au nord du golfe de Kalamita, vers le point désigné sur les cartes anglaises sous le nom d'Old-Fort, le rivage, dominé par l'artillerie des vaisseaux, d'un abord facile et sans défense, valait mieux peut-être comme lieu de débarquement que l'embouchure de la Katcha : enfin, les croiseurs signalèrent l'importance qu'Eupatoria pouvait acquérir, un jour, en servant de base d'opérations à une armée jetée sur le flanc des Russes.

On discuta, avec ces données nouvelles, le choix du point d'attaque de la Crimée. Au nom du chef français, le général Canrobert soutint le projet primitif; il s'appuyait sur la proximité de la Katcha à l'objectif de Sébastopol et sur la rareté d'eau potable, aux environs d'Old-Fort. On lui opposa les chances d'une descente, en face des rassemblements de troupes observés à la Katcha, et surtout la configuration du terrain paralysant, en cet endroit, l'effet des canons de la marine. Au contraire, à Old-Fort, il était probable qu'on prendrait pied sans coup-férir. Là, ni fortifications, ni défenseurs; et l'ennemi, voudrait-il entraver l'abordage, trompé par de fausses démonstrations ailleurs, il ne s'y concentrerait qu'au dernier moment, trop tard pour lui, car deux journées de marche séparaient Vieux-Fort du camp de la Katcha, et, en moins de vingt-quatre heures, le gros de l'armée serait à terre, sous les armes. En tous cas, on agirait avec l'appui efficace des frégates. L'évidence de ces avantages, au point de vue de la sécurité, fit pencher la balance du conseil : le maréchal obéit à la décision, non sans regrets. En débarquant à la Katcha, le moment de la lutte était avancé de quelques jours, et quelques jours, dans son état désespéré, bornaient son avenir.

Old-Fort étant irrévocablement choisi, on arrêta que les transports de la quatrième division, pendant la descente, iraient, avec une partie de l'escadre anglaise,

simuler une attaque dans la baie de la Katcha, là où l'ennemi semblait nous attendre; que, le même jour, on s'emparerait d'Eupatoria, et, qu'après la prise de possession du rivage, le plus promptement possible, on marcherait, au sud, vers Sébastopol, parallèlement aux frégates à vapeur. Il restait à exécuter ce glorieux programme.

Le 12, vers midi, les flottes reprirent leur essor et naviguèrent en direction d'Old-Fort. En cet instant solennel, le maréchal se releva sur son lit de douleur et regarda à l'horizon si l'on ne voyait pas les cimes de la chaîne Taurique. Il sentait l'approche de la mort, et tremblait d'expirer, à la vue de sa terre promise. Dans cette extrémité, le souvenir de sa famille l'obsédait. Mais, surtout, il songeait à cette armée que la France lui avait confiée, et qu'il allait abandonner à l'heure du danger. Le soir, il écrivit au ministre de la guerre, une lettre, préface de son testament, par laquelle il priait l'Empereur de désigner l'héritier de son commandement. Pendant la nuit, les crises se succédèrent avec plus de violence. Le général Canrobert veillait à son chevet; et, témoin de son anxiété, il lui montra un ordre confidentiel qui le nommait, le cas échéant, son successeur; le mourant lui tendit la main. Désormais tranquille sur l'avenir de ses soldats, il maîtrisa à force d'énergie le mal qui le consumait et obtint de la nature une dernière trève. La vue de la terre contribua à le ranimer.

En effet, le 13, au lever du soleil, toute l'armée debout sur les ponts et sur les dunettes, fixait avec des yeux ravis la côte de Crimée, qu'on apercevait au loin. Les vapeurs volaient, et plus nous avancions, mieux se dévoilait cette scène des prochaines victoires. Une ceinture de montagnes limitait l'horizon; de leur pied jusqu'à la mer, une nappe de steppes; sur leurs sommets, quelques arbres se dessinaient, et les exaltés, à travers les verres magiques de leurs lunettes, les prirent pour des vedettes. Des vols de goëlands planaient au-dessus de la plage, et les nouveaux Don-Quichotte les trans-

formèrent en ballons ennemis. Peu s'en fallut qu'ils vissent des espions sous le plumage des petits oiseaux du rivage qui venaient se percher dans les vergues! Ces bruits puérils d'alarme trouvèrent crédit dans la multitude. On comptait déjà le nombre des sentinelles et des gardes russes. On se querellait, pour savoir si c'étaient des hussards ou des cosaques. Mais les chimères s'évanouirent, à la vue d'une ville, émaillée de jardins et de moulins à vent. Elle avait été florissante, au temps de Mithridate; les Tartares l'appelaient Koslow. Catherine II, pour plaire à Voltaire, changea ce nom barbare en celui d'Eupatoria, qui rappelait d'illustres souvenirs de l'antiquité. Les flottes jetèrent l'ancre, au bout de la rade, à portée de canon; et, après une courte conférence des généraux en chef, les parlementaires, sous la protection de trois frégates, allèrent sommer la place de se rendre. Un vieux major, criblé de rhumatismes, la commandait. Une légion d'invalides composait la garnison, braves gens qui se livraient aux douceurs des bains de mer et ne s'attendaient pas à être troublés par l'invasion étrangère. Le chef de ces vétérans remit les clés, sans résistance; et deux compagnies d'infanterie de marine, avec un bataillon anglais, en prirent possession immédiate. La population tartare les reçut presque en libérateurs; car, parmi ces descendants des Mongols, plus d'un patriote rêvait le gouvernement des Khans; et tous détestaient la domination moscovite. Peu après notre occupation, les marchands rouvraient leurs boutiques. Les paysans affluaient sur le marché. Soldats et citoyens se saluaient aux cris de *French*, *Englich*, *bono! Moscof*, *no bono!* Vivent les alliés! A bas le czar! On confia l'administration de la ville aux autorités indigènes. Sur-le-champ, une milice bourgeoise fut organisée pour concourir au service des avant-postes. Ainsi les alliés avaient planté leur drapeau en Crimée, avec moins d'encombre qu'en terre amie.

Cette mémorable journée finissait; et le convoi des traînards nous avait rejoint, de sorte qu'aux lueurs du

crépuscule, l'armée navale, en masse, se développait devant Eupatoria. Comme pour embellir ce panorama sans pareil, le ciel ne s'était jamais paré avec plus d'éclat. Des groupes de nuages figuraient un portique d'or, et, derrière ce décor, le soleil couchant resplendissait. Autour de cet arc de triomphe, la brume du soir, au souffle de la brise, roulait en légers flocons de pourpre, semblables aux jets de flamme d'un incendie aérien. Longtemps après la tombée de la nuit, l'horizon semblait encore en feu. Les terrasses des navires étaient couvertes de curieux. Officiers, soldats, jusqu'à ceux qui, dans leurs pérégrinations, en France ou en Afrique, trop souvent hôtes des grands chemins, avant l'aube, avaient pu se blaser sur les beautés de l'aurore, tous, pour un instant artistes, nous tombâmes en admiration devant les merveilles de ce phénomène céleste, où les astrologues romains auraient lu un présage de la victoire.

L'obscurité nous arracha aux charmes de la contemplation ; et la nuit fut consacrée aux préparatifs du coup d'éclat, fixé pour le lendemain. Tandis que la 4e division remontait vers la Katcha, les frégates, chargées de tracer la ligne d'embossage pendant le débarquement, longeaient la plage d'Old-Fort. L'ennemi ignorait-il nos desseins ? Mais pas l'ombre d'une redoute ne défendait les approches, et l'on ne discernait pas la silhouette d'une vedette. Les éclaireurs placèrent donc à loisir, en face du lac salé, les bouées directrices de la position des vaisseaux, en ordre de bataille. Cependant la retraite avait depuis longtemps sonné dans la rade d'Eupatoria ; et toute l'armée veillait, agitée par l'espoir que les Russes ne nous laisseraient pas, sans brûler une amorce, toucher le sol de leur patrie. Pour ma part, je ne fermais pas l'œil. Nos canonniers s'entretenaient avec mystère des chances de la descente. Les anciens de l'armée de Rome ou d'Afrique péroraient, en fumant, et l'on faisait cercle autour de ces oracles. Quelques jeunes gens, à l'écart, pensaient au pays. Des conducteurs de canon flattaient leurs chevaux de la main et leur parlaient des

dangers qu'ils auraient demain, peut-être, à courir ensemble. D'instinct, ces quadrupèdes auxiliaires sentaient-ils la gravité de la situation? Étaient-ils las de la mer? mais jamais ils ne furent plus bruyants que dans cette dernière nuit de traversée. Ce fut à qui nous empêcherait de sommeiller, à plus fréquents coups de pied.

Passé minuit, avant qu'on donnât le signal du branle-bas de combat et de départ, l'équipage dit la prière du soir avec une pompe inaccoutumée. On comptait, au réveil, voir l'ennemi en face, et, nous tous, par un élan de foi spontané, le long du pont, tête découverte, de tomber à genoux, côte à côte, avec les matelots. Un vieux levantin, quartier-maître, récita l'oraison, puis il se fit un moment de silence : chacun se recueillit et supplia Dieu de protéger l'abordage. Certains loups-de-mer promirent hautement, en cas de succès, une couronne à Notre-Dame. Après cette cérémonie religieuse, les marins coururent à leurs postes, déblayèrent le pont et commencèrent à démarrer les chalands. La batterie rentra dans ses cabines, sauf des fumeurs, qui savouraient la pipe de matines, et des songeurs qui regardaient se lever l'étoile du berger. Les hommes s'occupèrent de charger leurs armes et de préparer les sacs. Nous fîmes tous notre première toilette de bivouac. Les uns se ceignaient les reins avec des écharpes en laine rouge, boucliers contre les rigueurs malsaines des nuits d'automne sous la tente; d'autres chaussaient des bottines fourrées, et de ce nombre maints confrères, par principe spartiates, mais qu'en ce moment les immortels va-nu-pieds de l'armée du Rhin, leurs modèles, auraient dû renier! On outrait les conseils de la prudence, par peur de l'imprévu, sous ce climat de Russie qui avait été si fatal à nos devanciers. Chacun se cuirassait de son mieux contre les gelées prochaines des gardes nocturnes. Même, à force de gilets superposés, certains poltrons se fabriquèrent un embonpoint postiche! A voir, en cette prosaïque scène de vestiaire, des novices se dorloter de la sorte, on n'aurait pas soupçonné en eux des vainqueurs de l'Alma, des héros en herbe de Sébastopol.

Le jour s'avançait ; le vent avait fraîchi, le navire se dandinait sur ses ancres, et ce mouvement avait assoupi la plupart des passagers. Il ne restait plus dehors que l'officier de quart, l'auteur principal de la disette à bord. Tout à coup une secousse ébranla la cale et des cris de détresse l'accompagnèrent. Nous nous précipitons sur le pont ; le pauvre enseigne gémissait, étendu par terre. Les ténèbres ne permettaient pas de constater si le sang coulait de sa blessure ; dans le premier émoi, on s'imagina que les Russes venaient d'envahir Eupatoria, et que bombardant la flotte à toute volée, un boulet avait atteint le marin sur son banc. Bientôt le chirurgien arriva, précédé de porte-lanternes, et l'on reconnut qu'une chaîne d'ancrage s'étant accidentellement rompue, le bout libre avait fouetté la jambe du lieutenant. L'homme de l'art déplia sa trousse et opéra la victime sur-le-champ. Je fus chargé de lui soutenir la tête, mes collègues tenaient les bras. Il lui fut pardonné ses méfaits culinaires !

Nous achevions cette pénible tâche quand, à la faveur des feux de position qui illuminaient le camp de la flotte, on aperçut une frégate filant sur le vaisseau-amiral. Cette messagère d'Old-Fort apportait les nouvelles les plus favorables au sujet de la contenance de l'ennemi. Soudain des fusées montèrent dans les airs ; de toutes parts les signaux se succédèrent, et, vers quatre heures du matin, l'armée navale commença sa dernière étape. Au soleil levant le brouillard se dissipa, et l'*armada* anglo-française nous apparut en marche, majestueusement déployée sur dix files de navires, chaque file se perdant dans le lointain. Le vent ni les vagues ne gênaient leurs mouvements, et ces colosses de la mer gardaient leurs intervalles et leurs alignements, aussi bien que les régiments d'une division de manœuvre au champ de parade. En tête de notre escadre, voguait la *Ville-de-Paris*, fière de ses cent-vingt canons et du pavillon-amiral arboré à son grand mât. Plusieurs vapeurs l'escortaient, remplissant les fonctions d'aides-de-camp. Dès qu'il fallait transmettre un ordre, ils s'élançaient et

serpentaient au milieu des rangs. En ligne s'échelonnaient tous ces bâtiments de guerre dont les noms rappelaient des titres de gloire et que leur passé obligeait de s'illustrer encore. Au nord de la flotte française et à sa hauteur, les Anglais naviguaient, sans l'éclipser. Les Turcs formaient l'arrière-garde. Les vapeurs fumaient à pleine cheminée; la brise gonflait les voiles; les flots disparaissaient sous une forêt de mâts et de rames. C'était l'heure de l'appel; et l'on voyait, à tous les bords, étinceler des haies de baïonnettes. On entendait piaffer les chevaux déjà aguerris. Seul, le pinceau d'Hérodote aurait su décrire, avec honneur, cet armement sans rival dans les annales maritimes, quand le cri : terre! terre! me réveilla de ma contemplation. Ce magique signal courut de bouche en bouche.

En effet, on distinguait la plage d'Old-Fort; peu à peu, à chaque nœud que nous filions encore, les craintes de la nuit se dissipaient, devant la réalité : d'abord, une plaine à perte de vue, puis une falaise; à droite de cette falaise, un lac, séparé du rivage par une chaussée; mais de défenseurs, pas l'ombre. En vain les vigies plongent dans les profondeurs de l'horizon; on ne discerne qu'un cavalier qui prend des notes à la hâte et s'enfuit. Mais aucune trace de fortifications. Décidément les Russes nous invitaient à descendre.

Était-ce un aveu de leur impuissance? Était-ce calcul, de la part du prince Menschikoff? Sans doute, il renonçait à la possibilité d'arrêter l'ennemi à Old-Fort, sur un rivage uni et commandé par les batteries de la marine, et préférait l'attendre sur le boulevard inexpugnable des hauteurs de l'Alma, convaincu qu'en ce lieu de passage inévitable, il le battrait, et même le jetterait à la mer, en présence des escadres alliées, réduites à la pitoyable alternative, d'assister à la destruction de l'armée, ou d'essuyer les feux plongeants de l'artillerie russe, pour sauver les débris des vaincus. Ce plan de défense, dicté par une foi aveugle en la fortune, fut une faute. Si la prudence conseillait de se retrancher derrière les montagnes de l'Alma, ligne avancée des rem-

parts de Sébastopol, que l'art et la nature avaient à l'envi fortifiés, pourquoi rester, l'arme au bras, pendant l'opération lente et difficile du débarquement? Pourquoi, sans disperser ses forces, le chef russe ne détacha-t-il pas, entre son camp et Old-Fort, plusieurs sotnias de Cosaques et seulement quelques pièces volantes? Ses observatoires dominaient la mer, et, dès qu'il lui fut prouvé que l'orage fondrait à Old-Fort, cette faible avant-garde de cavalerie, se portant au galop sur le point menacé, serait arrivée assez tôt pour contrarier les mouvements des troupes. Ce désordre aurait affaibli le moral de l'assaillant, et aurait eu, au début de la campagne, l'importance d'une victoire. En nous laissant faire à notre gré, Menschikoff agissait à la manière de ces gladiateurs qui, dans l'arène, donnaient à leurs adversaires tout loisir de se mettre en garde et leur réservaient aussi l'honneur du premier coup. Cette conduite, plus chevaleresque que sage, rappelait le défi de Fontenoy. On y répondit sans délai.

Le 14 septembre, dès sept heures du matin, la flotte française s'embossait sur trois colonnes devant Old-Fort. Le chef d'état-major, le comte Boüet-Willaumez, était l'ordonnateur de cette fête nautique incomparable, et son projet de débarquement restera comme un monument du génie maritime. Au premier rang ancraient les vaisseaux de combat, chargés des régiments de la division Canrobert; au centre, les transports de la seconde division; plus loin, la troisième division et les Turcs d'Achmet-Pacha; vers notre aile gauche, les Anglais. Les chaloupes, armées en guerre, se rangèrent rapidement aux angles de la falaise, le seul point culminant de la côte, de manière à balayer, au besoin, le terrain environnant. Alors le signal fut donné; mille embarcations se remplirent de soldats, et à toute rame gagnèrent la plage. Quel beau jour! Le soleil brillait, tel qu'à Austerlitz! La mer était immobile; Dieu protége les alliés! Les visages rougissaient de plaisir. C'était un vaste trépignement, à la veille de toucher ce sol de la Crimée, où la gloire ouvrait enfin ses bras de fée. On entendait gron-

der le canon au loin, dans la direction de la Katcha. Les partenaires de la division Forey exécutent donc leur diversion ! Leste, à l'œuvre, matelots ! A bord éclataient des chants de triomphe. Canots et chalands, en foule, fendaient les flots, s'entre-croisant, se mêlant ; ils allaient se choquer; l'ordre naissait bientôt de la confusion. Des pavillons plantés sur la grève, indiquaient aux pilotes leur route, et des poteaux marquaient aux passagers de diverses armes leur place,le long de la ligne de bataille. Notre tour arriva, et nous bénîmes le ciel de sortir vivants de notre galère grecque. Capoue et ses délices ne nous appelaient pas sur le rivage ; mais à terre, du moins, les émotions de la guerre promettaient un dédommagement de la misère. Les hommes se disputaient à qui sauterait le premier dans les barques. Notre chien lui-même, le tendre et belliqueux *Mitraille*, salua la délivrance par ses plus joyeux aboiements. L'empressement de la descente à terre était général; les camarades qui, à bord des navires de l'État, n'avaient pas eu à endurer de privations matérielles, se félicitaient d'avoir échappé à la sévérité de la discipline navale. En effet, commandait-on une manœuvre, les matelots, au coup de sifflet, couraient à leurs postes, et les troupiers, sommeillant sur leur passage, recevaient maintes ruades. Parfois on requérait le secours de *messieurs les militaires*, et alors les marins s'érigeaient vis-à-vis d'eux en fiers instructeurs, avec des formes dont l'ancien n'oserait pas user, au régiment, à l'égard du conscrit. Puis, demandait-on à un routier de l'Océan des nouvelles du temps, il répondait avec raillerie, dans son argot : « Oh ! ce ne sera qu'un grain. » Autre vexation plus grave : les passagers croyaient à tort que les cambusiers rognaient les rations, et cette atteinte, portée à leur estomac, révoltait ces amis de la gloire qui n'est pourtant que fumée. Enfin le choléra faisait escorte à l'armée expéditionnaire ; la mort, il est vrai, n'attaquait plus, ainsi qu'à Varna, par grands coups de faulx, mais, trop souvent, la barque funéraire allait au large jeter des cadavres, un boulet au cou. Les confrères des vic-

times demandaient-ils à les accompagner, le moindre empêchement du service ou du ciel motivait un refus de la part de qui de droit. Les soldats de l'armée de terre ne pardonnèrent pas ces peccadilles innocentes à leurs compagnons de la flotte, et ils promirent de s'en venger, devant Sébastopol.

L'horloge du vaisseau-amiral n'avait pas sonné midi; et déjà la première division, maîtresse des collines au-delà du lac, bivouaquait, sa droite appuyée à la mer. La division Bosquet et la division du prince Napoléon ne tardèrent pas à lui donner la main, derrière la falaise, de telle sorte que le front de l'armée se recourbait vers les Anglais,dont l'aile gauche touchait au rivage. Cet ordre circulaire, nécessité de la topographie, parait à toute chance d'attaque. Les postes rayonnèrent de toutes parts; puis, aussitôt, les grands'gardes se portèrent en avant et disséminèrent des vedettes dans la campagne, pour avertir à temps de l'arrivée de l'ennemi, pendant que les spahis éclairaient le pays,plusieurs lieues à la ronde,et que s'établissaient nos camps. Le maréchal, du haut de la dunette de la *Ville de Paris*, contemplait le spectacle de son armée d'Orient, presque toute entière débarquée; et foulant avec bonheur la terre de Russie. C'était, jour par jour, le quarante-deuxième anniversaire de l'entrée des Français dans Moscou. Ce souvenir l'enorgueillit, et les plus douces perspectives de l'avenir charmèrent cette heure, une des dernières parties de son agonie, qui durait, cruellement intermittente, depuis le départ de Varna, Vers le milieu de l'après-midi il aborda, monta à cheval et parcourut le front de bandière. Des cris de : vive la France ! vive l'Empereur ! vive le maréchal ! l'accueillirent par salves. Il nous exhorta tous à faire notre devoir et rappela à la foule de ses compagnons de gloire en Kabylie, que noblesse oblige. Peu après cette revue, on nous lut la proclamation d'ouverture. Le chef mettait presque la victoire à l'ordre du jour, sans déguiser au prix de quels efforts on viendrait à bout de Sébastopol. Pour mieux stimuler, il nous montrait des rivaux et des Anglais, combattant à nos

côtés; il recommandait de traiter les Tartares en amis, et terminait par ces paroles que Napoléon n'aurait pas désavouées: « Soldats, disait-il, aujourd'hui vous êtes l'espoir de la France, demain vous en serez l'orgueil! »

Ce panégyrique toucha l'armée au cœur. Pour monter au niveau de ces éloges, elle était prête à se surpasser. Aussi le manque des choses les plus nécessaires à la vie, dès l'arrivée, ne provoqua pas un murmure. Ce désert, où l'on venait de nous jeter, n'offrait ni puits, ni fontaines. Pas d'autre source que le lac salé. La soupe du soir exhalait un atroce parfum de saumure, et pourtant jamais banquet de noces ne coûta plus de peine et de soins que ce premier repas au bivouac d'Old-Fort. Les plantes d'absinthe qui, çà et là, foisonnaient dans le camp, servirent de combustible; on faisait la chaîne autour des marmites aux abois; les uns arrachaient les herbes, les autres de main en main les passaient au maître-cuisinier de service, chargé d'entretenir le feu sacré et s'en acquittant avec une gravité épiscopale. La flamme pétillait, sans chauffer, et il fallut une persévérance à toute épreuve, une faim de carême, pour obtenir une cuisson approximative du lard de malédiction. Les Anglais aimèrent mieux manger leur pain sec que de s'abaisser à ces pénibles nécessités; et ils restaient ébahis de nos procédés culinaires. Sans doute, ils attendaient que le commissaire de la Reine leur apportât la pature. Chez nous, nul ne se priva, même de café; à défaut de moulins, on broya le grain sur la pierre à coups de crosse de fusil. S'il eût été possible, par quelque artifice, de neutraliser le goût du chlorure en dissolution, maint chimiste de cantine en aurait, en vérité, découvert le moyen. Puis chacun avala son amère potion. Les gourmets semblaient prendre médecine; quelles grimaces! et quels éclats de rire! On jurait de se procurer le lendemain de l'eau potable et du bois, serait-ce sous la barbe des Russes.

Grâce à cette pénurie de fagots, les feux de bivouac étaient clair-semés, et la veillée dura peu. Le ciel se couvrait; et l'on avait hâte de se prémunir contre les menaces de l'orage. Alors, ce fut à qui étayerait le plus

solidement sa tente et isolerait le mieux son lit du contact de la terre; après, les voisins se dirent bonsoir et se barricadèrent au logis. Pendant que tout était calme encore sur la plage, une vive agitation régnait en mer, au voisinage, occasionnée par le retour de la division Forey. Elle avait rempli sa mission, à l'embouchure de la Katcha, sans éprouver de résistance. Un bataillon et une batterie seulement gardaient la côte. Les canonniers russes, à l'approche des nôtres, tirèrent une salve. On riposta à leurs boulets de 4 par des obus de 80, et, après cette escarmouche dont on avait applaudi d'Old-Fort le bruit matinal, l'ennemi, trop faible pour tenir, s'était évanoui. Quelques cosaques seulement se perchèrent au faîte des rochers, hors du danger, leurs bidets de bataille attachés au bois des lances, et, de ce belvédère, assistèrent au simulacre du débarquement. Une partie descendit réellement, bivouaqua, et, à la nuit, la farce étant bien jouée, remonta sur les vaisseaux. Quelques heures plus tard, ils avaient rallié la flotte au mouillage d'Old-Fort. On les reçut avec honneur, ils avaient atteint le but proposé. Voyant l'armée navale s'éparpiller, le russe, dans l'incertitude du vrai point d'attaque, n'avait pas bougé de ses positions de l'Alma.

Les navires, derniers venus de la Katcha, prenaient leur place d'embossage, quand, vers minuit, les cataractes du ciel s'ouvrirent. Ce fut un tel déluge que nos alliés, soit désordre ou précipitation de la descente, soit confiance en une belle nuit d'été, ayant laissé à bord leurs effets de campement, n'hésitèrent pas à venir en masse nous demander l'hospitalité. La souffrance l'emporta, en cette première occurence, sur l'amour-propre national. Nous n'étions certes pas couchés sur des lits de roses! Pour moi, l'eau filtrait à travers le toît de mon gîte et inondait, sous forme de cascade, les draps et la couverture. Je dus m'insinuer, tout habillé, dans un étui de fourrure, et j'y suais à grosses gouttes, plutôt que de prendre, à cette heure tardive, un bain froid, émaillé de douches. Pour comble de malheur, ma chambre, posée au penchant d'un tertre, se trouva sur le passage

d'un ruisseau torrentueux, et je priais Dieu que, dans sa course, il n'entraînât pas les pilotis de pierre, frêles étais de ma couche. Non loin de là, mon cheval gémissait à la belle étoile et s'efforçait de briser ses entraves. Je le consolais, tandis que, de sa tente submergée, mon ordonnance lui faisait un discours en règle pour le dissuader de la liberté. Cependant les rigoles qui coulaient perpendiculairement sur ma tête se multipliaient à l'excès, et je m'étudiais en vain à les détourner. La toile dégouttait comme une éponge pleine. Dans ces entrefaites, des inconnus vinrent rôder aux alentours; je portai involontairement la main aux fontes de ma selle, mais, à leurs imprécations contre le temps, dont le *goddem* de colère était le fonds, je reconnus deux collègues de l'armée alliée. Ils sollicitèrent une place à l'abri; si j'avais su parler leur langue, je leur aurais aisément démontré qu'ils avaient presque avantage à rester dehors. Désespérant de m'expliquer, je les laissai entrer. Ils s'assirent sans façon, au pied de mon lit, plongés à mi-jambe dans la mare qui me tenait lieu de tapis. Je rallumai alors ma veilleuse, dix fois éteinte par les gouttières. L'état d'humidité de mes hôtes m'émut jusqu'au rire; l'eau ruisselait sur leurs habits rouges et leur donnait l'aspect de deux homards mal cuits. Ils enviaient, sans doute, mon sort, tant le bonheur est chose relative! Cependant un de ces gros riflemen, du poids de son corps imbibé de pluie, me torturait la cuisse droite et impossible de la dégager de l'étau, par crainte qu'un mouvement brusque, de ma part, nous fît tous chavirer dans le torrent. J'étouffais; le vent entrebâillait la porte; les ondées, tourbillonnant, pénétraient à flots, et nous courions risque, à tout instant, de naufrager. Par pitié, j'offris aux confrères ma gourde de réserve. Ils s'en gorgèrent, puis s'endormirent jusqu'au matin. Je n'eus pas la force de les imiter et souffris en silence, ni plus ni moins que tous mes voisins.

Si cette première nuit en Crimée fut cruelle pour l'armée, les Russes et les habitants de Sébastopol la passèrent dans l'insomnie et les angoisses de l'incer-

titude. En effet, durant toute la journée, des estafettes, arrivant, bride abattue, de la Katcha, avaient traversé la ville et stationné près de l'hôtel du prince Menschikoff. Cependant des vapeurs sortaient mystérieusement de la rade, à la découverte des envahisseurs annoncés. Pour ne pas alarmer le peuple, les musiques militaires avaient joué, suivant l'usage, sur les quais et au Jardin des Plantes ; mais les promeneurs allaient et venaient par la ville, soucieux, comme dans l'attente d'une nouvelle sinistre ; et les bals des matelots, à Karabelnaïa, la veille encore bruyant rendez-vous de plaisir, étaient restés fermés. On avait consigné, par prudence, les équipages. Le soir, des attroupements nombreux se formèrent, à la lueur des pots de résine et des torches. Tout-à-coup le canon résonne du côté de la Katcha ; à ce signal du rembarquement théâtral de la 4e division, partout l'on crie : voici les Barbares ! Une terreur panique s'empare de la foule ; les troupes prennent les armes, on ordonne le branle-bas de combat, à bord des navires. Les signaux éclairent le port et les abords de l'estacade ; rien n'apparut en mer, mais les Sébastopolitains se remirent lentement de cette fausse alerte. Le reste de la nuit fut troublé par la populace, qui parcourait les rues et demandait de brûler déjà la nouvelle Moscou. Des femmes s'ameutèrent devant le théâtre et barrèrent, éplorées, le chemin au prince Menschikoff. On rétablit l'ordre par la force, et, le 15, dès le matin, la garnison se disposa à partir pour le camp de l'Alma.

A cette heure, un divertissement original rassemblait les curieux sur l'amphithéâtre de la falaise d'Old-Fort. Les deux Anglais prirent congé de moi, et allèrent se sécher aux rayons du soleil levant, à côté de leurs frères en misère nocturne, qu'on aurait pris pour des mages en prières, groupés dans les abris du rivage. Je courus me poster aux premières places : il ne s'agissait pas d'une représentation offerte par les comiques débutants de la future troupe des zouaves. Une frégate donnait-elle la chasse, en vue de la côte, à quelque corsaire

russe? On venait simplement voir descendre à terre les troupes de la Katcha, par une mer si irritée qu'en temps ordinaire, on aurait ajourné cette opération finale. Mais, à tout moment, les Russes pouvaient se présenter, et il importait de les recevoir avec honneur, par conséquent de serrer les rangs, au plus vite; aussi, dès le point du jour, les soldats de la division de réserve encombraient les chalands, avec armes et bagages; et, alerte les rameurs! Les vagues se brisaient avec violence contre la grève, puis se reployaient en écumant, semblables à des coursiers qui prennent leur élan. Les pilotes s'évertuaient à monter sur le dos de la lame, appliqués à éviter les dangers du ressac. Mais souvent, les flots, se jouant de leur habileté, se retiraient avant que l'embarcation ait eu le temps d'attérir. Dans ce moment critique du retour des ondes, les plus ardents passagers sautaient à l'eau et fendaient fièrement le courant. Quelques-uns culbutaient et se sauvaient à la nage; d'autres, avec un dévouement digne d'une meilleure traversée, faisaient asseoir leurs chefs sur l'épaule et se précipitaient avec ce fardeau d'élite; bientôt un coup de mer, sans respect, renversait les officiers et leurs porteurs, barbotant à l'envi; et le parterre de claquer des mains et de rire. La joie de la galerie fut à son comble quand les Turcs, arrière-garde des débarquants, occupèrent à leur tour la scène. Leurs marins ne savaient pas s'accommoder avec la vague; aussi, pas un *rédif* ne toucha terre à pied sec. Ils défilèrent bravement à travers les flots en colère. C'était un jour de fête pour les enfants du prophète. Stamboul illumina à la nouvelle de l'occupation d'Old-Fort, et le sultan, en pompe, rendit grâce à Allah dans la mosquée de Mahmoud. Cette reprise de possession de la Crimée semblait ouvrir l'ère des représailles, pour toutes les avanies, dont les czars abreuvaient la Turquie, depuis Catherine II. Les patriotes ottomans n'avaient jamais ratifié la donation arrachée par l'astucieuse czarine à la faiblesse de Sélim III, et s'étaient obstinés à comprendre cette province dans le domaine de l'Islam. Aussi, les soldats d'Achmet-Pacha

embrassaient la rive d'Old-Fort avec l'ivresse des proscrits qui rentrent au pays. Tous criaient : Allah! El-lallah! Beaucoup d'entre eux se déridaient, pour la première fois de leur vie. Vers midi, il ne restait plus à bord un seul homme, et nos alliés mécréants célébraient militairement, avec éclat, la prière du milieu du jour. Leurs fanfares exécutèrent des airs religieux. Quelle cacophonie ! Si le Dieu de Mahomet est sensible à de pareils hommages, ce Dieu n'est pas celui dont, au ciel, les anges de l'harmonie chantent en cœur l'Hosanna ! A notre tour,nous remerciâmes, sans commandement, le seigneur des armées. Malgré la fureur de la mer, aucun malheur n'attrista la matinée du 15 septembre, si ce n'est la perte de quelques chevaux turcs et la submersion de deux voitures de notre artillerie, qu'on parvint aisément à retirer du sable. Ainsi, en moins de quarante-huit heures, l'armée d'Orient, avec le même bonheur qu'eurent jadis les vainqueurs des Pyramides, avait achevé l'œuvre de son débarquement.

Quoique la foule des spectateurs fut épaisse sur la falaise, tout le monde n'assistait pas à la réception des retardataires. Les piquets étaient sous les armes, et un grand nombre de pourvoyeurs battaient la campagne,à la recherche des citernes. A deux lieues de la plage, on trouva un marais d'eau douce, où seulement quelques bataillons d'avant-garde, par le privilége de leur proximité, s'approvisionnèrent. Les autres restèrent dans l'alternative de mourir de soif ou de s'habituer à l'amertume du sel marin en dissolution. Pour remédier au mal, nous épuisâmes les ruses de l'art. On avait exposé des éponges à la pluie diluvienne de la nuit; on creusa, après, des puisards dans le sable. Ils se remplirent, par infiltration, et pourvurent aux besoins du dîner. Hélas! dès le soir, il nous fut impossible, faute d'eau, de jouir de l'abondance, où nous nagions, grâce à la maraude.

Depuis le réveil, plusieurs bandes s'étaient dispersées dans les hameaux et les fermes d'alentour. Le village de Vieux-Fort, situé à cinq kilomètres de la plage, fut la proie de ces pillards. Embauchés par des camarades

d'Afrique, professeurs de razzias, quelques-uns de nos canonniers prirent part à cette honteuse expédition. Vers la nuit, ils rentrèrent triomphalement au bivouac, chargés de dépouilles. Une voiture, attelée de deux bœufs, traînait le butin : gibiers, légumes, volailles. Un pauvre paysan suivait, de loin, le cortége, demandant justice de nos soudards. La misère et la souffrance ne nous avaient pas encore endurci le cœur! Les voleurs furent punis; nous rendîmes au bouvier tartare son *Arabat*, les fruits de son jardin, les richesses de sa basse-cour. Il nous revendit tout à prix d'or et refusa la liberté, parce qu'il craignait d'être exposé, chez lui, à de nouvelles déprédations. Nous le gardâmes, à notre service, et, fort gênés dans nos moyens de transport ultérieurs, nous n'eûmes pas à nous en repentir. Ce singulier domestique eut les honneurs de la soirée. Les soldats l'entouraient, le questionnaient, et comme il ne comprenait rien, un malin s'écria : « Décidément les Tartares sont aussi bêtes que les Turcs. Il y a trois mois que nous voilà chez eux, et pas un ne sait jargonner le français. » Mot qui peint à merveille la fatuité gauloise! Nous nous figurons parler une langue universelle. A en juger par notre dédain ou notre inaptitude à les apprendre, le turc, l'anglais, l'allemand, ne seraient que des patois !

La nuit du 15 au 16 fut calme, même aux avant-postes. Le lendemain, repos. Dès le matin, une ambassade de Tartares vint solliciter la protection des alliés. Elle se composait de l'élite des notables du pays d'Old-Fort. Leur démarche solennelle, leurs cafetans brodés, leurs bonnets d'Astrakan, au poil court et luisant, leurs barbes blanches semblables, suivant l'expression du poëte, à des touffes de fleurs d'accacia, tout commandait le respect autour d'eux. Aussi furent-ils l'objet, à travers le camp, de la curiosité la plus flatteuse. Les Turcs firent, à leurs frères en Mahomet, une véritable ovation. Le maréchal leur donna audience ; et ils se retirèrent avec la certitude qu'ils vivraient désormais en paix, à l'ombre du drapeau de la France. Sur le seuil du quar-

tier-général, où nous nous pressions pour les saluer, un de ces personnages, froissé sans doute de l'acte de soumission qu'ils venaient d'accomplir, murmura à notre adresse, assez haut pour être entendu, l'injure de *Mahadi*, nous appliquant ainsi le nom de l'Antechrist, ce précurseur de la fin du monde, selon la croyance musulmane, pour qui un cheval est toujours sellé dans les écuries d'Ispahan, à côté de celui du prophète Jésus. Dans la multitude des désœuvrés, je grossis le cortége de ces députés ; l'heure de midi les surprit, non loin du rivage. Ils s'arrêtèrent, se lavèrent les mains avec du sable, se tournèrent, après les ablutions, la face vers la Mecque, et, le front incliné, ils prièrent. Le plus ancien psalmodiait, seul, à haute voix ; puis ces patriarches se prosternèrent, baisèrent la terre, reprirent leurs bâtons de voyage, se relevèrent ensemble, et la pieuse caravane continua son chemin. Au-delà des plus lointaines embuscades, nous les accompagnâmes des yeux. Pour mon compte, je ne rentrai au logis que quand ces figures vénérables se perdirent dans les steppes de l'horizon.

Peu après leur départ, l'ordre du jour rappela de traiter les Tartares en alliés. L'armée obéit plus par sentiment du devoir que par intimidation de la discipline. Désormais, les indigènes, corps et biens, furent sacrés pour le soldat. Ils méritaient nos sympathies. Menschikoff, nous avait, en vain, dans ses récentes promaclations, métamorphosés en sauvages conquérants. Autant que les citoyens d'Eupatoria, ils nourrissaient contre les Russes une haine héréditaire et s'empressaient, à notre vue, de secouer le joug. Toutefois, les paysans de la plaine ne nous pardonnèrent pas les excès isolés de la veille. Pas un ne ravitailla le marché. Cette punition nous prouva, sans nous corriger, que le pillage, à la guerre, est une faute, sinon un crime.

Le maréchal prêcha par son exemple le respect dû aux propriétés. Il réprimanda des officiers qui, au retour de la promenade, chassaient devant eux, aux applaudissements du camp, un troupeau de chevaux tartares en liberté. Pendant que ce carrousel nous mettait en émoi,

survint un peloton de spahis, conduisant sur des chariots, au quartier-général, la primeur des prisonniers de la campagne. On se porta en foule, sur leur passage, en criant bravo ! les Anglais poussaient les hourras de fête, et couvraient presque nos voix. Tous acclamaient dans ce succès un bon présage de l'avenir. A nos cavaliers, l'honneur du premier trophée ! Pourquoi l'armée ne comptait-elle à Old-Fort, qu'une poignée de ces braves frères d'armes? Ce regret m'échappe, quatre jours avant la journée de l'Alma qui eût décidé du sort de Sébastopol, si nos escadrons, inactifs à Varna, eussent, à nos côtés, illustré leurs étendards. Le maréchal n'ignorait pas qu'une bataille se gagne parfois sans cavalerie, mais que jamais, sans elle, on ne peut profiter de la victoire, et s'il se priva de ces auxiliaires si vaillamment représentés par les spahis, l'insuffisance des transports et la difficulté des provisions d'eau et de fourrages, lui imposèrent ce sacrifice. Le début de nos éclaireurs lui rappela nos absents ; et, le 17, en passant la revue de ses troupes, il déplora l'éloignement de la division du général Morris.

Cette revue devait être le prélude du départ. Mais on comptait sans nos alliés. Tandis que nous nous préparions déjà à marcher en avant, les soldats de lord Raglan, imperturbables, achevaient à peine le débarquement de leurs bagages et s'installaient à l'aise, comme si, à toute heure, le sol ne pouvait pas trembler sous nos pas ; comme si, à défaut des chances d'une attaque, la saison, trop avancée, ne conseillait pas de se hâter. On les apercevait au loin, dressant avec méthode leurs tentes monumentales ; puis, quand on sonnait chez nous le dîner, la plupart de ces bons riflemen cessaient le travail et s'insinuaient dans nos escouades. On les laissait s'asseoir au banquet fraternel, et, en échange de leurs rations, ils se croyaient tenus de payer à boire à leurs amphytrions, qui, par délicatesse, ne refusaient jamais l'invitation à la cantine. La peur de déroger n'empêchait pas les Anglais de mettre la main à la poële. Mais leur éducation militaire péchait par la base ;

et, loin des casernes de la mère-patrie, sevrés de leur quotidienne tranche de roastbeef, tous, sauf les hyglanders, se croisaient les bras, et semblaient compter sur la manne du ciel. Improviser un fourneau, cuisiner en plein vent, se confectionner un bon lit sous la tente, utiliser les ressources de la nature, faire jaillir, au besoin, l'eau du sable, tel est l'art de vivre en campagne. Nos alliés ne s'en doutaient pas, et leur apprentissage devait coûter, à l'Angleterre, la fleur de son armée, Au campement d'Old-Fort, ils nous révélèrent cette funeste ignorance. Le maréchal, dans son impatience de courir à l'ennemi, aurait consenti à les héberger, pourvu que le lendemain, ils n'entravassent pas le mouvement. Le 18, même cause de retard. Deux jours perdus, quand de l'économie du temps dépendait la fortune ! A bout de condescendance, le chef français avisa lord Raglan que, le 19, rien ne le retiendrait plus. L'ordre du départ fut, en effet, lancé, et, le 19, à l'heure prescrite, le boute-selle retentit, d'un bout à l'autre de nos camps.

Ici commence, à proprement parler, le poëme guerrier de l'armée d'Orient. Voici l'heure d'emboucher la trompette héroïque, à l'ouverture de cette course de dix jours, qui, illustrée par la victoire de l'Alma, conduisit les Anglo-Français sous les remparts de Sébastopol : arène fameuse, où ils devaient s'immortaliser, côte à côte, et avec l'aide d'une légion piémontaise, jalouse d'acquérir, pour l'Italie, des titres nouveaux à la justice de l'Europe. Allons! bardes de la France impériale ! à l'œuvre! Je ne puis que vous souhaiter courage et bon succès ; la lyre du poëte aussi bien que la plume de l'historien est trop lourde pour ma main, et je me hâte de reprendre mon crayon de soldat-chroniqueur.

Au signal du décampement, l'armée française, en un clin d'œil, fut rangée sous les armes, et en avant! Témoins des prodiges de notre mobilité, les Anglais secouèrent ce flegme qui, au combat, se change en héroïsme, et ils s'ébranlèrent peu après notre arrière-

garde. La plage d'Old-Fort retomba dans le silence de la solitude. On ne laissa que quelques chevaux invalides, désormais hors de service. Ces pauvres bêtes nous suivirent de loin, clopin clopant, puis ils tombèrent sur le chemin, épuisés de fatigue, et devinrent la première proie des corbeaux, volant par bandes derrière la queue de la colonne, et qui devenus de plus en plus friands, ne devaient, un jour prochain, se nourrir que de chair humaine, à nos dépens.

A la droite des Anglais, se mouvant avec le même ordre, la ligne de marche figurait un losange : au centre, le parc de réserve et le convoi général. Les quatre divisions flanquaient les angles; au milieu de chacune d'elles, se tenaient l'artillerie et les bagages. La division Canrobert, de droit, était en tête. Nous longions les bords de la mer, parallèlement aux escadres, à travers une plaine découverte, et tout à fait de nature à tenter la cavalerie ennemie. Aussi nos carrés ne se déformaient pas plus qu'aux évolutions de ligne du champ-de-Mars. Ils apparaissaient, se développant dans les steppes, avec une régularité presque géométrique. Un soleil tropical dardait sur nous ses rayons; l'été avait carbonisé les bruyères de la route, dont les tiges montaient jusqu'aux genoux des fantassins. A chaque pas, il fallait un effort nouveau pour se débarrasser de ces entraves. La soif nous tourmentait, et pas une goutte d'eau, dans ces landes maudites! De temps en temps, des hommes, étourdis par la chaleur, s'affaisaient; on les chargeait sur les fourgons, et les rangs se resserraient. Quelques rares traînards s'échelonnaient, çà et là. Tous se montraient fiers de braver les rigueurs de cette première journée de guerre. La certitude de vaincre bientôt soutenait les plus faibles; dans les moments de défaillance, ils regardaient, devant eux, la lueur des baïonnettes et des canons, du côté de la mer, à l'aile droite, le pavillon tricolore flottant aux mâts des frégates, et ce spectacle leur redonnait du cœur. L'étape fut peut-être moins rude pour les piétons que pour certains cavaliers, réduits à une seule monture, qu'il im-

portait de ménager. Ceux-là ayant mis pied à terre, traînaient le sabre au milieu des hautes herbes et des sables. Ils soufflaient, suaient, soupiraient, et quel attirail! On aurait dit des aventuriers en voyage. Des fontes de leurs pistolets, pendaient gourdes en peau de bouc et flacons d'osier. Une sacoche turque recouvrait la schabraque, et dans les flancs de ses vastes poches, s'engouffraient la lingerie, les effets de pansage et la trousse de toilette, la provision de chaussures, des livres, des biscuits, des vêtements, du tabac. Au-dessus étaient roulés la tente et la literie. La bête pliait sous le faix, surtout si son maître restait en selle, aussi incapable, dans cette posture, de bouger, que les chevaliers d'autrefois tous bardés de fer. Sans le concours du bouvier tartare, nous aurions été réduits à la piètre condition de ces camarades.

Dieu et l'énergie aidant, nous arrivâmes, vers les deux heures, en bon ordre, aux bords du Bulganak. Son lit se trouvait à sec, mais les sources abondaient aux alentours, et l'on s'y précipita avec le même entrain que s'il eut fallu en débusquer l'ennemi. Les tentes de l'armée couronnèrent la ligne des hauteurs, sur la rive gauche du ruisseau, la quatrième division faisant face en arrière, chargée de tenir en respect quiconque essayerait de tourner nos positions.

A peine commençait-on à s'outiller pour le dîner, que la fusillade retentit aux postes avancés. C'était une reconnaissance de Cosaques. Vite aux armes! et nous voilà à notre place de bataille : une section d'artillerie de la première division prit les devants et tira sur les vedettes déployées. Les canonniers méritèrent bien l'honneur de ce premier salut de guerre, dont les échos annoncèrent à l'Europe l'ouverture des hostilités. Les obus de cette salve d'inauguration dispersèrent les Russes. Mais bientôt ils se rejetèrent du côté des Anglais. Nos voisins les reçurent avec brutalité; et, peu satisfaits de leur mission, les éclaireurs retournèrent à la hâte au camp de l'Alma, près de leur chef qui promit, pour le lendemain, une éclatante revanche.

L'armée ne se débanda pas jusqu'au moment où les fuyards eurent disparu à l'horizon. Sitôt après l'alerte, nous nous mîmes à table, et l'on rit de ce succès, obtenu à bon marché ; il avait coûté simplement un prisonnier, et ce prisonnier n'avait même pas perdu le petit doigt, comme le chasseur des célèbres bulletins du général Beurnonville. On racontait, à ce propos, qu'un officier-supérieur, porteur pendant l'échauffourée d'une dépêche de lord Raglan, adressée au prince Napoléon, s'était égaré, avait confondu les ennemis avec les amis, et avait été enlevé; on le disait myope et excellent soldat, deux qualités très-compatibles, témoin le connétable Montmorency qui, un jour, chargea à fond un carré de choux, pris pour un parti de *Reîtres*. En outre, le canon qui avait étrenné la campagne s'appelait le *Soliman*, et les plaisants riaient de la fortune qui avait ainsi voulu faire une politesse aux Turcs.

La nuit était venue ; et l'armée assiégeait les mamelons du voisinage, d'où l'on découvrait les feux de bivouac que les Russes avaient allumés sur les montagnes de l'Alma. On croyait assister à un incendie lointain. Les plus savants troupiers, supputaient, par cet indice, la force de l'ennemi : ils sont cinquante mille, prétendait l'un : cent mille, répétait un autre. Les discussions, les paris s'engageaient, et, avant la fin de la soirée, le chiffre de l'évaluation avait triplé. Parfois, nous tournions les yeux vers les Anglais, dont les derniers régiments arrivaient à peine, et l'on se moquait du confrère *goddem*, en flagrant-délit de retard. Surtout, on interrogeait du regard la physionomie du quartier-général, où conféraient les chefs de l'armée. Près de la porte de ce sanctuaire, malgré l'heure tardive, les plantons et les officiers d'état-major se pressaient. La retraite battit; et la foule des observateurs redescendit à la couchée. Mais depuis que la poudre avait parlé, il y avait dans l'air, je ne sais quoi d'électrique, qui chassait le sommeil. Bientôt les chefs de corps reçurent avis qu'on se battrait le lendemain. La bonne nouvelle se transmit de rue en rue; et la veillée,

autour des feux, se prolongea bien avant dans la nuit.

Vers dix heures, les batteries prenaient les dispositions de combat. Puis au quartier d'artillerie, le calme revint. Je ne suivis pas l'exemple des camarades, moins impressionnables ou plus fatigués que moi ; et, pour échapper aux ennuis d'une insomnie inévitable dans mon état d'exaltation, je me mis à flâner, en vagabond, à travers les champs. La fraîcheur de l'air m'enivra davantage. Une émotion jusqu'alors inconnue me surexcitait. Ce n'était ni la frayeur, à l'approche du danger, ni le plaisir, à la veille de recevoir le baptême de la guerre ; mais mon cœur battait comme avant un examen suprême ; puis, je pensai à la France que je ne reverrais peut-être plus ; et des larmes, à cette idée, me mouillèrent les yeux. Craignant alors que la tristesse m'amollit, je me glissai au travers des groupes d'amis, çà et là épars, qui devisaient, autour des broussailles enflammées. Les uns, inquiets des chances de la première lutte, demandaient aux cartes leur horoscope, et si l'oracle de la dame de pique, ne leur était pas favorable, ils faisaient, par respect humain, semblant d'en rire ; d'autres s'avouaient fatalistes et s'en remettaient à Dieu de leur sort. Ceux-là étaient les sages ; à quoi bon se soucier de l'avenir ! Change-t-on l'arrêt de la fortune ? D'autres, sinon plus braves, du moins plus étourdis, se réjouissaient et farçaient. Au milieu d'eux, un grenadier alsacien pérorait avec l'aplomb d'un charlatan. Je crus qu'il débitait une recette contre la peur, ou qu'il chantait une gaudriole. Pas du tout. Il tenait par la queue une souris et soutenait cette thèse de corps-de-garde, qu'il n'y a pas morceau plus délicat que ce gibier de grenier. L'auditoire ne se doutait pas qu'un temps de misère viendrait, devant Sébastopol, où les civets de rats feraient ses délices ; et de se récrier. A bout d'arguments, le gascon du Rhin, plongea l'animal dans les flammes, l'en retira rissolé, ouvrit la bouche, et... ! ce mouvement oratoire souleva une tempête d'hilarité. Les sentinelles s'émurent au loin de ce tapage, et nous allâmes nous coucher en riant.

Pendant que les soldats, à leur manière, se livraient aux douceurs de cette veillée, prélude de l'historique journée du 20 septembre, le maréchal, après s'être concerté avec lord Raglan, donnait à ses lieutenants les dernières instructions de la bataille. Le général Bosquet devait tourner l'aile gauche de l'ennemi, du côté de la mer, pendant que les Anglais déborderaient son aile droite. Les Russes, une fois reployés sur leur centre par ces deux attaques, autant que possible simultanées, le maréchal, avec la masse de ses troupes, se chargeait de les enfoncer. Simple, mais de cette simplicité qui est le cachet de la grandeur, ce plan excluait les savantes combinaisons de la tactique, puisque chaque brigade avait ordre de monter à l'assaut des sommets de l'Alma, en marchant droit devant elle, au gré de l'inspiration des chefs. Le départ de notre deuxième division fut fixé à six heures et demie, celui des Anglais, à sept heures; à sept heures et demie, mouvement en avant du corps de bataille français.

En effet, au point du jour, le général Bosquet se mit en route, le long du rivage, et s'avança jusqu'à une lieue environ de l'Alma, à l'insu des avant-postes de Cosaques. Une brume épaisse voilait l'horizon. Passé sept heures, le camp de nos alliés dormait encore. On attendit; leur arrière-garde n'avait atteint le Bulganak que fort tard, et pour donner à ses troupes le temps du repos, nécessaire avant l'action, lord Raglan oublia la convention. Nous étions déjà, depuis longtemps, sous les armes, quand vers huit heures, le maréchal, à bout de patience, donna le signal de la marche. Cependant, il dépêcha au général Bosquet, trop aventuré, l'ordre de s'arrêter, et conjura son collègue de se hâter, car un retard trop prolongé compromettrait le succès. Nous cheminâmes lentement dans le brouillard. A dix heures, on sonna la halte. Les Anglais ne venaient pas. Le déjeuner et les beautés du paysage nous dédommagèrent de l'attente. Nous prîmes le café, au milieu des champs de blé, nonchalamment assis sur les gerbes fraîches de la moisson. Après les libations d'usage, la foule des

combattants escalada par plaisir les éminences du voisinage. Maintenant, le soleil avait dissipé les nuages du matin; ses rayons se reflétaient au loin dans les eaux sinueuses de l'Alma, qui lavent le pied de la montagne; et l'on étudiait clairement le théâtre de la bataille prochaine. Le plateau, en avant des faisceaux, s'abaissait, suivant une pente douce et ondulée, jusqu'à la rivière ; des vergers, des jardins, des taillis, des maisons de plaisance, des hameaux, des fermes, pittoresque mélange de verdure et de blanches façades, étaient disséminées le long de ses rives. Les berges paraissaient très-abruptes, et ce fossé, qu'on aurait pris pour l'œuvre de l'art, rendait, aux yeux des regardants, beaucoup plus formidables les positions de l'ennemi. Sur les crêtes et les versants, des cavaliers voltigeaient, et les carabines miroitaient, derrière les fourrés, derrière les escarpements, dans toutes les directions. Bientôt la scène changea de couleur : des flots de fumée s'élevèrent à l'arrière-plan, au-dessus des toits d'Almatamak, et de Bourliouk. Nous restions en contemplation devant ce tableau grandiose de la plaine de l'Alma, éclairée par les feux de l'incendie, et la lumière d'un beau jour d'été, animés par les préparatifs de lutte des Russes, quand enfin les têtes de colonne anglaises commencèrent à poindre entre les mamelons. On rentra alors, pour saluer les amis traînards et se rallier. La clarté du ciel empêchait de dissimuler les mouvements en face de l'ennemi attentif. Aussi, clairons et tambours jouaient le rappel en fanfare, aussi joyeusement que pour une fête.

A la faveur de ce temps d'arrêt forcé, le général Bosquet avait reconnu les chemins et les passages de l'Alma. Vers son embouchure, un banc de sable permettait à l'infanterie de franchir la rivière presque à pied sec, par petits groupes d'hommes; une fois sur la rive ennemie, il était possible de gravir contre les flancs de la falaise, vis-à-vis de la mer. Non loin du rivage, derrière le village d'Almatamak, se trouvait un gué; au delà de ce gué, un sentier suivant le thalweg d'un ravin, montait au faîte de la montagne. Il semblait

donc prouvé qu'aucun obstacle inabordable n'arrêterait, de ce côté.

A onze heures, nos alliés avaient définitivement rejoint, et l'armée toute entière se remit en branle. Le front de bataille embrassait plusieurs kilomètres. On voyait au loin flotter à longs plis le drapeau tricolore et l'étendard britannique, tels que des bannières de la victoire et de la civilisation; une forêt d'armes brillait, au milieu des pantalons et des habits rouges, confondus pour l'œil. Au premier rang, lancés au pas gymnastique, les tirailleurs; à droite et en avant-garde, la division Bosquet; au centre, les divisions Canrobert et Napoléon ayant une de leurs brigades déployée, et l'autre serrée par bataillons; en arrière, la quatrième division, défilant par pelotons; après, la réserve d'artillerie massée et les régiments turcs. Les Anglais occupaient la gauche de l'échiquier, rangés sur deux lignes profondes; la cavalerie et les batteries à cheval protégeaient leur flanc extérieur; la division légère se reliait aux chasseurs de Vincennes. Quelle émulation nous enflammait tous, soldats de la France et de l'Angleterre, ennemis à outrance pendant tant de siècles, allant au combat côte à côte, défenseurs de la même cause! Qu'auraient pensé nos pères de cette rivalité, gage de la victoire? L'ardeur, l'amour-propre peut-être, nous firent trop précipiter l'allure. Les soldats alliés avançaient comme des tours; et, deux fois, pour agir de concert avec eux, il nous fallut ralentir. Aussi, la deuxième division nous devança-t-elle de plus en plus. Peu avant midi, le gros de l'armée était encore à bonne portée de canon des bords de l'Alma, que déjà, à la tête de la brigade d'Autemarre, le général Bosquet, illustre héraut de la journée, s'engageait dans la route ravinée montant d'Almatamak au camp russe, tandis que la deuxième brigade, aux ordres du général Bouat, se dirigeait vers la barre de l'Alma, la passait d'emblée, puis en colonne débandée affrontait les rochers à pic et les fondrières, fortifications naturelles plus inexpugnables que les escarpes et les parapets.

Mais ces lenteurs auraient pu nous devenir funestes : le prince Menschikoff, de son observatoire culminant, avait saisi le secret de l'attaque, que la rapidité de l'exécution lui aurait à coup sûr dérobée. Convaincu que le mouvement de flanc n'était qu'une diversion, il avait disposé sa ligne de bataille, de manière à protéger surtout le cœur de sa position, point d'attaque de l'armée française, et la gorge du côté de la campagne, opposée aux Anglais. Une seule lunette avancée, de la plage d'Ouloukoul, devait imposer silence aux vaisseaux alliés; et quelques sentinelles, du haut de la falaise, surveillaient l'assaut de la division Bosquet. Face à la terre, ses troupes s'échelonnaient le long des cimes de la montagne, leur aile gauche adossée à des tertres, loin du débouché du sentier d'Almatamak; leur centre était établi près d'un télégraphe; vis-à-vis Bourliouk, leur aile droite s'appuyait à trois étages de retranchement, d'où trente pièces, dont douze de gros calibre, balayaient la vallée et la grande route d'Eupatoria à Sébastopol, qui traverse l'Alma sur un pont de pierre, au sortir du village. Derrière le télégraphe, se postèrent les réserves, dont quatre mille hussards formaient l'élite. Une légion de carabiniers finlandais, les plus adroits tireurs de la Russie, gardait le littoral de l'Alma, depuis Bourliouk jusqu'au delà d'un gué, situé à mille mètres environ, en aval de ce second hameau incendié. Comme complément de ce système défensif, plusieurs pièces légères en position, à mi-côte, en des points saillants, battaient tous les abords.

D'après les calculs du chef russe, les Anglais viendraient infailliblement se briser contre les redoutes et les difficultés du terrain. La furie française ne triompherait pas des barrières que la nature avait élevées, du côté du rivage. Alors, par une vigoureuse conversion, pendant que sa cavalerie fermerait la retraite à l'ennemi, il comptait l'acculer à la mer, et là, en présence des frégates unies, condamnées à l'inaction pour ne pas foudroyer l'armée en déroute, maltraitées d'ailleurs par les feux convergents des batteries de terre,

les Anglo-Français devaient tous succomber ou se rendre à discrétion. L'échec de la descente d'Old-Fort était, en tout cas, vengé.

Fier de ses mesures, et comme s'il avait signé un pacte avec la fortune, Menschikoff se promenait au haut d'une esplanade voisine du télégraphe, d'où son regard planait sur les Anglo-Français, prêts à l'attaquer. Des amazones caracolaient autour de lui. Leurs plumes se détachaient sur le bleu du ciel. Il leur tardait sans doute d'assister à ce tournoi des armées européennes, le premier depuis Waterloo, dont les Russes devaient être les héros. Peut-être, dans leurs folles imaginations, se transportaient-elles jusqu'à Stamboul, à la suite du char de triomphe du prince; celui qui, dans ses proclamations aux Tartares, travestissait les guerriers les plus policés du monde en cannibales, était capable de persuader à des femmes qu'il les mènerait en Turquie, de succès en succès. Au milieu des illusions de son entourage, le général russe ne soupçonnait pas que le moment de l'expiation avançait pour l'ambassadeur du czar.

Il dénombrait, un à un, avec un geste ironique les assaillants qui approchaient, car il avait promis à son maître, que les alliés, fussent-ils plus de cent mille, ne parviendraient pas à le chasser de son boulevard de l'Alma. Or ils n'étaient pas plus de soixante-mille. Les soldats ne partageaient pas sa confiance. Avant de quitter Sébastopol, on leur avait fait jurer de vaincre ou de mourir. C'est la guerre au couteau jusqu'à ce que la lame en soit brisée, leur avait-on dit dans l'ordre du jour. Un pope, pendant la bénédiction des drapeaux, avait proclamé que le Dieu des armées les aiderait. Malgré leur serment et les affirmations du prêtre, ils avaient le pressentiment de la défaite, et chacun d'eux, avant le signal de l'action, songeait avec terreur aux instruments de destruction dont les ennemis, selon la renommée, disposaient, à ces fusées qui, pires que le feu grégeois, consumaient hommes et chevaux, à ces canons, à ces mousquetons d'une incommensurable portée.

Il était midi; l'armée avançait toujours sans difficulté, et radieux, malgré l'inquiétude de ses troupes, le prince Menschikoff, se raillait encore de l'audacieuse faiblesse des arrivants, quand un officier accourut de l'aile gauche et lui rapporta que les Français, en dépit des obstacles de la falaise, poursuivaient avec succès leur attaque; on congédia le fâcheux messager. Il revint bientôt, et annonça, d'un ton alarmé, que les éclaireurs de la colonne Bosquet s'étaient emparés du plateau. On l'injuria; mais un aide-de-camp fut expédié vers le lieu menacé, pour constater le danger. En effet, les nôtres, sans coup-férir, affluaient sur les pentes extrêmes des rochers. Au loin, de la plaine, nous trépignions, en apercevant, à la cime des monts, cette fourmilière des combattants d'ouverture. Déjà les premiers en ligne, zouaves et chasseurs se couchaient à plat ventre, épaulaient leurs armes contre les plis du terrain, et escarmouchaient; déjà, les artilleurs d'avant-garde, mèche allumée, apparaissaient. L'envoyé donna donc l'alerte au quartier-général russe, avec un tel accent de vérité, que cette fois, immédiatement, les deux régiments de Minsck et de Moscou avec deux régiments de cavalerie, flanqués de cinq batteries, deux de douze, deux à cheval et une de licorne, reçurent l'ordre d'aller au galop, culbuter ces insolents Français.

La brigade d'Autemarre, à moitié réunie, entame résolûment la lutte. Un feu meurtrier de mousqueterie ralentit d'abord l'élan des défenseurs; bientôt l'artillerie du commandant Barral, par un prodige de vitesse, est à son poste et illustre son tir. Les Russes ripostent avec honneur. Tandis que les fantassins, à l'abri, se rient de leurs coups, servants et chevaux tombent en foule : trente roues volent en éclats; mais aucun canon n'est touché. Douze pièces, par des salves intelligentes de boulets et d'obus, se multiplient et résistent victorieusement aux quarante bouches à feu de l'ennemi, qui n'osent se rapprocher. En vain les escadrons tentent-ils de les aborder; en vain les batteries à cheval manœuvrent-elles, pour les prendre en rouage. Les

balles de nos Africains et la mitraille déjouent ces desseins. Huit vapeurs embossés à la pointe du cap Lucul, lancent maintes bordées avec bonheur et participent ainsi à ce prélude brillant du combat.

Cependant, hussards et cosaques se reformaient plus loin et semblaient épier l'occasion d'une revanche. Les projectiles redoublaient de fureur autour d'elle, et, isolée trop longtemps, la brigade d'Autemarre courait risque d'être sacrifiée. Mais d'une élévation favorable, le maréchal observait les événements. Le canon gronde dans la direction de la mer : les troupes ennemies dégarnissent les alentours du télégraphe ! l'engagement a donc lieu; et, au secours du général Bosquet, il pousse sa première ligne. On fouille les bois qui barrent le chemin, à coups d'obusier, et on livre l'assaut ! Les bataillons déchaînés se dispersent à travers les haies, les murs de clôture et les fossés, débusquent les gardiens de l'Alma ou les fusillent à leur place. En un clin-d'œil, les morts jonchent les champs de Bourliouk. A la poursuite des fuyards, la première et la troisième division, leurs chefs en tête, enjambent la rivière. Pendant que les batteries du commandant Huguenet galopent vers le gué d'Almatamak, celles du commandant Bertrand et une batterie de la réserve protégent le passage et soutiennent ensuite l'essor des assaillants. La mitraille russe frappe de toutes parts, comme à bout-portant, et le torrent humain monte toujours. L'ennemi se précipite, en masse, jusqu'au bas de la montagne, à la rencontre des colonnes d'attaque. Déployées en tirailleurs, celles-ci bravent la fureur de ce choc. Les Russes impuissants reculent devant une canonnade de plus en plus véhémente, se rallient à la voix de leurs officiers, chargent de nouveau, sans succès, tournent enfin le dos avec désespoir, jetant à terre sacs et capotes pour être plus agiles dans la fuite. On les presse alors : pas de quartier ! et leurs débris regagnent douloureusement le refuge du télégraphe. Mais l'artillerie de position harcèle les attaquants par des feux de flanc, jusqu'à ce qu'on menace de lui fermer la retraite; et elle fit payer

cher l'avantage partiel, déjà remporté. Une de ces vaillantes batteries de soutien, perdit, à l'œuvre, jusqu'à son dernier servant. Cependant, avant deux heures, l'armée garnissait la crête de la montagne.

Le maréchal veillait sans relâche. Les boulets, sans le distraire, bondissaient en tous sens autour de son fanion. Dès qu'il se vit maître des hauteurs, il montra aux champions de la réserve la tour du télégraphe, là, où devait se porter le coup décisif. Ils y filèrent au pas de course, sous son commandement. A la faveur de ces diverses et heureuses manœuvres d'ensemble, la deuxième division avait pris l'offensive; la brigade Bouat, après une laborieuse ascension, était entrée en lice, et de plus en plus débordant les Russes, les forçait de se replier. Ainsi, le général Bosquet continuait ses prouesses, pendant qu'au centre s'apprêtait le dernier acte de la journée, la conquête du télégraphe.

Derrière ce palladium des russes, s'agitait un carré fort de vingt mille hommes. Plus de soixante pièces de campagne intactes le défendaient. Il fallait l'enfoncer; rude tâche pour laquelle il n'était pas trop de concours de tout le corps de bataille. On se rassemblait donc, et les vedettes, blotties contre terre, préludaient par des décharges injurieuses, sur les créneaux de la forteresse, à l'attaque générale; quelques-uns mêmes de ces téméraires boute-en-train d'avant-poste, marchèrent isolément à l'ennemi, et se firent tuer. On aurait cru, en ce moment de trêve, que les deux partis en présence recueillaient leurs forces, avant de se mesurer, dans un conflit suprême. Mais bientôt, les batteries de la première division arrivèrent, en train de poste, dans l'arène, jalouses de rattraper le temps perdu à l'escalade. Elles s'établirent à proximité du carré étincelant de baïonnettes, et commencèrent le carnage. Autant de boulets, autant de trouées sanglantes dans les rangs ennemis. En vain, les canonniers russes s'acharnèrent-ils contre leurs pareils. Ceux-ci dédaignèrent de répondre au défi, et, sauf quelques obus égarés dont l'explosion fit sauter plusieurs caissons à leurs adver-

saires, leurs coups de foudre tombaient sans cesse au plus épais des files de soldats immobiles. Durant cet orageux duel d'artillerie auquel prirent successivement part les batteries divisionnaires et celles du commandant Laboussonnière, la charge avait sonné. Tandis que les brigades décimées du général Bosquet et les Turcs, à leur remorque, poussaient, en échelons, dans les derrières de l'armée russe et tenaient tête aux hussards découragés, les autres divisions, peu à peu groupées sans ordre, se ruaient sur les retranchements à la baïonnette : fantassins, zouaves, marins, turcos, incomparable cohue de rivaux de gloire, qui se disputaient à qui planterait les premiers leurs enseignes, au sommet des ruines du Télégraphe. Cette irruption ébranle la phalange de Menschikoff. L'artillerie, que rien ne détourne de sa mission, tire de front et de flanc, à toute volée, avec une ardeur croissante Des rangées d'hommes sont emportées du même coup de feu. L'ennemi rend salve pour salve. La mort moissonne dans les deux camps; la fortune balance encore. L'aigle de la France se montre, au haut de la tour, puis s'efface, puis reparaît. Le général Canrobert, blessé, remonte à cheval et ranime les combattants qui fléchissent pour la dernière fois. A la rescousse! Le bruit des armes, les cris de détresse ou de rage, les détonations de la poudre grandissent. Le nuage nous enveloppe tous. Ce n'est plus qu'une mêlée ténébreuse, où le sang coule à flots, où chacun, ouvrier passionné de la victoire, joue au hasard son rôle, sans savoir même le nom de l'ami qui expire à ses côtés. Cette boucherie finale dura peu. Puis, le voile de fumée se dissipa, et nous aperçûmes le drapeau de la patrie, arboré sur le champ de bataille, et les Russes en déroute devant nous. Nous l'avions emporté, en quatre heures.

Moins prompts et moins heureux que leurs émules, les Anglais étaient encore aux prises. En face d'eux, Menschikoff avait concentré presque la moitié de ses forces. Comme preuve que les fils de l'Angleterre ne restaient pas en arrière, à l'instant du danger, lord

Raglan avait lancé ses troupes, peu après le signal du maréchal; m ais, des marais où la cavalerie avait risqué de s'emboucher s'opposèrent au mouvement tournant, tel qu'on l'avait projeté, et nos alliés marchèrent aux redoutes russes, par le plus droit chemin, à travers les rues de Bourliouk, à la lueur des flammes. Les avant-postes d'incendiaires s'étaient retirés à leur approche. Sur leurs traces, les Anglais franchissent l'Alma, et, à peine rangés de l'autre côté du pont, ils prennent le pas de charge, mais sans plus se hâter que dans un exercice. La mitraille pleut et les somme de s'arrêter. Ils vont au delà superbement. Les plus exposés ne se courbent même pas, pour éviter la mort; à quoi bon? La couleur écarlate de leurs habits les aurait trahis. Les canons, braqués derrière les parapets ou en batterie au sommet des collines, les bataillons de toutes parts embusqués, visent ce point de mire d'une masse d'hommes qui se meut en ligne, à découvert, et touchent avec une effrayante justesse : à la veille d'être anéantie, cette première légion de riflemens se résout à reculer. Les russes sortent de leurs barricades et la ramènent, l'épée aux reins. Mais ils viennent se heurter contre les gardes et les hyghlanders en bataille. Ce rempart de fer amortit leur élan. Ils cèdent à leur tour. Les Anglais, alors, hurlant leurs hourras de guerre et conduits par la division Brown, de haute lutte, refoulent l'ennemi vers les redoutes. A cette heure, leurs partenaires avaient fini leur part de besogne; quel aiguillon pour eux! Les Français les regardaient! Ils ne tardèrent pas à compléter leur triomphe, sans vouloir d'aide : profitant, en effet, du retour offensif de l'infanterie, l'artillerie anglaise traverse au galop la rivière et croise ses feux avec une de nos batteries de réserve, qui, dominant le champ de lutte, enfilait les dernières positions des Russes. Les retranchements de refuge, écrasés sous une grêle de fer, sont d'emblée envahis et se taisent. Les défenseurs firent d'inutiles prodiges de valeur. Trop heureux de sauver presque toutes leurs pièces, ils rejoignirent en

laissant un grand nombre de morts et de prisonniers, le reste de l'armée qui, depuis l'échec du Télégraphe, battait en retraite vers la Katcha. Les Anglais, à leur suite, montèrent victorieusement sur le plateau, où nous nous préparions à les secourir malgré eux, où nous les saluâmes de vivats. On nous répondit avec prodigalité ; et toute l'armée alliée, au repos, en récompense de ses exploits, assista comme du théâtre, à la pleine défaite du prince Menschikoff.

Le soleil baissait, et il semblait que les Russes couraient, craignant une marche forcée de nuit. Leur chef, désespéré, devait conduire la déroute; car, peu confiant dans la vitesse de sa calèche, il l'avait abandonnée, et ce trophée tomba entre nos mains, avec son portefeuille et son dîner. A la queue des fuyards, les hussards qui, pour leur honneur, auraient mieux fait de sabrer, au début, la poignée de nos éclaireurs, cavalcadaient avec ostentation et provoquaient nos cavaliers, malheureusement absents. Pour nous, harassés, à bout de munitions, n'ayant pas d'autre cavalerie que quelques escadrons de lord Lucan, qui avaient failli se perdre, sans combattre, dans les prairies marécageuses, on se contenta de tirailler des boulets roulants et des fusées. Ces coups d'adieu, le bouquet de la fête, durent maltraiter l'ennemi, sur le plan incliné qu'il parcourait. Parfois, on discernait des fourgons qui s'arrêtaient afin de ramasser nos victimes éparses. On chercha vainement ces amazones, qui tout à l'heure nous narguaient en paradant. Avant que la victoire se fut prononcée, elles s'étaient, sans doute, enfuies à Sébastopol; et là, dès le soir, avec cet instinct de l'avenir que les Germains accordaient à la femme, elles priaient pour la ville condamnée.

Au crépuscule, tout avait disparu dans la brume du lointain. Avant de bivouaquer, nous défilâmes devant le maréchal. Tout le monde était fou de plaisir et criait spontanément : Vive la France! Vive l'Empereur! Vive Saint-Arnauld! Les blessés du voisinage oubliaient leurs douleurs et se mêlaient à cette ovation. Les mou-

rants soupiraient : Vive la patrie ! Le général en chef, pâle, tête nue, le bâton du commandement à la main, souriait, et d'une voix forte encore, au moment de s'éteindre, il nous disait merci au nom du pays, surtout merci pour lui; car les émotions de cette après-midi, fameuse désormais, avaient usé le peu qui lui restait de vie. On dressa sa tente sur l'emplacement de celle du vaincu. Il lut avec avidité les papiers trouvés dans la bagarre, distribua, par portion, les mets du banquet destiné peut-être à célébrer notre ruine, et se jeta sur son lit de camp. La fièvre l'empêcha de dormir, et cette nuit d'insomnie fut consacrée à sa correspondance. Il écrivit à la maréchale une lettre triomphante, où il se flattait de nous mener maintenant au bout du monde. Il rédigea ensuite une proclamation à son armée, dont les éloges, après les applaudissements et l'encens de la France, furent notre plus doux prix. Il composa enfin, pour le *Moniteur*, le bulletin de l'Austerlitz du second empire. Ce rapport héroïque remplit de joie l'occident de l'Europe. Pendant que nos mères pleuraient, en attendant le tableau mortuaire, partout, de Marseille au fond de l'Écosse, on célébra l'Alma.

L'à-propos de ce succès dédommagea les peuples alliés d'une récente déception. Quelques jours auparavant, une dépêche de Vienne avait pris Sébastopol par anticipation. Aussitôt, Londres, Paris et les premières villes de l'empire illuminèrent. Le canon des Invalides et de Westminster tonna en l'honneur de hauts faits si tôt inespérés. Mais on en fut pour des frais de fête. Certains journaux accusèrent de ce mensonge un Tartare; on rit à ses dépens, plaisanterie cruelle! car tous ces pauvres colons de Crimée gémissaient de la guerre, témoin notre bouvier d'Old-Fort.

Le 20, dans la soirée, et après notre installation, en plein enthousiasme de la victoire, ma table vota, à l'exemple de tous les voisins, des réjouissances. Gala et réception, à l'unanimité! L'idée vint de confier au voiturier tartare une mission auprès des basses-cours d'alentour. Nous nous transportâmes donc sous sa tente. Quel

ne fut pas notre étonnement? Le pauvre vieillard, accroupi sur des bottes de paille, les yeux hagards, tremblait de tous ses membres. Il avait, à la suite du convoi des bagages, traversé tantôt le champ couvert de cadavres ensanglantés, et cette vue l'avait glacé d'horreur. Un de ses fils, sinon un parent ou un ami, enrôlé de force sous les drapeaux de la Russie, gisait peut-être parmi les morts. Une potion d'eau-de-vie le calma; puis une éloquente gesticulation et une pièce d'or lui exprimèrent le service que nous exigions à l'instant de lui. Il partit avec promesse d'un prompt retour, sans dire adieu à ses bœufs qui regrettaient leur étable. Or, la broche était déjà depuis longtemps improvisée, au moyen d'une baguette de fusil russe, reposant sur deux chevalets en fer de baïonnettes; le cuisinier avait rengaîné son képi, et, coiffant le bonnet de coton des grandes occasions, il s'apprêtait à son sacerdoce de rôtisseur. Mais le pourvoyeur de volailles ne revenait pas. L'heure pressait. Les invités étaient là. La situation domestique s'aggravait de minute en minute; Vatel se serait tué. Notre gâte-sauce, comptant sur sa part du festin, regardait avec tristesse, à l'horizon, si l'on ne voyait pas poindre le porteur de provisions. On signalait à l'entour, des morts qui réclamaient la sépulture, des blessés oubliés et condamnés à coucher à la belle étoile. Les feux de bivouac brillaient, et leurs rayons simulaient avec avantage des illuminations. Mais pas l'ombre du Tartare! Nous le maudissions en chœur. Un de nos hôtes, par bonheur, nous tira d'embarras. C'était un vieux capitaine du train, gascon dans l'âme, et intime de la batterie. Quel type! Il entrelardait ses discours d'une telle profusion de *sandis* qu'on l'avait ainsi surnommé. Chauve, avec une figure de grognard digne du crayon de Charlet, il buvait sec, croyait à la métempsycose, espérant, après la mort, passer dans le corps d'un maître vigneron, était spirituel conteur, et pas le moins du monde façonnier. Il traita notre dîner de simple pique-nique, et arriva au rendez-vous, tenant à la main son écot, une bécasse du crû. Elle fut la bienvenue; et vite de la plumer. « Garde à

vous ! disait Sandis au chef ; c'est qu'elle est, entends-tu, très-faisandée, mais juste à point ! » Sous sa direction, on l'entoura d'un matelas de feuilles de vignes, d'une pelote de ficelle. On l'embrochait, quand un événement de bivouac, l'absinthe, nous appela dans la salle à manger, prochaine rotonde de verdure en plein vent. On trinqua à la santé du rôt qui tournait ; compère Sandis vidait en silence son verre ; il avait ordonné de lui transmettre des nouvelles fréquentes de la broche. Le premier messager apprit que tout allait à merveille. Largesses à lui ! et le gourmet coryphée entonna d'aise un couplet grivois. Deuxième dépêche : la bécasse fond ! Soupir de Sandis. Dernier bulletin : la bécasse est fondue ! la bécasse n'est plus ! Consternation générale. Sandis, beau de rage et de douleur, court à l'office, et recueille religieusement les débris savoureux, mais insuffisants du gibier. Le diable conspirait donc avec le Tartare contre notre fête de famille, et à nous voir en deuil, après ce coup de théâtre culinaire, on nous aurait pris pour des Russes. Sur ces entrefaites, un exprès du quartier général de l'artillerie nous apporta une portion du caviar, dépouille du buffet de Menschikoff. Cette galanterie de nos chefs, la rareté de ce trophée sous forme d'un pâté noir d'œufs de poisson, nous consolèrent de la mésaventure du rôti. A table, la gaieté jaillit des bouteilles, et, vers la fin, les plus vieux avaient repris leurs vingt ans. Au centre, le bonnet sur l'oreille, Sandis présidait, enluminé. En guise de dessert, il conta l'histoire étymologique du juron national des Gascons, son succès oratoire et son tic. La victoire aime les licences, et le conteur ne reculait pas plus que Cambronne ou Boccace devant le mot propre. Aussi quand, à sa péroraison il poussa le cri du mari vantard, sortant du lit conjugal : « *Cent dix !* (sandis !) Je ne fais pas *cas des dix !* (Cadédis !) » l'auditoire de rire à gorge déployée, et de le menacer bruyamment de l'ovation.

J'aurais été un des boute-en-train du souper, si parfois, en prêtant l'oreille aux échos du dehors, il ne m'avait semblé entendre des voix plaintives, du côté du

télégraphe. Je craignais d'insulter à la douleur des infortunés, étendus sans secours au voisinage. Ce scrupule empoisonna ma soirée, et un lugubre incident ne tarda pas à le confirmer. Vers dix heures, la trompette du grand quartier-général convoqua, à l'ordre, les sergents-majors de l'armée. Le maréchal-des-logis-chef de la batterie se hâta de répondre à l'appel; mais au retour, à travers l'obscurité, il s'égara sur le théâtre du combat, et foula un moribond, qui, lui saisissant la jambe de ses deux mains crispées, râlait horriblement; au prix de longs efforts, il parvint à s'arracher à cette étreinte, rentra fort tard harassé, balbutia l'histoire de sa rencontre et s'évanouit. Nous le rappelâmes à la vie, mais le pauvre garçon, miné, à Varna, par le choléra, expira, le lendemain de son drame nocturne, à l'ambulance. Quant à nous, cette scène termina l'orgie, en l'honneur de la journée. Des gémissements confus me poursuivirent jusque sous ma tente. Mais je réussis à m'abuser, et attribuant à des chimères de mon imagination, les lamentations de malheureux que j'étais impuissant à soulager, je continuai à savourer en paix sur l'oreiller, le bonheur de la victoire.

La bataille m'avait retrempé et j'avais, en un jour, grandi de cent coudées à mes yeux. Te voilà donc vieux soldat, me disait l'amour-propre! Avec quel juste orgueil tu reviendras au pays! Et, ce démon me raillant de plus en plus, je me surpris à fredonner haut le refrain de la *Dame-Blanche*, jusqu'à ce qu'un passant me pria de me taire; je le fis; par respect pour les morts : ce passant était un infirmier en fonctions. La nuit s'écoula majestueusement sur le plateau de l'Alma. La première lune d'automne n'éclairait au loin que des cadavres ou des tentes sépulcrales. On n'entendait que les avertissements des sentinelles et un murmure pareil au tumulte d'une ville alarmée, se mêlait aux bruits de la nature.

Sitôt levé, j'allumai un cigare de réserve, et en amateur, j'allai visiter le champ de bataille; spectacle attrayant pour un novice! depuis l'aube, les soldats hos-

pitaliers en foule ramassaient les derniers blessés. Les Russes tremblaient à leur approche, et tendaient le cou comme à des égorgeurs. On les avait trompés sur notre compte, et ils manifestaient leur stupéfaction d'être traités avec les mêmes égards que les autres. Autour du télégraphe, la terre ressemblait au pavé d'un abattoir. Dieu! quel hideux mélange d'habits en lambeaux, d'armes brisées, de corps mutilés, de membres fracassés et épars! Du côté des Anglais, le terre-plein et les parapets des redoutes offraient un tableau plus désolant encore, capable de guérir à jamais de la gloire! Les artilleurs russes, entassés sur les plateformes, me frappèrent d'admiration, au milieu de ce charnier; tous étaient tombés en faisant leur devoir. Honneur à eux! Aux bords de la rivière, de Bourliouk à Alma-Tamak, une longue rangée de tirailleurs mordait la poussière. Quelques-uns de ces braves avaient roulé dans l'eau et surnageaient entre les nénuphars. D'autres pendaient accrochés aux buissons, et les dernières gouttes de leur sang suintaient de leurs blessures; un petit nombre se tenaient debout, retenus par les branches d'arbre : on aurait dit que ceux-là ne s'avouaient pas vaincus, tant qu'on ne les avait pas renversés. Le bas de la montagne était parsemé de jeunes gens, raide morts, russes, anglais, français, qui s'étaient entre-tués, sans haine, parce que le négociateur Menschikoff avait souffleté un visir. Le gazon avait bu leur sang et, comme l'héroïne du poëte, ils paraissaient endormis. Autant de familles dans l'affliction, que de cadavres! les ennemis sans exception, pieds-nus, avaient le pantalon retroussé au-dessus du genou, à l'endroit où ils attachaient leur bourse en cuir, en guise de jarretière. Les zouaves les avaient déjà passés en revue : il ne restait ni *Mahomet*, ni chaussures à glaner. Les cendres des villages, brûlés la veille, pour les besoins de la défense, fumaient encore, et, une nuée de soldats, à leur gré, fouillaient les ruines des chaumières. Cette rapacité des vainqueurs me révolta. Mais, sous peine de mourir de sensibilité, il fallait ici arracher de

son âme tout sentiment de douceur! Par mégarde, je côtoyais une ambulance. Des cris affreux s'en échappaient. Des employés du service hospitalier, avec des tabliers tachés de rouge, entraient et sortaient. Ils avaient l'air de bouchers dans l'exercice de leur métier. Je détournai la tête avec dégoût de ces officines. Décidément, la gloire est l'image de ces courtisanes, qui cachent les ulcères de leur sein, sous les fleurs. Je n'avais jamais osé, de ma vie, franchir le seuil d'un amphithéâtre de médecine. Aussi, à la vue de ces champs de l'Alma, enlaidis par les souillures du carnage, mon cœur saignait, sourd aux froids conseils de la raison. Chemin faisant, je m'arrêtais devant la manœuvre des infirmiers britanniques en émoi! Ils procédaient par ordre. Les amputés qui réclamaient les soins les plus pressants, avaient beau supplier et vociférer! patience! votre tour viendra, semblaient-ils leur dire. Laissez-nous d'abord relever ce camarade qui peut attendre, ensevelir ce mort qui ne se soucie plus de nos soins. O John Bull! que ton flegme méthodique est parfois cruel! Au retour, je suivis les traces immortalisées par nos colonnes d'assaut. On y trébuchait à chaque pas. Je dus gravir à tâtons; et une heure ne me suffit pas pour parcourir ces côtes abruptes, qu'hier dans la fièvre de l'exaltation nous avions enlevées en moins de vingt minutes. Je rentrai désenchanté par ce revers de la médaille, et ne rapportai, en fait de souvenirs, qu'une pierre noire et d'une saveur agréable, qu'on m'assura être un morceau de pain russe, en outre un accès de misanthropie. Mon ordonnance qui s'endurcissait plus vite, parce qu'il était charcutier de profession, eut le courage d'enfiler des boutons de tous les régiments ennemis, pris sur place, un à un, aux habits des victimes; et il m'offrit, pour ma bienvenue, ce triste chapelet.

La matinée finissait; et les camps présentaient une plaisante animation. Officiers et soldats, assis par terre, auprès des fourneaux de cuisine et à l'affût du déjeuner, causaient des miracles de la veille. Je récoltai avec avidité ces actes d'héroïsme ou de dévouement, qui

m'indemnisèrent des misères de mon pélerinage au champ de bataille. Entre autres faits, on citait un artilleur qui, au plus fort de la mitraillade, avait posé son écouvillon, pour attraper un lièvre éperdu, en fuite à travers les canons. Qu'on ne me vante plus, après ceci, le calme du grand Condé, dormant sur un affût, le jour de Rocroy! On comparait à ce mémorable chasseur, un voltigeur qui, à l'attaque de la fin, chargea, visa et tira cinquante fois, sans sourciller et sans précipiter son feu, plus qu'aux exercices de la cible. La voix publique élevait aux nues le lieutenant Poitevin, porte-drapeau du 39e, et le sergent-major Fleury du 1er régiment des zouaves, tous deux frappés à mort, au moment où ils brandissaient leurs aigles au-dessus de la corniche du Télégraphe. Les fantassins ne tarissaient pas sur les problèmes de gymnastique résolus par eux, pendant la montée: le passage des rochers à pic, le saut des précipices, puis, aux pas les plus scabreux, les pyramides d'hommes perchés sur les épaules les uns des autres, les prodiges d'équilibre, en s'accrochant des pieds, des mains et des dents, sans cesser de canarder l'ennemi. L'esprit de corps échauffait ces causeries, où sous l'hyperbole de l'expression, se cachait la réalité des tours de force. Les artilleurs se vantaient d'avoir figuré à l'assaut les premiers; et comment? Tous, à l'envi s'attelaient aux roues : souvent le sol s'effondrait sous les pieds, et ils retenaient, aux bords de l'abîme, les canons et l'honneur chancelants. Dans ces dithyrambes, on n'oubliait pas les chevaux. Comme avec des ailes, ils avaient assailli la montagne. A ce propos, les experts établissaient un parallèle fort juste entre notre matériel d'artillerie et celui de l'ennemi, prétendant que jamais, à notre place, les pesantes machines de guerre russes ne s'en seraient tirées.

A l'écart de ces groupes de tapageurs, de fanfarons et de parleurs, ceux que le hasard des combats avait réduits hier, au rôle modeste de témoins de la lutte, exhalaient leur mauvaise humeur. Les pontonniers tempêtaient encore contre l'Alma trop guéable. Pour-

quoi donc n'avait-on pas eu recours à des passerelles jetées en face de l'ennemi? Ils auraient bien prouvé alors que les traditions des sauveurs de la Bérésina vivaient encore chez leurs héritiers! Pauvres confrères! ils n'avaient emporté de France que leurs caisses d'outils, et malgré la pénurie des arsenaux de Varna, ils avaient su promptement confectionner un épuipage! Mais, au moment du départ, les batteries de bataille ne purent se departir d'un seul charriot, et le *Lavoisier* leur servit dérisoirement de haquet. Ils s'en seraient passés, au besoin! Les soldats du génie boudaient aussi, et juraient de se rattraper au siége de Sébastopol. Hier, dès le début, ils avaient abordé bravement la rivière, avec poutres et madriers, et ils allaient construire un pont. Ils criaient en vain de l'attendre, mais les assaillants ne patientèrent pas. Les uns traversèrent à la nage ou à gué, d'autres, d'un bond, touchèrent la rive opposée. Quelques-uns s'assirent sur les cîmes de saules, jusqu'à la rupture des branches, et cette ingénieuse escarpolette les déposa de l'autre côté. Certains pauvres diables, par ordre, et pour indiquer le passage praticable, restèrent plus d'une heure en faction dans l'eau, jalons vivants, qui s'étaient distingués à leur manière, et auxquelles les gazettes accordèrent une mention honorable.

Tels étaient les échos du bivouac. La soupe du matin, et, après,l'enterrement des morts, mirent fin à ces entretiens de famille, le plus grand agrément du soldat après le butin. Trois vastes tombes reçurent séparément Russes, Anglais et Français. La cérémonie eut lieu, sans pompe, ni oraisons funèbres; des amis en pleurs, une prière simple et vraie comme le deuil des assistants, des pelletées de terre, et voilà tout. Il nous fut impossible de rendre des devoirs funèbres particuliers à nos camarades de l'armée russe. Ils ne font pas toilette les jours de bataille. Une capote en même drap que pour l'homme de troupe, les enveloppe. Ils nous valent sans contredit, en talents et en bravoure; les Russes reconnaissent, dans la mêlée, les insignes de

leurs chefs. Mais, chez nous, si l'officier ne se paraît qu'au bal, adieu le prestige du commandement! C'est un privilége et un honneur d'offrir en plastron à l'ennemi ses épaulettes et sa poitrine, comme faisaient les consuls romains,sous leur toge de bataille. Quinze cents Français, deux mille Anglais, et près de trois mille Russes, engraissèrent de leurs dépouilles le plateau de Tchoué. Les géologues futurs de la Crimée disserteront peut-être un jour sur ce gisement d'os; et, ô vanité de la gloire! s'il est vrai que le genre humain décroisse de siècle en siècle, ils ne verront dans les héros de l'Alma que des animaux fossiles de haute dimension!

Après cette scène de funérailles, chaque corps de troupe envoya une compagnie, aux vivres. Les transports de la flotte avaient déchargé comestibles et munitions, sur une plage, au sud de l'embouchure de l'Alma. Cette corvée de ravitaillemcnt de la batterie m'échut, et j'en eus regret. D'abord, en route, nous rencontrâmes une longue file de cacolets, avec leur chargement de blessés, pêle-mêle. Le nombre des Russes était faible, comparé aux chiffres de leurs morts, parce que l'ennemi en avait emporté une foule dans ses fourgons. Quelle désolation peinte sur les fronts de ces malheureux! Les nôtres avaient au moins l'espoir, en cas de guérison, de revoir leur patrie. Mais, à eux l'hôpital, puis la captivité! Cette perspective leur faisait tout regretter, même le knout et le noir biscuit. Les autres, Anglais ou Français, ne comprenaient pas le bonheur de leur infortune, que leurs compagnons semblaient envier, de telle sorte qu'il régnait dans ce convoi un silence morne, interrompu, de distance en distance, par quelques cris aigus de la souffrance. Quand, près du lieu de l'embarquement, il fallut descendre à terre ces éclopés, et les porter à bord, quel déluge de larmes et quelle rumeur de sanglots! Certains appareils, trop précipitamment appliqués,se dérangèrent dans le mouvement. Le sang dégouttait de la charpie, autour des plaies. C'était à vous navrer. Aussi, nous empressâmes-nous d'empiler les approvisionnements sur nos

charriots et de dételer. Triste chose à voir, au résumé, que le lendemain d'une victoire!

Cependant, vers le soir, les taches de la tuerie n'assombrissaient plus le camp; le terrain était déblayé de corps humains; il ne restait plus, çà et là, que des carcasses de chevaux, la part des corbeaux, pensionnaires de l'armée. Les sacs et les vêtements des vaincus foisonnaient encore dans certaines régions; car, pour être plus alertes, maints bataillons ennemis avaient attaqué en manches de chemise. On en forma des pyramides. La nuit venue, on y mit le feu, et quelques ivrognes dansèrent un rigodon à l'entour; il faisait une belle soirée d'été; le ciel et la mer étaient étoilés. Les conteurs et les juges, de nouveau rassemblés, continuaient le thème des discussions matinales. Maintenant, ils étaient dégrisés, et, sans forfanterie, après réflexion, chacun se félicitait de la page, hier ajoutée à nos fastes. Ainsi les mille bouches du bivouac devançaient l'arrêt de l'histoire.

Belle victoire, en effet, que celle du 20 septembre! Un jour (nous serons vieux alors!) on dira de nous : Il était à l'Alma! Si le ciel lui eût accordé d'assister au réveil de l'aigle impérial, Napoléon aurait salué l'armée d'Orient comme la digne héritière de l'armée d'Egypte et reconnu dans le maréchal Saint-Arnaud un élève; car, lui aussi, avait foi dans son étoile et portait pour devise l'audace. En vain un tacticien classique voudrait-il rabaisser ce fait d'armes au niveau des escarmouches africaines. Décadence de l'art militaire, s'écriera-t-il! On se bat, aujourd'hui, en partisans; et, emporté par son fanatisme des théories, aussi impuissantes, sans l'intelligence de l'application, pour faire gagner des batailles, que les préceptes de la science le sont sans l'inspiration, pour produire des découvertes, il déplorera que les vainqueurs ne soient pas montés à l'assaut en ligne. La manœuvre décisive du général Bosquet, à défaut d'autres preuves, réduirait à néant les reproches de ces détracteurs; en effet, prendre l'ennemi de flanc, le menacer sur ses derrières, l'art du champ de bataille ne gît-il pas tout entier en ces deux points? A en croire

ces critiques, une attaque de vive force n'agit que par la masse des assaillants. Ils invoquent à ce propos un principe de mathématiques, qui est radicalement faux, appliqué à l'art militaire. Au contraire des charges en ligne, un assaut produit son effet utile,en raison inverse de l'épaississement des rangs. Plus les champions seront éparpillés, sans débandade pourtant, sans que le commandement cesse de s'exercer et puisse redonner l'impulsion, en cas d'hésitation, plus il est probable que l'entreprise réussira ; car, mieux les soldats manœuvrant isolément dans le mouvement d'ensemble sauront, en chemin, se défiler des boulets, moins aussi la mousqueterie aura de prise sur eux, plus enfin il en parviendra au pied du retranchement, qu'il faut emporter par un dernier élan. La bataille de l'Alma offre un magnifique exemple de l'excellence de l'assaut par inspiration, comparé à l'assaut,*balistique*, prôné par certains théoriciens de l'école allemande. Suivant leur tempérament, les Anglais, par bataillons serrés, et de front attaquèrent les redoutes russes. Les Français marchèrent en tirailleurs dans un désordre apparent, et prêtant le moins possible le flanc aux mousquetades et aux feux dominants de l'artillerie ennemie ; la différence de ces deux moyens de victoire se traduisit, à la fin, par une différence notable en notre faveur, de morts et de blessés ; en outre, le succès fut remporté plus rondement par nous, que par les soldats de lord Raglan, qui se repentirent de n'avoir pas imité leurs rivaux. S'il est vrai que sur les rampes de la montagne, on viola tout ordre de marche, une fois en face du télégraphe on se rallia, on chargea à rangs épais et l'on vainquit. En moins de cinq heures, soixante mille Anglo-Français avaient chassé autant de Russes, d'un camp fortifié, tel que, défendu par une brigade des nôtres, jamais le prince Menschikoff n'aurait dépassé l'Alma. Que la critique lui réserve ses rigueurs ! Il ne sut pas abriter son aile gauche contre un coup de main. Quelques ouvrages auraient rendu absolument impraticables, à l'artillerie, le chemin d'Alma-Tamak. Il eut le tort de nous mesurer à

l'aune de ses lourds combattants; et, quand même, ne devait-il pas écraser à loisir la colonne d'Autemarre, qui, forte d'un millier d'hommes et de douze pièces de canon, osa le provoquer et lui résista seule plus d'une heure? Quel parti, au début, tira-t-il de sa cavalerie? Ses hussards mollirent. Une volée d'obus leur imposa silence; à la fin, tandis que ses escadrons restaient le sabre au fourreau, spectateurs de l'attaque suprême, il adopta l'ordre en carré, contre le torrent de notre infanterie. Toutefois, si reconnaître ses fautes, c'est les atténuer, le chef russe mérite l'indulgence. Dédaignant la sotte vanité de ces généraux qui chantent un *Te Deum* après la défaite, il envoya à Saint-Pétersbourg le plus véridique des rapports. Mais il expliquait son échec par la supériorité de nos carabines. Ne pouvait-on pas aussi attribuer la faiblesse de la défense à la composition de son armée, peuplée de Polonais et de Tartares? Les premiers ne se battaient pas de bon cœur, avec leurs oppresseurs, contre les derniers amis de leur nationalité. Les autres, paysans arrachés, de par le czar, à leurs charrues, ne se souciaient pas de vaincre. Ces baïonnettes mécaniques devaient céder à la force, qu'un patriotisme jaloux inspirait aux alliés.

L'Angleterre, à bon droit aussi, peut inscrire le nom de l'Alma en lettres d'or sur les murs de son Panthéon. A Waterloo, sans Blücher et la fatalité, Wellington ne devenait pas un grand homme. Hier, les Anglais avaient triomphé sans auxiliaires. Lord Raglan, dit-on, à l'apparition du drapeau tricolore sur les hauteurs, s'écria qu'en ce jour, les Français lui rendaient le bras perdu au Mont-Saint-Jean: mot de pure courtoisie, s'il fut vrai, et dont le maréchal le remercia en avouant devant l'Europe, par l'organe du *Moniteur*, que son collègue avait montré une bravoure antique. Mais quand nos colonnes appuyèrent du côté des Anglais, Menschikoff avait déjà ordonné la retraite, et, si une de nos batteries tira dans le flanc de l'ennemi, ce fut plutôt pour profiter de la victoire que pour aider les divisions anglaises à la consommation de leur œuvre.

La bataille de l'Alma restera, dans l'histoire, une des journées de guerre les plus originalement célèbres, soit qu'on la considère comme le premier duel de la civilisation et de la barbarie, soit qu'on l'interprète comme l'ouverture des protestations efficaces élevées par l'Europe, depuis 1815, contre l'envahissement de l'Orient par la Russie, soit qu'enfin, en se plaçant à un point de vue moins philosophique, on ne la regarde que comme la première partie de gloire entre les armées rivales de la France et de l'Angleterre. En effet, la fortune des armes se plut à distribuer les places au combat, de manière que chaque peuple put déployer les vertus de sa race, l'un la solidité de faisceaux vivants, l'autre le brillant des temps chevaleresques ; et l'ordonnance fut telle que si les rôles avaient été intervertis, le succès aurait probablement été compromis. Dans ces bonnes conditions de victoire, ce ne fut pas entre des émules, doutant encore de leur confraternité d'armes, à qui tirerait les premiers, mais à qui s'illustrerait davantage. L'aigle et le léopard, jaloux, et côte à côte, firent merveille. L'Alma est le pendant de Fontenoy.

LIVRE V.

MARCHE SUR SÉBASTOPOL.

Le 22 septembre, nous étions prêts à nous remettre en marche. Nos alliés achevaient encore péniblement l'évacuation de leurs blessés. Le maréchal mit à leur disposition ses mulets et son matériel de transports. Il enrageait de ces entraves, disant hautement, que sans unité de commandement on ne saurait continuer avec succès la campagne ; la raison et aussi le pressentiment de sa fin prochaine lui dictaient ces plaintes ; et il tenait à peine compte aux Anglais de leur éloignement du rivage et de l'encombrement de leurs ambulances. Néanmoins, le retard de notre départ fut célébré à Sébastopol. Les Russes avaient tremblé d'abord que, sur leurs talons, les alliés ne pénétrassent dans la place. Le soldat qui ne lit jamais au-delà du présent, accepta gaiement cette faute d'une trêve de quarante-huit heures, quand il importait de presser le vaincu en désarroi : peut-être sentait-il d'instinct que nos beaux jours sur la terre de Crimée touchaient à leur fin ! et il se proposait d'en profiter pour le plaisir. Dès le matin, quand on connut le contr'ordre du décampement, toute l'armée fit l'école buissonnière. Les uns allèrent au bain ou à la promenade, les autres à la picorée. Cette désertion en masse aurait eu ses dangers, en face d'un ennemi entreprenant. Mais, bientôt, au rendez-vous des maraudeurs, on répandit des bruits d'alarme : *Les Russes ! les voici ! Aux armes !* Parmi cette troupe inexpé-

rimentée et qui ne pillardait pas sans remords, ce fut un coup de tonnerre. Chacun alors, de lâcher sa proie, fruits, légumes, volailles, et de se précipiter vers le camp, en désordre comme si des fantômes les pourchassaient. Dans un coin écarté, un groupe des plus vieux zouaves riaient, dans leurs barbes africaines, de cette débâcle, et quand le champ fut libre, ils opérèrent ce qu'ils appelaient la *razzia de la razzia*. La peur des surprises porta ses fruits, et on ne s'éloigna plus du front de bandière. Les marins ne résistèrent pas à l'attrait de butiner, et durant l'après-midi, ils inondèrent le plateau. On avait négligé de les consigner à bord; car, les vainqueurs de Sinope ne semblaient pas d'humeur belliqueuse et se préparaient, au dire des croiseurs, à se barricader dans la rade de Sébastopol. On ne voyait plus, par les champs, que matelots joyeux dans leurs atours du dimanche, glanant à la hâte les dernières défroques des Russes, débris d'armes et galons. Sans rancune de ce qu'on ne leur avait pas gardé leur part des dépouilles, ils distribuèrent des poignées de main à leurs amis, *messieurs les militaires*, qu'ils avaient applaudis, la veille, du haut des mâts, et leurs compliments étaient d'autant plus sincères que les vapeurs, représentants de la marine, s'étaient signalés au combat par la dispersion de la cavalerie ennemie. C'était là, à en croire ces hâbleurs, le tour de force inverse de ces escadrons républicains qui chargèrent et prirent une flotte.

Le départ était irrévocablement renvoyé au lendemain. Cependant, notre domestique Tartare n'avait pas reparu. A sa recherche, nous battîmes la campagne, en tout sens. Mais ce vallon de l'Alma, avant-hier si frais et si animé, la guerre l'avait changé en désert et en ruines. Les Russes avaient commencé; nous avions achevé ce travail de destruction. Les villageois avaient fui; et nous ne rencontrâmes pas âme pour nous renseigner sur le sort de notre charretier. Mourut-il de frayeur, en traversant le champ de bataille? Lui répugna-t-il de servir des gens sanguinaires, venus de l'Oc-

cident? Dans l'impossibilité de les lui rendre à domicile, il fallut se résigner à garder son char et ses bœufs. Mais, en souvenir de lui, et espérant peut-être le revoir, nous traitâmes ces bêtes avec des égards qu'envièrent les plus chéris de nos chevaux. Malheureusement, il arriva un temps devant Sébastopol, où l'excès de la misère nous poussa à devenir leur bourreau. Alors, chacun de nous se ressouvint avec attendrissement de leur maître que, sans le vouloir, nous avions assassiné ou appauvri.

Le 23, à la pointe du jour, la diane nous réveilla, à grand bruit de tambours et de trompettes. La ville aux maisons de toile s'évanouit, plus vite qu'un château de cartes; et dans le même ordre en colonne, que depuis Old-Fort, la 2e division, ce jour-là, à son tour, en tête, l'armée s'achemina vers la Katcha. Nous coudoyâmes, en passant, les Anglais, qui ne se pressaient pas de déménager. Ils nous étourdirent des plus chaleureux hourras. On ne comprenait pas comment des gens flegmatiques et compassés se livraient à de pareils actes d'enthousiasme; semblables en ce point, aux femmes de leur patrie qui, sous des dehors de glace, savent masquer les feux de l'amour. Nous répliquâmes à plein gosier, et l'on monta tant bien que mal à leur diapason. La communauté de danger avait commencé à cimenter l'alliance, et cette fois, les cris échangés de : vive l'Angleterre! Vive la France! n'étaient pas des mensonges de convention. La journée s'annonça bien sous ces auspices de confraternité. Le maréchal, dans la voiture du prince Menschikoff, suivait l'arrière-garde, de plus en plus malade après une dernière rechûte. On ignorait encore la gravité de son état. Aussi, rien ne troubla la récréation de ce court rélai, de l'Alma à la Katcha, parcouru à l'aise, par un soleil étincelant de septembre, au milieu des guérets et des bois, sur un chemin en amphithéâtre au-dessus de la mer, sans cesse en vue de nos escadres, voguant à pleines voiles. Les cavaliers se dandinaient. Les piétons dansaient presque en marchant. On n'aurait pas supposé qu'en

outre de leurs bagages et de leurs tentes, ils portaient dans le sac six jours de provisions, poids en total digne des épaules de géants. La confiance écrite sur tous les fronts, et; le moral multipliant les forces, le plus lapon de nos chasseurs à pied, du haut de sa fatuité, se figurait valoir au moins deux Russes, aux formes herculéennes. Par l'exemple de l'Alma où l'on avait compté sept morts ennemis contre un Français, il soutenait cette opinion de sa supériorité, qui s'enracina de plus en plus et contribua puissamment aux succès futurs. Dispersés sur la lisière du chemin, des vêtements en lambeaux, des armes fracassés, des roues brisées attestaient la détresse de l'ennemi en fuite, et redoublaient notre entrain. Mais, malgré sa précipitation, le Russe, fidèle à ses habitudes de guerre, avait tout saccagé derrière lui; et les masures, ainsi que les meules d'épis de blé et de paille, brûlaient çà et là. Effrayés par la flamme et le bruit de nos pas, les lièvres, oreilles hautes, déguerpissaient, en tout sens, du gîte; les uns, nés sans doute sous une bonne étoile, sauvèrent leur tête des feux de peloton, les autres, assourdis par les huées, se fourvoyèrent dans l'intervalle des bataillons; on les enveloppa. Les rieurs formaient le carré : les chasseurs de profession faisaient la fusillade, et la proie appartenait de droit au plus agile. Souvent, plusieurs concurrents se la disputaient. Les spectateurs s'en mêlaient alors. La propriété d'un rôti passionnait autant qu'une question d'honneur. Parfois, il fallait, pour mettre les parties d'accord, que les sergents se l'adjugeassent. Ces giboyeuses distractions abrégèrent la longueur de l'étape. De fort bonne heure, nous étions en face de la Katcha. On passa la rivière à gué, et sans ombre de résistance. Menschikoff, avec raison, n'avait pas jugé cette barrière suffisamment infranchissable! Mais, dès le principe, il aurait pu supposer que l'ennemi débarquerait près de là, et l'absence de tout ouvrage défensif témoignait un aveuglement impardonnable. L'armée campa sur les hauteurs boisées de la rive gauche. Je plaçai ma tente au penchant de la montagne, au milieu d'une touffe de pins. De ce

belvéder, l'œil découvrait la vallée, une oasis dont les steppes des plâteaux d'alentour rehaussaient la beauté. La Katcha serpentait à travers des jardins et des prés ; ses bords étaient parsemés de villas. Dans le lointain, blanchissait le bourg de Mamatchaï. Les coteaux, environnants et à perte de vue, étaient tapissés de raisins mûrs, et le pampre brillait déjà des chaudes teintes de l'automne. Ces ceps importés de Hongrie par Potemkin avaient prospéré, et ce favori de Catherine II, fier du titre de *Taurien*, aurait cruellement expié les méfaits de sa vie, si, comme moi, il avait aperçu une légion d'envahisseurs, en train de vendanger ces vignobles, qui étaient sa création. La besogne fut si consciencieusement faite, qu'après la rentrée au camp, on n'aurait pu grapiller un grain. A souper, nous nous gorgeâmes de ces fruits, produits du pillage, et je le confesse à notre honte, sans regrets ni repentir ; même, jamais muscats, jamais chasselas ne nous semblèrent plus exquis. Quel progrès, pour des apprentis de la guerre !

La nuit fut tellement calme et séduisante, que je ne quittai pas mon berceau de feuillage, résolu de goûter à loisir cette volupté de la campagne, au clair de lune, dont les travaux d'un siége devaient peut-être nous sevrer à jamais. Les premières heures de la veillée glissèrent en délices de rêveries. Toutes les belles filles que j'avais jádis aimées, des houris échappées du paradis de Mahomet, me lutinèrent tour à tour. Vers minuit, je voulus me donner un régal d'égoïste. De mes provisions de Varna, il ne me restait plus qu'un bocal de conserves, sur lequel j'avais fondé les plus hautes espérances de gourmet. L'étiquette illustrée portait un nom anglais, pour moi une énigme. Mais à l'intérieur, des fruits verts, exotiques, appétissants, nageaient dans une liqueur rosée. — « Combien, demandais-je au marchand varniote. — Une livre. — La voilà! » et j'emportai la fiole. Afin de ne pas m'en séparer, je l'avais logée, en route, au fond d'une de mes fontes, et, chaque jour, je la considérais amoureusement et songeais au bonheur que me promettait ce philtre de bivouac :

« Fera-t-il froid, me disais-je, quelques gouttes de ce nectar, et nargue le froid ! Quand tu seras content de toi, pour récompense, encore une pareille rasade. » Jamais ivrogne d'opéra ne causa plus familièrement avec sa bouteille. Le lendemain d'une victoire, seul, le soir, quelle occasion pour ôter à mon flacon favori sa virginité ! Donc, me voilà dégaînant le tire-bouchon, décachetant le goulot lentement; puis de respirer. Le cachet saute enfin; un flot doré remplit à moitié mon gobelet d'étain. Alors prenant sur mon lit de gazon une pose de sybarite, et tout en délibérant s'il ne convenait pas de se purifier auparavant le palais, j'avalai, à mon insu, d'un seul trait. Infernale boisson ! scélérat de liquoriste ! O mon professeur d'anglais ! que n'ai-je profité de tes leçons ! jamais piment plus atrocement vinaigré n'exerça le palais d'un Américain. Je me crus empoisonné, et brisai avec rage le maudit carafon. Après cette déception, un sommeil de plomb me gagna, et je ne fus point réveillé par les détonations qui se firent entendre, du côté de Sébastopol, et qui avaient une signification profonde, pour l'avenir de la guerre.

La flotte, escortée de l'armée, avait relâché vers l'embouchure de la Katcha. Mais, tandis que nous reposions en paix, les marins veillaient alarmés par le bruit répandu que les Russes fermaient la passe de la rade de Sébastopol. Les coups de canon de mauvaise augure ne cessèrent qu'au jour ; et bientôt les frégates en observation, annoncèrent que des mâts surnageaient à l'entrée du port, en arrière de l'estacade. Les Russes avaient réalisé leur dessein, en coulant sept de leurs vaisseaux ! Adieu, maintenant l'espoir d'un combat naval, caressé la veille, quand, vers le soir, les avant-postes avaient signalé, à l'horizon, une ligne de bâtiments ennemis ! Nos confrères en auraient pleuré de dépit ! Ils voyaient ainsi leur échapper le rôle principal que le plan d'attaque leur réservait. En effet, il avait été convenu, à Varna, que l'armée de terre se présenterait devant la place, par le nord. Les escadres, maîtresses de la rade, devaient de vive force, placer le fort Constantin

entre deux feux, par conséquent accélérer sa chûte: puis, pour couronner l'œuvre, elles avaient mission de détruire les défenses de la religion méridionale. Nos hôtes, à table, pendant la traversée d'Old-Fort, se glorifiaient justement de cette tâche. A les en croire, bien présomptueux seraient les forts de Sébastopol de tenter la résistance, comme si, par un renversement des théories militaires, une simple batterie de côte ne défiait pas le navire du plus haut bord. Hélas! on devait désormais décompter! Toutefois, les esprits les plus ardents de la marine, ne doutèrent pas de la possibilité d'enfoncer les portes, en dépit des chaînes et des carcasses de bateaux submergés. L'amiral Hamelin, sur-le-champ, avertit le maréchal de l'acte de désespoir, accompli par les défenseurs de Sébastopol. Pour l'avenir, privés du concours décisif des flottes, les généraux alliés d'un commun accord, songèrent à modifier leur projet primitif, après une étude plus complète des fortifications du nord de la ville.

Dans ce but, on leva, lentement et à l'aube, le camp de la Katcha, et l'on se rapprocha de la Belbeck, d'où les reconnaissances pourraient agir. L'armée, aujourd'hui rivalisait de gravité avec les Anglais, soit que la veille, on eût dépensé en route trop de gaîté, soit que le paysage fût plus triste : quelques fermes, des arbres récemment incendiés, des blessés qui se mouraient, des cadavres à moitié déterrés et rongés par les oiseaux de proie, des landes désertes. Mais on allait train de poste; et nous arrivâmes, avant midi, au sommet des escarpements, qui dominent le bassin de la rivière. Quel paradis, à nos pieds! Partout des châteaux, des parcs, des bocages. Plus d'un sage parmi nous, aurait volontiers rompu avec la gloire et se serait enseveli, à deux, dans ce séjour. Cependant, les pentes qui y conduisaient avaient tant de raideur, les hauteurs de la rive opposée étaient hérissées de tels obstacles, que l'excès de la démoralisation expliquait à peine, pourquoi le prince Menschikoff n'avait pas essayé de nous disputer le passage. La grande halte sonna en cet endroit ; des offi-

ciers spéciaux allèrent explorer le cours de la Belbeck et les approches du point d'attaque prématurément arrêté. Deux ponts subsistaient intacts, l'un en amont d'un hameau abandonné, l'autre, simple passerelle, en aval et près du rivage. Comment l'ennemi n'avait-il pas détruit ces communications? Aurait-il voulu nous attirer, de ce côté? Les observateurs poursuivirent; et sur le terrain en avant de l'enceinte du fort, considéré comme la clé de la ville, ils constatèrent l'existence d'une ligne formidable de batteries de position. Or, sous leur feu, investir le camp retranché de la garnison, en même temps débarquer le matériel de siége sur une plage défavorable, opérer dans un champ d'attaque, où même la ressource de l'eau manquerait, d'où l'on communiquerait difficilement avec la flotte, paralysée et sans refuge, en face des écueils de la côte, à la veille des tempêtes qu'annonçait déjà l'épaisseur des brumes, c'était, en somme, courir une aventure qui, en cas d'insuccès, menacerait l'honneur et la vie de l'armée. Le conseil, renonçant au programme primitif, décida qu'on assiégerait Sébastopol par le midi, et qu'en conséquence, on entreprendrait, dès demain, une marche de flanc de vingt-quatre kilomètres. Le maréchal, en ce moment agonisait; peut-être aurait-il persuadé au temporiseur anglais que rien n'était impossible après l'Alma; qu'un essai contre les remparts du fort Constantin n'impliquait pas la témérité d'un assaut immédiat, et qu'après tout, on retombait dans tous les dangers de l'inconnu, en s'engageant aveuglément au milieu des forêts de Mackenzie, loin de nos vaisseaux, en n'ayant plus dans le sac que pour cinq jours de vivres. Cet avis, le maréchal l'emporta-t-il avec lui? Mais il est très-difficile de juger, si, en le suivant, on aurait épargné quelques mois d'épreuves aux assiégeants de Sébastopol.

Pendant cette délibération des généraux, on avait donné le signal de descendre dans la vallée. Les sentiers du versant glissaient tellement que chacun remerciait les Russes de leur absence. L'enthousiasme du

combat fait, sans doute, des miracles! Mais au mépris des lois de la pesanteur, on ne court pas sur des talus en roc, plus inclinés qu'à quarante-cinq degrés; et la conquête de la Belbeck, dans de telles conditions topographiques, aurait pu coûter cher. Les fantassins, courbés sur leurs fusils, dévalaient lentement et pêle-mêle. Les gens à cheval tenaient en trébuchant leurs montures par la bride. Plus d'une bête de somme dégringola et se tua. Les artilleurs essouflés, se cramponnant aux roues des voitures, les empêchaient à peine de rouler. Ainsi, tous à tâtons nous parvînmes, en bas, près du village d'Ortukaï, aux bords de la rivière. Les destructeurs russes, en ce vallon enchanteur, avaient de toutes parts laissé l'empreinte de leurs pas; le patriotisme peut, en quelque sorte les excuser; mais nous, leurs continuateurs, rien ne nous absout.

Les tourelles du castel de l'amiral Bibikoff se cachaient dans un massif de chênes et d'accacias. La nature et l'art avaient embelli ce domaine et commandaient le respect. D'emblée, des bandes de ravageurs l'envahirent; les premiers s'emparèrent de la salle à manger, s'assirent sur les plus moelleux fauteuils, autour de la table du seigneur, et dévorèrent son dîner. On les aurait dit chez eux; leur sans-gêne me révolta. Plût au ciel que les autres, à leur exemple, se fussent simplement soûlés de fruits et de vins! Mais, par un odieux abus de la force, meubles, lambris, livres, tout fut saccagé, de la cave au grenier. J'allais et venais, avec une foule de collègues, désireux de modérer le pillage. Le hasard nous conduisit dans une chambre encore vierge: des chiffons, un prie-Dieu, des dessins de mode, l'élégance de l'alcôve, indiquaient le boudoir de la jeune châtelaine. Une feuille de papier, étalée devant la cheminée, portait écrit, d'une main de femme, ces mots touchants: « Messieurs les officiers français sont priés de protéger l'asile d'une demoiselle. » Cet appel enflamme notre zèle; mais les défenseurs de la propriété ennemie étaient en trop faible minorité; nos conseils et nos menaces se perdirent. Les barbares profanèrent jusqu'aux

rideaux du ciel de lit; lettres, journaux, romans, furent dispersés le long des allées; le vent du soir les balaya, et peut-être une de ces feuilles en lambeaux, poussée vers Sébastopol, répandit la terreur dans la ville. Le maréchal apprit, de son lit de douleur, la nouvelle de cette débauche; il s'en affligea et eut la force d'écrire cette péroraison sur les tablettes de ses éphémérides : « En ce jour, 24 septembre, on a pillé le château Bibikoff. Triste ! »

Après les émotions de cet intermède, l'armée, repue, se rassembla de nouveau et traversa le pont. Nous assistâmes alors à des scènes d'un déplaisant comique. Ici, un zouave expert portait un divan doré au-dessus de son sac; mais il réfléchit que ce siége ne trouverait pas de place sous sa tente, et le jeta à l'eau. Plus loin, un voltigeur étalait la plus belle glace du salon; las de ce fardeau, il le déposa au bord d'un trottoir. Un second larron se mira, puis d'un coup de pied donné à dessein, fit voler le verre en éclats. Quelques drôles avaient orné leurs képis de dentelles. D'autres jouaient aux boules avec des cristaux et des porcelaines. Les héros de l'Alma débridés rivalisaient de cynisme. La rapacité de nos alliés me consola. Les Turcs lardèrent à la baïonnette toutes les vitres des appartements. Les plus innocents serviteurs, les arbres fruitiers, furent passés au fil de l'épée. Les Anglais, vexés de n'avoir pas les bons morceaux, nous surpassèrent aussi. Ils se rassasièrent des dernières dépouilles du château, puis la maison brûla, et ils furent les boute-feux. Quant à moi, malgré les fureurs chevaleresques de l'arrivée, je ne restai pas jusqu'au bout sans reproches. Comment refuser un volume de Montesquieu, cadeau d'un ami, qui grandissait à vue d'œil en friponnerie guerrière ? Puis n'osant pas moi-même picorer, je me blottis dans un coin du chemin, et demandai, à titre de rafraîchissement, la passade aux glaneurs attardés, qui rentraient chargés de raisins et de pommes. Ces faciles accommodements avec ma conscience me disaient que je serais, avant peu, à la hauteur du métier.

Vers la nuit tombante, l'armée bivouaqua sur la rive gauche de la Belbeck. Le front de bandière formait dans les bois une courbe appuyée, des deux extrémités, à la rivière. Au centre, s'établirent les réserves et les Turcs. Les Anglais gardaient toujours la gauche. Leurs habits rouges, au milieu de la verdure, produisaient un contraste des plus pittoresques. De loin, au crépuscule, leur camp ressemblait à une prairie de coquelicots. A côté de leurs tentes cyclopéennes, se déployaient de vastes parasols. Sous ces abris, maints officiers de l'armée des Indes devisaient des plaisirs de Bénarès et regrettaient surtout l'absence des bayadères. La route de Sébastopol à Simphéropol servit de démarcation entre nous et nos alliés. Son entretien parfait indiquait les abords d'une grande ville. Des poteaux échelonnés, comme des bornes kilométriques, marquaient les dis tances en russe. A en croire les interprètes, quelques verstes seulement nous séparaient du faubourg de Karabelnaïa. Du haut des mamelons, on entendait le son des cloches, et l'on distinguait le scintillement des réverbères. Mille feux éclairaient les bivouacs, et leurs reflets, flamboyants dans le ciel, durent rappeler aux habitants que le moment était venu d'émigrer ou de s'armer. Pour nous, la disparition totale des Russes depuis l'Alma, nous persuadait qu'ils avaient abandonné la ville, et qu'avant une semaine, Sébastopol enfin ouvrirait ses portes. Avec cette illusion, des nuées de flâneurs, pendant la soirée, contemplaient les clartés de l'horizon. C'était à qui bâtirait les plus beaux châteaux en Crimée. On escomptait déjà, par l'imagination, les amusements de l'hiver, au sein de la nouvelle Capoue. On révoquait en doute, non la vertu, mais le patriotisme au bal, des dames Sébastopolitaines, puisqu'on se flattait de les faire danser. Le tambour mit fin à ces causeries où, de chimère en chimère, on oubliait même la patrie. Jusque vers minuit, tout reposa en paix; mais, à cette heure, une sentinelle avancée poussa un cri d'alarme, du fond de la forêt circonvoisine. L'armée se lève en sursaut; et de courir en tumulte aux fais-

ceaux et d'attendre. Il faisait noir, et le moindre coup de fusil lâché par mégarde, aurait pu devenir le signal d'une guerre fratricide. Heureusement, il n'y eut pas d'indice d'attaque. Des vers luisants brillaient, de tous côtés, sous l'herbe; l'ombrageuse vedette avait probablement pris un de ces diamants vivants pour les étincelles des yeux d'un cosaque. Cependant le calme ne se rétablit pas avant le matin. Le courage nocturne ne s'apprend pas en une alerte, et la peur d'une surprise empêcha les plus braves de se recoucher. Entr'autres trembleurs, mon ordonnance s'obstinait à croire que les Russes étaient là. L'avertissement lugubre du sonneur d'alarme dans les ténèbres l'avait bouleversé, comme la trompette de l'archange, et, hors de lui, aussitôt il avait plié bagage, harnaché les chevaux, abattu ma tente, tandis que je dormais encore, au risque de blesser son maître. Je me débarrassai de mon linceul de toile, et demandai au fidèle Martin la cause de son émoi. « Les Russes! les Russes! me répondit-il. » Mitraille, ne comprenant pas ce qui se tramait autour de lui, roulait sa voix comme une femme éplorée. Tous les chiens d'alentour hurlaient à l'unisson avec lui, et moi, de bondir de mon lit et d'aller, en déshabillé, aux renseignements. Dieu merci! ce n'était rien ; et, fier, j'adressai à mon palefrenier effaré, un discours sur la nécessité du sang-froid en pareille circonstance à l'avenir. Il n'écoutait pas, et pour cause. Au voisinage, une sorte de fou braillait à tue-tête : « Les Russes! les Russes! » En vain lui imposa-t-on silence; on fut forcé de le bâillonner, pour qu'il ne révolutionnât pas tout le camp inquiet. La diane trouva les bataillons levés et riant en chœur de cette première camisade. Toutes ces voix joyeuses se mêlant au concert des oiseaux du matin, aux harmonies de la forêt, aux fanfares anglaises et françaises en lutte, au chant des Turcs en prières, aux carillons des temples de Sébastopol, composaient un incomparable salut au Dieu du jour et des armées. Cet éclair de poésie rachetait une nuit d'insomnie.

Pendant les cinq jours écoulés entre la bataille et

notre arrivée sur la Belbeck, que s'était-il passé à Sébastopol? Dès le 20, l'armée vaincue s'était dirigée, à marche forcée, vers la Tchernaïa, et, tandis qu'elle se remettait, près du pont d'Inkermann, sous le canon de la place, le prince Menschikoff y entrait, pour présider à l'organisation de la défense. Mais, une lettre à son chef d'état-major, datée du champ de bataille, l'avait devancé: « Il fallait, disait-il, à tout prix, sauver le boulevard de la Crimée. » Le 21, le vice-amiral Korniloff avait donc convoqué, au conseil de guerre, tous les officiers de la flotte et de l'armée. Il dévoila devant eux la sombre situation et agita la question du système défensif à appliquer sans délais. On condamna, d'abord, les plus vieux navires à combler l'entrée de la rade. Par ce sacrifice, on se couvrait immédiatement du côté de la mer. Au nord, le fort Constantin protégera la ville. Mais au midi, les remparts se résument en un lambeau de front bastionné et en quelques ébauches d'ouvrages de terre. Si l'on ne ferme à la hâte cette enceinte, c'en est fait de Sébastopol! Les ingénieurs les plus expérimentés se taisaient, devant ce tableau de la réalité, quand un jeune capitaine du génie se leva et jura, en quelques jours de préserver la ville d'un coup de main. C'était Totdleben, un maître dans l'art de Vaubàn, un de ses disciples désormais les plus illustres. Korniloff accorda pleins pouvoirs à ce sauveur inespéré. Sous ses ordres, matelots et soldats prirent la pioche avec ardeur. Au retour de Menschikoff, une légion de travailleurs était déjà à l'œuvre, et les navires, dévoués au salut commun, interdisaient aux escadres ennemies l'approche du port. Ces énergiques préliminaires ranimèrent l'espoir du général en chef; il régénéra ses troupes, et derrière les retranchements du nord, il observa, non sans anxiété, les mouvements des Anglo-Français. Il devait sans doute redouter que le fort Constantin, pris de vive force, entraînât la perte de la place. Aussi, s'applaudit-il des modifications du plan de campagne. Mais, les alliés, à tort ou à raison, optant pour l'attaque méridionale, remportait-il un avantage? Il gagnait quelques jours, et,

souvent, à la guerre, le temps vaut mieux que des victoires. Toutefois, était-il en droit de supposer, qu'à la faveur du court entr'acte qui le séparait de l'établissement des assiégeants sur la presqu'île Chersonèse, les murs imparfaits de ses bastions seraient en état de résister au delà de l'hiver?

Pour détourner de leur parti l'attention de la critique, les publicistes de Pétersbourg ont proclamé que l'abandon du projet de Varna était, de la part des attaquants, une faute providentielle, et, d'après cette autorité, une foule d'excellents esprits, tant en France qu'en Angleterre, passant condamnation sur le changement de plan des vainqueurs de l'Alma, croient encore que Sébastopol aurait pu, dès l'abord, être enlevé d'emblée. Il serait aisé de réfuter ces détracteurs intéressés ou involontaires, par le jugement de l'auteur de l'expédition. Mais, à priori, y a-t-il lieu de crier au miracle, parce que la forteresse de prédilection des czars, vraie machine de guerre, dressée contre Constantinople depuis des siècles, ait su, avec une artillerie immense et des bras exercés par milliers, se mettre, en dix jours au moins, en état de braver les entreprises de vive force? Nos villes de guerre, sans les mêmes moyens, ne prendraient pas, au besoin, une si longue échéance. Quant au reproche de n'avoir pas attaqué immédiatement, par le nord, il cache une tactique habile. Si les alliés, au mépris des obstacles de tout ordre dûment constatés, s'étaient montrés assez téméraires, pour courir sus aux forts du Nord, cent chances contre une leur prédisaient une défaite mortelle, et, dans ce cas, les critiques Russes se glorifiaient de leur erreur. La furie française, par impossible, réussissait-elle, ils se posaient alors en prophètes et dépréciaient un coup de dé sans portée. Toutes ces opinions, en pareille matière, étudiées dans les bureaux de patriotisme, n'ont que la valeur des thèses de rhétorique militaire.

Le changement de direction que les Russes fêtèrent. par ordre, presqu'autant qu'une revanche de l'Alma, et qui fut de notre part, une simple inspiration de la pru-

dence, reçut son commencement d'exécution, le 25. Les Anglais avaient réclamé l'honneur d'ouvrir, ce jour-là, la marche. Nous étions depuis longtemps debout, sac au dos, quand, au coup de sept heures, après déjeûner, nos alliés se décidèrent enfin à démarrer de cette plantueuse station de la Belbeck. Ils ne s'inquiétaient nullement de la longueur de la course à fournir, à travers les bois touffus. Il importait d'arriver au gîte avant la nuit, et ils adoptaient le pas de promenade. En arrivant devant nous, ils tirèrent, selon l'usage, leurs bordées de hourras. Tant était vif notre dépit de l'attente, au port d'armes, nous ne leur rendîmes cette fois leur salut qu'avec stricte politesse. Ils poursuivirent. Jamais on ne vit un défilé pareil. Après les troupes, marchaient les réserves, puis les bagages, puis les arabas loués ou pris aux Tartares, que traînaient des buffles aux flegme britannique; plus loin, un troupeau de bœufs, un à un; derrière, des moutons en farandole; ensuite, la *Smala* des cantiniers, femmes, enfants, chameaux, mulets, enfin l'arrière-garde. A onze heures, ce torrent d'*impedimenta* s'écoulait encore par l'uniqne chemin que nous étions réduits tous à suivre. Pour charmer les loisirs, on fit, entr'amis, des études sur les uniformes des anglais qui passaient. Les Hyghlanders, attirèrent particulièrement la curiosité. Nous n'avions jamais admiré, de si près, ces zouaves d'Albion. On discuta, si leur tenue, oui ou non, respectait la décence. Des paris s'engagèrent. Certain farceur s'approcha d'un de ces braves, lui adressa certains gestes expressifs, entremêlés d'*englisch bono*. L'Ecossais, eu égard à l'alliance, permit qu'on soulevât sa tunique, et l'on saisit alors en riant pourquoi la reine d'Angleterre ne rougissait pas à leur revue.

Vers midi, l'armée française, impatiente, se déracina à son tour du camp. Les trois premières divisions, aux ordres du général Canrobert, côtoyèrent le flanc droit de la route. Le général Forey, avec sa division et les Turcs, longea la berge gauche. Entre ces rideaux de baïonnettes, cheminaient les batteries de combat et les

convois. Bientôt cette ravine tortueuse, où se pressait l'artillerie en masse, se retrécit outre mesure et devint une ruelle, sillonnée d'ornières, s'égarant à travers la forêt. Le feuillage, au-dessus de nos têtes, formait une voûte telle, qu'on n'y voyait pas clair en plein jour. Nous avancions plus lentement qu'à pas comptés, grâces à l'engorgement de la voie et à l'allure des conducteurs. Même par intervalles, chaque mouvement en avant était accompagné d'un temps d'arrêt. Parfois aussi, il se manifestait, dans toute la colonne, une sorte de reflux qui faisait perdre plus de terrain en une minute, qu'on n'en avait gagné au bout d'un quart d'heure; et nous étions les privilégiés de la journée ! L'infanterie, qui nous flanquait, dut se frayer un passage au milieu de l'épaisseur des fourrés, et souvent consulter la boussole, sous peine de dévier de la bonne direction. Les soldats, de tous les régiments, mêlés, allaient devant eux, à l'aventure. Dans cette confusion, qu'une poignée de tirailleurs russes embusqués aurait rendu funeste, nous débouchâmes sur une clairière. Canons, caissons, fourgons de toute espèce y parquèrent peu à peu, vrai chaos de voitures incapables de se débrouiller, et surtout d'agir, en cas de surprise. Les bataillons débandés et désorientés se rabattirent en ce lieu, de toutes parts ; de sorte qu'à travers une esplanade plus étroite qu'une place d'armes de village, près de la moitié des troupes de l'armée d'Orient se trouva, en ce moment, entassée, faisant pour ainsi dire antichambre, derrière l'attirail fabuleux de nos alliés. Après une trop longue halte, le champ se déblaya, et notre procession recommença à s'ébranler. On céda le pas aux zouaves, avec mission expresse de talonner les premiers rangs. Ces Africains, au départ, enlevèrent les applaudissements. Leur contenance nous ranima tous. Ils se riaient des ennuyeuses fatigues de la journée, et posaient avec raison en modèles des marcheurs, devant la galerie de leurs confrères mécontents et altérés. Mais eux, en gens experts, avaient économisé quelques bouteilles des crûs de la Belbech, dans les abîmes de leurs sacs : véritables monu-

ments de leur art, qui dépassaient les glands de leurs crânes bonnets, et contenaient, pour l'imprévu, l'approvisionnement complet d'un ménage, des chapelets de choux, surmontant un tabouret ou un guéridon du *Père Bibikoff*, au-dessus, une basse-cour encaquée dans une cage à moineaux, un quartier de mouton, un chat; les ustensiles de cuisine se mariaient aux comestibles et aux habits. Même, plusieurs de ces habiles praticiens, avaient bourré une pochette avec de la charpie, en prévision d'une blessure : « On ne sait pas, disaient-ils. » Sous ce faix écrasant, ils se redressaient, pleins de désinvolture, mieux qu'à l'ouverture d'un bal. Quelque-uns avaient le cœur de musiquer avec des mirlitons, conquis à la Belbeck : preuve, d'après le capitaine Sandis, que le paysan russe est mûr pour la civilisation. Quelles superbes têtes de soldats! et que de vertus guerrières ! Les Hyghlanders, sont, après eux, mais à longue distance, les premiers soldats du monde. La rencontre des traînards anglais, fut pour nos éclaireurs une impayable aubaine. Ils bousculèrent les lambins, au cri de : « *go, Englisch!* leste ! » Nos alliés, depuis l'Alma, professaient envers les *bonnets rouges*, une admiration qui leur défendait de se fâcher de leurs poussées, et ils répondaient par le compliment sacramentel de *bono zouave !* Des bestiaux qui en foule encombraient le pavé, les lurons en égorgèrent plusieurs couples, et la fleur du troupeau, histoire de débarrasser le plancher; après, ils prélevèrent de droit, les morceaux les plus fins, puis, partagèrent le reste à l'amiable, avec les gardiens et maîtres. Sur leurs traces, le gros de l'armée s'achemina de nouveau. Le soleil s'était couché derrière les montagnes de Tchourgoun; l'ombre des arbres noircissait de plus en plus. Nous ne tardâmes pas à être plongés dans une obscurité si intense, que le flambleau, jadis guide des Hébreux au désert, n'aurait pas suffi à nous éclairer. Dès lors, les piétons, en file, emboitèrent le pas, et tout à fait les yeux fermés, se laissèrent aller au courant. Les cavaliers jetèrent les rênes sur l'encolure de leurs bêtes; et, à la grâce du Dieu de la guerre ! Rien d'étonnant,

si, au lieu de contourner la forteresse du nord de la ville, nous avions donné en plein contre les avant,postes de Menschikoff. Quelle occasion de vengeance il laissa ainsi échapper! La moindre fusillade eut causé, dans nos rangs, une de ces paniques néfastes dans l'histoire des armées, où les amis se méconnaissent et s'entre-tuent.

Pendant que nous étions balottés à travers les bois, ainsi qu'il arrive aux chevaliers-errants des féeries, que faisait le général russe? Ce jour-là, peu après notre éloignement du bivouac il était sorti de la citadelle, et se hâtait du côté de Batchi-Saraï, jaloux de rallier, le plus vite possible, les renforts de Pérécop et de Kertch, déterminé à garder, avec leur aide, les communications entre Sébastobol et l'intérieur de la province. Aussi ne songea-t-il pas plus à nous chicaner que, s'il avait craint de traverser nos projets d'itinéraire ou d'être entravé lui-même ; et, avant que nous touchions au port de Mackenzie, il repassait triomphant la Belbeck. Mais la queue de son arrière-garde, peut-être un convoi de Simphéropol à lui destiné, se heurta, par hasard, contre les têtes de colonnes anglaises, au moment où, sur le soir, au débouché de la forêt, elles rattrapaient enfin la grande route et apercevaient la ferme Mackenzie. Les riflemen culbutèrent sans efforts, cette faible troupe au bruit du canon, pillèrent une partie des voitures et campèrent après. Le chef russe s'estima fort heureux de s'esquiver des griffes du vainqueur, à si bon marché. Sans s'en douter, et à notre insu, tandis qu'il entreprenait presque sur le même terrain, une marche stratégique, parallèle et en sens inverse, il nous avait coudoyés! Si l'étape romanesque du 25 fut, de notre côté, un trait d'audace, justifié par l'excès de la confiance, la contre-marche des Russes dénotait leur détresse extrême. Menchikoff connaissait le pays, et il jouait son vatout, en s'exposant à rencontrer l'ennemi en travers de sa ligne. Le désordre et les ténèbres du chemin nous détournèrent de le flairer et de le rechercher.

Nous n'achevâmes pas notre trajet, avant les premières heures de la nuit. A la fin, le brouillard com-

pliqua nos lenteurs. Mais il n'y eut point d'autre sujet d'alarme que le roulement de la canonnade anglaise. Ignorant le motif de l'escarmouche, nous tremblâmes d'être attaqués, jusqu'au moment où les lueurs de l'incendie indiquèrent le lieu du campement. Kamschlin, qu'un poste russe venait d'évacuer, brûlait, et le feu empêchait d'approcher des puits du village. L'eau manquait aux environs. Les bidons et les gosiers étaient à sec. Nous étions harassés, haletants plus que jamais. Beaucoup en étaient au point de regretter le lac salé d'Old-Fort. Il ne restait, dans tout le camp, des provisions de la Bel Beck, que quelques verres d'eau. On les donna à maints collègues que la fièvre consumait. Nous souffrîmes tous, plus ou moins, en maudissant le *bivouac de la soif!* Comment le Dante n'a-t-il pas pilorié, dans son *Enfer*, un damné, qui se meurt faute de boire? Quel supplice, seulement pour une veillée! La bouche est comme en feu! l'imagination grossit le mal; il semble qu'on se désaltérerait voluptueusement avec du sang. Le sommeil fuit. Combien, durant la nuit, en proie à ce mal, pleurèrent de regret, en se ressouvenant des douceurs de la patrie! Et s'ils avaient pu, sans scrupule, l'honneur sauf, retrograder instantanément vers la France, ils l'auraient fait en ce moment. Trop tard, la brume se fondit en une pluie fine; chacun ramassa quelques gouttes et essaya de s'endormir. La reverbération des flammes, le bruit des plus attardés qui ne savaient où gîter, et des cris lamentables dans le lointain, tourmentèrent notre repos. La privation d'eau aidant, le choléra avait ressuscité, et les premiers coups de son arrière-saison, avaient frappé les éclopés et les traînards. Ces malheureux eurent beau gémir et crier, ils expirèrent sans secours, sur un lit de feuilles sèches, au pied d'un arbre, pis que des loups, et ils avaient peut-être aspiré, en Orient, aux couronnes de la gloire!

Le temps poussait, septembre finissant; et, au jour, nous délogeâmes de ce guépier, de fort mauvaise humeur, comme il sied après une longue soirée d'épreuve.

Près de la ferme Mackenzie, à terre, gisaient des roues et des ridelles de caissons russes. Ni la vue de ces lauriers de nos alliés, ni l'éclat du ciel, ni la découverte de maigres filets d'eau, rien n'égaya l'armée qu'intimidait encore le spectre de la soif. Bientôt la nouvelle s'ébruita que les Russes se sauvaient de Sébastopol; elle courut, de la tête à la queue de l'armée, comme un joyeux passe-parole; on y ajouta foi et on soupira alors avec moins d'impatience, après l'abreuvoir rêvé de la Tchernaïa. Il faisait cruellement chaud; la poussière conspirait contre nous avec le soleil et la sécheresse. Ce n'était plus cette carrière de steppes, en plateaux étagés, que nous battions depuis Old-Fort. On avançait dans les flots de sable mouvant, entre les rochers à pic d'Inkermann et la forêt. A l'horizon, les sapins et les crètes blanches de la montagne ne laissaient rien deviner du paysage prochain. On se résignait, à jeûner d'eau jusqu'au soir, quand par une éclaircie, apparurent les champs verdoyants que la Tchernaïa arrose. Jamais, en réponse au salut des Anglais, on ne cria de la sorte. La chaussée descendait rapidement vers la rivière. A l'eau! La vitesse de la colonne s'accéléra en raison directe du besoin;et,au pas de charge, les chefs en tête, on se dispersa le long des bords. Malheur à quiconque nous aurait défendu de toucher à la rivière! Une armée altérée a un élan invincible! Jadis les Cimbres furent des sots! On but à satiété; on fit des ablutions à donner envie aux Turcs. La fête dégénéra en une vaste baignade, où les héros de la veille, redevenus enfants pour un instant, barbotaient à la façon des amphibies. Tous, ceux même qui ne prenaient pas part aux ébats, éprouvaient un charme inqualifiable à voir courir le flot bienfaisant. Après ces plaisirs aquatiques, et jusqu'à la fin de la halte, on alla en jouant fourrager dans les potagers d'alentour, malheurement déjà visités par nos rapaces avant-coureurs, messires les Anglais.

En effet, nos alliés avaient conservé les devants. Dès la soirée précédente, peu après la dispersion du convoi

russe, pendant que le gros de ses troupes se fixait pour la nuit, à Mackensie, lord Raglan, à la tête de sa division légère, avait poussé jusqu'au pont de Traktir. Le 26, ils se gardèrent bien de nous y attendre; le port de Balaklava les attirait; outre le désir d'en être les premiers occupants, ils brûlaient de se laver définitivement du reproche de retardataires de l'armée d'Orient, et le bourdon du *Times* annonça au monde l'avance que les soldats de la vieille Angleterre avaient prise en chemin sur leurs rivaux. Donc, le corps de bataille britannique, campé au delà de Mackensie, pour ne pas céder le lendemain le pas, nous avait précédé aux bords de la Tchernaïa, tandis que la division Brown investissait Balaklava. Les forts de la ville tonnèrent à la vue des Anglais, plutôt pour avertir Sébastopol, que dans un but d'intimidation. Les échos des monts Fédiouchine transmirent, sans nous émouvoir, ces bruits d'alarme, à l'heure même où, des hauteurs de la route de la forêt, nous découvrions, avec des transports de joie, la plaine de Tchourgoun. On savait bien que nos amis ne lâcheraient pas prise. Avant de sévir, lord Raglan somma la place de se rendre; le commandant, sans troupes, céda. On le garda en ôtage, et ses filles, deux blondes et belles enfants, partagèrent sa captivité au monastère de Saint-Georges.

Tandis que l'avant-garde anglaise s'emparait de sa conquête, nous dressions nos tentes sur la rive gauche de la Tchernaïa. Ce bivouac était un vrai pays de Cocagne : de l'eau, du bois, des basses-cours, des greniers et des jardins à nos portes. On bénit le ciel de ce dédommagement, à l'exemple des pieux bandits des Abruzzes; puis les butineurs rentrèrent en campagne. Un des plus scélérats, le soir, nous rapporta à table une superbe oie, prise à main armée, et nous eûmes la faiblesse de l'accepter, la force de la manger rôtie. La friponnerie a ses degrés, ainsi que la vertu. A Old-Fort, nous avions châtié les malfaiteurs avec indignation; à la Belbeck, ils avaient trouvé leur pardon. Maintenant, nous voilà leurs complices; demain, peut-être, s'illus-

trera-t-on à la maraude ! En campagne, triste vérité, le brigandage et la victoire, le bien et le mal, sont les deux divinités du soldat. La gloire, comme le soleil, a des taches.

Les Turcs ne se contentèrent pas de piller. Un misérable de cette milice valeureuse d'Afrique tua une paysanne, à force d'outrages. On le fusilla, et son crime, le seul de l'armée d'Orient, suscita dans tous les rangs un cri de réprobation et d'horreur. Il fallut oublier, avant la fin de la journée, ce lâche assassinat, pour s'entretenir d'événements qui intéressaient la France autant que nous : on venait de publier les derniers adieux du maréchal de Saint-Arnaud, et la proclamation du nouveau général en chef.

C'est pendant la précédente nuit, que le général Canrobert avait reçu les rênes du commandement. Les soucis de nos aventures de Mackensie avaient épuisé le vainqueur de l'Alma; il tremblait que les alliés, égarés au milieu des forêts, assaillis à l'improviste, perdissent ridiculement le fruit de leurs exploits. Une attaque de choléra soudaine lui porta le coup de grâce. L'heure de la retraite ayant irrévocablement sonné, il manda l'héritier que l'Empereur lui désignait, et il accomplit le sacrifice. Dès que l'ordre du jour lui eut communiqué cette révolution du quartier général, l'armée reconnaissante accorda des larmes au soldat illustre dont une maladie sans pitié brisait prématurément la carrière, des regrets au chef dont l'étoile l'avait guidée à la victoire; mais personne, au nom seul de son successeur, ne désespéra de l'avenir.

Dès lors, la voiture du maréchal, sans appareil, à pas lents, s'ébranla, sur nos traces, vers le port génois. Le jour même de notre arrivée à la Tchernaïa, fort tard, elle traversa les camps. Les feux de broussailles égayaient au loin les collines semées de tentes. Des groupes d'amis, à l'entour, se contaient de bonnes histoires du pays. Pour s'asseoir à ces foyers de la camaraderie, qui lui rappelaient les heureux jours de la jeunesse, le guerrier expirant aurait, en passant, donné sa

fortune et sa gloire. Maints et maints curieux l'escortèrent avec un pieux empressement. Il se souleva, nous sourit à tous, serra la main à des compagnons d'Afrique qu'il reconnaissait; mais des pleurs roulaient dans ses yeux, et la mort veillait à ses côtés.

Le lendemain, 27 septembre, la quatrième division seule fila sur Balaclava. A l'arrière-garde, la calèche du maréchal marchait, comme un char funèbre. Plus loin, roulaient les fourgons d'ambulance, où s'entassait une foule de malades, regain du choléra. Dans ce convoi se trouvait un de mes commensaux, alité depuis une chute de cheval qu'il avait faite en pleine eau glacée de la Katcha. A Varna, au temps des débuts, j'aurais déploré son départ, qui me réduisait à la compagnie d'un vieillard muet et de plusieurs pessimistes. Mais, peu à peu, je me rompais à la solitude du bivouac, ce milieu par excellence du philosophe, fertile en enseignements, s'il est vrai qu'on s'instruise en souffrant, riche aussi en émotions, qu'inspire le commerce de la mort et le souvenir de la patrie, en douces rêveries qui consolent des misères du champ de bataille. Me voilà, dès l'entrée en scène, misanthrope et presque maître-en-pillerie! Il ne manquait, pour compléter cette éducation guerrière, qu'à acquérir l'insensibilité du cœur. Que la raison et la pratique d'un siége long et cruel, hélas! comblent cette lacune, et je me demandais avec effroi, si, après cette métamorphose morale, une fois de retour au village, on n'aimerait pas avec férocité les courses de taureaux, les combats de bêtes fauves, ou de coqs, la chasse, la lutte, tous les exercices sanguinaires; puis qui sait? si par la force de l'habitude, à la paix, on ne préfèrerait pas vivre en ermite.

Pendant qu'ainsi, sous ma tente, je riais à mes dépens, en attendant les ordres du départ, tambours et clairons, sonnèrent en fanfare le ralliement des deux premières divisions, chargées sous la conduite du général Bosquet d'explorer le plateau, qui, à l'orient de la ville, sur la rive gauche de la Tchernaïa, en face des ruines d'Inkermann se dresse entre la vallée et la rade.

La garde du camp fut confiée, ce jour là, aux troupes du prince Napoléon et de la réserve. De loin, en amateur, je suivis la promenade stratégique; on poussa jusqu'aux premières pentes du ravin du Carénage, presque à portée de canon de Karabelnaïa. Répandus autour de l'enceinte, les pionniers russes remuaient la terre avec passion, comme s'ils avaient conscience de leur faiblesse. Ils ne s'aperçurent pas de notre apparition, et à loisir, quoique à vol d'oiseau, les chefs de l'artillerie et du génie, en vue du plan d'attaque, examinèrent les abords et les fortifications du faubourg. Autour de lui, il n'existait encore qu'une esquisse de ligne bastionnée, s'adossant au mont Sapone, et aboutissant, du côté de la place, aux casernes. En avant, et parallèlement au ravin du Carénage, le ravin de Karabelnaïa descendait vers le port du sud. Entre les abîmes de leurs lits, sur un mamelon isolé, au centre de l'emplacement du bastion intermédiaire, s'élevait une tour casematée, dite la tour Malakoff. On jugea, par le zèle des défenseurs, que ces retranchements extérieurs, malgré leurs solutions de continuité, quoiqu'en plusieurs points du tracé, ils se composassent d'un simple terrassement, mais déjà armés en partie, sauraient braver les insultes des assiégeants. Quant à Sébastopol, il s'étageait en amphithéâtre, sur la rive occidentale du port; mais la nature accidentée du terrain, ne permit pas de sonder l'étendue et la solidité de ses murailles internes.

Les éclaireurs retournèrent à la nuit. Les sentinelles de la Tchernaïa avaient aussi, en leur absence, barré l'aqueduc, qui, prenant ses eaux au pied du camp, alimentait les bassins des docks et plusieurs quartiers de la place; de telle façon que, dehors et au logis, l'armée était contente de sa journée. On festoya, au détriment des villageois d'alentour. Des feux de joie s'allumèrent. Il semblait que nous aurions prochainement ville gagnée. « Peut-être faudra-t-il encore une action de vigueur, mais *gare à toi*, *Nicolas*, disait le refrain du soldat, *Tu t'en souviendras mieux!* » Nous nous endormîmes sur cette illusion.

Le lendemain, la diane, messagère de l'aube, sonna ses fanfares les plus sémillantes ; et au milieu de ces champs endormis de la Tchernaïa, seulement colorés au loin par l'étoile du berger et les premières clartés de l'orient, on avait plaisir à entendre les clairons luttant de verve avec les trompettes, ainsi qu'en un concours de musique, tandis que les tambours, le long de la rivière, imposaient brutalement silence aux oisillons du matin, comme si ces hôtes de la vallée n'avaient plus, à titre de russes, le droit de ramager au soleil levant. Nous dîmes adieu à la Tchernaïa, que l'armée ne devait plus repasser désormais, et maintes fois rougir de son sang. La brume s'était refroidie. On pressa le pas. La route contourne les monts Fédiouchine, serpente à travers des landes, puis s'abaisse vers la campagne de Balaclava. Quel spectacle nous émerveilla, du haut de la côte ! A gauche, les contreforts extrêmes de la chaîne Taurique s'épanouissant en coteaux, en bosquets, en prairies ; au milieu de ces ondulations de verdure, le blanc massif des maisons de Karani, semblable à une corbeille de marguerites ; dans la plaine, une nappe à perte de vue de vergers et de vignobles, émaillée de seigneuries, chères à la noblesse moscovite ; à droite, les cimes sauvages d'Inkermann; plus loin, devant nous, au bas des collines, Kadikeüi avec sa ceinture de jardins fruitiers et son clocher rustique, qui sonnait le tocsin à notre approche ; sur le dernier plan, le désert du plateau Chersonèse, dont l'horizon se confondait avec le ciel de la mer, éblouissant de lumière ! Quelle nature ! A sa beauté et à sa richesse, on reconnaissait enfin cette Tauride, qui nourrit Athènes, et que les Romains avaient surnommé le grenier de Mithridate ! Ces villages, ces châteaux, étaient peuplés de colons tartares, que le bonheur et l'abondance avaient façonnés au servage russe. Aussi, la terreur nous avait précédés. Tous s'étaient réfugiés à Sébastopol; et, quand les sapeurs d'avant-garde se présentèrent, ils ne rencontrèrent qu'une poignée de femmes et de vieillards attroupés dans le temple et tremblants. On leur laissa la vie, à

leur grand étonnement, la liberté, leurs trésors, tout; mais on préleva la dîme des récoltes d'automne.

Nous occupâmes, de bonne heure, avec des bravos d'allégresse, cette Chanaan. Le camp enfourcha la route de Balaclava, non loin du port, là où déjà se pavanaient les navires anglais, et il s'appuya contre un mamelon qui reçut, en l'honneur de la jonction avec nos alliés, le nom de *colline Canrobert*, Les rues des tentes sillonnaient des vignes, vierges du vendangeur. Les *goddem* s'étaient déjà, ailleurs, rassasiés! La cueillette se fit librement, au bruit des chants, et rapporta. Cette fois, secouant la pudeur d'écolier, j'avisai un cep, la fleur des champs voisins, et me l'appropriai militairement. Dix raisins en pendaient, énormes et couleur d'or! Béni soit Dieu! Quelle chance pour tous d'être délivrés à dîner du lard tyrannique! L'armée au repos, savoura muscats et légumes. Par la frugalité, elle s'habituait aux privations du siége de plus en plus probable de Sébastopol! On aurait dit un jour maigre. Des ruches déracinées, le miel coulait sur les tables. Ainsi, les abeilles et les habitants de la vallée payaient les frais du repas. Ni repentir de la maraude, pas même un scrupule. Décidément, la guerre encanaille! Pour nous, en France, quelle honte! Autre lieu, autres sentiments, autre morale peut-être!

A la fin de l'après-midi un devoir pénible attira la foule à Balaclava. On évacuait les cholériques sur Constantinople. A cheval donc, pour serrer la main aux pauvres partants de l'ambulance! Un défilé conduit au port, tranchée immense, pratiquée par la nature dans la montagne. Rien dans cette gorge ne trahissait le voisinage de la mer, si ce n'est la fraîcheur de l'air et une légion de matelots en liesse, allant et venant. Le jour y baissait prématurément! Bientôt, au bord d'un lac, de toutes parts entouré de rochers à pics et pavoisé de drapeaux anglais, la ville se montra aux regards des curieux affluant. Nous avançâmes encore, et nous vîmes enfin les flots bleuir au loin. L'entrée de la rade ressemble à une porte ouverte au milieu des falaises

par la main de ces hardis navigateurs de Gênes, dont les ruines d'une citadelle, au-dessus des remparts, attestent le génie colonisateur et la puissance commerciale. La première visite fut réservée aux malades, qui mirent à la voile de suite vers l'hôpital. On consacra la dernière heure de la journée aux curiosités de Balaclava. Les rues sont étroites et montueuses. Ni places, ni monuments, informe pâté de cabanes qui rappellent Gallipoli. Il y régnait, en ce moment, partout, un silence de mort. Depuis l'arrivée des Anglais, les rares marchands qui n'avaient pas pu s'enfuir, avaient cadenassé leurs boutiques, et, aux fenêtres des mansardes, derrière des rideaux entr'ouverts, on surprenait plus d'un visage effaré, qui s'assuraient, à la dérobée, si les voleurs ou les assassins ne se démasquaient point encore. Dans la moins misérable de ces chaumines, le maréchal, avant d'expirer, réglait ses comptes avec Dieu. A mi-côte, une église inachevée nous frappa par l'élégance de son architecture. Un rifleman montait sentimentalement la garde le long du perron; cette sentinelle mélancolique était tout à fait en harmonie avec la tristesse du tableau d'alentour : enceinte reserrée, dont les parois de roc sont, çà et là, parsemées d'arbustes flétris; lieu de refuge, en tout point, semblable aux décombres d'un amphithéâtre ou à un nid de pirates; site digne du pinceau des romanciers, et qui, à cette heure, où les ombres du soir estampaient déjà le fond des vallées, aurait offert un aspect vraiment sinistre, si l'Euxin, par l'échappée de vue de la passe, n'y avait reflété les rayons du crépuscule. Par cette échancrure de la montagne, lumineuse dans le lointain, l'œil se plaisait à admirer les vagues moutonnées, qui simulaient, à la surface des vagues légères et colorées, le balancement d'une draperie d'or. Peu après le soleil couchant, nous redescendîmes par les quais, où les Anglais débarquaient déjà leur matériel de siége, pendant que leurs collaborateurs en étaient encore à la recherche d'une rade. Je ne pus d'abord, avec les passants, me défendre d'un sentiment de jalousie. Mais, en

examinant ces rivaux à l'œuvre, on se convainquit, avec satisfaction, qu'il serait aisé de les rattraper. En ce chantier, les manœuvres de force s'exécutaient, avec une mollesse incroyable chez les premiers marins du monde. Les ouvriers employaient une séance, à faire ce qui ne demandait qu'un tour de main. Les chefs présidaient, mais de haut. Sur le pont de quelques navires leurs femmes babillaient et brodaient. Une d'elles berçait un jeune enfant, qui, par coquetterie de patriotisme, s'appelait Alma. Depuis un siècle, depuis le sombre séjour de Varna, l'on n'avait pas aperçu silhouette de belle dame ; aussi ces ladies en toilette ravirent les regardants, autant que des ondines de l'Euxin. On les lorgnait encore, quand la nouvelle d'une sortie nous ramena au bivouac, bride abattue. En effet, au pas gymnastique, les tirailleurs s'éparpillaient sur les mamelons, en avant de Kamara ; derrière eux, se mouvaient d'épais bataillons de ligne. Les batteries attelaient. On n'attendait plus que l'ennemi. Tout à coup, il retentit des bruits d'explosion du côté de Sébastopol. Des colonnes de fumée voilèrent le ciel dans la direction de la ville. Les Russes faisaient sauter les constructions, qui, en dehors des remparts, gênaient la défense. Trompés par des espions, nous interprêtâmes cette manifestation comme un signal d'attaque. L'armée resta sur le qui-vive, jusqu'à la nuit close, et en fut quitte pour quelques moments d'espoir. On soupa pastoralement avec des raisins et du vin cuit. Après boire, nous touchions tous plus ou moins à l'ivresse, et mille rêves couleur des coteaux de France embellirent le sommeil du camp.

La nuit fut paisible, même aux embuscades. Le lendemain on fixa le départ à midi. Les oisifs profitèrent de la matinée pour aller rendre presque les derniers devoirs au maréchal. Dès huit heures, officiers et soldats de toutes armes, Anglais et Français, accourus spontanément, se réunissaient autour de la maison mortuaire. Des marins du *Berthollet*, en sortirent, portant sur un lit d'honneur, recouvert d'un drapeau tricolore, l'ex-

commandant de l'armée d'Orient, arrivé au terme de son agonie. Une compagnie de zouaves formait escorte. Nous suivîmes religieusement; et, sans plus d'apparat, le convoi se dirigea vers le navire funéraire, à travers les ateliers du débarquement. Les pionniers alliés, d'eux-mêmes se découvrirent tous avec respect. Une cabine avait été préparée au bout de la dunette. On y plaça l'illustre mourant; son confesseur s'assit à son chevet. La foule salua, et le *Berthollet*, lançant dans l'air un flot de vapeur, pareil au nuage d'une détonation funèbre, leva l'ancre. Vers le soir, le vainqueur de l'Alma rendit le dernier soupir (29 septembre), presque en face de Sébastopol, la ville de ses pensées, seul, en pleine mer, au début d'une guerre qui était son œuvre et qu'il avait glorieusement ouverte : destinée pitoyable qui lui vaudrait, ne fût-il pas sans reproche, le pardon de l'histoire. Le vaisseau en deuil, s'arrêta à Beïcos, reçut la maréchale désolée, et continua sa navigation. Les canons du Bosphore annoncèrent à Stamboul son passage. Le peuple silencieux se pressait le long des trottoirs du port. Tous les bâtiments portaient leur pavillon en berne. Les ministres ottomans, sur des caïques tendus de noir, allèrent au devant de la maréchale, à Thérapia, et lui offrirent, au nom de leur maître, des compliments de condoléance. De la terrasse du Vieux-Sérail, le sultan, plein de regrets, assistait à ce premier acte des funérailles de son ami. La France pleura la mort d'un de ses enfants, dont le génie et le bonheur auraient assuré prompt succès dans la lutte contre la Russie.

Saint-Arnaud était né pour les grandes entreprises de guerre. Sur les champs de bataille de la république et de l'Europe, il aurait égalé les parvenus fameux de ces temps héroïques. Il avait foi en lui, et possédait l'art de communiquer sa confiance. Il savait tout ce qu'on peut exiger du soldat, et il obtenait plus encore par son éloquence. Elle se pliait aux circonstances les plus diverses, soit pour ajouter à l'autorité du commandement, soit pour enflammer au combat l'enthousiasme, soit pour

soutenir le courage des faibles aux jours de malheur. L'armée d'Egypte, à Saint-Jean-d'Acre, ne subit peut-être pas une situation plus critique que les alliés inactifs sur la plage pestiférée de Varna. Le maréchal, souffla au cœur des siens une étincelle de feu qui le dévorait, et il triompha de la démoralisation. A défaut d'autres titres à l'immortalité, la dernière page de sa vie, de Gallipoli à Balaclava, suffirait. Promoteur de l'expédition de Crimée, le ciel lui refusa la faveur de la conduire à son gré. Au bivouac de Boulahir, aussi bien que sous la tente de Menschikoff, il resta convaincu que Sébastopol s'achèterait au prix d'une laborieuse campagne d'hiver. Malgré cette opinion, souvent exprimée par lui au conseil et dans sa correspondance, on a fait à sa mémoire l'injure de supposer et de proclamer qu'il aurait précipité, dès le lendemain de la victoire son armée sur la ville, comme si à ses yeux, la science stratégique n'était qu'un jeu de hasard, et qu'il eût brûlé ses vaisseaux. Quelles que fussent les imperfections de ses remparts, Sébastopol, défendue par plus de deux cents pièces d'artillerie, et le patriotisme désespéré de sa garnison, offrait une barrière plus imposante que les escarpements de l'Alma, qu'on avait emportés par miracle. Tenter l'assaut d'emblée, c'était recommencer le même trait d'audace deux fois, coup sur coup, mais sans les mêmes chances de réussite. Un écolier n'aurait pas à ce point abusé de la fortune.

Quand même le maréchal, gardant secrète en sa pensée l'illusion que la plus forte place de la Crimée pourrait être enlevée de vive force, aurait, de son lit de mort, conseillé à son successeur d'agir sans le moindre préambule de siége, quand même cette tactique n'aurait pas répugné à la prudence et à la saine raison, le général Canrobert aurait dû réfléchir devant les hésitations de lord Raglan. Cette tentative d'attaque prématurée heurtait de front l'esprit méthodique du chef anglais. Non-seulement, il en déclinait toute responsabilité, mais il s'y opposait catégoriquement dans la mesure de ses moyens. Aussi, après la retraite du ma-

réchal, il avait été décidé entre les chefs alliés qu'avant d'aborder Sébastopol, on entamerait la marche d'un siége régulier, sans investissement, et qu'on en pousserait les opérations autant que les forces de la défense et les événements extérieurs l'exigeraient. De la station de Balaclava, on partagea la tâche des deux armées. La conquête de la ville, proprement dite, nous fut dévolue; les Anglais, à cause de la proximité de leur port, se réservèrent la prise du faubourg.

Ce programme tracé, le 29 à midi, on se mit en marche vers le plateau Chersonèse, La route était sillonnée de voitures, qui déjà transportaient au parc de siége de Karabelnaïa, des canons et des affûts anglais, Nos partenaires étaient rayonnants de joie. A notre tour, d'être les traîneurs! Leurs hourras nous semblèrent une politesse ironique. On répondit à demi-voix. Le plaisir de la chasse fit oublier cette rencontre irritante. La colonne tomba au milieu d'une république de cailles. Elles s'envolaient par compagnies, sous nos pieds. On se vengea sur ces voyageuses; il en fut fait un vrai massacre. On vit presque une seconde édition du miracle des Hébreux. Cependant, plus nous approchions de nos positions, plus la campagne se dépouillait. D'abord on ne vit plus que, çà et là, au milieu des cailloux, des vignes rabougries, des touffes de chênes nains, de maigres pâturages, des cabanes désertes. Puis bornant l'horizon, un plateau immense, désolé. Le cœur se serrait à l'idée, qu'en cas de revers, nous hivernerions au milieu de cette Thébaïde. Un peu plus loin, la mer réapparut; et, nous applaudîmes les flottes, que depuis cinq jours on avait perdues de vue. De la Katcha, elles avaient louvoyé à la découverte d'une baie. Les forts de la ville les avaient, au passage, provoqués en vain; le jour même où nos alliés s'établissaient victorieusement à Balaclava, elles entraient dans la rade de Kamiesch, dont on soupçonnait à peine l'existence. On la nomma, avec raison, la rade de *la Providence*. D'un accès facile, assez vaste pour abriter contre la tempête tous les transports de nos approvisionnements, située à cinq kilomè-

tres des remparts de la place, sa possession équivalait à un succès. Les Anglais nous l'envièrent.

Grâce au vigilant dévouement de la marine, le service de la direction du port était déjà organisé quand nos têtes de colonnes y arrivèrent. Nous campâmes, longtemps avant le coucher du soleil, sur la lisière du rivage que les Russes avaient depuis peu abandonné, à travers des vergers d'amandiers et des vignes. Les avant-postes, à la fin de la journée, signalèrent des cavaliers qui fuyaient vers Sébastopol. Un vol de spahis s'attacha à leur poursuite, et ils les prirent à la course. C'étaient des popes du monastère de Saint-Georges, pépinière des aumôniers de la flotte russe du midi, forteresse religieuse, selon le dire des coureurs d'aventure, pittoresquement placée au bord de la mer, entre Balaclava et Kamiesch. On les reconduisit chez eux; un piquet de zouaves s'y logea, avec le rôle de surveillants et de protecteurs. Ces cénobites, gras et fleuris, se dirent pauvres, sans vivres. On les nourrit; et les ingrats n'en prièrent pas avec moins de ferveur le ciel, chaque jour, de nous expulser de la sainte terre des Russies.

Pendant la première nuit, les Russes ne donnèrent pas signe de vie. Le lendemain, l'armée acheva son premier établissement autour de la place. Elle fut scindée en deux corps: le corps d'observation, composé des deux premières divisions et des Turcs, aux ordres du général Bosquet, alla immédiatement occuper les hauteurs qui avaient servi de théâtre à la reconnaissance du 27. Sa mission consistait à observer la vallée de la Tchernaïa et à élever, de concert avec les Anglais, une ligne de circonvallation entre les cimes de Balaclava et les rochers d'Inkermann, sur un parcours de quinze kilomètres. A peine ancrés au camp du Moulin, ces gardiens du siége entreprirent leur part de terrassements. Quant à la 4e division et à celle du Prince, elles constituèrent le corps du siége, commandé par le général Forey. Dès ce second jour, on s'avança jusqu'à hauteur de la petite baie de Peschana. Il resta seulement à Kamiesch quatre bataillons et quelques compagnies de rédifs pour con-

courir au déchargement de la grosse artillerie et des munitions. Pontonniers et soldats du génie, à l'envi et sans retard, semèrent la plage de bigues et de jetées sur pilotis. Aussitôt les chalands, en grande affluence, y abordèrent. On dressa les chèvres, et les travaux préparatoires furent entamés avec feu. Vers le soir, plusieurs pièces de siége étaient à terre. Les projectiles s'élevaient, en piles orgueilleuses, au centre du parc; et l'on entassait la poudre et les provisions de bouche dans les fermes du voisinage, transformées en magasins. Une de ces maisons avait été commise à la garde d'un vieux domestique polonais. Croyant qu'on allait la raser, pour les exigences du service, ce pauvre paria implorait les agents de l'administration. Touchés de sa fidélité, ceux-ci lui laissèrent un gîte sous le toit de son maître fugitif et pourvurent à ses besoins. Ce dernier jour de septembre, marqué par tant d'activité sur les chantiers, fut un jour de bombance au bivouac. La première fois, depuis le départ de Varna, nous mangeâmes du pain, mal boulangé, il est vrai, avec des farines avariées, noir, à peine cuit, insipide, et pourtant préférable à ces galettes de pénitence qui résistaient aux plus intrépides mâchoires et qu'il fallait détremper dans l'eau, longtemps avant l'heure de la table, sous la forme d'une pâtée capable de dégoûter les plus misérables dogues de France.

Avec le mois d'octobre commençant, on entreprit les études du corps de place et de ses abords, préliminaires de l'attaque. Le matin et le soir, derrière une haie de travailleurs et à l'abri des murs de clôture qui couvraient en tout sens la plaine, les ingénieurs et les officiers se répandirent dans le champ futur des tranchées, le plus près possible des glacis, croquèrent le profil des bastions et firent la carte de la région environnante, coupée de ravins, les uns parallèles aux crêtes des parapets, les autres transversaux. Pas un seul coup de fusil ne les contraria. Les Russes avaient hâte de fermer leur enceinte et de la garnir de batteries. Le prince Menschikoff était rentré de Batchi-Saraï, avec un ren-

fort de trente mille hommes environ. Pendant qu'une partie de ces troupes fraîches formait, sur la Tchernaïa, le noyau de l'armée de secours, le reste aidait la garnison à terrasser les ouvrages, et les marins à désarmer les vaisseaux. Parmi ces infatigables ouvriers de la défense, on remarquait un petit nombre de citadins; les bouches inutiles, en masse, devaient le lendemain, par ordre, évacuer la ville, de sorte que la population civile, femmes, enfants, vieillards, songeaient avec douleur aux soins dramatiques du déménagement. Ils chargeaient précipitamment les voitures de départ du mobilier le plus précieux; ce qu'on ne pouvait emporter, était enfoui au fond des caves. La plupart de ces exilés, victimes des nécessités de la guerre naissante, comptaient en vain sur un sursis. Le danger semblait grossir de jour en jour autour de Sébastopol.

En effet, le 2, l'armée de siége se transporta à sa place définitive; trois kilomètres environ séparaient moyennement le front de bandière des fossés de la ville. La gauche de la quatrième division touchait presque à la mer, un peu en arrière de la baie de Strelitzka : sa droite s'appuyait à un bâtiment qui devint célèbre, sous le nom de *Maison-Blanche*. La troisième division se développait depuis ce dernier point jusqu'aux sommets d'un ravin sinueux et profond, qui presque parallèlement aux ravins supérieurs de Karabelnaïa et de Carénage, allait, s'épanouissant, sur le littoral du port du sud. De là, elle donnait la main à nos alliés. Cette ligne de démarcation entre les deux fractions des assiégants s'appela désormais, par politesse, le *ravin des Anglais*. Derrière le centre de la division Napoléon, on marqua l'emplacement des parcs. Le commandant en chef établit son quartier-général dans leur voisinage, à distance sensiblement égale du camp du Moulin et de la scène du siége. Ce même jour, les Anglais se concentrèrent autour des murs de Karabelnaïa; leur droite aboutissait aux rochers d'Inkermann. Ces mouvements de troupes complétaient l'investissement du midi de la place. Pendant qu'ils s'exécutaient, des vedettes de

l'armée d'observation, aux aguets, signalaient un convoi sortant des portes, sous la protection d'une forte escorte. Cette caravane des habitants expulsés s'éloigna lentement, à l'horizon de la route de Sébastopol : pauvres gens qui versaient les premiers pleurs de la campagne ! Quand le détachement qui les accompagnait revint, nos tirailleurs postés à propos sur les cimes, en face du pont de la Tchernaïa, lui barrèrent le chemin à coups de fusils jusqu'à la nuit.

Durant les journées du 3 et du 4, on poursuivit les reconnaissances, base du plan d'attaque. A Kamiesch, les travailleurs redoublaient d'ardeur. Sur les quais de cette colonie naissante, les canons et les obusiers se dressaient déjà de toutes parts. Les pyramides de boulets et de bombes déparaient aux environs les champs d'amandiers. On écoulait même la primeur de l'équipage de siége vers le grand-parc. De longues files de soldats charriaient à bras, gabions, fascines et projectiles, en chantant les airs de la patrie. On organisait les magasins de subsistances, près des bivouacs de chaque division et au grand quartier-général, tandis que le service hospitalier dépliait les tentes de ses ambulances, image grimaçante de la mort, au milieu de ces joyeuses bandes de pourvoyeurs. Près de là, les infirmiers rangeaient en ordre les cacolets et les civières, qui ne devaient pas longtemps chômer. Déjà aussi, débarquaient les renforts de cavalerie, envoyés de Varna et de Bourgas. Malgré ce menaçant prélude de l'ouverture de la tranchée, Sébastopol se taisait. La garnison, seulement à la brume, lançait, dans les champs, des cosaques, et malheur aux imprudents qui, au mépris de la consigne sévèrement donnée, dépassaient isolément la ligne des faisceaux ! Dans la soirée du 3, la quatrième division fut ainsi mise en émoi par des cris de détresse. Des fusiliers, allant à l'eau, étaient tombés entre les lances des cavaliers du Don; on accourut à leurs secours, et les vedettes de Menschikoff lâchèrent les prisonniers, légèrement blessés. Sans doute, le gué de Sébastopol craignait de ternir sa gloire de la veille : hier, en effet, un

officier d'ordonnance du général Bosquet, au retour d'une course, s'était égaré; la nuit tombait; il se rencontra bientôt en face d'une patrouille ennemie et essaya de fuir. Son cheval fut tué sous lui. Il fallut se rendre. Mais le chef russe, avec la courtoisie du vieux temps, lui accorda la liberté de reparaître au camp, pour rassurer ses amis sur son sort. Le nouveau Régulus reprit après fidèlement ses fers.

Ces enlèvements de camarades par les rôdeurs de Sébastopol, d'après la renommée, se multipliaient; et livrés à eux-mêmes, en ce moment, presque aux avant-postes, les organisateurs du grand parc vivaient dans l'anxiété. Minime rouage de la machine, j'y arrivai, le 4, bon matin, à la tête d'une troupe pédestre d'ouvriers en bois et en fer. Derrière nous, six prolonges, frayant presque l'ornière, traînaient la carcasse future des magasins à poudre et des salles d'artifice, souvenir de Varna. Halte, devant le quartier-général d'artillerie, pour y prendre les instructions dernières! Un commandant m'appela de loin. Il arpentait la plaine, avec l'intention de déterminer, selon les règles de l'art, la position de nos baraques, et, un aide-mémoire à la main, il comptait à haute voix, le nombre de ses pas. Je répétais en le suivant. Mais, sans instruments de géométrie, pas moyen de s'orienter! Tantôt nous étions perchés sur une éminence, tantôt descendus au fond d'un creux. Les plis de terrain formaient écran à nos yeux. Désespérant de résoudre mathématiquement la question, mon chef de file jeta par terre le bréviaire sacré de l'artilleur et me désigna par approximation le lieu du chantier. Elevé dans le respect de ce livre, résumé de l'expérience des devanciers, cette rudesse à son égard me choqua. L'an dernier, à pareille époque, sous les murs de Metz, j'assistais, comme étudiant militaire, à un simulacre de siége, complément de l'instruction classique, et celui de nous qui se serait permis un pareil sacrilége aurait été mis au ban de l'école! Ainsi, en campagne, les notions de la théorie changent comme celles de l'honnêteté! Le général Lassalle avait raison de dire

que la guerre est aux soldats qui sortent de la vie de garnison, ce qu'est le monde aux enfants qui quittent les bancs du collége.

Le temps, le danger peut-être, pressaient: donc au travail, et un vif coup de collier! Avant la fin de cette séance d'ouverture, on aurait presque pu abriter des poudres. La nuit vint, et avec elle l'inquiétude. Nous dînâmes en silence. Le Chersonèse se taisait au loin. Le camp provisoire des pionniers d'avant-garde s'adossait à un bosquet favorable aux surprises. Une vague terreur s'empara du quartier. Les hommes abattirent des arbres; et, composant un vaste feu, tous se groupèrent à l'entour. Les flammes éclairaient le terrain à la ronde, et les regards inexpérimentés des veilleurs prenaient parfois pour des espions les ombres des chênes les plus cachés. Chacun renonçait sans regret à dormir sous la tente, étant médiocrement rassuré, sans trop le laisser paraître. On se souvenait d'avoir vu, à l'Alma, des cosaques, et ils avaient paru bons diables. Mais, par cette première soirée d'isolement, en plein champ, à découvert devant l'ennemi, et de sang-froid, l'imagination peu aguerrie encore se représentait ces ravisseurs russes sous les traits de harpies, et la chance de tomber entre leurs mains donnait d'avance le cauchemar. Je distribuai, dans ma zône, des sentinelles aux points vulnérables de la position, et m'accroupis, à l'unisson des voisins du plus haut parage, près du foyer de famille. Mitraille tremblait de tous ses membres; on devinait que c'étaient des frissons de la peur. Les pipes brûlaient, en cercle; nous fumions tous par contenance. Après minuit, le vent du nord se leva; le froid et la fatigue nous engourdirent. A la faveur de ce sommeil général, mon cheval jugea à propos de secouer le joug, et se mit à battre la campagne. Le fidèle Martin l'avait irrévérencieusement baptisé du nom impérial de Nicolas; cependant l'animal était français de cœur. Il revint au réveil, de son escapade, une lanière de cuir russe au cou, preuve qu'il avait donné dans une embuscade ennemie, et que, ne voulant par servir l'étranger, il avait

fui. Sa conduite ne fut peut-être pas inspirée par le plus pur patriotisme, mais par l'appât du picotin matinal. Peut-être aussi, eut-il pitié de son maître sans lui démonté. A la guerre, qui ne chérit à bon droit son cheval, d'un amour arabe? Souvent la vie, la liberté, l'honneur dépendent de ce compagnon; sans partage, il est l'enfant prodigue des écuries de bivouac. On le comble de caresses, d'avoine, et de sucre, s'il y en a. Aux bêtes de somme, les corvées et les coups! L'aube dissipa ces premières émotions de l'apprentissage.

Inopinément partis de Kamiesch, nous avions oublié vivres et batterie de cuisine : faute de novice. La misère nous menaçait dès le lendemain. Je rongeais, pour ma part, un morceau de biscuit, en guise de déjeuner, quand, par le plus heureux des hasards, mon chef de service, le commode arpenteur de la veille passa au voisinage, tel qu'un simple bourgeois, portant en triomphe, à son cuisinier, un gigot qu'il avait obtenu par faveur, chez les grands de l'artillerie. Je l'accostai d'un air solliciteur, et il me découpa un beefteak paternel. Merci! je tremblais qu'il m'octroyât simplement des conseils pour mes constructions.

Ce jour-là, nous travaillâmes au bruit du canon; ce fut un aiguillon original. Les batteries de Sébastopol parlèrent pour la première fois. Or, en vue de recueillir les données finales du plan d'attaque, le général Bizot, dès le matin, s'était avancé le plus près possible des remparts, sous l'appui d'une ligne de tirailleurs. Les bataillons de soutien firent halte à la maison du Clocheton. C'était là, avant notre arrivée, le modeste asile d'un pasteur, chef spirituel d'une colonie de défricheurs allemands disséminés sur le plateau. Devant les nôtres, les éclaireurs de la place se retirèrent avec lenteur. Cependant quelques-uns, en estafettes, indiquèrent aux gardiens des bastions l'endroit d'où le vaillant directeur du génie, courbé sur sa lunette, fouillait les fortifications. Les boulets ne tardèrent pas à siffler autour de lui et labourèrent le jardin et les murs du

presbytère. Des raffales de projectiles de tout calibre succédèrent à ces salves de signal. Nos observateurs rebroussèrent chemin, sains et saufs, Dieu aidant.

Cette première scène de bombardement démontra la nécessité d'opposer aux pièces des vaisseaux russes les plus grosses bouches à feu de l'artillerie navale; sans délai, le conseil décida que l'escadre fournirait au siége vingt canons de 30, dix obusiers de 22, et que, pour les servir, mille matelots descendraient à terre, commandés par le capitaine Rigaud de Genouilly. Nos marins, qui ne s'étaient pas encore consolés du suicide de la flotte ennemie, se réjouirent de ce concours, et s'empressèrent d'obéir. Le 6, pendant qu'ils déchargeaient leur matériel, l'amiral Bruat pénétra seul, en canot, dans la baie de Strelitzka. La Quarantaine s'émut. Sous son feu, le hardi navigateur explora le mamelon du Fort génois, en arrière du Lazaret, constata qu'au milieu de ses ruines, il serait aisé de construire une redoute propre à contre-battre avec avantage les ouvrages extrêmes de la ville; puis il se rembarqua.

La reconnaissance faite, ce même jour, au centre des attaques, ne partagea pas le bonheur de cette tournée aventureuse. Le capitaine du génie Schmit, en avant du Grand-Parc, eut la jambe emportée, le crayon à la main, et en mourut. On l'enterra avant la nuit. Nous l'accompagnâmes en foule, au cimetière, dont il venait occuper la première tombe. Un silence plein d'éloquence lui tint lieu d'oraison funèbre. On n'osa pas lui dire adieu. Qui de nous pouvait se promettre de ne pas le rejoindre bientôt?

Comme enhardis par ce coup de malheur, les défenseurs ne se bornèrent pas à nous assourdir du matin au soir par les bruits de la canonnade. Ils sortirent, l'après-midi, et incendièrent une bergerie, située à un kilomètre environ de nos lignes, refuge de nos sentinelles avancées. Toute la nuit durant, la place tira avec intermittence.

Le lendemain 7, l'ennemi revint à la charge du côté de la *Maison brûlée*. Il voulait sans doute examiner si la

tranchée était ouverte. Deux bataillons de garde les refoulèrent cette fois avec perte. En même temps l'armée de secours essayait de tourner la droite de nos alliés. Les Anglais la forcèrent de se désister de ce dessein. Mais, à dater de ce jour, elle ne désempara plus des alentours des ponts d'Inkermann. Malgré ces démonstrations offensives, le troupeau des optimistes se persuadait que la place capitulerait aux premières lueurs de nos bombes d'essai; et le soldat s'imaginait qu'on le tenait éloigné de Sébastopol pour le priver du pillage.

Pendant ces escarmouches, à Kamiesch, tout annonçait le prélude prochain des travaux d'attaque. Dès le 7, l'équipage de siége, en masse, roulait vers le parc. Les batteries à pied, chargées du feu d'ouverture, avaient décampé de Kamiesch, et prenaient leur place de combat. Les magasins regorgeaient de poudres. Nous les avions rapidement édifiés, grâce au secours d'une compagnie de turcs. Ces pauvres redifs piochaient pis que des baudets, et pour cause; leur chef les présidait, le bâton en l'air, et quiconque se permettait de souffler recevait, de par Allah, un coup. Tant de brutalité révoltait contre ce tyran en épaulettes. Je le punis par la soif. Les sources étant encore mal gardées, l'eau était une denrée rare. Toutes les fois qu'il demandait à boire, je lui offrais une gourde de rhum. En plein midi, et devant témoins, Mahomet défend les liqueurs, et mon collègue altéré me répondait par un *yoch* plein d'horreur. Quand nous eûmes planté le bouquet sur les poudrières, je remerciai nos auxiliaires musulmans, en répétant, trois fois avec l'intonation du contentement, *turco bono!* Ils se retirèrent sans sourciller. Gardes nationaux transplantés, nos alliés regrettaient le service de Stamboul. Ils ne formaient pas l'élite de l'armée ottomane, quoique, zélés en toute occasion, ils affrontassent la mort, ainsi que des gens convaincus de caresser au paradis des Hébés éternellement vierges. Leur gaucherie militaire, leur sérieux imperturbable, surtout la cacophonie de leurs fanfares, avaient jeté sur eux

une sorte de ridicule. Quand soir et matin les tambours, mêlés aux instruments de musique, proclamaient dans leur camp l'heure de la prière, mille plaisants de toutes parts accompagnaient au loin, avec des huées scandaleuses. On ne ménagea pas davantage leur susceptibilité, dans les rapports officiels, et l'on requérait indifféremment, en cas de besoin, une corvée de mulets ou de Turcs.

Libre, après le renvoi des charpentiers, je déménageai à la hâte de mon gîte solitaire, et ralliai au voisinage ma compagnie fraîchement arrivée du port, avec d'autant plus de plaisir que les transes des deux dernières nuits, au chantier, avaient été plus vives. A tout instant, en effet, les songeurs s'y réveillaient en sursaut, se figurant que les cosaques errants sabraient nos factionnaires ou qu'une bombe était suspendue au-dessus de leurs têtes. A la faveur du silence, on entendait ces globes de métal, s'élancer de Sébastopol, sillonner l'air, tomber à proximité, se fendre avec fracas, voler en mille éclats, et cette harmonie effrayait des oreilles d'apprentis-guerriers, autant que le sifflement d'une nuée de vipères. Souvent, à la vue dans l'espace de leurs trajectoires fulgurantes, le plus fanfaron se cachait, comme un enfant qui a peur des fantômes, au plus profond de son lit. Le souffle du vent d'automne aggravait les angoisses de l'insomnie. Les tentes branlaient à plaisir; il semblait qu'elles se déracineraient et qu'on allait se trouver tout à coup sans abri, à la merci du temps. Les plus imaginatifs, dans cette crainte, se cramponnaient au support de la toile, leur planche de salut, et ne bougeaient plus de cette pose académique de naufragé, jusqu'à ce que l'étincellement extérieur d'une bombe leur fit oublier, pour le danger de la mort, celui de camper seul, en chemise, à la belle étoile.

Le 8 octobre fut le dernier jour de loisir de l'armée. Les canons de la place reprenaient haleine. J'utilisai ce calme et ce repos pour aller, en flâneur, juger de l'état des lieux, autour de Sébastopol, et des défenses de la ville. Le poste de la *Maison brûlée* eut ma première

visite. Derrière ses pans de murs enfumés, plusieurs rangées de nos gabions n'attendaient plus que les artistes de l'ouverture du siége. De là, j'appuyai à gauche, sur le Clocheton; les fondateurs du *Dépôt de tranchée* avaient déjà élu domicile dans les caves voûtées du presbytère; ils avaient l'air d'y comploter. Les champs d'alentour, où naguère, un prêtre vivait heureux, loin du bruit et de l'ambition, se couvraient, d'heure en heure, de fascines, de pelles et de pioches. Plus loin, nouvel arrêt, à la Maison des Carrières. Les employés de l'ambulance dressaient des lits de douleur, dans les greniers de cette ferme dévastée, et mettaient en ordre les sinistres caisses de médicaments et de charpie. Arrivé à cet endroit déjà peu sûr, je tins conseil avec moi-même! La curiosité m'amorça; et je poussai ma ronde sur les hauteurs du fort Gênois; de cet observatoire, en tapinois, on considérait, sans trop de danger, à son aise, la ville impériale. Puisse-t-elle tomber bientôt, me disais-je, en la voyant se pavaner derrière son mur crénelé et ses bastions armés jusqu'aux dents. L'un d'eux, le plus éloigné de la Quarantaine, avait arboré un mât au sommet de ses parapets, ce qui lui valut sa désignation. En face de mon belvéder, s'étendait la Quarantaine, Dieu merci, silencieuse. Je cherchai en vain, dans ces parages fameux, un vestige de Cherson, cette colonie de la Grèce, rivale de Kaffa, reine de la mer Noire au moyen-âge, et qui survécut à l'empire d'Orient avec son indépendance et sa splendeur. Ses ruines ont servi à bâtir Sébastopol. Les conquérants Russes, plus sacriléges que le temps, n'ont pas même épargné l'antique métropole de la Chersonèse, où Wladimir-le-Grand reçut le baptême, et épousa la fille des Césars de Byzance, tremblants devant les héros de Moscovie. Quand les derniers lambeaux de Cherson furent enlevés par les démolisseurs gagés, un ukase défendit d'y toucher! Voilà aujourd'hui ces augustes débris, ensevelis dans les murs d'une cathédrale grecque, d'une tour de l'Amirauté et d'autres édifices vulgairement modernes! Les simples maisons de la ville sont cons-

truites en pierres blanches, extraites de ces carrières de craie environnantes, qui ont fait donner, par les Tartares, à la cité favorite du czar, le nom d'*Akhtiar*. Je crus un instant que les façades avaient eté badigeonnées de frais. L'une d'elles, plus tard célèbre, me frappa par la teinte verte de sa couverture. L'assiette de Sébastopol est magnifique. Elle trône sur une des plus belles rades de l'Europe, du haut d'un mamelon, se dressant entre *la baie de l'artillerie* et le port du sud. Karabelnaïa occupe la rive opposée de ce port, et renferme les casernes, les docks, les arsenaux et tous les établissements de la marine ; quant aux approches de la place, la nature semble avoir façonné exprès le terrain en vue des besoins de la défense. Un ravin large et profond forme la rue du rempart. Au delà des fortifications, enceinte bastionnée qui n'offrait à l'œil aucune coupure, le sol se déprime de nouveau et creuse un second fossé autour de l'escarpe. Au delà de ce fossé, au midi, se déploie le plateau Chersonèse, sillonné dans la région des attaques françaises, par les trois artères : du ravin central d'abord, dont le débouché, au pied des glacis, tombe entre le bastion du Mât et le bassin central ; en second, lieu du ravin de la Quarantaine, qui prend naissance en avant de la maison des Carrières, et meurt sur la rive orientale de la baie du même nom ; enfin, du ravin du Clocheton, descendant du seuil du Grand-Parc, vers le rivage, au bout de la botte de la Quarantaine, près du Lazareth. Cependant, en face des attaques anglaises, courent les ravins du Carénage et de Karabelnaïa, dominés par les camps de l'armée d'observation, puis le ravin, où serpentait la route Woronzof, à partir de la maison de Poste, et s'ouvrant sur le port du Sud. Dans l'intervalle de ces ravins, les ondulations de la plaine avaient paru, de prime abord, propices au défilement des tranchées ; mais nulle part, on ne put repérer un point qui commandât la place, et la surface, presque uniformément rocailleuse, multipliait les obstacles probables des cheminements. La campagne m'attrista par sa stérilité : çà et là, au fond de pauvres enclos, quel-

ques boulingrins d'une verdure sombre, des arbres rachitiques que la bise avait déjà à moitié effeuillés, de rares pavillons inanimés. Le cimetière attirait agréablement le regard. On aurait dit un parterre perdu, au milieu de cette banlieue désolée. Une miniature de chapelle blanchissait, entre les tombes et les fleurs des morts. Quel sujet de méditation, pour le spectateur, si un génie de ces lieux lui avait alors prophétisé, qu'avant un an, cet asile sacré serait, jusque dans ses entrailles, profané par la fureur de la guerre, et que la terre de la Chersonèse, dont sa lunette fouillait à loisir les moindres replis, deviendrait aussi un charnier humain! La nuit tombante me surprit encore à mon embuscade de touriste, une carte et un livre à la main, tantôt m'instruisant sur les antiquités du pays et sur sa configuration, tantôt déduisant de la topographie nos chances de succès, tantôt aussi, rêvant, au hasard de la pensée et de l'œil. A cette heure, on éclairait les bas quartiers de la ville. Derrière la fenêtre d'une maisonnette isolée, je fixai une lumière, dont le rayonnement lointain et mystérieux m'émut, par une douce association d'idées. Là-bas peut-être un officier russe et une grisette sébastopolitaine, deux amoureux, goûtaient le charme d'une veillée en tête à tête. Je les voyais rire, s'embrasser, s'enivrer de la gloire à venir. Pareil bonheur m'arrivait aussi quelquefois, il y a longtemps, hélas! à vingt ans, au doux pays de France. Un boulet m'arracha de ce songe. Je n'exigeai pas d'autre sommation et déguerpis à l'instant, avec tous les promeneurs. Peu après notre rentrée au camp, les Russes, plus inquiets avec l'obscurité, recommencèrent à canonner en tous sens. Nous ne dormîmes que sur une oreille; l'habitude de ces sérénades nocturnes ne s'apprend pas en trois fois.

Le lendemain fit époque. En effet, l'ordre du jour annonça pour la soirée l'ouverture des opérations. D'abord, les directeurs du siége étaient nommés. Le génie se félicita d'avoir à sa tête le colonel Tripier. Nous nous applaudîmes du choix de bon augure du colonel Lebœuf. En outre, on commandait seize cents hommes,

chargés d'exécuter les préliminaires des travaux sur les hauteurs de la *Maison-Brûlée.*

Le matin et l'après-midi, pendant que les camarades, acteurs désignés du prologue, se reposaient, l'agitation la plus pittoresque régnait, de Kamiesch aux parcs, de Balaclava au Clocheton. Il s'agissait d'achever, en secret et à la hâte, les apprêts de cette fameuse nuit d'inauguration, le premier des trois cent vingt-six actes du drame qui vit couler le sang. Des processions de pourvoyeurs, gabions au dos ou boulets sur les bras, filaient en direction du dépôt de tranchée. Mille charriots voituraient des poudres ou des engins de destruction, lentement et à de longs intervalles échelonnés, pour que le bruit n'éveillât pas la méfiance de l'ennemi. Une foule d'officiers de toutes armes allaient et venaient affairés. On se parlait à demi-mot; on évitait de se montrer, le long des crêtes, et aux points culminants. De toutes parts, galopaient aides-de-camp et plantons, penchés sur leurs chevaux. Mais surtout, autour du Clocheton, vrai laboratoire du siége à son origine, l'activité était au comble. Les soldats du génie comptaient et engerbaient, mieux que des javelles, les outils de terrassement. Les artilleurs, avec un art rival, empilaient les projectiles. Le major de tranchée et ses adjoints ralliaient méthodiquement les bataillons de la garde. Les passants de gesticuler ou de courir, comme si l'air était électrisé. Les oisifs, en petit nombre, devisaient dans les coins, à voix basse, et fumaient d'un air profond. Les travailleurs auxiliaires se pressaient, se coudoyaient. C'était un vrai pêle-mêle, où chacun apprenait son rôle, et s'exerçait en vain à l'ordre et au calme, les principales vertus de circonstance. A travers ce tumulte, précurseur de l'action, il y avait, à la sécurité près, quelque chose des coulisses d'un théâtre, un soir de première représentation.

Depuis la matinée, le bastion du Mât sondait, sans succès, le derrière du rideau, par des bordées de mitraille. Vers quatre heures, las de leur incertitude sur la cause de notre apparente inaction, les défenseurs dé-

tachèrent à la découverte plusieurs bataillons, sous l'appui d'une nuée de tirailleurs et d'une batterie de campagne. Cette colonne longea le sommet du ravin des Anglais. Le poste de la *Maison-Brûlée* la laissa avancer. Dès qu'on les tint à bonne portée, ensemble feu! Les Russes ne reculèrent pas d'un pouce et répondirent avec dignité. Une fusillade à distance s'engagea. Le général en chef survint et ordonna la charge. Grenadiers et chasseurs s'élancèrent à la baïonnette, et la sortie se replia, emportant, en brancards, des blessés et des morts, mais sans connaître le mot de l'énigme de la journée.

Cependant, les compagnies de pionniers se rassemblaient pour la séance d'honneur, qui devait durer douze heures, répartie en reprises de trois heures. La moitié donc, après l'appel, formèrent les faisceaux derrière le mur du Clocheton, et attendirent au repos leur tour. Les huit cents autres s'armèrent d'une pelle et d'une pioche chacun, puis fusils en bandoulière et instruments de travail à l'épaule, ils se dirigèrent, sous le commandement des ingénieurs de service, vers le dépôt des gabions. Là, on les distribua, un par tête. On fit halte après; aux dernières lueurs du crépuscule, dès que l'horizon fut voilé, les nôtres chargèrent leur nouveau fardeau, et avec cet attirail, en ordre, sur un rang, en silence, cette troupe résolue, s'acheminant solennellement, gagna le point de départ de ce réseau de tranchées, long de cent kilomètres, qui devait enlacer Sébastopol et l'étreindre jusqu'à la mort. Arrivés au rendez-vous, ils se disséminèrent à un mètre d'intervalle, le long du cordeau régulateur de la ligne. Une fois à sa place, chaque homme planta d'emblée son gabion en terre, devant lui, se coucha à plat ventre, contre cet abri, ayant à sa portée son arme et ses outils. Quand les exécutants furent ainsi rangés, et que les gabions debout, côte à côte, dessinèrent le plan de la parallèle, le chef du génie, maître de la cérémonie, cria à voix basse le signal de *haut les bras!* A voix basse, le mot fut répété d'un bout à l'autre du front de ba-

taille. Tous en masse se levèrent alors, et huit cents pioches, avec l'ensemble des marteaux d'une même machine, frappèrent le sol de la Chersonèse. Heureusement à cette heure un vent assez fort, soufflant du nord-est, dérobait le retentissement des coups aux sentinelles russes en éveil. La lune éclairait pâlement la scène. Aussi le sillon s'approfondissait peu à peu, sans que la place parut s'en douter. Mais si, par boutade, les canons du bastion du Mât s'étaient mis à tonner, ces canons dont les gueules regardaient le chantier de l'attaque, malheur à quiconque se serait trouvé alors encore à découvert! Jaloux de se soustraire à ce danger probable, c'était, parmi les ouvriers, à qui fouillerait avec le plus d'ardeur les flancs du roc vif! Ils respiraient moins souvent que le mineur avide, sur la trace d'un filon d'or. Il y allait pour eux de l'honneur, de la vie ! Écoutaient-ils, par hasard, les mille vagues murmures qui, la nuit, en rase campagne, remplissent l'air, il leur semblait ouïr un cliquetis de baïonnettes. Détournaient-ils accidentellement la vue vers ces signaux flamboyans, en face d'eux et au loin, à travers la rade ou le long des remparts, ils se demandaient si ces feux ne signifiaient pas l'ordre de tirer : et vite de s'attacher à leur œuvre avec plus d'entrain. Quelquefois les officiers se portaient en avant des embuscades, et collaient l'oreille contre terre, autant pour s'assurer de la transmission du bruit des pics, que pour interroger le côté ennemi. Rien ne transpirait de part ni d'autre. Impossible donc aux Russes de rien soupçonner ! Et les messagers parcouraient au retour les ateliers, répandant cette réconfortante nouvelle. Grâce à ces alternatives de confiance et de terreur, et surtout au remplacement des hommes fatigués, le déblai ne tarda pas à dépasser la hauteur des fascines ; et chaque piocheur, désormais masqué au fond de la rigole qu'il venait de creuser à la sueur de son front, bénit Dieu et défia l'orage qui menaçait à tout moment d'éclater. Plus cruelles encore furent les angoisses des soldats d'avant-postes. Ces pauvres gardiens avaient à la hâte pratiqué des

trous en terre, et ils s'y tenaient blottis, dans l'immobilité de l'attente. On leur avait prescrit, en cas d'alerte, de ne pas faire feu; et les pas des patrouilles de cosaques, résonnaient au voisinage; ils avaient prouvé leur valeur à l'Alma, et pourtant pas un d'eux ne soupira, sans trembler, après la fin de cette faction nocturne. Autre temps, autre genre de courage. Par une faveur du ciel, la brise ne fléchit pas; et, sans encombre, malgré les émotions naturelles du noviciat, le 10 au point du jour, sur un développement de plus de mille mètres et à une profondeur suffisante pour protéger la circulation, la tranchée était ébauchée, à un kilomètre environ de l'enceinte de la ville. Le tracé de l'attaque, devait figurer un grand front bastionné, autant que possible, défilé des feux obliques de Karabelnaïa et de la Quarantaine, couronnant le mamelon de la *Maison-Brûlée*, et d'où une cinquantaine de pièces, divisées en cinq ou six batteries, battraient en brèche et bombarderaient le bastion du Mât. Plus tard, si des événements imprévus nous imposaient la loi de poursuivre à fond le siége, cet ouvrage unique, sur lequel on avait décidé d'abord de concentrer tous les efforts, servirait de base à notre aile droite, et il serait aisé de le relier aux lignes de nos alliés et à la mer. Tel était le cadre présumé des opérations.

A l'aube naissante, des troupes fraîches continuèrent sans démordre les brillants débuts de la veille. Le bouleversement des terres avait trahi le secret de l'attaque, et de bonne heure quelques batteries russes furent en branle. Les champs étaient encore couverts de gardes de nuit qui rentraient, et personne ne fut atteint. Les dégradations superficielles du parapet n'indemnisèrent pas l'assiégé de sa dépense de munitions. Le tir était encore mal réglé. On dédaigna d'interrompre le travail; et tandis que, sifflant au-dessus des talus, les obus ricochaient, inoffensifs, dans le ravin transversal du Clocheton qui, peu à peu se remplissant de fer, reçut dès lors le nom de *ravin des boulets*, les auxiliaires d'infanterie, sans peur, élargissaient la voie de la pa-

rallèle. Déjà, les sapeurs du génie établissaient les gradins de fusillade et de franchissement, escalier préparé exprès pour les colonnes d'assaut; déjà les artilleurs entaillaient les embrasures de canon. La journée passa ainsi à cheminer sans obstacles. Le feu de la place, sans devenir plus redoutable, ne perdit rien de sa vivacité.

A la fin de la soirée, la garnison nous donna l'alerte. En ce moment, Sébastopol retentissait de chants guerriers et des accents de musiques militaires; les cloches carillonnaient. Ces marques d'effervescence présageaient une action de hardiesse. On prit partout les armes. Il ne sortit que des éclaireurs, et encore se dispersèrent-ils, avant la première sommation. Le camp dormit tranquille, et à la tranchée, jusqu'au lendemain, les causes de dérangement cessant, les terrassiers eurent beau jeu. La besogne avançait, tant devant la ville que devant le faubourg.

En perdant peu à peu de leur avance, les Anglais se livraient à l'entreprise de leur tâche, sous la direction du général Burgoyne. L'amour-propre les piquait. Aussi, en moins de deux jours, avaient-ils accompli des merveilles, et, chez eux, il était déjà question de l'armement. Dès la seconde nuit, ce qui contribua encore à les retarder, ils eurent la visite à distance des Russes, paraissant vouloir exécuter la partie manquée de la veille. Mais nos alliés décontenancèrent l'ennemi par leur vigilance, et cette démonstration se borna à un échange inutile de coups de fusil.

A la faveur de ces préliminaires des attaques, l'armée d'observation, à laquelle s'était définitivement adjoint une division anglaise, élevait aux bords du plateau Chersonnèse, entre Balaclava et le mont Sapone, les redoutes de la ligne de circonvallation. Ainsi, sur une étendue de quelques lieues carrées, plus de cent mille hommes, Alliés ou Russes, remuaient la terre avec une frénésie telle que si ces pionniers, en même nombre et en temps de paix, devenus défricheurs, avaient produit la même somme de travail, ils auraient avant un an, cultivé presque toutes les landes de France. Quand

ton rêve se réalisera-t-il, ami de l'humanité, abbé de Saint-Pierre? Quand les nations civilisées déposant les armes, ne rivaliseront-elles plus que dans les luttes fécondes de l'agriculture et de l'industrie?

Au siége, les corvées se succédaient, de douze en douze heures, et le feu sacré s'enflammait de plus en plus dans les cœurs. Canonniers, soldats du génie, fantassins, pleins de la foi du succès, se disputaient à qui contribuerait le plus à l'œuvre commune. Ces conscrits d'hier avaient conscience de leur dignité et de leur mission. Ils servaient moins par la force de la discipline que par sentiment du devoir et surtout par vanité. Il semblait que leurs compatriotes du village natal fixaient les yeux sur eux. Avec de pareils travailleurs, les parapets grandissaient à vue d'œil. Le 11, on ralentit la marche des têtes de sape, afin de perfectionner la partie déjà conquise de la contrevallation. Peu importaient aux nôtres les coups de mieux en mieux assurés de l'ennemi, et ses démonstrations à main armée, pourvu qu'on fut bientôt en mesure de bombarder et d'en finir! La garnison, de son côté, s'enhardissait; et dans la soirée, une troupe de volontaires s'approcha des attaques. Ils ne s'enfuirent pas cette fois, à la lointaine lueur de nos baïonnettes. Il fallut que la fusillade les contraignit à la retraite. Sauf ce court émoi, on ne chôma plus une seconde jusqu'au lendemain.

A la fin de cette troisième journée, il ne restait guère qu'à armer les batteries. Quelles difficultés avaient entravé leur construction! Tailler les terre-pleins dans les entrailles du rocher, pétarder à découvert, extraire la terre de champs éloignés, l'apporter sur les épaulements, à bras d'homme, sac par sac, multiplier les défenses contre les éclats de pierre qui les auraient rendus inhabitables! On triompha de tout plus lestement qu'au polygône; et le 12, au coucher du soleil, le premier convoi de pièces et d'affûts partant du grand-parc, et faisait route vers la tranchée en droite ligne. Soit ignorance, soit préoccupation, la place n'inquiéta pas ces voitures dans leur trajet aventureux; et, sans acci-

dent, cette avant-garde de l'artillerie de siége arriva au lieu de sa destination. A la faveur du calme, on entama la redoute du fort Génois, destinée à avoir raison de la Quarantaine. On jeta aussi les fondements de deux nouvelles batteries dirigées contre le bastion d'attaque : ce qui portait irrévocablement à neuf leur nombre. La fortune donc nous souriait ; et les plus pressés criaient que le maréchal Saint-Arnaud, de trop regrettable mémoire, n'aurait jamais admis tant de longueurs, qu'on faisait trop d'honneur à Sébastopol, en accroissant ainsi outre mesure, les moyens d'attaque. Les frondeurs prononçaient déjà le nom de Troie, et disaient qu'après un supplément de canons, on décréterait une prolongation de zig-zags ; que les armes spéciales poussaient aux roues, les ingénieurs ayant intérêt à manipuler la plus grande masse possible de terre, leurs confrères à percer le maximum d'embrasures. La voix de l'armée répétait en partie ces critiques. Il suffisait, à l'entendre, d'ouvrir le feu et de monter triomphalement, le jour même, d'un bond, à l'assaut.

Malgré ces illusions, la direction du Grand-Parc, en vue des besoins à venir, songeait à compléter l'approvisionnement en bois que les plateformes, les magasins à poudre, les blindages, déjà construits ou en voie d'exécution,avaient ébréché. Dans ce but, on réserva les planches et les poutres des maisons russes, que les états-majors et les ambulances ne s'étaient pas appropriées. Des démolisseurs en chef furent nommés, parmi les officiers pour le moment sans emploi au siége. On me désigna. Depuis quarante-huit heures, je goûtais, sur mes lauriers de charpentier, les douceurs du repos, et vivais en grand seigneur de bivouac, dehors observant et jugeant toute chose, dans le cabinet de toile rédigeant, au hasard de la plume et sommairement, le voyage de l'armée, depuis ses mécomptes de Varna. La consigne recommandait de n'épargner ni châteaux, ni chaumières. Je commençai ma tournée le 12, à la tête d'une douzaine d'artilleurs porte-haches. Nous descendîmes par le fonds du *ravin des boulets*, et dévalisâmes en pas-

sant, à coups de hache redoublés, quelques riches charpentes. La place tiraillait, à cette heure, et plus d'un obus faillit venger les pauvres paysans dont nous dépouillions, par ordre, le patrimoine. Tandis que les charriots allaient déposer au camp le premier chargement de bûtin, nous gagnâmes les hauteurs, et je laissais là, à ma troupe, le temps de se remettre. Pour moi, assis sur la pelouse émaillée de fleurs de safran, je m'amusais du spectacle de la mer. Des goëlands s'ébattaient au-dessus du rivage, bordé de pêcheurs. Une flotille de bâtiments marchands, voiles déployées, luttait contre le vent. L'un d'eux fut poussé sous les forts de la Quarantaine, qui l'accablèrent sans merci. L'infortuné tint bon, et non sans plusieurs horions, parvint à s'échouer aux bords d'une côte amie, où on le renfloua. Nous applaudîmes, de loin, à sa vaillante attitude, et suivîmes le cours de nos pâles exploits. Un chef-d'œuvre de pavillon, surmonté d'un belvéder, se dressait, en face de Sébastopol, à la limite des domaines de la division Forey. On l'avait couché au premier rang de la liste de nos victimes; et il était des mieux notés. Les camarades d'alentour, qui veillaient sur lui comme sur un bûcher de réserve, s'émurent de l'arrivée des Vandales titrés. Il fallut montrer mes papiers. Avant d'agir, j'examinai l'intérieur du logis ; la boiserie valait, pour le Parc, un trésor. Mais les chambres étaient d'une nudité navrante. Seulement, au coin d'un boudoir, la maîtresse en fuite avait oublié des chiffons : thème poétique, si la pitié avait été permise. Je donnai le signal de l'exécution. En un clin-d'œil, les fermes, les planchers, l'escalier en spirale, tout s'écroula. Nous tirâmes de ces décombres, maintes charretées de lambourdes, de heurtoirs et de gites de plateformes. Ces ruines faisaient mal à voir, et quoique instrument passif, ce meurtre là me resta longtemps sur la conscience. Pendant que nous finissions cette spoliation, les gardes du Bastion du Mât nous adressèrent des reproches dont, vu l'éloignement, il ne fut pas tenu compte. Le second convoi de nos singuliers trophées

traversa les camps en tumulte. La foule des impatients ne sachant à qui se prendre, lançait des bords du chemin des plaisanteries ou des injures aux voituriers, comme si nos aides et nous étions responsables des lenteurs du siége. Ailleurs, en compensation, la moisson ayant été bonne, nous reçûmes des éloges. Pour ma part, j'en aurais rougi, si l'espoir d'un rôle très-prochainement militant ne m'avait consolé de ces fonctions qui révoltaient à la fois mes instincts d'homme et de propriétaire. Les préparatifs de l'attaque, heureusement, marchaient bon train : et bientôt le concours des batteries inactives devait être réclamé. A Kamiesch, on déchargeait, en prévision d'un bombardement prolongé, le parc du siége, envoyé par l'arsenal de Constantinople ; et les renforts affluaient dans la rade. Nous étions assaillis de visites des nouveaux venus. Chaque jour, j'embrassais des amis que je n'avais pas revus, depuis le printemps de l'école. Il y a un an, dans nos folles équipées du dimanche, nous ne nous doutions pas que la guerre, sitôt, nous réunirait en Russie. Ils m'interrogeaient sur les aventures du pauvre polonais, capitaine aux bachi-Bouzoucks, du muschir Ali, mon cicérone de Varna, qui à Metz, ne laissait pas soupçonner un futur coryphée de Silistrie. Ils allaient me parler bataille. Je les questionnai sur la France, sur mes connaissances de Strasbourg, s'ils en venaient directement. L'un de ces messagers m'apporta une lettre d'amour alsacien. Je l'invitai à dîner. C'était au retour de ma razzia de bois. J'étais enclin à la mélancolie, et ce souvenir d'une jeune fille, à qui j'avais peut-être, un jour d'ivresse, juré fidélité pour la vie, qui, en échange de ce serment fugitif, priait pour moi, faillit m'attendrir jusqu'aux larmes. Mon hôte que les épreuves de la gloire n'avaient pas morigéné, se mit à rire de cet accès sentimental, et m'avoua malignement que jamais il n'avait en vain marché sur les brisées de personne. Le confrère séduisait toutes les dames, et, en touchant la terre de Crimée, il lui en cuisait de son inconstance. Or, son navire relâcha longuement à Milo, l'île aux belles vierges et longtemps

le tombeau de la Vénus du Louvre. Voluptueux autant qu'artiste, notre voyageur entama une fouille en règle, seul, avec son guide, pour chercher le bras gauche de la déesse. Bientôt fatigué, il se reposait à l'ombre d'un figuier, au penchant de ces collines embaumées, qui, des murs de la ville, s'abaissent en pente ondulée près du port et lui font une ceinture de lavande et de thym. Il contemplait, de là, les débris de l'amphithéâtre, où jadis, le peuple milonien se pressait à la représentation das jeux nautiques; et, dans son imagination, les gradins de marbre et le paysage se paraient des plus délicieuses jouvencelles de la Grèce, quand une aventurière de passage, attirée en ces lieux par la présence d'un français, se mit à roder autour de lui; des nymphes d'autrefois, elle n'avait que l'air lascif. Le touriste s'exalte, congédie son compagnon par pudeur, jette au diable ses outils et sa vertu, et Vénus irritée qu'on la délaissât ainsi pour une courtisane, punit son volage adorateur. L'histoire de cette mésaventure, racontée par le héros avec une verve douloureuse, égaya la table, assaisonna notre maigre chère, et me fit oublier que je devais, trois jours encore, reprendre ma tâche ingrate de saccageur.

Rien de remarquable ne marqua la nuit, ni le lendemain. Dès le matin, le bastion du Mât essaya son tir qui gagnait de plus en plus en justesse. Les Russes nous provoquaient par leur insolence. Sans gêne, ils se promenaient sur leurs parapets, les restauraient sous nos yeux. Parmi eux, on distinguait des femmes en émoi, vivandières distribuant à boire, ou citoyennes portant des paniers de terre. Par ces bravades, l'ennemi voulait, sans doute, attirer dehors les travailleurs. A défaut d'une défense sévère, la prudence les aurait avertis du piége. La nuit venue, la ville éclaira ses alentours par des bombes et des balles à feu. Plus tard, il y eut un semblant de sortie, puis calme plat jusqu'au 14, vers midi.

Mais, à cette heure, tous les bastions en fureur se déchaînèrent contre nos ouvrages. Les milliers d'acteurs

sans emploi envahirent les observatoires pour saluer ces étrennes de l'assiégé. Je bénis le ciel de me trouver sur les monts, à l'abri, et comme en loge, savourant le plaisir d'égoïste, vanté par Lucrèce! Quelle effroyable symphonie! on aurait dit que le sein de la Chersonèse se déchirait! A travers la fumée, qu'à l'envi et par torrents les canons de la place vomissaient, des spectateurs s'agitaient le long des remparts, semblables à des ombres railleuses; bientôt l'horizon fut noyé dans un nuage, et l'on n'entendit plus qu'un mugissement tumultueux! Alors, parmi les témoins, l'étonnement et le charme de l'audition cessèrent, et l'on trembla pour les frères d'armes de service à la tranchée, impuissants encore à se défendre, les uns blottis contre la gabionnade, les autres, aplatis par terre, tous à la volonté de Dieu. Par bonheur, l'ennemi se proposait principalement de nous déconcerter. Il frappait au hasard; et de cette tempête, pas un coup de tonnerre ne fit une seule victime. Quant aux dégâts matériels, ils tirèrent si peu à conséquence, que le soir même, on réduisit de moitié les compagnies de pionniers et de gardes, à cause de l'avancement des travaux.

Tandis que ce fracas de canonnade nous tenait sur le qui-vive, une partie de l'infanterie russe occupa Tchourgoun. La cavalerie planta ses tentes dans la vallée de Baïdar, réputée l'Eden de la Crimée, située au midi de Balaclava, et communiquant avec Tchourgoun par la Tchernaïa. Ce corps d'armée, fraction de l'armée de secours, et grossi de jour en jour, avait pour mission de menacer, sous le commandement du général-major Sèmiakine, les positions extrêmes des Anglais. Dès lors, les avants-postes commencèrent une guerre d'escarmouche, aux bords de la rivière qui servait d'abreuvoir commun.

Au camp des alliés, chaque révélation des ressources de la place apportait un enseignement. Si le feu du 6 avait conduit à armer quelques batteries des plus gros calibres de la flotte, le déploiement de force du 14 suggéra l'idée de combiner contre la ville assiégée l'action

des batteries de siége avec celles des vaisseaux. Persuadés par raison et par orgueil de métier qu'on ne vaincrait qu'à ce prix Sébastopol, les amiraux offrirent au conseil d'attaquer à la fois par terre et par mer. Ce concours fut accepté avec empressement; et dès le milieu du mois, tant à la station navale qu'au bivouac de la Chersonèse, on se disposa, avec un surcroît d'activité, pour le grand jour du bombardement et de l'assaut.

Le 15 et le 16, furent achevées les places d'armes, lieu du rassemblement des colonnes d'attaque. L'artillerie porta la dernière main à ses travaux d'art, et mit ses pièces en position. Les prolonges, chargées de matériel et de munitions, ne discontinuèrent pas nuit et jour de circuler à travers les champs et la parallèle. Ces opérations de l'armement et de l'approvisionnement, d'ordinaire, funestes à l'assiégeant, et très-laborieuses, puisque, entre autres difficultés, au fort Gênois, il fallut tout hisser à bras d'homme, ne coûtèrent pas la vie à un cheval. L'étoile de l'Alma nous protégeait. Les camps étaient beaux de joie et d'entrain. On causait de l'avenir. Neuf sur dix auraient parié même leur part de gloire, qu'au moment opportun, on enlèverait de vive force le bastion du Mât. Les Russes, si hardis hier à se montrer sur les crêtes de la fortification, avaient disparu totalement, et cette éclipse était interprétée comme un symptôme de découragement par les orateurs de la tente. L'honneur de ce changement de contenance revenait à la compagnie des francs-tireurs, création récente du général du siége. Recrutés parmi les plus habiles des chasseurs et des zouaves, ils entrèrent en fonctions, le 16. On les posta le matin, dans un boyau avancé, à droite de la batterie n° 5 ; et sitôt à leur créneaux, malheur à quiconque se démasquait dans la ville. Vers le soir, deux bataillons se ruèrent sur leurs embuscades. La précision de leur feu obligea l'ennemi à rétrograder. Ces tirailleurs d'élite se soutinrent à hauteur de ce coup d'essai. Mais ils eurent le tort de se vanter jusqu'à l'hyperbole. A les en croire, ils pouvaient presque suppléer à l'artillerie, et la garnison ne tarderait pas à être anéantie

par leurs balles merveilleuses. Aussi leur nom glorieux dégénéra bientôt en celui de *francs-blagueurs*.

Excepté cette tentative contre nos avants-postes et des reconnaissances sans coup-férir sur la Tchernaïa, aucun fait de guerre saillant ne se produisit, pendant les deux journées qui précédèrent l'ouverture de la lutte ; silence significatif, en ville et à travers le plateau Chersonèse. Avant de se mesurer, assiégeants et assiégés, par un dernier effort, tâchaient d'augmenter leurs chances de succès. Quelles étaient, alors, ces chances respectives de l'attaque et de la défense ?

LIVRE VI

OUVERTURE DU SIÉGE.

Le capitaine Todleben avait tenu parole, et à la veille de l'action, six bastions entouraient Sébastopol, d'une barrière presque continue. Le Petit-Redan, appuyé à la rade, battait le ravin du carénage ; le bastion nº 2 embrassait le mamelon de Malakoff, où une tour Maximilienne élevait ses trois étages de casemates. Le Grand-Redan se raccordait par une de ses branches à crémaillère, avec les retranchements incomplets de Malakoff ; son saillant se dessinait sur un plateau, compris entre les ravins de Karabelnaïa et celui de la route Woronzoff ; sa deuxième branche se reliait en ligne brisée, à l'ouvrage puissant des Casernes, qui balayait au loin les abords du port du Sud. Ces trois bastions, opposés aux Anglais, couvraient le faubourg. En face de la ville, s'échelonnaient le bastion du Mât, le bastion nº 5, dit le bastion Central, et la Quarantaine. Ce lot formait, sans contredit, la partie la plus forte du corps de place ; car, la plupart des ouvrages russes compris dans l'attaque anglaise, surtout autour de Malakoff, n'existaient, pour ainsi dire, qu'à l'état de projet. Exclusivement en terre, sauf une tour au bastion Central, du même style que Malakoff, sauf la courtine crénelée entre les bastions du centre et de la Quarantaine, le front des fortifications de la ville, bravait les effets du tir en brèche ; son tracé, presque rectiligne, le défendait

contre le tir à ricochet. En outre, sur tout notre terrain, pas une position qui eût commandement sur la place ; de sorte que dans le duel d'artillerie qui préluderait à l'assaut, l'avantage devait uniquement dépendre de la puissance et du nombre des pièces en ligne. Or, on comptait approximativement, tant sur les murs de Sébastopol que dans les forts extérieurs, près de six cents bouches à feu, la plupart dépouilles de la flotte ; et, de ces six cents, plus de deux cents regardaient le champ des attaques. Les alliés ne disposeraient, il est vrai, pour le combat, que de cent-vingt-six canons, d'un calibre, en général, plus faible que ceux de l'ennemi. Mais on estimait que les batteries navales rétabliraient l'équilibre. Quant au chiffre des défenseurs, la garnison se composait de ving mille marins environ, presque tous tireurs expérimentés, et de près de cinquante mille hommes, débris de l'Alma, ou recrues récemment arrivées, qui se répartissaient entre la ville, le camp retranché du fort du Nord et les bords de la Tchernaïa. Les alliés, d'abord réduits à cinquante-quatre mille, dont vingt-huit mille Français, avaient, depuis l'investissement, reçu un renfort de quinze mille soldats ; et, puisque le moral double la valeur des combattants, il y avait disproportion évidente en notre faveur. Donc, à condition qu'on maîtrisât l'artillerie de Sébastopol, le succès semblait très-probablement certain.

Ce résultat préalable dépendait du concert des deux attaques. Pour coordonner les mouvements, les généraux en chef et les amiraux, se réunirent, le 16. Eu égard à la proximité de son mouillage, l'escadre française se chargea d'éteindre le feu des batteries du sud, c'est-à-dire de celle de la Quarantaine, des deux du fort Alexandre, et de celle du fort de l'Artillerie, représentant un total de trois cents pièces. L'escadre anglaise devait lutter corps à corps avec le fort Constantin et la batterie du Télégraphe, dont l'armement était à peu près équivalent à celui des batteries ennemies du sud. On réserva à deux frégates turques l'honneur de s'embosser entre les deux escadres. Cet effectif naval mon-

tait à trente-quatre bâtiments, dont vingt-six de haut bord. On convint qu'on appareillerait la nuit prochaine, qu'on prendrait position le 17, au point du jour, que tout le long de la ligne de bataille, sur terre et sur mer, le feu serait ouvert, à six heures du matin, au signal de trois bombes lancées par la batterie n° 3, et qu'on bombarderait à outrance, jusqu'à ce que l'artillerie de la place eût cédé ; alors, tandis que les bataillons s'élanceraient à la conquête des remparts, la flotte parviendrait peut-être à forcer le passage de la rade : tel est le plan que la fatalité fit échouer.

Séance tenante, le commandant en chef, assembla tous les officiers-généraux, et leur communiqua le programme des opérations convenu : sans amoindrir la puissance de l'assiégé, il exprima l'espoir partagé par tous ses collègues que, sous les coups combinés de la marine et de l'armée, la baïonnette achevant l'œuvre du canon, Sébastopol succomberait le lendemain. Cet espoir se fondait sur l'étude comparative des forces mises en jeu par l'attaque et par la défense ; et les rapports des espions l'avaient corroboré. A l'approche du danger, la terreur, disaient-ils, s'était emparée de la ville : Presque tous les habitants s'enfuyaient; déjà les archives et le trésor, enlevés du palais du gouverneur, avaient été déposés dans le dernier boulevard du Nord. En conséquence, les divisions du siége devaient sur-le-champ être organisées en colonnes d'assaut. Il fut enjoint à l'armée d'observation de se tenir prête à marcher, dès le premier signal.

Avant le soir, le secret du conseil fut divulgué, et la nouvelle du dénouement prochain souleva l'enthousiasme du camp. D'instinct, le soldat croyait à la victoire. Les plus malins discoureurs se bornaient, en fait de critique, à plaisanter les assiégés et Sébastopol, qu'ils appelaient, dans leur patois, la *Veste-à-Paul!* L'état-major se divisait en deux partis inégaux, un groupe de routiniers et de sceptiques, puis l'immense vulgaire des optimistes. La majorité de ceux-ci soutenait qu'il était superflu de frayer un chemin aux assaillants, que Sé-

bastopol capitulerait à leur vue : c'était le romantisme de l'art militaire. Quelques-uns s'apitoyaient sur le sort de la ville, et énuméraient avec enchantement la composition de nos batteries, en partie armées de modestes canons de 24 et de 16, tandis que le pourtour de la ville était hérissé d'obusiers de 80. Je me rangeais sous la bannière de ces croyants, malgré les prophéties d'un de nos commensaux, renard du siége d'Anvers. Il suivait attentif les événements, et affirmait que l'hiver ne suffirait pas à l'accomplissement de notre tâche, écrasant du poids de son expérience, les jeunes gens, qui s'imaginaient avaler d'une bouchée une place forte, selon lui, vrai morceau de Vauban. Son bon sens s'insurgeait aussi contre les publicistes coupables de ménager, par leurs folles inventions, des déceptions à l'Europe.

Un journal de Constantinople, à bout d'arguments, avait pris Sébastopol d'emblée. Le mensonge s'était accrédité, et une foule de convalescents, échappés des hôpitaux, débarquèrent la veille du grand jour à Kamiesch persuadés qu'ils arrivaient trop tard.

C'était à peu près l'heure où les pelotons de canonniers partaient du camp pour le combat. Chacun d'eux portait légèrement son fardeau, qui un gabion, qui un madrier, qui des écouvillons, qui un seau, qui un brancard d'ambulance. Quelques fanatiques s'étaient attardés au ralliement, pour recommander à leurs camarades de tente qui gardaient le logis, par le hasard du tour de service, de veiller sur leurs sacs et leur fortune jusqu'au retour, car eux se promettaient le lendemain d'entrer les premiers de la tranchée dans la ville, d'y séjourner et d'y festoyer. Quelle bonne humeur, dans cette légion de servants et de matelots, victimes prédestinées de l'ouverture du feu, qui s'en allaient ainsi, le 16 au crépuscule, vers le rendez-vous du Clocheton ! Ils riaient et gasconnaient à plaisir. Mais, à moitié chemin, le bastion du Mât, meneur de la défense, rompit le silence, et le murmure des projectiles qui fendaient les airs et bondissaient de mamelon en mamelon, tempéra leur joie et la mienne. Je mar-

chais modestement en arrière-garde à la tête d'une troupe d'ouvriers, avec ordre d'établir, dans une coupure de la parallèle, deux magasins à poudre. A mes côtés se tenait un vieux maréchal-des-logis, qui avait gagné ses chevrons à Alger, à Constantine et à Rome. Nourri, pour ainsi dire, dans les siéges, le routier avait le flair du danger, j'en acquis vite la certitude. Avant d'arriver au dépôt de tranchée, il y avait un certain passage long d'environ un kilomètre, battu en plein, disait-on, par les feux de la place. Les travailleurs et les soldats de garde en parlaient avec vive émotion; et dès qu'elles atteignaient cet écueil, célèbre au camp sous le nom de *défilé de la mort*, les corvées accéléraient involontairement leur course. Depuis le seuil du camp, je causais avec le grognard, et quand les boulets commencèrent à ricocher autour de nous, je singeai, tant bien que mal son calme. Mais, à mesure que nous avancions, mon interlocuteur, de plus en plus préoccupé, me répondait avec une distraction croissante et se détournait souvent à droite. « Y serions-nous? soupirai-je, » et pour ne pas trahir mon trouble, je soutenais seul la conversation. Nous avions redoublé le pas, et mon voisin ne tarda pas à se taire : De ce mutisme et de sa contenance j'augurai que nous étions sur le terrain redouté; un obus survint, accompagné d'une grêle de mitraille. Tous, alors machinalement et en ordre, de prendre le pas gymnastique, sans halte, jusqu'aux abris du Clocheton. Quel branle de voitures, d'hommes et de chevaux dans ce foyer de l'attaque! Les auxiliaires d'infanterie, groupés d'avance, se réunissaient aux compagnies de servants, puis tous ensemble, avec armes et bagages, se dirigeaient vers leurs batteries respectives. Il faisait alors nuit noire. On défilait encore, quand une voix alarmée cria à tue-tête, *gare la bombe;* les passants levèrent les yeux, et, pour la première fois de leur vie, aperçurent une espèce de météore, qui, avec un sifflement de furie, venait directement à eux. La foule se prosterna instantanément dans la poussière. Ce globe en feu s'abattit près de là, et un quartier de métal, d'un poids de plusieurs kilogrammes, nous chuchota aux

oreilles en effleurant les rangs couchés. Ce fut, je l'avoue, à qui aurait le plus de peur, de cette peur qui fait pâlir, et il est permis de nous jeter la pierre, seulement à celui qui, le jour de son initiation aux périls des tranchées, a contemplé froidement la première bombe menaçant sa tête. Si cette pusillanimité scandalise quelque Zoïle, qu'il se rappelle ce mot de Turenne à un fanfaron, qui se vantait de n'avoir jamais tremblé devant l'ennemi : « Peste, répartit le maréchal, il paraît que vous n'avez jamais de près mouché la chandelle avec vos doigts ! » A l'Alma, le premier boulet qui roula à nos pieds, transporta les plus faibles, et l'on enragea de ne pouvoir le renvoyer à qui de droit; mais, dans la fièvre des batailles, la bravoure, même un jour de début, est une vertu vulgaire. Le courage de l'artilleur au siége, ne sourcillant jamais, au plus fort de l'orage, ne s'acquiert qu'à force d'habitude. J'en commençais, ce soir-là, avec mille autres, l'apprentissage. La seconde bombe, on osa la regarder en face. Les suivantes intimidèrent de moins en moins; et, déjà avant la fin de cette première leçon, exercés au singulier genre d'escrime, désormais le fonds de notre métier, qui consiste à se garer, autant que possible, des coups dangereux, on se moquait, en chœur, des poltrons qui s'aplatissaient par terre, dès l'apparition du projectile, aveuglément, sans s'assurer d'abord, à l'inspection de la trajectoire lumineuse en l'air, s'il fallait obliquer, en fuyant, à droite ou à gauche. Le premier mouvement est souvent, en pareil cas, le plus mauvais; l'instinct de la conservation ne trompe que dans cette circonstance de la chute des bombes.

Malgré ses rapides progrès dans ce jeu, ma petite troupe brûlait de sortir au plus vite de cette galère ; et nous détalâmes, peu après minuit, notre tâche heureusement finie. La tranchée, à cette heure avancée, donnait un ressouvenir des plus funèbres avenues du Tartare. La nuit s'était encore épaissie; et, de temps en temps, un éclair projeté par les fusées, dissipait les ténèbres; à cette clarté blafarde, on entrevoyait, çà et là,

tels que des ombres désolées, maints blessés se traînant des avants-postes à l'ambulance, puis des gens de service nous croisant lentement, avec des visages pâles et des gestes de désespoir. Ceux qui étaient déjà libres et se sauvaient avec nous, hâtaient seuls leur marche ; à chaque pas, des gardes perdus nous interrogeaient sur la direction de telle batterie, ou de telle place d'armes. Sans s'arrêter, on leur répondait que nous ne connaissions de ce maudit labyrinthe que la sortie. Parmi ces pauvres diables, condamnés à se débrouiller au hasard, et à ne pas bouger de ce guêpier avant le lendemain, plus d'un novice, au prix de deux ans de sa jeunesse, aurait voulu être à la place des fortunés partants. Nous filions également bon train, guidés par les falots lointains qui s'agitaient autour du Clocheton. Sans accident, nous franchîmes le dernier boyau de la parallèle. Là, un malencontreux biscaïen fracassa la jambe d'un infirmier de garde qui conduisait un malade. Ils se lamentaient tous deux ; nous les portâmes en lieu de sûreté et tournâmes bride après vers le camp. Avant de s'engager dans le *défilé de la mort*, mes compagnons, d'eux-mêmes, et à l'exemple des allants et venants, se mirent à courir. Il ne resta au chef que l'honneur de conduire la retraite. L'allure s'anima peu à peu, et, une fois entraînés, nous ne ralentîmes plus. Si les rares feux de bivouac, sur les bords du chemin, ne nous avaient servis de phare, si l'animation nocturne du Grand-Parc ne nous avait avertis du point d'arrivée, nous galopions ainsi, en vertu de la vitesse acquise, jusqu'à Balaclava.

Il était à peu près deux heures, quand nous rentrâmes, et personne ne dormait. Les soldats prématurément levés devisaient, autour des gamelles, où la soupe du matin se disposait déjà à bouillir. La plupart de mes collègues prolongeaient encore la veillée dans une baraque, élevée avec les pièces désormais inutiles de l'équipage de pont, palais de *nos seigneurs de la pontonnerie*, où ils recevaient, et que nous avions décorée du nom pompeux de *cercle*. On discutait sur l'ordre du jour, qui venait de paraître : il prescrivait à l'armée

d'observation, en masse, d'être sur pied, de doubler ses grands'gardes; en même temps, les colonnes d'attaque devaient prendre les armes, à l'aube. Tout était prêt, même les échelles d'escalade. De concert avec le génie, les compagnies de pontonniers devaient aplanir les obstacles aux assaillants; pour le transport des outils et des passerelles, plusieurs prolonges étaient mises à leur disposition, et ces prétendus chars de triomphe stationnaient déjà devant la porte; nos hôtes se montraient fiers de leur mission, et, au milieu des éclats de rire, nous bûmes à la prochaine gloire des *marins de l'armée de terre*, aux succès de l'*artillerie en bateaux*. Après les instructions générales de l'assaut, l'oracle du quartier-général terminait par les assurances de victoire qui avaient été données au conseil. Dans ces moments d'exaltation, que l'approche du jour rendait plus folle, tous applaudissaient, sauf les barbons de l'opposition, haussant les épaules, et qu'on ajourna pour le soir, dans Sébastopol. Bientôt, l'horizon blanchit : l'armée s'attabla joyeusement; le café coula à pleins verres. Les pipes de fêtes s'allumèrent, et l'on attendit le lever du rideau. Les plus impatients s'empressèrent de replier leurs tentes, meuble superflu, à les entendre, puisque l'après-midi, au plus tard, nous serions établis dans les casernes de la ville.

Cependant, l'heure du bombardement approchait. Les acteurs sans emploi assiégèrent en foule les hauteurs voisines du camp de la marine, d'où l'on dominait la scène. La pureté du ciel annonçait une belle journée d'automne; la mer était houleuse, mais aucune voile ne se déployait au loin. Un silence de cimetière régnait sur la ville et sur le plateau Chersonèse. Les flancs et les faces des bastions se dessinaient, aux premières lueurs de l'aurore; ce qui permettait de régler le pointage. Mais on ne voyait poindre aucune sentinelle derrière la crête des remparts; pas un coup de feu n'en partait. Les Russes discernaient, le long de nos parapets, la silhouette des embrasures dégorgées la nuit, et ils s'apprêtaient avec confiance à la lutte. Six heures sonnè-

rent enfin : tous les cœurs battaient au camp et surtout à la tranchée. Les trois bombes convenues, s'élancèrent de la batterie n° 3; et, soudain, tous les canons anglo-français à la fois saluèrent Sébastopol. Les décharges se succédèrent, sans relâche, et le roulement des détonations, grandissant sans cesse, devint bientôt un fracas formidable. Avec quelle passion nous observions, du parterre, les prouesses de l'artillerie amie! A chaque pelletée de terre qui s'éboulait des esplanades du bastion du Mât, à chaque lambeau de sa gabionnade qui volait en l'air, on trépignait de joie, on claquait! La place semblait riposter avec mollesse : bravo, elle succombera plus vite! La fumée ne tarda pas à nous cacher la vue de l'horizon; et, du sein de ce nuage, il s'échappait un mugissement infernal. Nous ne continuâmes pas avec moins d'ardeur partiale à encourager de la voix et du geste nos champions invisibles, et, vers huit heures nous chantions presque à bon droit victoire. En effet, soit pour reprendre haleine, soit pour observer quels coups de grâce il restait à porter encore, nos batteries modérèrent alors leur feu; celui de l'ennemi ne s'était pas renforcé; le rideau qui couvrait à nos yeux le champ de bataille, immense écran dont les bords se découpaient sur l'azur de l'air, et que le souffle de la brise, tant qu'on tirait fort, n'avait pu entamer, se déchira peu à peu, et les fortifications étalèrent leur délabrement : la tour du bastion central était à moitié croulante; la tour Malakoff, presque démolie, ne tenait plus tête à nos alliés; en outre, ce que nous présumions, il avait été fait un grand carnage de défenseurs, et la plupart des pièces démontées étaient incapables de recommencer le combat. Quant à notre passif, nul encore : il est vrai que les vaisseaux n'arrivaient pas; on se passera, s'il le faut, de leur concours! Alerte! et les camarades reprirent l'écouvillon, avec un zèle que réchauffait l'apparence de leur supériorité. Le voile s'abaissa de nouveau; et, alors, parmi les spectateurs, les uns tombèrent en extase devant ce solennel tableau de la guerre; d'autres, regardant en arrière, se demandaient

pourquoi les colonnes d'assaut tardaient autant à s'ébranler; mon voisin consulta sa montre pour voir combien il s'écoulerait de temps jusqu'à la capitulation; quelques-uns rentrèrent triomphants sous leur tente pour préparer leur déménagement, comme si on allait battre la charge. Rangés autour des voitures, où ils avaient empilé les engins propres au passage des fossés de la ville, les pontonniers, puisqu'ils devaient avoir l'honneur d'ouvrir la marche, s'inquiétaient de n'avoir encore reçu aucun avis de départ. Vers dix heures, leur chef dépêcha un officier au parc du génie, pour demander à ses compagnons d'avant-garde s'il fallait se mouvoir; le messager rencontra les ingénieurs à table, pressés, mais de déjeuner. Ailleurs, pas de nouvelles du quartier-général. Nulle part, aux camps d'alentour, le moindre prélude d'une attaque à la baïonnette! Surtout, ce qui parut à la galerie d'un augure plus défavorable, on aurait dit que la place, jusqu'à présent indécise, s'était ranimée. À travers une déchirure accidentelle de la fumée, on distingua le bastion du Mât qui étincelait de toutes parts, et luttait à armes aux moins égales; l'espoir ne nous abandonna pas; seulement, on forma des vœux de plus en plus ardents, pour l'intervention de la flotte. Malheureusement le vent du matin l'avait trop retardée; là-bas, et dans la brume, les vaisseaux de ligne péniblement remorqués par les vapeurs, naviguaient avec une lenteur qui leur attira des injures de la part des plus fougueux témoins. Dans ces entrefaites, un coup de tonnerre perça, à travers les voix tumultueuses des canons, et une colonne d'une blancheur sinistre, qui fendit les airs au-dessus de la parallèle, nous apprit de quel côté l'explosion avait lieu. Une bombe, tombant sur les magasins à poudre de la batterie n° 4, venait de la réduire au silence; mutilés ou morts, tous les servants gisaient par terre, dans le sang, et au milieu des décombres du parapet. Les autres champions poursuivirent avec acharnement. Les chefs de l'artillerie, à leur poste dès le point du jour, et jaloux de réparer ce désastre, les excitaient : le succès

n'était pas compromis, quand une seconde maudite bombe fit sauter les poudres de la batterie n° 1. Elle se tut à son tour; car il ne survivait plus qu'une poignée de matelots impuissants. Dès lors, l'assiégé prit le dessus; de notre côté, le fort Gênois, quoique écharpé, résistait toujours. La batterie n° 5, la deuxième batterie de la marine, criblées par des feux obliques et croissants, s'épuisaient en de vains efforts. Les mortiers de la batterie n° 3 faisaient bonne contenance; mais, seuls, que pouvaient-ils? Devant l'impossibilité de soutenir le combat, avec avantage, le général Thiry, libre d'agir à son gré, ordonna de cesser complétement le feu : il n'était pas onze heures.

De l'observatoire du Grand-Parc, ce brusque silence qu'aucun mouvement de troupes dans la plaine ne justifiait, fit révoquer en doute aux regardants de l'arrière scène un succès trop vite espéré. Cependant, on ignorait la grandeur de l'échec éprouvé; et tous, malgré l'évidence de notre faiblesse depuis le réveil du bastion d'attaque, nous gardâmes, plus ou moins, les illusions de l'ouverture du tir. Les habitants de Sébastopol ne s'y trompèrent pas; et, sitôt après la suspension du tir ennemi, une multitude de curieux inonda les terrasses de la fortification; et nous, de tourner leur injurieux empressement en ridicule; car, les escadres manœuvraient à la fin, pour s'embosser à leur place de bataille, et l'on se promettait, avec leur aide, une reprise décidément heureuse. Nous charmâmes le temps de l'entr'acte à lorgner les dames russes, qui, en toilette, garnissaient le rempart et se réjouissaient des ruines de nos ouvrages : peut-être, parmi elles, les amazones de l'Alma, bénissaient-elles Dieu de la revanche que prenait Menschikoff. Une de ces citadines, perchée en point de mire au haut d'un parapet, avait coquettement relevé les plis embarrassants de sa robe, et bravait les lunettes pointées sur elle; les mauvais plaisants prétendaient que les jarretières de la belle étaient roses, et de rire à la ronde comme des insensés.

La tristesse et les larmes du désappointement nous

firent bientôt expier cette hilarité ; car, peu avant midi, à l'heure même où les bâtiments de guerre allaient se mesurer avec les forts, le convoi des vaincus de la matinée apparut à travers champs. Ils étaient tous tachés de poussière et de sang; les uns, le visage meurtri ou un bras en écharpe, boitaient; d'autres se courbaient sur des leviers brisés, en guise de béquilles; puis venaient les brancards chargés d'éclopés. Quelle consternation dans les rangs de ce petit nombre de survivants! Glacés encore d'épouvante par ce revers inattendu, ils ne pouvaient parler. L'éloquence de leur douleur muette réussit mieux que les discours à nous désabuser enfin. Sans doute, nos alliés n'avaient pas lâché prise ; sans doute, la flotte en ce moment lançait ses premières bordées: mais, Français, l'orgueil national nous interdisait le souhait d'une victoire dont nous ne serions pas, en partie, du moins, les héros; et en majorité ici, artilleurs de l'armée de terre, nous pensions que tous les vaisseaux du monde ne triompheraient pas des citadelles de Sébastopol. Aussi une grande foule d'assistants retourna au camp, le désespoir dans l'âme, et s'apprêta au départ de la garde. Il ne resta, au belvéder, qu'un groupe des plus observateurs, ou des plus crédules, pour juger de la tardive démonstration des flottes unies.

Donc, à midi, les navires de la première ligne française, partis de Kamiesch, avant le jour, se rangeaient en cercle, devant la Quarantaine; les ponts étaient nus, les vergues abattues, les canonniers à leurs postes : *la patrie vous regarde*. A la vue de ce signal arboré au grand mât de la *Ville-de-Paris*, les marins brûlaient de battre, derrière des murs de pierre, ces adversaires qui n'avaient pas osé les provoquer sur leur élément. Quand tous eurent ancré et se furent parés, le vaisseau-amiral jeta le défi à la ville. De tous les bords, il s'éleva un immense hourra, les navires tirèrent à l'unisson et le feu continua sans interruption. Les forts relevèrent le gant hardiment. Bientôt la division de l'escadre française, qui avait appareillé de la Katcha, les Anglais,

les Turcs, accoururent à toute vapeur, successivement s'engagèrent; et vers deux heures, l'action était générale. On n'apercevait qu'un tourbillon plus noir que dans l'incendie d'une flotte; le bruit des bordées de plus en plus accélérées ressemblait au murmure d'un orage lointain; mais, si l'on appliquait l'oreille contre terre, c'était un fracas tel que la mer Noire en fureur ne saurait l'imiter. Au milieu de ce chaos, les nôtres l'emportaient. En vain, les boulets percent la muraille de la *Ville-de-Paris* et le démâtent; en vain un obus atteint le siége du commandement et éclate dessous : le premier aide-de-camp, de ce même coup, a le corps fracassé, le second est amputé des jambes, les autres retombent couverts de blessures; mais l'amiral, sain et sauf, se relève et presse l'attaque. La Quarantaine est écrasée; et si les bancs de sable n'avaient défendu de s'avancer plus près de ses ouvrages, la défaite du matin aurait été vengée.

Pendant ce temps, à l'aile gauche, nos alliés rivalisaient de zèle et d'habileté, sinon de bonheur. L'amiral Dundas leur avait dit, pour toute proclamation, comme Nelson à Trafalgar, que l'Angleterre comptait sur eux, et ce mot avait électrisé leur valeur. Mais, soit que l'obscurité enveloppât déjà la mer, quand ils entrèrent en ligne, soit que leur éloignement forcé du rivage s'opposât à l'efficacité de leur tir, soit enfin que le fort Constantin fut la plus solide barrière de la rade, ils ne parvinrent même pas à lui faire baisser pavillon. En revanche, leurs batteries de terre en face de Karabelnaïa, aiguillonnées par la diversion de l'armée navale, bouleversaient le grand-Redan de fond en comble. Toutes les pièces étaient hors de lutte, les canonniers russes morts à la peine. Comme coup de grâce, une bombe avait fait éclater le principal magasin de ce bastion, un des boulevards du faubourg. A cette heure, la Quarantaine était battue. On pouvait donc encore disputer la partie, quand l'explosion meurtrière d'une poudrière anglaise démontra que la fortune définitivement passait dans le camp ennemi. C'était la quatrième ca-

tastrophe de même gravité que nous subissions depuis l'ouverture. Dès lors, le feu de nos rivaux de malheur commença à faiblir partout, puis à s'éteindre. L'après-midi finissait : nos frégates ravageaient les alentours de la Quarantaine, mais à quinze cents mètres de distance; à une encablure plus loin que nous de la plage, l'escadre anglo-turque escrimait contre le fort Constantin, dont l'attitude ne diminuait pas de fierté. Sur la scène des attaques, rien ne trahissait les préparatifs de l'assaut. Les tranchées même semblaient désertes; les projets de la prise de Sébastopol étaient donc manifestement renvoyés. Dans ces conjonctures, les amiraux se résignèrent à la retraite. Au coucher du soleil, les flottes levèrent l'ancre et se séparèrent, dupes d'une lutte inégale : *le Charlemagne* et *la Ville-de-Paris*, de notre côté, du côté des Anglais, *l'Albion* et *l'Aréthuse* fermaient la marche, honteux de leurs avaries. La place insulta leur départ. Quel navrant tableau pour nous, qui, depuis la diane, immobiles à l'amphithéâtre du Grand-Parc, suivions avec des alternatives d'ivresse, de calme et d'abattement, les diverses phases de la journée, quand disparurent ces navires qui emportaient les dernières chances de la victoire, hier acclamée, du 17 octobre ! Chacun revint au logis, l'oreille basse; le camp était morne, comme après une déception; et pour la première fois, les Turcs achevèrent leur prière du soir, sans que d'indécentes clameurs leur fissent accompagnement.

A la nuit tombante, quelques patrouilles ennemies vinrent sonder la situation de nos lignes; on les chassa avec rage. Bientôt les bastions imitèrent l'exemple des forts; et, à ce vacarme imposant que les échos de la mer Noire portèrent jusqu'aux rivages de l'Asie, succéda le silence de la lassitude et de la réflexion.

Les deux partis purent alors estimer leurs pertes. Nous avions à enregistrer une centaine de morts ou de blessés, douze affûts brisés et deux pièces hors de service, sans compter les profondes dégradations de nos parapets. A bord de la flotte, cinquante hommes avaient

été tués; deux cent soixante étaient hors de combat. Plusieurs vaisseaux avaient terriblement souffert. Le bilan de la journée était à peu près le même pour les Anglais, si ce n'est que leurs ouvrages, plus distants du point d'attaque, se trouvaient moins éprouvés. Le prince Menschikoff accusa cinq cents Russes frappés à mort ou entrés aux hopitaux de Sébastopol; mais, si l'on songe aux rassemblements de troupes qui nécessairement encombraient la ville, il est permis de doubler ce chiffre. Le coup le plus cruel porté aux assiégés, fut la mort de l'amiral Korniloff; un boulet matinal lui traversa la cuisse, au poste d'honneur, au milieu de ses marins qu'il exhortait, et il expira aussitôt. Korniloff était l'âme de la défense; à lui revient la gloire de la fermeture de la rade, et l'avenir prouva que cette idée fut une inspiration de génie. Il emporta dans la tombe les regrets de la Russie et de ses ennemis. Le vainqueur de Sinope le remplaça à l'instant même de sa chute, et par une légère blessure, il paya son tribut. Quant aux fortifications, la Quarantaine et le fort Constantin offraient de larges brèches, mais faciles à réparer, et ne compensant pas le mal subi par nos escadres. On avait en partie démoli les tours du bastion central et de Malakoff. Le bastion du Mât et le grand-Redan étaient de toutes parts crevassés; néanmoins, le long de l'enceinte une ligne de canons intacts, en bonne position, pouvaient immédiatement recommencer la lutte, tandis que nos batteries vaincues exigeaient vingt-quatre heures de travail, avant de pouvoir hasarder la revanche.

Ainsi, l'épreuve d'une attaque de vive force, non pas telle que la rêvaient, après l'Alma, les esprits impatients de l'armée, c'est-à-dire l'assaut sans avoir même entassé préalablement quelque pièces de siége à la hâte dans une parallèle improvisée, mais telle qu'on venait de la tenter, avec le faisceau de toutes nos forces vives sur terre et sur mer, cette épreuve avait abouti à un échec, et il était incontestable que, pour frayer un chemin à coup de canons aux colonnes d'assaut, il fallait, à tout prix, accroître notre artillerie dans une no-

table proportion, conséquemment poursuivre le cours des attaques régulières. Plus de mesures précipitées désormais! Le jour de Vauban était venu; et, quoique au début on ait dû violer les principes essentiels de ce grand maître dans l'art de l'attaque et de la défense des places, le siége de Sébastopol ne subsistera pas moins dans l'histoire, au point de vue classique, comme la consécration la plus éclatante de leur vérité. Si les alliés n'ont pas tout d'abord investi la ville, il faut attribuer cette faute à la faiblesse de l'armée expéditionnaire. Au lendemain de l'Alma, réduits à quarante-cinq mille combattants, pouvaient-ils s'éparpiller pour le blocus, entre la ferme Mackenzie et Kamiesch, sur une étendue de quatre lieues, à l'approche des renforts qui, à marche forcée, descendaient de Pérécop? La prudence, au contraire, leur conseillait de se concentrer dans une position à la fois offensive et défensive. La presqu'île Chersonèse, de Balaclava à la baie de Strelitzka, présentait ce double avantage; et c'est pourquoi ils s'y emprisonnèrent, renonçant à cerner la ville. Ce défaut fatal d'investissement a fait de l'œuvre de l'armée d'Orient, une des entreprises les plus colossales des annales militaires. Dans l'intérêt, sinon de l'humanité et de la science, du moins de la gloire et de la politique, on ne saurait trop s'applaudir des difficultés anormales qui donnèrent, dès l'origine, aux attaques, des dimensions exceptionnelles. Qu'on suppose Sébastopol bombardé avec succès et emporté d'assaut, le 17 octobre, ce coup de main n'atteignait pas le but de la guerre. En effet, avant la fin de l'automne, l'assiégeant heureux aurait eu à défendre sa conquête contre l'armée de secours, se renforçant de jour en jour : ainsi l'avait prévu le maréchal de Saint-Arnaud. Une bataille perdue compromettait tous les fruits de la campagne. L'entraînement de la victoire conduisait à la poursuite de l'ennemi jusqu'à Odessa, peut-être au-delà du Pruth. Alors des complications nouvelles auraient surgi. Voyant le Czar menacé au cœur de son empire, jalouse du bonheur de nos armes, l'Autriche aurait enfin rougi

de son ingrate neutralité et pris sur le Danube une attitude hostile. La guerre se développait donc comme un incendie, dont les premières étincelles ne permettaient pas de deviner la fin. Or, à la France et à l'Angleterre qui, en vue d'une question d'équilibre européen, avaient tiré l'épée du fourreau, il importait de circonscrire, autant que possible, les hostilités, de provoquer en quelque sorte l'envahisseur de la Turquie en champclos, sur un coin de la terre des Russies, et de sortir vainqueurs de cette lutte restreinte, mais décisive, pourvu que les champions y déployassent à fond leur savoir et leur force. Dans les conditions où l'on entama le siége et que nous dûmes subir, la Chersonèse offrit, pour ce duel, l'arène la plus favorable. Souverains de la rade et sans inquiétude par conséquent du côté de la mer, les Russes désarmèrent impunément leur flotte, disposèrent des arsenaux de la marine, et y trouvèrent une mine inépuisable de munitions et de bouches à feu. Maîtresse des chemins de l'intérieur, la garnison combattait côte à côte avec l'armée de secours, qui reçevait sans cesse des recrues du midi de l'empire, de sorte qu'un ennemi toujours frais et fanatique renaissait devant l'armée de siége; et, sans les vaisseaux qui servaient à la fois de base aux opérations et de véhicule aux richesses de la mère-patrie, nous aurions, malgré des succès passagers, succombé à la longue. En outre, l'art ajouta toutes ses ressources à celles que Sébastopol retirait de ses communications avec le dehors et de ses approvisionnements. Dès son entrée en scène, l'ingénieur de la défense comprit la grandeur de son rôle. Sitôt qu'il eut fermé l'enceinte de la place, il nous attaqua dans nos retranchements; et, au milieu de l'hiver, les assiégeants étaient aussi assiégés. Ainsi, par un enchaînement naturel de circonstances, les opérations se transformèrent insensiblement en une bataille sans merci, où Russes et Anglo-Français, derrière leurs fortifications respectives, mirent en jeu complétement les ressorts de leur puissance.

Cette bataille commença de suite après le bombarde-

ment avorté du 17; car, dès lors, les Russes espérèrent sauver la ville, et les généraux alliés, devant l'éloquence des faits, résolurent de s'avancer méthodiquement, à la fois contre le bastion du Mât et Malakoff. On était fort éloigné encore de se douter que ce dernier ouvrage, domaine spécial des Anglais, fût la clef de Sébastopol; il était seulement admis que la chûte simultanée de ces deux bastions entraînerait celle du corps de place; et on se remit à l'œuvre, dès le 17 au soir.

Le découragement, produit par les mécomptes de la journée, s'était dissipé avec la fumée du combat; et la veillée fut bruyante au camp. Les troupiers se disaient que les Russes ne gagneraient pas la partie prochaine. Les tables, les cabarets retentissaient de menaces contre la rebelle *Veste-à-Paul*. Parmi les officiers, les uns, surtout les jeunes gens, pour qui l'espoir est un besoin du cœur, comptaient sur la prise avant le froid, et palliaient de leur mieux l'échec subi; les clairvoyants, en minorité, soutenaient que l'année ne verrait pas le couronnement de notre œuvre : ces pessimistes épluchaient les fautes commises et puisaient, à pleines mains, dans cet examen partial, les arguments de leur thèse désolante. L'équipage de siége, à les entendre, était ridiculement faible : il fallait le décupler. L'armée de siége devait être portée à deux cent mille hommes. La leçon avait été d'autant plus rude qu'on avait enfreint avec plus de légèreté, à les en croire, toutes les règles de l'art, principalement dans la construction des magasins à poudre des batteries; pas un n'avait été mis à l'épreuve de la bombe : reproche en partie fondé, mais dont on profita; car, à l'avenir, toutes les poudrières furent des chefs-d'œuvre de solidité, sous la forme de blindages en bois adossés contre l'épaulement et recouverts de lits de sacs à terre. Ces censeurs daubaient surtout les marins, les vrais coupables, selon eux : ainsi, ils leur attribuaient même la responsabilité du caprice des vents, cause de leur retard au rendez-vous du bombardement. La ligne d'embossage des vaisseaux avait été trop éloignée des forts; de leur vingt-quatre mille bou-

lets dépensés, les trois quarts n'avaient épouvanté que les poissons de l'Euxin. A côté de ces Cassandre, se groupaient les mécontents. Les plus attristés de ceux-là, étaient, sans contredit, nos hôtes les pontonniers, que leur mauvaise étoile de l'Alma semblait suivre devant Sébastopol. Aussi quand, dans l'après-midi, toute chance d'assaut se fut évanouie, ils enragèrent. Puisque aucun cours d'eau ne sillonnait le terrain des attaques, les voilà désormais réduits à consumer obscurément leurs bras au service des parcs! Ils réclamèrent, ce jour-là même, leur place au soleil des tranchées, et, dès le lendemain, on leur confia l'établissement de plusieurs batteries! Ils cessèrent alors de désespérer! Pendant que les rares alarmistes de l'artillerie, en chœur, critiquaient ou gémissaient, nos camarades du génie se frottaient les mains en famille. Le siége se prolongeait, tant mieux! Belle occasion pour les sapeurs et les mineurs de s'illustrer! Ce sentiment de satisfaction apparaissait, d'ailleurs au fond de la pensée de chacun de nous, quelle que fût son arme, quel que fût son grade. Dans cet âge d'argent, où nous vivons, les moyens de gagner de la gloire échappent vite; et tous, tant que nous étions, ouvertement, en secret, ou à notre insu, nous souhaitions au siége bonne durée : souhait égoïste et même barbare, si nos têtes n'avaient servi d'enjeu!

Dans cette disposition d'esprit, on courut, le 17, au coucher du soleil, effacer les outrages que le feu de la place avait faits à nos travaux. Peu après le départ de la garde montante, pendant que nous conférions dans la cabane des pontonniers, je reçus l'ordre de me rendre dans une batterie de la marine, pour en diriger les réparations. La nuit tombait; je m'acheminai à travers champs, en tête de mes ouvriers qui chantaient. Quelle soirée splendide d'automne! La ville était muette, comme le plateau des camps; pas un nuage au ciel; un brillant clair de lune. La mer Noire semblait étoilée, et les feux de position des navires rougissaient au loin. Les hiboux miaulaient de temps en temps dans les ravins, car, excepté eux et les corbeaux, tous les autres

oiseaux s'étaient réfugiés avec terreur dans les vallons plus tranquilles d'Yalta et de Baïdar. Sans l'odeur de la poudre qu'imprégnait l'air, on se serait volontiers pris à rêver. Nous arrivâmes tôt à notre poste, Il n'y restait plus qu'un informe mélange de gabions brisés, de terres éboulées, d'affûts en pièces. On saisit pelles et pioches, et à la tâche ! Nous retirâmes des décombres un matelot demi-mort, oublié dans la bagarre. Puis, le déblai fouillé, on travailla jusqu'au matin, sans répit. Ni sortie ni projectiles, rien ne troubla la séance. Il semblait que pour mieux se refaire, on avait de part et d'autre signé une suspension d'armes. Les pionniers Russes remportèrent la palme de l'habileté, car, au jour, les haillons des remparts de Karabelnaïa ne reparaissaient pas ; et, plus pimpant que jamais, le bastion du Mât rouvrait la lutte. Nous eûmes le déboire de ne pouvoir accepter le défi. Moins endommagées que les nôtres, les batteries anglaises répondirent pour tous au cartel, non sans succès. Vers midi, elles avaient maîtrisé les canons du faubourg. En ce moment on apprit que le général Semiakine, menaçait les hauteurs de Balaclava. Lord Raglan qui, de l'observatoire, suivait avec joie, les progrès de son artillerie de siége, courut au camp de ses divisions et leur fit prendre les armes. Bientôt toute l'armée d'observation déploya sa ligne de bataille, le long des crêtes d'Inkermann. Quatre redoutes perchées sur des mamelons fermaient alors la vallée du côté de la Tchernaïa, à hauteur de Kamara, défendues imparfaitement par des pièces turques et des postes de rédifs, elles tonnèrent dans le flanc des Russes. L'ennemi; avant la nuit, sans rien oser, se replia vers Tchourgoun. Cette diversion n'eut d'autre effet que de détourner l'attention des alliés et de refroidir l'ardeur de leur tir victorieux. Dans ce contre-temps de nos amis, il y eut quelque chose qui ne déplut pas aux spectateurs français, çà et là épars sur les hauteurs, d'où ils assistaient avec des yeux jaloux à cette joute entre l'Angleterre et Sébastopol : « A demain, se disait-on, la belle ! nous y serons ! ». Sous cette fatuité, se cachait une impa-

tience dévorante d'agir, et jamais journée d'attente ne parut plus longue à l'armée que le 18.

Quant à nous, un visiteur aimable nous aida à passer gaiement cet entr'acte. Le capitaine Sandis, que nous n'avions revu depuis le soir de l'Alma, vint de Kamiesch, nous rendre ce qu'il appelait une visite de condoléance. Le bonhomme professait, pour les armes spéciales et pour l'artillerie en particulier, une estime fort exagérée. L'art du canonnier et de l'ingénieur, étaient, pour lui, pis qu'algèbre. Non-seulement, il n'avait, de sa vie, manié un tireligne, mais, il ne possédait pas sur le dessin les notions les plus élémentaires; si bien qu'un jour, à la vue d'une carte de fortifications dressée à l'échelle du dix-millième, il demanda, au dire des méchantes langues, si ce genre d'échelles ne serait pas bon dans un assaut. En mathématiques, il rivalisait avec ce surveillant, jadis une célébrité du quartier-latin, à qui, durant certain concours de trigonométrie, un candidat objecta que, faute de sa table de logarithmes oubliée par mégarde, il ne pourrait composer : « Ecrivez sur vos genoux, répondit-il, » persuadé que la découverte sublime de Néper consistait en un pupitre. Cette ignorance n'empêchait nullement le vieux gascon d'être un homme d'esprit; mais elle redoublait son admiration pour les prétendus savants de l'armée. Il avait en eux une telle confiance, que l'avant-veille de l'ouverture du feu, il avait annoncé à son village la prise certaine de Sébastopol. Aussi, le désastre du 17 le frappa d'un coup sensible, et avec une figure en deuil, il se rendait auprès de nous, en quête d'une consultation. L'attitude du camp, et notre promesse de réhabiliter sous peu nos batteries, le rassurèrent. Il ralluma donc sa pipe et accepta cette fois le dîner, à la fortune du pot. Après chaque verre, religieusement, il ne manquait pas de dire comme feu son père : « Encore un que les Russes n'auront pas! » Il but dru; sa verve s'échauffa; et, en l'écoutant, nous oubliâmes les heures et l'ennui. Avec quel charme il nous raconta au dessert des facéties africaines. Surtout un dialogue avec un inspecteur du

vieux temps! La scène se passe au pays des Kabyles, en expédition. Sandis y commandait une compagnie du train. « Comment se portent vos mulets, capitaine? « Merci, pour enx, très-bien. — Et l'eau, est-elle po- « table? — Excellente, Monsieur l'intendant. — Et « les fourrages? — Mes bêtes ne s'en plaignent pas. » Lors, le grognard salua militairement et s'en alla. Sandis nous fit aussi le portrait d'un général belge, serviteur de la république, qu'il avait connu, devant Anvers; un modèle de chauvinisme hors de France. L'idéal de ce vieillard était l'ancienne école de bataillon; à la vue d'un chef-d'œuvre de Raphaël, il préférait le tableau réel d'une évolution de ligne : en cela, émule de ce maître de topographie, qui jadis ne voyait pas, même au Louvre, sur le corps de la Vénus, de formes plus belles que les ondulations de la campagne Messine. Notre vétéran, avait alors une fille, à la fleur de ses dix-huit ans; souvent, il conduisait cette pauvre enfant, au champ militaire de Bruxelles; et là, quand une troupe avait sous leurs yeux enlevé un mouvement avec la perfection qu'il rêvait, se tournant vers la demoiselle distraite, il lui criait en l'embrassant : « Vois, ma fille, bataillon digne de toi. » Dans l'élan de son enthousiasme, il montait parfois au lyrisme, et terminait par ces mots isolés et saccadés de : « Léopold, Gloire et Patrie! » C'était d'ailleurs, un de ces tacticiens experts, artistes à leur manière, auxquels l'histoire garde une place honorable. « Ce fanatisme de soldat ne mérite-t-il pas l'indulgence? Qu'il soit académicien, guerrier, magistrat, l'homme, en vieillissant, poursuivait le conteur changeant de ton, devient maniaque. Les manies sont les hochets de la seconde enfance. » A l'appui de sa thèse, il cita un professeur de chirurgie, célèbre en Gascogne, qui priait souvent sa femme d'assister au défilé de ses élèves, et s'exclamait avec orgueil : « Mon amie, vois! tous dissèquent! » Ce trait réjouit les adieux, et Sandis repartit pariant de parcourir au trot, *curente calamo*, disait-il, le trajet du Grand-Parc à son logis.

Pendant qu'en de joyeux devis, et à la fumée de la pipe, le camp passait l'après-midi et la veillée, avec la persuasion que le terme du succès ne dépasserait pas le lendemain, six mille pionniers achevaient la restauration des parapets; l'artillerie armait les batteries nos 7, 3 et 9. Les têtes de sape marchaient aussi vers le ravin des Anglais; le mamelon de la *maison brûlée* et ses alentours retentissaient du bruit des pics à roc; les échos du vallon le transmirent aux oreilles des sentinelles ennemies. La garnison se rassembla pour une sortie. Au milieu de la nuit, en effet, des japements de chiens, puis des clameurs s'élevèrent du sein de la ville. Ces symptômes d'attaque n'eurent pas de suite. Au camp et à la tranchée, on se tint en éveil, jusqu'à l'aube naissante. Seules, les embuscades du bastion du Mât échangèrent vivement des coups de fusil avec les francs-tireurs : le canon se réservait pour le jour.

A 6 heures (19), nous fûmes réveillés par les salves à grand orchestre de près de cinq cents bouches à feu en éruption, tant dans nos lignes qu'autour des murs de Sébastopol. Soit que le feu de l'assiégé eût perdu de sa précision, soit que nos magasins à poudre fussent mieux garantis des bombes, pas un ne sauta; et les nôtres affrontèrent l'orage vaillamment, mais non sans dommages. Prise d'enfilade par la Quarantaine, la batterie n° 5 abandonna seule le combat avant l'heure, alors que ses canonniers furent tous tués ou blessés, et que ses pièces, dégradées pour la plupart, se trouvèrent réduites à l'impuissance. Le fort Génois accablé tint sa partie avec une persévérance et une audace qui lui valurent les honneurs de la citation à l'ordre du jour de l'armée. Le feu de l'ennemi, contre lui, avait la justesse d'un feu de polygône; et le nom de *Baie du tir*, donné par les Russes à la baie de la Quarantaine, apprit trop tard que le mamelon de la batterie servait de butte, avant la guerre, à l'artillerie de Sébastopol pour ses écoles à feu. Quoiqu'il en soit, le soir, il ne restait debout qu'une poignée de servants, quelques merlons et des lambeaux de matériel. La batterie n° 7 souffrit

des coups qui convergeaient sur elle. Son commandant fut décapité par un boulet. Non loin de là, un éclat d'obus tua un officier d'ordonnance du général Thiry, à ses côtés. Ces deux infortunés camarades ouvrirent la liste de ceux de ses enfants les plus chers que l'artillerie sacrifia au siége. On les ensevelit à la tombée de la nuit : cérémonie touchante et lugubre! deux bières recouvertes des habits de fête des victimes; des trompettes, voilées de crêpes, gémissant la marche funèbre; des amis, en foule, formant le cortége, les uns en pleurs, les autres pensifs; la voix du canon de la place se mêlant aux prières du prêtre et aux accents plaintifs de la fanfare; puis, derrière le voile, un Dieu miséricordieux pour les serviteurs de la patrie, qui meurent au champ de lutte. Au retour, le commandant en chef de l'artillerie était encore tout ému. Ce bon vieillard joignait aux vertus du guerrier spartiate, aux connaissances les plus profondes du métier, toutes les qualités de l'homme de cœur. Sous cette rudesse primitive qui imposait le respect, sous ce masque d'une science qui le rendait une des autorités du quartier-général, on n'aurait pas soupçonné qu'il lisait Horace entre deux rapports de la tranchée, qu'il donnait asile aux muses dans un coin de sa tente. Gribeauval aurait en lui salué un de ses meilleurs disciples. Il regardait la canonnerie comme un sacerdoce de la civilisation. Dans son estime, l'artilleur était aussi haut placé que les plus hauts personnages. Quand, par manie, il poivrait à outrance son potage, au risque d'exciter l'hilarité respectueuse de son entourage, il disait avec une bonhommie antique : « Eh? messieurs, tout le monde met du poivre dans la soupe; c'est très comme il faut; voyez les canonniers. » Quoique son mérite l'eût poussé au sommet de l'échelle, il avait la simplicité d'un autre âge et se riait de l'ambition. A certain solliciteur qui lui faisait valoir ses droits au grade de chef d'escadron, il répondait : « Mon ami, quel avantage auriez-vous à échanger vos épaulettes de capitaine contre celles de commandant? Il y a une foule de capitaines illustres.

L'histoire ne cite pas un commandant qui en vaille la peine. » Sous tous les rapports, comme chef, comme homme, comme savant, l'artillerie était dignement représentée par ce dernier élève de l'école des Foy et des Drouot.

Malgré ces ruines et ce deuil, les assiégeants s'applaudirent, à bon droit, de leur succès. Ils n'avaient pas seulement résisté à la place, sans désavantage; mais, le bastion du Mât semblait ébréché sur toutes ses faces; et aujourd'hui du moins, les dames sébastopolitaines ne s'étaient pas pavanées le long des remparts. De la tour du bastion central, il ne subsistait plus que des pans de muraille. Les défenses de Karabelnaïa se ressentaient de plus en plus des efforts tenaces de nos alliés; la tour Malakoff s'affaissait. L'assaut était donc remis à bientôt! On aurait illuminé le camp, si le bois n'avait déjà manqué. Ceux là même qui hier voyaient l'horizon tendu de noir, se déridaient à la pensée d'hiverner à l'abri. Dans ce nouveau jet d'illusions, on fermait l'oreille aux bruits sinistres qui bourdonnaient à propos de l'arrivée imminente, à Mackenzie, de très-puissants renforts envoyés d'Odessa. On parlait vaguement de cent mille cosaques. On les vaincra s'il le faut! Et l'armée se montra moins contrariée de ces chances de bataille, à forces très-inégales, que de ne plus retrouver, le 20 au réveil, sur les fortifications de la place, la moindre trace des avaries de la veille. A la faveur de la nuit, le bastion d'attaque avait à fond rafraîchi sa toilette de combat; il semblait chez lui que tout, parapet, gabionnades, embrasures, était vierge. Cette facilité miraculeuse de l'ennemi à remuer et à façonner la terre, à son gré, n'inspirait pas le moindre doute sur la proximité de la victoire, tant l'espérance nous aveuglait! On se contentait de rire aux dépens de ces *taupes de Russes*.

Pendant la nuit qui finissait et la journée du 20, on entretint le feu de part et d'autre, avec intermitence; vers midi, l'armée d'observation fut mise en émoi par un simulacre d'attaque de Semiakine contre Balaclava.

Quelques bataillons Anglais se portèrent, l'arme au bras, à la rencontre de l'ennemi qui s'enfuit. La garnison fut plus entreprenante. Vers dix heures du soir, des volontaires marchèrent à la sourdine contre nos ouvrages. En ce temps d'excessive confiance, les clairons ne veillaient pas aux avant-postes, prêts à sonner le *garde à vous* d'alarme. Aussi à la faveur de l'obscurité, cette troupe, au cri mille fois répété de *hourra!* envahit à l'improviste la parallèle, entre les batteries nos 3 et 4. Pendant que les défenseurs en désordre courent aux armes et se rallient, l'ennemi encloue trois mortiers; mais bientôt on fond sur lui à coups redoublés de baïonnettes et de leviers; des voltigeurs du 74e, des chasseurs du 5e bataillon accourent au secours des canonniers, et les Russes sont chassés. On les poursuit : leur chef veut en vain les ramener. Cinq fois blessé, dans la mêlée, il se rendit; et les porte-brancards de Sébastopol, à la hâte déblayant le terrain, rattrapèrent avec un lourd chargement, les assaillants en pleine retraite. Il resta pourtant quelques cadavres ennemis en avant de la tranchée; on les pilla, on les déchaussa sans pudeur, et ils furent ensevelis à fleur de terre, dans le fossé. D'autres colonnes, dirigées contre les extrémités de notre ligne, furent annoncées par les vedettes, et durent rebrousser chemin, sans avoir même abordé le glacis. Le travail, suspendu plusieurs heures durant cette sortie, recommença avec un surcroit d'ardeur, quand la fusillade se fut éteinte; avant la fin de la séance nocturne, les cheminements touchaient au ravin des Anglais, et les communications en arrière avec le Clocheton étaient presque en entier pratiquées.

Les ingénieurs triomphaient; et, tant leur semblait merveilleuse la vitesse de la sape! ils assuraient que leurs ouvrages étaient défilés des feux de la place. Nos batteries servaient avec un sang-froid qu'on aurait pris pour le calme de la force. La crédulité des artilleurs égalait la naïveté de leurs confrères les sapeurs. Les aveux, probablement calculés, qu'on arracha à l'officier prisonnier de la dernière affaire, touchant les effets

destructeurs de nos bombes, nous confirmèrent tous dans l'idée, hélas! chimérique, qu'avant un mois, peut-être avant une semaine, nous camperions en pleine rue de Sébastopol. Au bivouac, on ne se ressouvenait plus du 17 octobre, et les causeries populaires roulaient sur l'assaut, le pillage, et les délices de l'hiver en ville. Puisque notre séjour au camp durerait si peu, à quoi bon s'emménager, en prévision des rigueurs de décembre? Quoique les nuits fussent déjà froides, personne ne fortifiait sa tente. Quiconque eût trop fermé sa porte au vent, serait devenu la risée des voisins; on se pressait d'user le bois du pays d'alentour, plusieurs lieues à la ronde. Tout ce qui n'était pas converti en gabions et en fascines, ou mis en réserve pour l'approvisionnement du Grand-Parc, on le brûlait. Les bûchers de Sébastopol ne pourvoiront-ils pas à nos besoins? Jamais armée n'est allée au-devant des épreuves avec plus d'imprévoyance. A la veille de la lutte suprême d'Inkermann, sur le seuil de l'enfer que l'hiver lui ménageait dans les tranchées, pleine de foi en l'avenir, elle se berçait des idées de fêtes, en l'honneur de la prise de la ville. Cependant au quartier-général des alliés, on ne partageait pas cette insouciance; et l'ordre du jour du 21, en des termes qui, par allusion à l'affaire de la précédente nuit, trahissaient les appréhensions du commandant en chef, rappelait que la vigilance en campagne était, après la patience, le principal devoir du soldat.

Cette journée, commencée par une surprise, se termina sans nouvel incident. Le bastion du Mât tirailla du matin au soir; on y répondit boulet par boulet. Mais à ce train lent, le siége se serait éternisé; et les spectateurs étendus sur les bancs de gazon, aux abords du Grand-Parc, bâillaient, comme au théâtre, quand une pièce ennuyeuse se traîne vers son dénouement. A la veillée, les héros de l'escarmouche, relevés de garde, rentrèrent; on leur décerna une ovation. La plupart avaient aux pieds des bottes russes; l'un d'eux montrait avec fierté l'épée que le lieutenant, son adversaire en

combat singulier, avait remise entre ses mains. Nous lui enviâmes ce trophée, des dépouilles opimes en miniature. Les hommes, à la buvette voisine, contaient point par point les épisodes de cette première bataille, à la tranchée; ils glosaient sur le compte de certains matelots qui, disaient-ils calomnieusement, avaient été trop prestes à virer de bord et à carguer les voiles, tandis qu'eux de loin leur criaient : « Ohé! messieurs les marins, videz le pont. » Souvenir de la traversée d'Old-Fort, signal des querelles plaisantes entre les rivaux de l'armée de terre et de l'armée navale!

La nuit du 21 fut consacrée à l'achèvement des cheminements, en avant de la parallèle. Le sol n'offrait plus qu'une mince couche de terre, et au-dessous, sur le tuf, la pioche mordait péniblement. Malgré ces entraves, la gabionnade, au matin, couvrait les travailleurs. Les Russes, de leur côté, ne se ralentissaient pas. Aux points libres de l'enceinte et de la ville, qui avaient vue sur nos attaques, ils commençaient une seconde ligne de défense. Dès lors, sitôt que l'assiégé constatait ou soupçonnait l'existence d'un ouvrage quelconque, il le contrebattait d'emblée. Le classique défilement des travaux, le plus grand auxiliaire du succès, devenait ainsi impraticable. Ce système, bientôt complété par le développement des contre-approches, aurait sauvé Sébastopol, s'il avait pu l'être. Pour le concevoir, il fallait un ingénieur de haute lignée. Mais pour l'appliquer, deux éléments étaient indispensables, la terre et des bras: la terre, elle abondait autour de la place, et les Russes sont des pionniers à toute épreuve. En conséquence, le 22, à peine les communications préliminaires de l'ouverture de la deuxième parallèle étaient-elles viables, qu'on signala deux batteries en construction à Karabelnaïa, sur le penchant du ravin, en face des Casernes, destinées à contrarier ce projet d'agrandissement.

Ce jour-là, le feu languit des deux côtés, et Sémiakine, suivant son habitude, se montra derrière les montagnes de Balaclava. Ses fourrageurs enlevèrent un

troupeau de bœufs récemment expédié d'Asie. Or, le soir, des Anglais vinrent au camp; on leur demanda des détails de cette mésaventure. Ils en étaient furieux et on ne put obtenir que ces mots : « *Moscof no bono!* « *beafteack morto!* » expression du regret qu'éprouvaient nos alliés carnivores, de ce désastre de boucherie. A la nuit tombante, le tir se réveilla. L'artillerie ennemie et la nôtre, de concert, donnèrent la première fête de nuit. De bonne heure le parterre était à sa place. Des légions de bombes peuplaient les airs; on aurait dit un double courant d'étoiles filantes. Elles se croisaient de si près, qu'elles paraissaient s'entre-choquer. Parfois, ces innombrables sillons courbes dessinaient les arceaux d'une voûte embrasée, et les obus traversaient ce portique fantastique, semblables à des traits de flamme; les détonations des mortiers en jeu accompagnaient, complétant la représentation; et, quand il se faisait un court instant de silence, on entendait le gémissement lointain de *gare la bombe*! preuve des douleurs de nos amis. Quelle féerie! Quels battements de cœur! Souvent un incendie s'allumait dans les rues dévastées, à la barbare satisfaction de la foule. Vers minuit, nous admirions ces splendeurs du bombardement naissant, quand des gerbes de feu s'élancèrent du bastion central. Il semblait qu'elles envahissaient de proche en proche le cœur de Sébastopol. Les spectateurs allèrent se coucher, avec la douce perspective de trouver le lendemain la ville à moitié consumée. Au saut du lit (23), ce fut à qui s'en assurerait le premier. Le foyer était éteint; pas une des maisons condamnées ne paraissait réduite en cendres. On admit néanmoins par hypothèse, des ravages énormes; et, à leur retour au camp, on félicita les incendiaires présumés.

Ainsi l'on s'abusait sous le plus futile prétexte, et le désir de ne pas hiverner au désert de la Chersonèse, nous bandait les yeux. Incapables de prolonger leur résistance, les batteries n[os] 5 et 6 venaient d'être supprimées; et le 23, cette force dont les assiégeants français se glorifiaient tant, et qui devait avoir raison de Sébas-

topol, se composait en tout de dix-neuf mortiers et de vingt-trois canons. Les Anglais n'avaient pas ajouté un Lancastre à leur armement primitif. Qu'importe cette différence écrasante des moyens d'action! On s'imaginait que la place manquerait bientôt de servants, et que la garnison, souffrant à l'excès de la soif, par suite de la rupture récente des conduits de l'eau, devait capituler. Ces suppositions étaient peu contestées. Les contes les plus incroyables trouvaient quelque crédit. On parlait de l'arrivée de plongeurs anglais qui se chargeaient de déblayer l'estacade, de détruire les vaisseaux coulés à l'entrée de la rade; après, les marins feront le reste. A défaut de ces procédés de victoire bizarres, et malgré la faiblesse de notre artillerie, l'ouverture de la deuxième parallèle, fixée à la nuit prochaine, relevait le courage des plus sceptiques.

La journée du 13, calme au siége, ne fut troublée au dehors que par la ronde quotidienne de Sémiakine autour de Balaclava. Sitôt que le crépuscule à son déclin, permit de se démasquer en rase campagne, la brigade de sapeurs désignée pour les nouveaux travaux d'approche, et leurs cinq cents auxiliaires entamèrent l'opération à vigoureux coups de pioche. Les Russes, indécis, entravèrent la marche du travail, et les brancards firent maints voyages du chantier à l'ambulance. Mais au mépris de la mitraille, les entrepreneurs se surpassèrent; et, dès le matin, le parapet les abritait. Tout le jour, pour perfectionner la tranchée, la mine ne discontinua pas de jouer. Bientôt le terre-plein ne fut qu'un amas de blocs de pierre et de décombres; le bastion du Mât s'époumona vainement; on déblaya la voie, on l'approfondit, on la nivela, et même avant que l'heure vînt de relever la garde, les gradins de l'épaulement furent ébauchés, de sorte que le 24 au soir, nous avions pris pied à moins de quatre cents mètres des glacis de la place, vis-à-vis du bastion d'attaque: juste sujet d'espérance, si nos alliés avaient imité cet exemple. Malheureusement ils se reposaient sur leurs lauriers du 17. Non-seulement ils n'avaient pas avancé d'un pouce,

mais à 800 grands mètres des crêtes de Karabelnaïa, où ils devaient planter leur drapeau, ils n'avaient pas, à en juger par leurs allures, conscience de leur éloignement. L'armée toute entière ne se douta pas des dangers qu'elle allait courir.

LIVRE VII

INKERMANN.

Dans la matinée de ce vingt-quatrième jour d'octobre, il se manifesta, au dehors, des signes avant-coureurs d'une imminente attaque. L'éclipse de Sémiakine, à l'horizon de Balaclava, des mouvements de troupes inaccoutumés aux bords de la Tchernaïa et sur les hauteurs de Mackensie, éveillèrent l'attention des généraux alliés. Mais on ne s'attendait pas à se battre, dès le lendemain. L'avant-garde des renforts, partis d'Odessa au commencement d'octobre, venait d'arriver à Sébastopol en charriots. Liprandi les commandait. Impatient de prendre l'offensive, le prince Menschikoff résolut alors sans délai, de frapper un coup d'audace : couper les Anglais de leur base d'opérations; et, d'abord dans ce but, s'emparer des trois redoutes qui, dans la plaine à trois kilomètres de Balaclava, entre Kamara et le pied du mont Sapone, fermaient la circonvallation des assiégeants. La plus forte de ces redoutes couronnait la colline Canrobert; les autres s'échelonnaient sur deux mamelons coniques; quelques pièces de l'arsenal de Constantinople, plusieurs canons anglais les défendaient et un poste de huit cents Turcs y faisaient bonne garde. Les premières heures de la nuit qui précéda le combat furent très-orageuses, devant la place. Les Russes inquiets, dirigèrent un feu d'enfer contre les tirailleurs de la deuxième parallèle. Cette canonnade alla en s'affaiblissant jusqu'aux lueurs de l'aube. A cinq heures,

on annonça au quartier-général français la marche de l'armée de secours contre les redoutes turques. Aussitôt le commandant en chef posta la première brigade de la première division sur les pentes, en arrière de Kadikeüi, d'où elle donnait la main à nos alliés; la deuxième brigade occupa le col de Balaclava. Les tirailleurs gardèrent les retranchements extrêmes du plateau. La deuxième division resta en réserve. Déjà lord Raglan avait ordonné à deux de ses divisions de descendre dans la vallée, au devant de l'ennemi. Pendant que les alliés se rangeaient en bataille, les Russes abordaient intrépidement les ouvrages, et après une résistance courte autant que sanglante, en débusquaient les gardiens. Poursuivis, les Ottomans se rejettent vers le premier régiment d'hyghlanders qui, à cheval sur la route de Balaclava en avant de Kadikeüi, attendait impassible le choc des bataillons ennemis, se précipitant du haut des mamelons. Bientôt, les décharges de l'artillerie contraignirent les riflemen à se dérober à l'abri d'une éminence voisine. En ce moment, la cavalerie débouchait par les gorges de toutes parts, et ses escadrons couvraient la campagne : les uns se tournèrent vers la troupe du général Scarlett, frémissante le sabre au poing; les autres, sous le feu plongeant des batteries de marine, établies au bord des rochers de Balaclava, chargent les Ecossais. Ceux-ci, dès que les assaillants sont à bonne portée, hourrah! hourrah! se démasquent, les fusillent presque à bout-portant et les dispersent. En même temps, la cavalerie anglaise se lavait des reproches que lui avait valu son inaction forcée de l'Alma. Contre elle, fondaient,au galop,sur deux lignes profondes, les dragons et les lanciers de Menschikoff, et chacune d'elles débordait le front de nos alliés. Les Greys et les Eniskillen ne bougent pas, tant que les adversaires ne sont pas entièrement engagés. Ils s'ébranlent alors, à travers les vignes, dont les ceps gênent en vain leur course; peu à peu, ils s'élancent en brandissant leurs sabres et hurlant leurs plus farouches cris de guerre; rien n'arrête leur essor; ils rompent la première ligne,

dont les ailes essayent sans succès de les envelopper; ils se ruent contre le rempart de la deuxième ligne et l'enfoncent à son tour. Cependant les escadrons de la garde, par l'ordre de lord Raglan, se jettent au fort de la mêlée sur les flancs des Russes, leur défendent de se reformer et consomment la déroute. Les fuyards, à bride abattue, regagnent le camp des réserves, derrière les redoutes. Les Anglais les reconduisent, l'épée dans les reins, aux applaudissements des amis de l'armée d'observation, qui de l'amphithéâtre des hauteurs, contemplaient leurs prouesses, prêts à les aider au besoin. Ils ne rétrogradèrent que quand les batteries de Kamara commencèrent à trop les décimer.

A la faveur de ce retour, et pendant qu'à coups de canon ils prenaient leur revanche, les Russes abandonnèrent les postes les plus rapprochés de nos camps, et pivotant autour de la colline Canrobert, se concentrèrent au fond de la vallée : la cavalerie, en six divisions, se plaça en face des intervalles des mamelons; plus loin, entre les retranchements de Kamara et les monts Fediouschine, s'établirent six bataillons et trente pièces qui balayèrent toutes les issues; le reste se déploya en avant du village, sur les pentes de la montagne, d'où, en outre, une puissante batterie de position menaçait les assiégeants, s'ils tentaient de reconquérir le terrain perdu. Tandis que ces mouvements remplissaient l'entracte de la lutte, la brigade légère, retenue à regret loin de l'action, rallia les vainqueurs de la brigade Scarlett. A cette heure, on ne voyait plus dans les redoutes les plus voisines que quelques sentinelles, et il était à présumer que les Russes, avant l'évacuation définitive, les désarmaient. Les deux partis étaient encore sous les armes, quand un aide-de-camp du général en chef anglais, le capitaine Nolan survint, et remit à lord Lucan, commandant supérieur de la cavalerie, l'ordre de reprendre les mamelons, et surtout les canons anglais, que l'ennemi enlevait à titre de trophées. Celui-ci objecta que l'entreprise exposerait la fleur de ses soldats à un

massacre sans profit; le messager, dit-on, lui ferma la bouche, en répondant que telle était la volonté de lord Raglan. Le chef de la brigade légère hésita à son tour avant d'agir; mais la responsabilité de ce sacrifice d'hommes ne pesait pas sur lui. Lord Cardigan se mit donc en tête : à bas les gourmettes, comme avant les fameuses charges de Waterloo ! et on sonna le signal du branle. Un frisson de tristesse agita les rangs des spectateurs, toujours en attente sur la montagne, quand ils virent cette troupe de vaillants compagnons courir à une mort certaine. Des voix et des murmures expressifs, spontanés, leur crièrent de s'arrêter. Mais l'allure des chevaux s'animait de plus en plus à mesure qu'ils approchaient du but; déjà un tourbillon de poussière les enveloppait au loin. Les feux de mousqueterie et de mitraille s'acharnent contre eux, de Kamara et des sommets des redoutes : qu'importe ! ils vont, aussi rapides que les cavaliers de la ballade. Malheur à qui acceptera leur défi ! ils franchissent les premiers obstacles, abattis et fossés, sautent les parapets, envahissent les batteries et sabrent les canonniers. Leur ardeur croît avec la vitesse; ils fendent les escadrons, qui leur barrent le chemin, passent sur le corps des derniers rangs d'infanterie, malgré les efforts de trente bouches à feu tonnant à outrance; et ils ne tournèrent bride que lorsqu'ils ne rencontrèrent devant eux ni barrière ni défenseurs. De même qu'il avait conduit l'attaque, lord Cardigan dirigea la retraite. Les Russes, plutôt stupéfaits que découragés par tant de témérité, se remettent et ferment le passage aux débris de l'aventureuse brigade. Jaloux de venger leur échec du matin, des nuées de lanciers la prennent à dos et de flanc. Ces preux de l'Angleterre oublient le danger pour le plaisir de combattre : de tous côtés, les boulets les hachent. Heureusement pour eux, la brigade Scarlett s'avance à leur secours; en même temps, un escadron de chasseurs d'Afrique s'élance contre une batterie, celle dont les coups obliques rudoyaient le plus nos alliés, lui impose silence, culbute deux batail-

lons, et ne recule que devant des renforts invincibles par leur nombre, en laissant trente des leurs morts sur le carreau. Si cette diversion n'avait pas en partie distrait les forces de l'ennemi, il ne rentrait peut-être pas un seul héros de cette immortelle excursion. Partis six cents, il en restait debout le tiers à leur retour. Il était quatre heures de l'après-midi, les Russes affichaient encore une attitude provoquante; mais quoiqu'ils fussent maîtres de la colline Canrobert, Balaclava était sauvé. Nos avant-postes avaient repris possession des redoutes les plus rapprochées du mont Sapone : on se garda donc bien de descendre et de les braver dans leur camp retranché. Les ennemis en présence s'observèrent de loin, et ne déposèrent les armes qu'à la nuit.

Ainsi finit cette journée du 25 octobre, prélude d'Inkermann; elle ajouta aux fastes de l'armée d'Orient un exploit célèbre, mais regrettable, car la moitié de la cavalerie anglaise fut immolée sans compensation. L'ordre d'attaque fût-il mal interprété ? Le capitaine Nolan périt au premier rang; et s'il pouvait s'expliquer du cimetière de Balaclava, où il dort à côté de tant d'autres tombes, peut-être ses aveux déchargeraient-ils son chef, devant le tribunal de l'histoire, d'une accusation capable de ternir la gloire d'un général prudent, expérimenté, formé à l'école de Wellington. Quoiqu'il en soit, la tentative d'emporter d'assaut des positions inexpugnables, avec une colonne isolée de cavalerie, passera pour une folie, mais une de ces folies dignes des beaux jours de la chevalerie, peut-être plus honorables qu'une victoire.

Non loin du champ de bataille, entre Kadikeüi et le monastère de Saint-Georges, au milieu d'un vallon solitaire, s'élevait la ferme du général Brack. Les environs en étaient très-touffus, et chaque jour, depuis l'ouverture du siége, des légions nombreuses d'ouvriers, fabricants de gabions, saccageaient ce domaine; car les approvisionnements de bois de fascinage, sans cesse renouvelés de Turquie, ne suffisaient pas à la

consommation croissante des tranchées. Ce travail s'exécutait sous la direction des officiers d'artillerie, successivement désignés. Par hasard, le jour du combat, j'y présidais en sous-ordre. Dès l'aurore, je sortis du grand parc, de toute la vitesse de mon cheval; cette corvée m'offrait l'attrait d'une partie de campagne. Le plateau Chersonèse se dénudait de plus en plus; les fleurs, qui émaillaient la terre à notre arrivée, avaient été déjà foulées sous les pas des soldats ou sous les roues des fourgons; l'herbe se flétrissait à l'approche de l'hiver; les rares bosquets, qui çà et là, végétaient entre les pierres, avaient été taillés au pied; la main impie des bûcherons n'avait même pas respecté les vignes que les pauvres colons de Crimée ne croyaient pas planter pour l'alimentation des feux de bivouac. Dans la banlieue, il ne survivait plus, en fait de verdure, que certains bancs de gazon, pâture des bestiaux, un verger que lord Raglan avait mis sous sa protection, autour de sa demeure, et quelques chênes ombrageant les abords du quartier-général de l'artillerie, où les rêveurs venaient méditer.

Le ravin privilégié que mon tour de service m'appelait à visiter, contrastait délicieusement avec le désert des camps. Pour comble de bonheur, c'était par une de ces matinées d'octobre, où la nature est belle de tout l'éclat mourant de l'automne. Les arbres avaient perdu leur fraîcheur; on ne voyait balancer à leurs branches que feuilles empourprées ou jaunissantes. Ce séjour respirait la tristesse, les oiseaux chantaient leurs adieux, car de plus en plus, la hache éclaircissait la forêt, et bientôt, faute de refuges, ils allaient être réduits à émigrer de ces bocages qui, tant de fois, abritèrent leurs nids. Au centre du paysage, la maison du maître affligeait le regard; les maraudeurs l'avaient rançonné, et, si la garde n'avait veillé sur le parc, ne pouvant le dépouiller, ils auraient tout brûlé. Près de ces ruines, des saules-pleureurs baignaient leur chevelure dans une pièce d'eau, et aux bords de ce bassin, une barque était échouée : elle servait naguère aux promenades de fa-

mille; peut-être hier, sur ce lac, image de celui du poëte, une blonde fille de la Néra aimait-elle à voguer à côté de son fiancé, et maintenant les infirmiers y abreuvaient leurs mulets, et les lavandiers de l'armée juraient contre les nénuphars qui obstruaient leurs battoirs. Quelle fête pour moi, de dépenser quelques heures en ces lieux, loin des bivouacs, loin des ambulances, loin des tréteaux de la guerre! je m'étais promis d'en jouir à l'aise, et à peine mes instructions données et mes ateliers en train, je m'abandonnais aux charmes de la flânerie dans les bois, que le bruit de la fusillade, bientôt mêlé au grondement du canon, retentit en direction de Balaclava: preuve qu'on s'y battait. Mais si profonde était la conviction de notre supériorité, que tous nous plaignîmes les Russes, sans interrompre la fabrication des gabions; cependant les détonations lointaines du combat allaient en grandissant; vainement j'essayai de ressaisir le fil de ma méditation. En matière de distraction, je cherchai querelle à un églantier surmontant la haie du sentier, le plus droit, le plus coquet arbuste que jamais roseraie de France ait vu naître; le couteau décapita sa tige, et, penché sur le bâton épineux, je rodais, non sans préoccupation, jusqu'à l'heure du déjeûner; car les échos ne se taisaient pas. Tandis que je me repaissais de viande salée, assis par terre, sous une allée de platanes que des scieurs de long dépeçaient, un à un, des chevaux en liberté se montrèrent au faîte des collines d'alentour, écumants et effarés; quelques-uns portaient encore la selle, d'autres s'étaient délivrés du harnais dans leur galopade effrénée, par monts et par vaux, depuis leur départ de Balaclava. On leur fit la chasse sur-le-champ; plusieurs de ces fugitifs furent pris, et l'on reconnut en eux des russes. Leurs flancs étaient labourés de coups de sabre. Les travailleurs en conclurent que les braves de l'armée d'observation avaient remporté la victoire, et de se réjouir, et de se dépêcher, avides de nouvelles. Leur tâche fut vite expédiée; pendant qu'ils retournaient au camp, je piquai des deux, et à la recherche des rensei-

gnements, poussai jusqu'au col de Balaclava. De cet observatoire assiégé d'amateurs, on découvrait à merveille le champ encore fumant du combat. On reconnaissait à peine cette vallée si verte et si riante, où nous avions campé naguère après les fêtes de l'Alma. Tout y était morne et désolé, les cadavres jonchaient les jardins de Kadikeui et les coteaux de Karani; des chevaux, le corps ensanglanté, erraient partout, fous de douleur! des blessés se traînaient, tournés vers le camp ami; d'autres se soulevaient et retombaient agonisants. Au loin, les Russes semblaient parader derrière leurs retranchements. Nos alliés paraissaient moins fiers de leurs succès que furieux contre les Turcs, à les en croire, défenseurs inhabiles des redoutes. Nous échangeâmes avec eux quelques saluts, en argot de bivouac, tous ajoutèrent, après *bono French! Turco, no bono!* Turcs, pas de chance, répondîmes-nous; et, en effet, ces estimables redifs n'avaient en rien démérité. L'Italie était représentée, à ce tournoi, par un officier milanais plein de zèle et d'avenir, qui suivit lord Cardigan et fut frappé à mort dans la mêlée; on s'entretenait de ce jeune volontaire comme d'une des plus intéressantes victimes de la journée. Parmi l'affluence des témoins, on exaltait la bravoure des cavaliers anglais, et après eux, le dévouement de nos africains. On attribuait l'affaire à un malentendu : le messager fatal de lord Raglan, avait été retenu de force à l'avant-garde, et un boulet l'avait justement puni, au dire des moins impartiaux. Mais, en définitive, personne ne se déclarait satisfait des résultats purement négatifs de ce fait d'armes, et l'on convenait que deux victoires de ce style équivaudraient à une défaite. Je revins au logis, sous le coup de ces appréciations, sans une parcelle de l'enthousiasme que la capture des chevaux ennemis avait excité, le matin dans nos rangs, au chantier des gabions.

Les survivants de la garde descendante étaient rentrés, peu auparavant, contents, mais fatigués. Pour appuyer les projets de l'armée de secours, Sébastopol n'avait pas discontinué, depuis la pointe du jour, à fou-

droyer les tranchées et les embuscades. Les francs-tireurs, pour la plupart coryphées des escarmouches d'Afrique, se riaient de la colère des Russes; et derrière leurs créneaux, fumant des pipes, ils visaient, à qui mieux mieux, tous les servants qu'ils entrevoyaient par les embrasures, au moment de l'ouverture des portières. De son côté, l'artillerie de siége s'était signalée, et, sauf une panique causée par la chute, Dieu merci, inoffensive d'une bombe sur un magasin à poudre de la marine, nos faibles batteries avaient traité de puissance à puissance avec le bastion d'attaque.

Ce jour-là, les fuséens inaugurèrent leur tir. On fondait sur leurs chevalets les plus superbes espérances. La flotte et la ville avaient enfin trouvé des destructeurs. Mais que pouvaient-ils contre les pierres des maisons et des édifices, contre des vaisseaux trop éloignés? la plupart de ces nouveaux projectiles n'atteignirent même pas le but; les autres, par leurs éclats prématurés, rivalisèrent avec les bombes, de triste mémoire, du *Vautour*, embossé dans la baie de Strélitzka, qui trop souvent confondaient les remparts de la Quarantaine avec les ouvrages français. Il est vrai que ces premières fusées avaient souffert à bord durant la traversée. L'expérience du 25 octobre et même celle du siége en entier, ne prouvent rien contre l'avenir de ces engins de la guerre; il serait aussi absurde de les condamner que de renoncer désormais au défilement des attaques, parce que l'art de la défense devant Sébastopol s'y est généralement opposé, ou que de proscrire de la fortification les murs d'escarpe, parce que l'enceinte de la place en manquait. Les fusées sont, comme les armes carabinées, essentiellement perfectibles; et un temps viendra sans doute où on les appliquera avec une efficacité décisive au bouleversement des parapets. Mais il faut avouer que, depuis leur début au siége, elles n'ont produit aucun travail utile. Chacun de nous a servi au voisinage de ces machines: dès qu'elles tiraient, il me souvient que nous tournions le dos à la place, et suivions avec inquiétude les obus lancés, dans leur vol

incertain; quelquefois, par une sorte de retour sur eux-mêmes, ils éclataient au-dessus des tranchées, et inspiraient alors plus d'effroi que ceux des Russes, car il eut été doublement cruel de mourir frappé par un projectile ami. De temps en temps ils déterminaient des incendies en ville, mais si légers, que la garnison dédaignait de les éteindre, et qu'un jour, certain prisonnier russe, capitaine d'artillerie, interrogé sur les ravages de nos fusées, ne comprit pas d'abord la question; puis, après réflexion, il répondit qu'on n'avait, en fait de fusées, remarqué que nos signaux d'alarme ou de combat.

Le 25, c'était encore de la nouveauté, et quand, vers le soir, la place respira un instant, peut s'en fallut qu'on attribuât aux fusées l'honneur de cette trêve. Vers huit heures le feu recommença. En ce moment les convois de munitions sillonnaient la plaine, la défense le présumait. Or, malgré leur sagacité et les rondes nocturnes de leurs espions à travers nos lignes, les Russes n'ont jamais surpris le secret de nos mouvements de voitures; de sorte que, jusqu'au bombardement final, l'armement de nos cent batteries a coûté un petit sacrifice d'hommes et de chevaux. Si la nuit, à la vérité, on discerne nettement en rase campagne le bruit des roues, il est impossible d'en préciser la direction, et l'on ne saurait, à ce point de vue, reprocher aux défenseurs de n'avoir pas contrarié d'avantage les approvisionnements de la tranchée. A l'heure critique où les poudres et les munitions couraient sur les chemins du camp, la place ne manqua jamais de mitrailler de tous côtés, et puisqu'il coula peu de sang, remercions-en la Providence de l'armée d'Orient.

Grâce à cette protection, les pourvoyeurs du 25 allèrent et revinrent sains et saufs. Après minuit, quand tout roulement de charriots eut cessé, le bastion du Mât laissa enfin la paix aux travailleurs de la deuxième parallèle. Mais à l'approche de l'aube, on ne sait quel cauchemar de l'assaut surexcita la garnison, elle prit les armes, et les bastions se mirent en émoi, attendant avec anxiété la clarté du soleil (26); des raffales de fer con-

tinues, heureusement peu meurtrières, balayèrent le champ des attaques. La journée fut le complément du combat de la veille.

Le conseil de guerre, réuni dès le matin au quartier-général français, avait décidé qu'on abandonnerait la chaîne des mamelons avancés, et qu'on concentrerait la défense de Balaclava sur le terrain, en face de la gorge de Kadikeui et sur les escarpements d'Inkermann. En conséquence, la brigade écossaise et les bataillons turcs commencèrent immédiatement à se retrancher entre le village et le pied de la montagne de Kamara, tandis que des compagnies de marins anglais fortifiaient les hauteurs; la cavalerie de lord Lucan recula aux environs de Karani. La brigade Vinoy se fixa entre Kadikeui et les redoutes qui commandaient le col, traversé par le chemin de Balaclava à Sébastopol; le reste de l'armée d'observation conserva ses positions derrière la ligne de circonvallation. Cette ligne suivait l'arête du plateau jusqu'au télégraphe; en ce point vulnérable, où débouchait la route Woronzoff, se dressait une lunette, et sur le versant on avait préparé l'emplacement d'une batterie, connue sous le nom de *queue d'hironde;* au-delà du télégraphe, les rochers formaient barrière. Or, entre le col de Balaclava et le télégraphe, campait la brigade Lespinasse; vis-à-vis, et au-delà du télégraphe, la deuxième division faisait face aux vallées de Balaclava et de la Tchernaïa. Toute cette région, sous notre garde, semblait inexpugnable par les combinaisons de la nature et de l'art. L'armée anglaise, tournée vers Sébastopol, se développait entre le ravin du carénage et les pentes moitié abruptes, moitié praticables qui, en regard des ruines d'Inkermann, descendent à l'embouchure de la rivière; des ouvrages d'un relief illusoire et discontinu, destinés à couvrir nos alliés, et qu'ils batissaient avec une lenteur et une légèreté incroyables chez les petits-fils des pionniers de Torres-Vedras, ne mettaient nullement la partie du plateau occupée par eux à l'abri des insultes de l'ennemi. N'étant point parvenu hier à les couper brusquement de Balaclava, le prince

Menschikoff voulut reconnaître le lendemain s'il serait possible de s'emparer du plateau d'Inkermann, et de s'interposer ainsi entre les armées alliées. L'entreprise était plus hardie. Balaclava tombait, et il fallait lever le siége.

Donc, dans la matinée du 26, pendant que les défenseurs de Kamara, encouragés par le mouvement de retraite des Anglais, se consolidaient dans leur conquête, des colonnes d'infanterie sortirent de Karabelnaïa, et, cachées par les replis des ravins, surprirent les avant-postes de la division Lacy-Evans. Cette troupe de sentinelles se retira en bon ordre et pas à pas devant le flot de l'ennemi; quand leurs cartouchières furent vides, ils croisèrent la baïonnette. Les Russes les débordaient; pour les arrêter, le lieutenant Konolly se jeta en avant, et une balle le frappa en pleine poitrine. Deux autres officiers l'imitèrent et tombèrent à leur tour blessés. Cette poignée d'éclaireurs succombait, quand la deuxième division anglaise, rassemblée à la hâte, arriva à leur secours, et combattit avec fureur; des renforts, conduits au pas gymnastique par le général Bosquet, ne tardèrent pas à paraître : dix-huit pièces, promptement en batterie, mitraillèrent l'ennemi; les décharges de la mousqueterie, en s'accélérant, devinrent plus terribles. Les Russes, devant la force, tournèrent le dos, et on les ramena, tambour battant, non loin des portes du faubourg. Le prince Menschikoff se félicita de cet échec; il lui semblait démontré maintenant, qu'assailli par le gros de son armée, le plateau d'Inkermann serait reconquis, et, en style officiel, cette reconnaissance achevée, à ses frais et dépens, n'avait pas à ses yeux d'autre objet que de sonder le terrain. Dès lors, l'assaut du 5 novembre fut arrêté dans son esprit, et soit pour s'y préparer, soit pour endormir la vigilance des ennemis, il garda jusqu'au jour de l'exécution la défensive la plus sévère. La garnison, provisoirement, renonça presque aux sorties, et fit bien. Ces timides essais de résistance hors des murs n'avaient abouti qu'à une inutile effusion de sang; comme dans ces duels, l'avantage appartenait toujours aux assié-

geants, le moral, ce levier du succès, grandissait chez ceux-ci outre mesure. Les troupes de la Tchernaïa reçurent aussi le mot d'ordre et se maintinrent immobiles sur les limites de la plaine de Balaclava.

Les attaques des 25 et 26 ne modifièrent en rien le plan que les généraux alliés s'étaient tracé : donner l'assaut, après le débarquement des renforts annoncés de France et d'Angleterre, et dès que les places d'armes se trouveraient à proximité raisonnable des murs de la ville.

L'indifférence de nos alliés à pousser leurs travaux; dénotait leur faiblesse. Leurs têtes de sape restaient invariablement stationnaires, à près d'un kilomètre des crêtes de Karabelnaïa, dont les défenses s'accroissaient à vue d'œil. Mais si on les insinuait de se hâter, ils juraient par la vieille Angleterre de prendre, de haute lutte, quand on voudrait, le grand Redan et Malakoff, de même qu'ils avaient enlevé les redoutes de l'Alma. Dans l'intérêt commun, nous ne suivîmes pas leur exemple, et le 26 à la tombée de la nuit, tandis que le bastion du Mât se reposait de son tir de la journée, le génie, dont l'ardeur s'enflammait avec la grandeur des obstacles, et qui, par les progrès rapides et intelligents des sapes, maintenait la réputation des fils de Vauban, entama les boyaux de communication de la troisième parallèle; l'artillerie, son émule, avec le même entrain et au mépris des mêmes difficultés, mit la main à cinq batteries nouvelles qui, dans la nomenclature de l'armement, prirent les numéros 10, 11, 12, 13 et 14, les unes destinées à battre les faces du bastion d'attaque, les autres opposées aux ouvrages dont l'assiégé semait l'intérieur de la ville, places, rues, jusqu'aux parvis des églises ainsi que tous les points de l'enceinte inaccessibles aux carabines des francs-tireurs. Effectivement, plus on cheminait, plus le sol durcissait; presque à la surface du sol, le pic, la pince se brisaient contre les bancs de rochers; sans le pétard, la marche aurait été entravée.mais 300 mètres environ séparaient les gabionnades les plus avancées des embuscades ennemies. Si les vedettes de Sébastopol distinguaient très-bien, chez

nous, le retentissement des outils et des explosions de mines, en revanche les éclats de voix russes, le défilé des charrettes le long des remparts, le va-et-vient des patrouilles, le remplacement des sentinelles, rien n'échappait aux oreilles tendues des travailleurs du premier rang, et même devant leurs yeux, à la clarté des étoiles, sur les talus des cavaliers, se dessinaient de nombreuses silhouettes d'hommes, en houppelandes flottantes, et en casquettes plates. Dans les parallèles, on était sinon exposé, du moins plus tranquille, et cette nuit, où en ma qualité de constructeur-adjoint de la batterie nº 11, je faisais mes premières armes au siége, semblait s'annoncer sous des auspices favorables. De la grêle de balles, qu'une nuée de tirailleurs, derrière les créneaux de la place et des avant-postes, lançaient contre nos têtes de sape, nous ne recevions que des éclaboussures; il n'y avait jamais en l'air qu'un couple de bombes menaçantes; de rares boulets ricochants au-dessus de nos gîtes couraient, de bond en bond, jusqu'à leur rendez-vous du ravin : absence complète d'obus. Je bénissais donc, avec tout le public des tranchées d'alentour, la bienveillance relative des assiégés. Une partie de mes terrassiers creusaient un fossé extérieur, les autres pelletaient ou charriaient le déblai sur le parapet ébauché, tous à découvert; point n'était besoin de les exhorter. Rien n'assurait la durée de ce calme approximatif, dont on nous gratifiait; et la défense de fumer en dehors de la tranchée, rendait plus long le temps du travail et les pensées plus noires. La moitié de la nuit se passa sans orage; mais deux heures avant le lever du jour, les chiens de la ville se mirent à hurler en chœur : des rassemblements de troupes avaient évidemment troublé leur sommeil; et de là, nous induisîmes le réveil en sursaut de la garnison. Peu après cet avertissement, des balles à feu multipliées éclairèrent les abords des glacis. Le feu de mousqueterie redoubla d'intensité et s'étendit en tout sens. Les balles simulaient, à travers nos rangs et au voisinage, un vol d'insectes bourdonnants. Plusieurs témoins furent blessés. J'interrogeais

avec anxiété, tour à tour, ma montre et l'horizon. Soudain, sur toute la ligne de la Quarantaine à Malakoff, les batteries russes commencèrent une effroyable sérénade. Je sonnai la retraite, et nous n'eûmes pas le temps de nous abriter. Quelle tourmente! l'air était ému de cette pluie de fer : obus, bombes, biscaïens, sifflaient à droite, sifflaient à gauche, en avant, en arrière. Pour éviter un danger, on se serait jeté à travers mille autres, le plus sage était de se planter à une place fixe, et d'y attendre avec résignation l'arrêt du ciel. C'est ce que nous fîmes tous en nous adossant à la gabionnade, les yeux levés en haut. A toute minute, maints boulets, en passant, écrétaient le talus, et bientôt la tranchée se trouva à demi-comblée par les éboulements. Nous nous vîmes alors les pieds plongés dans la terre, ou pour mieux dire, dans la tombe, car, par intervalles, un compagnon poussait un cri de douleur, et s'affaissait dans le sang. Je priais en silence qu'il ne m'advînt pas malheur à mon tour; à mes côtés, un jeune canonnier récitait hautement ses patenôtres et tenait à la main un chapelet, sans doute un talisman maternel, reçu le jour du départ de France. Certain voisin chevronné et voltairien chargeait, d'un ton goguenard, ce néophyte de dire un *pater* à son intention; les autres ne soufflaient mot. Dans ces entrefaites, un panier de grenades éclata à notre zénith : des myriades de sphéroïdes enflammées tombèrent perpendiculairement en nos parages avec fracas. — Tous, étrangers à ce genre d'artifices, nous crûmes l'heure de la mort ou de l'hôpital arrivée; il neigea seulement aux alentours de petits grains de fer inoffensifs, personne ne fut même égratigné; et, chacun se promit à l'avenir de ne plus craindre ces projectiles d'enfants, qu'on appela ironiquement depuis, *paniers de salade*. Toutefois la fureur des bastions ne s'apaisait point; la terreur était partout répandue. Quelques instants avant la naissance de l'aube, quand les Russes comprirent enfin qu'on ne nourrissait aucun projet d'assaut matinal, après une heure de supplice, qui parut plus longue qu'une année, le feu cessa. Nous reprîmes nos postes

et les instruments de travail; le fossé fut déblayé à la hâte des terres restantes. L'horizon, peu à peu, se dévoilait; mais nous n'étions pas au bout de nos tribulations. Peu après l'aube, on signala une cavalerie galopant dans les bas-fonds, autour de la ville; et même on l'entendait venir. Les Cosaques chargeraient-ils les tranchées? on se disposa à les accueillir. Mais le jour dissipa ces fantômes d'attaque; on reconnut, en riant, que tout se réduisait à quelques chevaux russes qui, intimidés par la musique de la nuit, avaient brisé leurs entraves et s'enfuyaient. On les saisit au passage, ils étaient en tenue de bataille, sellés et bridés : ce qui nous confirma dans l'opinion que la garnison n'avait pas mieux dormi que nous.

La tranquillité de la journée permit de réparer les heures de travail perdues en intermèdes. Comme la batterie n° 11 devait être servie par la marine, on nous fournissait un contingent quotidien de matelots. Quelques-uns de ces confrères égayèrent la séance. Peu rompus au métier de pionniers, ils rappelaient, en les voyant à l'œuvre, les ouvriers démocratiquement paresseux des ateliers nationaux de 1848. Ils donnaient un coup de pioche ou de pelle, et ce coup de collier était suivi et précédé d'un repos. Pour les stimuler, leurs chefs directs les visitaient souvent, les gourmandaient et intéressaient leur amour-propre maritime : « Allons, leur criaient-ils, les enfants du *Charlemagne;* courage! les enfants du *Henri IV;* montrons qui nous sommes! » et ils accompagnaient pareils encouragements de ces taloches familières, punitions que nos camarades de la flotte ne ménagent pas à leurs soldats, et dont ceux-ci ne s'offensent nullement. L'émulation aidant, ils devinrent, dès l'origine, de précieux auxiliaires et un agréable sujet de distractions. Leurs dialogues avec les canonniers sur les affaires du siége, pendant les pauses, faisaient surtout mes délices. Ces Français de l'armée de terre et de l'armée navale, parlant guerre ne se comprenaient pas. Ce que les uns nommaient magasin à poudre, les autres l'appelaient *soute :* « Que

diable veut-il dire par là, répliquait un de nos vétérans qui, en pleine discussion sur le chapitre des poudres, entendit un marin murmurer ce mot entre ses dents, et n'en saisit que la première syllabe ? me prendrait-il pour un homme ivre, moi qui n'ai encaissé qu'un broc ? » Et il demanda raison de cette injure. Un artilleur prononçait-il le nom d'embrasure, le matelot d'à côté lui répondait *sabord;* si peu que le premier fut sourd, et (la résonnance perpétuelle du canon avait déjà affligé plusieurs hôtes du siége de cette infirmité), les dernières lettres lui échappaient, et il prenait cette autre dénomination pour une insulte de bivouac; à ce propos, explication et rixe. Ces scènes, qui variaient la monotonie des récréations de la tranchée, durèrent trop peu. Les nôtres s'accoutumèrent, après quelques conférences, au jargon de leurs collègues. De tous les termes techniques du vocabulaire du bord, il n'en est qu'un qu'à bon droit leur langue se refusa toujours d'articuler : ce fut celui d'*Anspech*, synonime de levier de pointage. Cette cause de discussions promptement écartée, une rivalité naquit entre tous ces serviteurs. Il en résulta que, le 27 au soir, quand on vint nous relever de garde, la construction de la batterie était en fort bonne voie.

La garde rentra au bercail, exténuée, mais satisfaite; pour moi, j'avais gagné mes éperons d'assiégeant; et après cette épreuve d'une station de vingt-quatre heures au feu, toujours debout et en action, le noviciat me paraissait complet. Mon imagination s'était fait une épouvante des grenades, plus que des bombes, plus que des obus, et cette fois nous avions lié avec elles intime connaissance. Maintenant, sers sans peur ; advienne que pourra ! Pendant que le conseiller intime me parlait de la sorte, je me faufilai dans mes draps de fourrures. A cette heure, le camp en masse se couchait tout habillé, suivant l'usage du temps, par crainte des surprises; les trompettes et les tambours, au loin, en fanfares lentement cadencées, sonnaient le couvre-feu, et sous les tentes de la Cher-

sonèse, comme dans les cellules d'un immense dortoir, on apercevait les pâles lumières s'éteignant peu à peu. Le sommeil fut bon; le réveil tardif. Dans l'après-midi, après l'ordinaire repas de riz et de lard, dévoré d'un appétit digne d'une table de roi, je repris, avec la corvée du jour, le chemin du chantier.

Ainsi que la journée (28), la nuit passa remarquable par sa tranquillité; aux avant-postes, peu de coups de fusils échangés. A de longs intervalles, des salves d'artillerie, qui, par contraste, rendaient le silence plus solennel; puis quelques fusées embellissant de leurs sinuosités flamboyantes l'obscurité. Aussi, jusqu'à l'approche du matin, le travail ne subit-il pas d'interruption, et les pionniers des deux camps disputèrent d'activité. Par ses émissaires, l'assiégé connaissait nos nouvelles entreprises, et il avait à leur opposer une artillerie supérieure, suivant le système de la défense. Vers cinq heures, au moment où la frayeur de l'assaut saisissait la garnison, les bastions en colère entonnèrent un chœur non moins bruyant et non moins long que celui de la veille. Plus aguerris, nous laissâmes, à l'abri des parapets, ce nuage se décharger. Au retour de l'aube, Sébastopol nous avait rendu la paix, et chacun de nouveau s'attacha à sa besogne. A la faveur de cette bonace, comme disaient nos amis les matelots, la lunette braquée sur la campagne, j'étudiais les ouvrages que la batterie n° 11 avait spécialement mission de détruire. Quelle ne fut pas ma surprise de voir, à la gauche du bastion du Mât, une batterie élevée tout exprès à notre adresse, en un endroit, où hier, il n'existait pas l'ombre d'un terrassement. Des confrères constatèrent la naissance par enchantement d'autres contre-batteries. Cette vitesse magique des défenseurs fouetta notre zèle, et l'on se surpassa, d'autant mieux, que la modération du tir de la place favorisa nos efforts. Seuls, du matin au soir, les tirailleurs guerroyèrent avec acharnement. Quelques francs-tireurs étaient embusqués dans le voisinage; je me plaisais à observer leur jeu pour contrôler leur réputation; et, en

vérité, leurs coups d'adresse devaient exaspérer l'ennemi. Sous nos yeux, ils punirent de son imprudence un innocent promeneur qui se montrait du haut de la ville. Je n'eus pas la cruauté d'applaudir à cet homicide légal; ils enfilèrent aussi plusieurs embrasures; malheur à quiconque les bravait sur les remparts et dans la rue! la galanterie n'était pas de saison; et pourtant ces troupiers, poudreux et barbus, qui ressemblaient à des bêtes fauves à l'affût, quand, accroupis derrière leurs postes, ils guettaient la proie, ces enfants perdus du siége respectaient des femmes de Sébastopol, qui venaient puiser de l'eau à une fontaine, presque sous leur nez, en dehors des portes; ils tiraient pour la forme, mais ne visaient jamais. A défaut de ce sentiment chevaleresque, la compassion aurait protégé ces pauvres filles du peuple qui s'exposaient à la mort, pour préserver de la soif peut être leurs parents; car, au dire des déserteurs, depuis la rupture des aqueducs, et grâce à la sécheresse de l'été, qui avait tari les citernes, le besoin d'eau éprouvait cruellement les habitants retenus par la nécessité dans la place. Si les nôtres n'avaient plus eu de pitié dans l'âme, les souvenirs du *camp de la soif* les auraient rendus indulgents.

Les camarades qui nous remplacèrent à la tranchée le 29, à cinq heures de relevée, ne partagèrent pas notre bonne fortune. Ils s'installaient à peine, quand la garnison, fatiguée de son immobilité, depuis le 20 octobre, essaya une échauffourée; les canons russes préludèrent par une vive mitraillade. La nuit était ténébreuse, quand une troupe de volontaires se glissa inaperçue vers les abords de la batterie nº 4. Là, une compagnie du 26e veillait, du *bon œil*, selon l'expression du bivouac; et lorsque les assaillants voulurent envahir la parallèle, ils se heurtèrent contre une haie de baïonnettes. « Sauve qui peut, messieurs les Russes! » on leur fit la conduite fort loin. Les vainqueurs ne s'étaient pas tout à fait repliés, que le bastion du Mât, le redresseur des torts de la défense, voulut venger cet échec. Nos batteries avaient ordre de ménager les mu-

nitions, et on laissa sa colère se calmer. Il tint rancune jusqu'au point du jour, ce qui contraria le travail; mais dans la journée on se rattrapa, et les batteries en construction s'élevaient,pleines de force et prochainement de taille à entrer en lice.

Le soir venu, je repartis avec la garde montante du Grand-Parc, dans l'espoir de planter le bouquet sur le parapet. Il y avait des nuages au ciel, le vent était froid; et les avant-coureurs de l'hiver attristaient la campagne. L'influence du temps d'automne pesait sur les allants et venants; presque plus de gaîté ! au lieu des gasconnades et des causeries, des réflexions teintes de mélancolie. La cloche de la prière du soir sonnait au temple de Sébastopol, et rappelait à tous la patrie. Un nouveau débarqué s'écria, chemin faisant, qu'il aimerait mieux être, à cette heure, dans son village, sans doute, à l'heure ou les fillettes accourent à l'église recevoir la bénédiction du prêtre et les œillades de leurs amoureux. Nul ne le contredisait. Nous touchions au port, lorsqu'un boulet rasant lui coupa la jambe; le malheureux demandait à grands cris sa mère; et, sur un brancard cahoté, on le porta à l'ambulance, où il trouva un chirurgien pour l'amputer. Quant à nous, la vue de nos ateliers et la compagnie de nos frères les marins calmèrent la peine de cet accident; et, lestement à l'œuvre, on se prépara à l'armement. Vers dix heures, une longue file de charriots amena à travers champs, pièces, affûts, poudres, projectiles. Par bonheur, il pleuvait, et le sol détrempé amortissait le bruit des roues. Si les Russes ne se doutèrent pas de nos manœuvres, ce ne fut pas la faute des matelots; habitués aux exercices tapageurs de la mer, ils parlaient à assourdir les sentinelles avancées. Leurs officiers avaient beau leur imposer silence, leur distribuer force admonestations et claques; on n'entendait que *ohé!* par-ci, *ohis!* par là; mais ils ne se vouèrent pas à leur travail avec moins de zèle, et tous s'entr'aidant, au point du jour, les dix canons de 30 et les quatre obusiers de 22, étaient assis sur leurs plateformes, pourvus de leur outillage et appro-

visionnés à près de cent coups par pièce. Il ne nous restait plus qu'à goûter les douceurs du repos; seulement par l'imprudence de nos auxiliaires, une chèvre se dressait encore, au soleil levant, en un coin de la batterie. La tête de la machine dépassait insolemment la tranchée ; les assiégés la prirent pour point de mire, et une ondée de boulets fut déversée sur le parapet. En un clin-d'œil, on nous tailla de la besogne pour la fin de nos loisirs.

Ce dernier jour d'octobre fut signalé par la réapparition de la flotte russe. Condamnée à ne pas tenir la mer, et à se dépouiller de la meilleure partie de son artillerie, elle voulut du moins remplir un rôle militant dans la défense de la ville. Pour la première fois, un vaisseau à deux ponts vint s'embosser au milieu du port, et envoya des bordées plus furibondes qu'heureuses contre un ouvrage que nos alliés étaient en train de construire sur le versant oriental du ravin de séparation entre les deux champs d'attaque. Nous fûmes témoins de cette scène. Certains marins étaient outrés de la conduite de ces lâches vainqueurs de Sinope. Un provençal nous amusa par l'explosion de son indignation. Il montrait le poing à l'équipage du navire ennemi et lui criait, comme si de quinze cents mètres on avait pu l'ouïr : « Capons, sortez au large et on vous répondra. » Quelques bombes essayèrent de châtier l'impertinence de ce vapeur. Cependant les pionniers anglais ne démarèrent pas du chantier pour si peu de frais. Quant à nous, à l'heure du remplacement de la garde, nous cédâmes la place à une compagnie de matelots-canonniers qui devaient le lendemain ouvrir le feu.

La nuit fut paisible ; mais à six heures du matin tous les canons des alliés se déchaînèrent ensemble contre Sébastopol. Un roulement de tonnerre, plus formidable que jamais, ébranla le plateau Chersonèse. Au moins cette fois, franchement, nous prîmes la revanche. Vers midi, le bastion d'attaque s'avouait battu. La curiosité des spectateurs du Grand-Parc, blasés déjà sur ces combats d'artillerie, était à bout, et, fort tard seulement, un parterre insouciant garnit l'observatoire public;

mais, quand le succès devint manifeste, l'enthousisme se réveilla. On applaudit les prouesses des pointeurs. Surtout quels transports de joie, parmi les ouvriers présents des dernières batteries ! Ils étaient debout, la lunette à l'œil, suivant avec un intérêt paternel les phases de leur tir. Je n'avais naturellement des regards que pour la batterie n° 11 : elle devait ruiner la face gauche du bastion du Mât, et elle s'en acquitta à ravir. Plus la nuit approchait, plus la place faiblissait. Les imaginations s'exaltèrent, et la galerie décréta la prise très-prochaine de Sébastopol, la conquête de la Crimée entière. Dès lors, ce rendez-vous des acteurs inoccupés du siége reçut en argot le nom de *Pointe-des-Blagueurs*, qu'elle mérita de mieux en mieux. Le soir, quand les servants victorieux de la journée rentrèrent, on les porta presque en triomphe. Ils exagérèrent les proportions de la lutte : le feu des Russes perdait de sa précision ; le nôtre était, à les entendre, incomparable ; leurs récits firent refleurir la confiance : officiers et soldats rêvèrent Capoue dans Sébastopol. A la veillée, le bruit courut qu'on réorganisait les colonnes d'attaque sur un pied décidément invincible, et que l'assaut était remis au 6 novembre. Plus de délai, disait-on, il faut en finir ! la minorité des sages experts ne s'aveuglaient pas sur la situation. Ils prétendaient que si nos cheminements marchaient à grands pas, en compensation, les têtes de sapes anglaises ne bougeaient pas devant Karabelnaïa ; par conséquent, qu'une tentative contre la ville réussissant isolément ne mènerait à rien, s'il était vrai que les ouvrages du faubourg nous battraient à revers. On souriait de leur logique ; nous leur objections que le bastion du Mât s'était aujourd'hui incliné devant la supériorité de nos batteries, que ce colossal armement de Sébastopol n'était que du clinquant. Ils répondaient avec ironie que la place n'avait rien de terrible, mais qu'il suffisait de savoir la prendre, que depuis deux mois il n'y avait de changé que la saison, et qu'à ce train, le siége ne se terminerait pas de l'hiver. Plût au ciel que ces juges se fussent trompés dans leurs prévisions !

La réouverture du feu du 1er novembre fut le dernier beau jour de l'armée assiégeante jusqu'aux victoires du printemps. Un acte de pillage marqua la soirée. Des zouaves envahirent l'église Saint-Vladimir et la mirent au pillage. Outrés de cette profanation, les Russes oublièrent leur insuccès récent, et la nuit fut éclairée par un jet continu de bombes et d'obus. Pendant ce temps, le génie entreprenait la troisième parallèle. Le terrain devenant de plus en plus rocailleux, la sape simple aurait trop exposé les travailleurs. On résolut de former le coffre du parapet avec deux rangées de gabions jointifs et couronnés de fascines. Cette précaution n'écarta pas les dangers d'un tir diabolique. Outre les gros projectiles, qui conspiraient contre cette avant-garde du siége, il tombait une averse de balles. Une foule de pionniers arrosèrent de leur sang le sillon de la tranchée. Avant le jour, il y eut redoublement de fureur de la part des Russes. Ils eurent beau faire, l'épaulement résistait dès le matin. Alors le bastion du Mât, réparé à neuf comme par magie, brûlant d'effacer son insuccès de la veille, recommença à tonner, et sans démordre, jusqu'au soir. On lui tint tête; on fit pleuvoir sur la ville près de deux mille cinq cents bombes, autant que le jour précédent. Néanmoins nos travaux avancés furent bouleversés, et quelques batteries écrasées, entre autres la batterie n° 13; celle-ci dut cesser son feu; seulement elle se tut, aprés que la plupart de ses servants eurent été tués ou blessés.

Cette contre-partie du 1er novembre interdit momentanément les Pangloss des assemblées au bivouac; mais le général en chef avait, dans le jour, parcouru les lignes et prononcé des mots d'espoir. Les nouvellistes des camps assuraient que des reconnaissances matinales s'étaient aventurées jusqu'aux bords des fossés de l'enceinte, sans rencontrer des obstacles infranchissables. On concluait de ces données, avec un semblant de raison, que la terreur régnait à Sébastopol.

La nuit, en effet, ne fut troublée que par la guerre d'escarmouche entre les avant-postes. Cependant,

avant le lever de l'aube, au moment où la garnison redoutait le rassemblement des colonnes d'assaut dans les tranchées, les cinq cents pièces de canon du corps de place, et près de soixante pièces de campagne en batterie devant les remparts, inondèrent de mitraille la carrière des sapes, et principalement les chemins du bastion d'attaque. Les embuscades, d'accord, redoublèrent de furie : il semblait que les approches et le pourtour des fortifications flambaient. Les éclaboussures de ce déluge de projectiles arrivèrent au camp. Un voisin de tente reçut chez lui un obus égaré ; il resta fasciné sur son lit ; par miracle, la fusée s'éteignit sans explosion. On entendait, à de longs intervalles, passer à travers la rue ces odieux visiteurs. Aussi l'armée se réveilla de bonne heure pour écouter cette effroyable symphonie d'artillerie. Le final n'eut lieu qu'après une heure et demie, au retour de l'aurore. Ce temps vieillit d'une année les camarades de service, exposés à mille dangers de mort. Toutefois, la première partie de la séance avait été consciencieusement employée en travail utile, et malgré le bombardement essuyé, la troisième parallèle était finie. L'assiégeant avait pris position à deux cent cinquante mètres du bastion du Mât. Le 3 et le lendemain furent consacrés au perfectionnement de la tranchée, et le 4 au soir, on diminua de moitié les brigades du génie et les compagnies de pionniers auxiliaires.

Pendant ces deux jours, qui précédèrent la bataille d'Inkermann, l'artillerie de siége ne garda pas le silence, et près de cinq milles bombes, tirées à volonté, bouleversèrent à deux reprises différentes les parapets de la place. Mais notre œuvre de destruction ressemblait à la tâche des Danaïdes. Du soir au matin, il ne restait plus trace des brèches, grâces à l'habileté des assiégés. Les bombes, en roulant à travers la ville, ne produisaient aucun mal, vu la solitude croissante des maisons. Autre sujet de réflexion et d'alarme : l'hiver frappait déjà à la porte de la Chersonèse ; il pleuvait depuis la fin d'octobre, et des nuages de plus en plus

épais assombrissaient le ciel. Les tentes devenaient peu à peu inhabitables; à l'intérieur, le pavé était humide et sale; au dehors, il se formait une mer de boue. Le bois du pays suffisait à peine aux fourneaux des cuisines. Il fallait, à la veillée, se souffler dans les doigts. La vie matérielle empirait, et le lard salé, objet de nos malédictions, paraissait maintenant préférable à la viande des maigres bœufs qu'à prix d'or l'administration achetait en Asie. Le biscuit alternait avec le pain. L'évanouissement du bien-être engendrait les épidémies : les malades, triste cortége du choléra et du scorbut, affluaient aux ambulances, plus nombreux que les blessés. Donc, beaucoup de ceux qui hier entonnaient le *Te Deum* de la victoire, se repentaient de leurs erreurs, et demandaient avec inquiétude ce qu'il adviendrait de nous si le sort des armes nous contraignait à hiverner sous les murs de Sébastopol. Les plus impressionnables, passant de l'excès de la confiance à l'abattement, se représentaient la misère que nous endurerions alors, qu'on voyait déjà poindre, hélas! et en pleuraient d'avance. Quelques jours, en montrant les probabilités de l'avenir, avaient provoqué dans le moral de l'armée une évolution singulière. Chacun, devant ces indices du danger, en vue d'épreuves inconnues, sondait son cœur et faisait appel à son énergie.

A l'exemple des plus jeunes, et plus encore qu'à Varna, je sentais que si la foi du succès m'échappait, c'en était fait de moi. Tous les compagnons qui se décourageaient allaient mourir sur un grabat d'ambulance; l'argument imposait; et à force de me sermoner, au milieu des germes du désespoir, je gardai mes illusions. Le 4, le roulement ordinaire du service m'appelait à la batterie *n° 14 bis;* avant le départ, j'écrivis à ma famille d'un ton de triomphateur. Non content de condamner à mort Sébastopol pour la fin de l'année, d'après l'opinion publique, je me flattais, pendant l'armistice de l'hiver, d'obtenir un congé. La nuit suivante et les tragiques événements du lendemain me prouvèrent que ma lettre était un roman.

Or, depuis l'attaque de Balaclava, l'armée d'observation n'avait pas pris les armes. Les Russes, de leur camp fortifié de Kamara et de Tchourgoun, avaient tenté, sur les montagnes de Balaclava, des excursions sans portée. Du côté de la Tchernaïa, bien que l'ennemi n'eût pas entrepris davantage, une agitation significative indiquait que les renforts arrivaient à flots. En effet, la 4e et la 12e division d'infanterie du corps du général Danemberg étaient descendues d'Odessa en poste, avec leur artillerie. L'armée d'Asie, par la voie de la mer d'Azoff, avait envoyé son premier contingent. Si l'on ajoute à l'effectif des Russes ainsi grossis quelques bataillons de Cosaques de la mer Noire, les défenseurs de Sébastopol comptaient alors plus de cent mille combattants. Les alliés n'avaient pas reçu les secours dès longtemps annoncés. Les Anglais se ressentaient surtout de ce retard; à cause de leur faiblesse, et peut-être manque d'expérience, ils avaient superficiellement achevé leur ligne de défense. Convaincu que Balaclava fermait le point vulnérable de sa position, lord Raglan y avait accumulé des retranchements et des troupes. Avec l'aide des Turcs, les Écossais avaient barré la gorge par un parapet, et en avant de cet obstacle ils construisaient une redoute; mais à Inkermann, nos alliés inactifs ne comprenaient pas le danger de ce passage sans appui, en face de leur aile droite. Deux routes montaient des ponts de la Tchernaïa sur le plateau : l'une, ancienne route du poste; l'autre, frayée récemment par les pionniers russes. Elles suivaient les thalwegs de deux ravins, et l'espace intermédiaire, couvert de halliers épais, coupés par de profondes excavations de carrières, était accessible à l'infanterie légère, et même favorisait ses mouvements. Or, un simple redan non armé flanquait ce côté. Les assiégeants du faubourg n'avaient pas davantage protégé leur aile gauche; vis-à-vis du camp de leur deuxième division, sur un mamelon détaché, entre les ravins de Karabelnaïa et du Carénage, se dessinait la redoute Victoria, une simple ébauche. Plus loin, une batterie de Lancastre fouettait

seule les issues des bas-fonds. Le réseau de fortifications, au contraire, allant des escarpements d'Inkermann au col de Balaclava, œuvre des Français et gardé par eux, était abrité des coups d'audace de l'ennemi. Le 4, l'armement de cette région fut complété par l'établissement de six pièces de 30, au pied du télégraphe, pour enfiler la route Woronzoff, et commander à cet endroit la plaine de Balaclava. Tel était l'état des lieux, la veille de la grande journée d'Inkermann.

Par les progrès des travaux français contre le bastion du Mât, le prince Menschikoff jugeait que bientôt nous nous élancerions à l'assaut de la ville. Le désir de prévenir l'ennemi ne lui permettait plus d'ajourner l'exécution du dessein conçu, après la sortie du 26 octobre. Le secret fut si terriblement gardé que personne, au quartier-général des alliés, ne soupçonna l'intention arrêtée des Russes pour le lendemain, de conquérir le plateau d'Inkermann, de couper l'armée assiégeante et de jeter Anglais et Français séparément à la mer. Cependant, depuis la fin d'octobre, la garnison et l'armée de secours s'agitaient à l'envi en vue de cette attaque capitale, tant à Sébastopol que sur la Tchernaïa. Soir et matin, les régiments disponibles s'exerçaient à des manœuvres, invention du czar, qui devaient mathématiquement aboutir à notre défaite. On avait essayé à Balaclava, sans succès, cette nouvelle tactique, qui le plus souvent au champ de Mars engendrait la confusion : la confiance des soldats russes ne s'en trouvait pas amoindrie, tant ces serfs croient à l'infaillibilité de l'autocrate, dont ils associent le nom dans leurs prières à celui de Dieu ; et l'épreuve décisive était remise au 5 novembre. Afin d'exciter leur ardeur, on leur lisait fréquemment des proclamations, signées de l'empereur Nicolas, par lesquelles on leur promettait l'expulsion des envahisseurs avant la fin de l'année. Les grands-ducs Michel et Constantin étaient venus en personne les enflammer. Le fanatisme faisait agir tous ses ressorts ; les cérémonies religieuses succédaient aux exercices militaires. Les popes, instruments passifs de

la politique des czars, bénissaient souvent les drapeaux; ils prêchaient la croisade contre les infidèles qui, profanant la terre sacrée des Russies, avaient osé naguère piller le sanctuaire de Saint-Wladimir, et ouvraient le paradis aux martyrs du combat prochain d'extermination. On ne négligeait pas les sources matérielles de l'enthousiasme; et, en l'honneur de l'arrivée des Princes, la ration d'eau-de-vie avait été doublée. A l'aide de ces aiguillons d'ordres divers, le moral des vaincus de l'Alma était rafraîchi; il ne s'agissait plus, parmi eux, de venger une défaite par une défaite, mais de précipiter tous les barbares dans les flots. L'état-major russe ne résistait pas à l'emportement de la soldatesque. A table, les officiers, remaniaient la carte de l'Europe. A les en croire, la destruction de l'armée d'Orient entraînait la conquête de Constantinople : le sultan détrôné, qui pourrait arrêter l'essor des aigles moscovites?

Enhardi par les dispositions de son entourage et par la présence des fils de son maître, le prince Menschikoff, le 4, communiqua au conseil de guerre le plan d'attaque concerté avec le général Danemberg.

Il importait, avant tout, d'enlever les positions d'Inkermann : à cet effet, le général Pawloff, avec vingt deux bataillons et quarante bouehes à feu, devait passer la Tchernaïa et aborder par les chemins du plateau, l'aile droite des Anglais, tandis que, à la tête de vingt-huit bataillons et de trente-huit pièces de campagne, le général Somoinoff marcherait contre l'aile gauche de nos alliés, en suivant le versant occidental du ravin du Carénage, pour ne pas gêner le déploiement des colonnes de son collègue. Ordre de s'ébranler à cinq heures du matin, afin qu'au point du jour les divisions Somoinoff eussent franchi les pentes les plus dangereuses du ravin et que les tirailleurs de Pawloff eussent couronné les crêtes de la montagne. Deux divisions concourront au succès de cette attaque principale : le corps d'armée de Tchourgoun et le gros de la cavalerie, sous les ordres du prince Gortschakoff, tentera

de percer la ligne française; en même temps la garnison commandée par le général Moller sortira de Sébastopol et envahira les lignes d'approche, subordonnant ses mouvements à ceux des assaillants d'Inkermann.

Ce plan, habilement combiné, honore ses auteurs; et peu s'en fallut que le 5 novembre devînt une date funèbre pour la France et l'Angleterre.

Or, la nuit du siége qui précéda l'action fut la première de nos nuits de désenchantement et de souffrance. Il pleuvait : tout était désolé sur la Chersonèse et dans les tranchées. De loin en loin, quelques bombes aux reflets rougeâtres, éclaircissaient les ténèbres du ciel. L'eau peu à peu traversant les habits, nous ruisselait le long des chairs. Les parallèles se convertissaient en ruissèaux; le terre-plein de notre batterie, situé au fond d'un entonnoir, ressemblait à une mare. Deux canonniers selon l'usage, relevés d'heure en heure pour que le froid ne les engourdît pas, faisaient sentinelles sur la banquette de l'épaulement; l'un, les yeux sans cesse braqués en l'air, avait pour consigne d'annoncer les projectiles menaçants; le second, à la faveur de la lumière des fusées scrutait nos abords, avec mission d'avertir à propos si l'ennemi venait. Les autres, à mon exemple, dans les longs intervalles des salves, se promenaient autour des mortiers, taciturnes et presque dégoûtés du métier. Il ventait aussi par raffales. Sous le toit paternel, assis près du foyer, il est doux d'écouter les gémissements du vent orageux d'automne! Mais devant Sébastopol, en novembre, piliers du siége sous l'abri des nuages, plongé jusqu'aux genoux dans la boue, mouillé jusqu'à la moëlle des os. la mort en suspens sur la tête avec la perspective d'être cloué là vingt-quatre heures durant, et de ne manger qu'un tronçon de lard salé pour tout potage, ce plaisir des rêveries de mon enfance se changeait en supplice. L'haleine de la brise semblait pleine de soupirs et de plaintes qui m'auraient arraché des larmes : il fallait refouler le chagrin par devoir. Les images les plus

charmantes de la patrie, ma mère, mes amis, mes amours, tous les biens que j'avais perdu me défilaient devant les yeux; j'écartai ces ombres du passé. Il s'agissait de prêcher à mes hommes la patience. « Courage! leur disais-je, nous serons demain à Sébastopol; le temps n'est pas si mauvais qu'on pense! » Mensonges obligés! seul privilége du commandement dans ces lamentables circonstances! Cette nuit d'initiation aux mortifications de l'hiver, finit pour tous plus lentement qu'une saison de plaisir.

Vers cinq heures du matin, au moment où la place, depuis l'échec de Balaclava, avait l'habitude de nous éblouir de mitraille, aucun coup de canon n'interrompit le silence de la campagne. Pas un chien ne japait en ville ni au faubourg, ce qui paraissait indiquer que rien d'extraordinaire ne se tramait chez les Russes. Mais hors des remparts, sur la Tchernaïa, les prêtres donnaient la dernière bénédiction à l'armée libératrice; la cloche des matines sonnait à la métropole de Sébastopol, et les habitants se rendaient en foule au temple pour prier le Seigneur des armées de protéger l'entreprise suprême des assiégés. En effet, peu après ce carillon, qui, de la tranchée, retentit, lugubre comme le glas des morts, les bruits distincts de la fusillade retentirent du côté d'Inkermann.

Sur le penchant du ravin du Carénage, les sentinelles des avant-postes anglais, soupirant autant que nous après la fin de leur faction, veillaient sans trop s'inquiéter de l'ennemi. La plupart enveloppés dans leurs manteaux, à moitié vaincus par le froid, se reportaient vers les cottages regrettés de l'Angleterre, quand du milieu des broussailles les premiers tirailleurs de l'avant-garde de Somoinoff se dressèrent devant eux. Debout aussitôt, ils opposent baïonnette contre baïonnette, et tentent de culbuter l'assaillant tandis que les plus agiles courent donner l'alerte au camp le plus voisin de la deuxième division. Là, tout dormait; seulement quelques riflemens, incommodés au lit par la pluie, partant levés avant l'heure, se chauffaient autour

d'un pâle feu de bivouac et préparaient leur thé sans crainte d'être troublés, car le général Codrington, au retour d'une ronde, venait de passer à côté d'eux sans mot dire. Mais à peine ce chef anglais a-t-il gagné sa baraque qu'il entend le formidable prélude du combat. Le cri,aux armes ! poussé par lui, et soudain répété par des voix alarmées, réveille sa brigade : le boute-selle sonne; les tambours battent en délire. Alerte ! tous ensemble, enfants de l'Angleterre ! voici les Russes ! les Russes sont là ! Ces clameurs redoublent l'épouvante et le tumulte.

Cependant les avant-postes se replient et les premiers champions se dévouent, un à un. Les Russes suivent pied à pied. Déjà les balles tuent les hommes endormis sous la tente, et les chevaux s'indignant au piquet. On n'entend plus bientôt qu'un vaste hourra ! Surpris, nos alliés, de toutes parts se précipitent aux faisceaux, les uns drapés de leurs couvertures ou à peine vêtus, les autres à demi-nus. Les officiers rassemblent leurs troupes dans l'obscurité; et malgré l'émoi de la prise d'armes, la ligne de bataille se forme au hasard et par instinct : il en est temps, car les cris de guerre de l'ennemi frappent l'oreille, mêlés aux voix des combattants de la première ligne. Le jour point; mais le brouillard empêche de reconnaître quelles masses russes s'avancent. Le danger est partout; le canon gronde dans la vallée de Balaclava : il tonne aussi du côté de Sébastopol. On bat la générale au camp des Français. Incertain de la véritable attaque, lord Raglan presse le ralliement des siens et se borne à refouler l'ennemi partout où il déborde. Le général Canrobert dépêche au corps de siége, depuis l'aube sous les armes, l'ordre de lui envoyer une brigade à marche forcée, et court au poste du Télégraphe sonder les mouvements de l'ennemi dans la plaine. En même temps le corps d'observation se dispose à la lutte. La colonne Bourbaki appuie vers l'aile droite compromise de nos alliés. On dit, que pendant la confusion de ces préparatifs, peu après l'apparition des Russes, Bosquet

aux aguets, rencontrant à hauteur du Moulin sir Georges Brown et un de ses collègues, qui s'en allaient au galop prendre le commandement de leurs troupes, leur offrit son concours, et fut remercié avec le calme de l'amour-propre britannique. Malgré ce refus, il jugea, par un éclair du génie stratégique, que la journée se dénouerait à Inkermann, et il se tint prêt à lancer à propos sa première brigade.

Depuis que les sentinelles avancées avaient reçu le premier choc, une heure environ s'était écoulée, et les derniers de ces Spartiates, grossis de quelques groupes d'auxiliaires, tenaient encore pied, ce qui avait permis à l'armée anglaise de se poster.

La deuxième division fut en ligne, avant toutes : Pennefather la commandait en l'absence de sir Lacy Evans, malade à bord d'un vaisseau, mais qui dans la matinée, au signal d'alarme, accourut sur le champ de bataille. La brigade Adams se jeta à droite de la redoute Victoria ; Pennefather mena sa deuxième brigade à la rencontre des Russes, près de la batterie Lancastre. La division légère garnit les sommets du ravin du Carénage.

Le duc de Cambridge et le major-général Bentinck se portèrent, à la tête des gardes, vers les extrêmes débouchés de la ligne de défense, laissant leur artillerie agir de concert, au centre, avec celle de la deuxième division, dont des ondulations du terrain la séparaient. La division Cathcart, en arrière, s'établit à cheval sur la route de poste, la brigade Goldie à gauche, à droite la brigade Torrens, échelonnée à la lisière des hauteurs d'Inkermann. Sir Richard England se relia à la division Brown par une de ses brigades, tandis que l'autre gardait les tranchées aux ordres du général Eyre.

Pendant que ces manœuvres s'exécutaient successives, au pas de charge, au bruit du combat d'avant-garde, au milieu des hourras moscovites de plus en plus confondus avec les hourras anglais, l'armée envahissante inondait le plateau. Les premiers régiments

de Somoinoff attaquent, à la baïonnette, l'ouvrage Lancastre. On les repousse, mais leurs batteries à coup de mitraille leur frayent le chemin, ils l'enlèvent de vive force, refoulent les défenseurs jusqu'aux abords du camp, et se heurtent contre les riflemen éprouvés de Georges Brown; la mêlée est alors acharnée. Les combattants piétinent dans une boue de sang; les Anglais refusent obstinément de reculer au delà du front de bandière; car il n'y va pas seulement pour eux du salut. Somoinoff anime les siens à la victoire et tombe au poste d'honneur; tous les colonels russes sont tués; l'ennemi fléchit alors, se reforme, et reprend plus vivement l'offensive qu'au début.

Cependant les chasseurs de Borodino et de Tarentino, tête de la colonne Pawloff, avaient assailli la redoute, unique boulevard de l'aile droite, et en avaient d'abord débusqué les gardes. Ceux-ci ne tardent pas à la reconquérir, et délogent à leur tour les tirailleurs, qui, au lieu de se rabattre sur le corps de bataille en marche, s'enfuient jusqu'aux ponts de la Tchernaïa.

Il était dix heures, et grâce à leur solidité, les Anglais semblaient avoir brillamment réparé la faute de leur négligence primitive. Mais bientôt, à la voix du général Danemberg qui présidait à l'exécution du plan de bataille, trois régiments chargent les gardes. Ce bataillon sacré s'épuise en héroïques efforts. Il cède au nombre enfin. A sa poursuite, les Russes traversent la ligne anglaise. En réserve, sept cents *coldstream*, se présentent à eux comme une palissade d'airain. Deux fois en vain ils tentent de l'ébrécher. Le flot russe grossit toujours, et pour ne pas être cernés, ces autres coryphées de la lutte doivent abandonner le terrain. Dans ces conjectures extrêmes, le général Cathcart se jette avec une poignée d'hommes sur les pentes de la montagne, et entame sans succès le flanc des vainqueurs. Le général Bentinck recueillant à la hâte les débris de la division, marche contre la redoute, clef de la position, par un élan désespéré y pénètre, ne parvient pas à s'y

maintenir et y trouve la mort. Les Russes alors, décidément maîtres de ce boulevard, enveloppent la troupe de Cathcart. A bout de cartouches, elle s'ouvre un passage à la pointe de l'épée, et son chef subit le sort de Bentinck. Goldie et Torrens sont aussi blessés dans ce retour aventureux, et les restes de la 4e division, pêle-mêle avec les gardes et les coldstream qui ont échappé au carnage, battent en retraite, mais comme font des gens de cœur.

Dans cet intervalle, du côté de la redoute Victoria, Villebois avait vaillamment saisi les rênes de l'attaque, et cette colonne ne ralentissait pas sa course. Les deux premières divisions sont impuissantes à l'arrêter ; les généraux Adams, Codrington et Brown font des prouesses et sont mis hors de combat. Le chef russe tombe à son tour frappé mortellement ; l'ennemi, quoique déconcerté un instant par cette perte du successeur de Somoinoff, continue d'abord à presser les Anglais en pleine déroute, et n'espérant plus que dans le canon.

Ainsi partout, nos alliés, après des prodiges de valeur succombaient, et les Russes touchaient, en avançant toujours, à la conquête des derniers retranchements. Soixante-deux bouches à feux balayaient les chemins de la fuite, en tout sens, par salves furibondes. C'était, dans l'air, au-dessus du champ de bataille, un ébranlement tel que le brouillard matinal s'était dissipé peu à peu. On se battait maintenant aux portes et à l'intérieur des camps; et, à voir aux prises tous ces lutteurs russes ou anglais, couverts de la capote grise, on aurait dit un massacre de guerre civile. Lord Raglan, n'avait plus de troupes fraîches à opposer ; et impassible, il assistait à cette scène, qui lui rappelait Waterloo. Le général Canrobert était à ses côtés; un éclat d'obus venait de l'effleurer, et la blessure pansée sur place, il s'impatientait de ne pas apercevoir encore les renforts dont il avait hâté l'arrivée : car pour secourir nos alliés, lui et Bosquet n'avaient pas attendu leur échec ; tous deux jugeant promptement que la démonstration de Balaclava serait une feinte, avaient agi dans cette hypo-

thèse. Dès lors la première division s'étendit le long des lignes pour en imposer au besoin à Liprandi, jusqu'à présent immobile au fond de la vallée, et, tandis que la brigade d'Autemarre, au pas de charge courait à Inkermann, appuyée par l'artillerie de la division, tandis que le général Forgeot conduisait magistralement au combat les batteries à cheval, la brigade Bourbaki, consignée à proximité du théâtre de l'action depuis le commencement de la journée, tendait la main aux Anglais.

Un immense hourra en l'honneur de la France, cette fois parti du cœur, et ébranlant ciel et terre aux alentours, accueillit le drapeau tricolore. On fondit sur l'ennemi. Emporté par son ardeur patriotique, sir Georges Brown suivit l'impulsion des nôtres, et se ralliant à son cheval blanc, quelques fractions de bataillons anglais harassés, se surpassèrent. On ramena les envahisseurs presque hors des limites du plateau; mais, leurs vides se comblant instantanément, ils revinrent sur leurs pas. La brigade Bourbaki plia, et sans la protection de l'artillerie, elle aurait payé cher un avantage passager.

En ce moment critique, on raconte que lord Raglan se tourna vers son collègue, et avec ce sang-froid de romain qui le caractérisait : « Vos zouaves dit-il, ont un mot qui exprime très-bien ce que nous sommes. — Nous sommes f..... voulez-vous dire? *yes fâou...* non. milord lui répondit le général Canrobert. »

En effet, on entendait le clairon des turcos et le tambour du 7e léger, signal d'arrivée du général Bosquet, menant au combat sa première brigade, qui n'avait pas eu le temps de respirer,depuis le débouché de la route Voronzoff. En masse alors, la deuxième division, son chef en tête, poussant à pleine poitrine les cris de victoire, à la baïonnette ! vive l'Empereur! heurte de front les Russes, descendant à rangs épais des hauteurs, et perce jusqu'aux crêtes de la montagne. L'ennemi branle; mais par crainte d'être tournés, les nôtres se rassemblent dans les redoutes anglaises, obstruées de cadavres, qui les protégent en piles sanglantes, des feux inces-

sants de l'ennemi. Seul, le général Bosquet, se hasarde dans les taillis d'alentour, pour mieux observer la scène, et se rencontre en face d'un détachement de cosaques. La renommée publie qu'il se retourna sans sourciller vers son escorte et qu'il leur dit, en montrant les Russes à l'affût : « Voyez donc, on croirait qu'ils nous présentent les armes! » Décontenancés par cet aplomb superbe, ou dépistés par le brouillard, les vedettes ne tirèrent pas, et le chef d'attaque échappa à la mort.

Si vers le ravin Karabelnaïa, la colonne Somoinoff, sans guide, et peu à peu décimée par le canon anglais, chancelait de plus en plus, vis-à-vis d'Inkermann, la colonne Pawloff conservait une attitude menaçante : on devait à tout prix la chasser. Pendant que 24 obusiers, par les soins du général Forgeot, s'établissant à bonne portée en batterie, préludaient par un feu supérieur, et que le colonel Dickson braquait côte à côte avec eux, deux pièces de gros calibre, laborieusement traînées du camp; pendant que la brigade Monet, détachée du corps de siége et arrivée précipitamment, se tenait en attente, pendant que la cavalerie du général Morris se rangeait en bataille, non loin de là, trépignant, heureuse de se montrer, l'ennemi rallié donna le branle de l'engagement final. On va à lui de nouveau, avec fougue, tous ensemble, zouaves, fantassins, tourbillon d'hommes invincibles, tirailleurs algériens, ces *terribles enfants du feu*, qui rugissaient : Allah! Allah! et bondissaient comme une légion de tigres. Nos batteries, avec une vigueur décisive, mitraillaient les Russes, étourdis par le choc de l'infanterie. Ils reculent, puis se débandent. Le général Danemberg les exhorte vainement par ses paroles et son exemple; vainement les officiers leur barrent les issues du faubourg, vainement l'artillerie de Menschikoff fait merveille, rien ne peut rappeler les vaincus dans l'arène; les uns sont acculés sans pitié sur les bords des rochers d'Inkermann, au pied desquels les os blanchis de ces malheureux, en foule précipités de haut en bas, attestèrent longtemps les exploits des barbares : lieux glorieusement funèbres,

qui gardèrent, en souvenir de cette tuerie, le nom d'*abattoir;* les autres, on les reconduisit à travers le versant abrupte de la montagne jusque près du rivage; et sur les talons des fuyards, les plus hardis poursuivants seraient entrés dans la ville, en dépit du régiment de wladimir, soutien intrépide de la retraite, si deux navires, le *Chersonèse* et le *Wladimir*, embossés à l'extrémité de la rade, n'avaient interdit le passage de la Tchernaïa. Tandis que le rappel définitif des nôtres sonnait, l'artillerie adressa ses derniers saluts à la foule qui s'écoulait par les passerelles de la rivière. Chaque boulet trouait la cohue des Russes s'éloignant, et l'armée applaudit à ces coups de grâce, couronnement de la victoire du 5 novembre. Au milieu des bataillons débandés se distinguait un groupe de cavaliers, semblable à une escorte d'honneur; on supposa que c'étaient les Grands-Ducs. Quelle déception pour ces princes, qui se figuraient assister à la fête de la destruction des alliés!

Il était deux heures de l'après-midi; mais après cette demi-journée de vicissitudes et de sacrifices, la fortune eût-elle été incertaine encore, les troupes du corps de siége, maintenant disponibles, qui hâtaient le pas vers Inkermann, auraient, sans contredit, par leur concours, déterminé l'ennemi à lâcher prise. Elles avaient triomphé, dès le matin, de la garnison, et le refoulement de cette sortie, redoutable diversion, ne fut pas l'épisode le moins fameux de la bataille.

Or, au point du jour, dès que la partie fut engagée au seuil du camp anglais, la place encouragée, avait commencé une canonnade tempétueuse. Nous ripostâmes avec ardeur, mais sans espoir cette fois de l'emporter; un torrent de fer tombait d'aplomb sur les tranchées. De tous côtés volaient éclats de bombes et d'obus, bouts, balles et biscaïens; rude était, d'un bout à l'autre des parallèles, le service des brancards et des infirmiers. Pour comble de malheur, les ricochets des projectiles, aux abords rocailleux de maintes batteries, faisaient tourbillonner en l'air mille pierres, qui retombaient en-

suite au-dessus de nos têtes avec plus de vitesse que lancées à la fronde. Plusieurs servants avaient été grièvement blessés par la chute de ces aérolithes; d'autres, en grand nombre, avaient les mains ou le visage criblés d'égratignures. Puis le brouillard matinal, mouillant peut-être plus que la pluie de la nuit, nos vêtements étaient ruisselants à l'image des chemins. Les eaux descendaient des hauteurs dans l'égout des terre-pleins; nos mortiers, entr'autres, luttaient, noyés jusqu'aux anses; on nageait en les manœuvrant; partout ailleurs les amis n'étaient pas mieux partagés que nous; mais on devait oublier la misère, car le bastion du Mât, en furie, exigeait attention et vigilance. Plus tard, à l'heure même où, à notre insu, les Russes enfonçaient, à force de bravoure, la ligne anglaise d'Inkermann, la nouvelle d'une sortie considérable se propagea de bouche en bouche. Bientôt, à défaut de la mousqueterie, dont le roulement continu du canon étouffait le bruyant pétillement, un va-et-vient inusité d'officiers d'état-major, quelques déplacements rapides des compagnies de garde et de soutien, dénotèrent l'imminence du danger. Peu après, il se fit une minute de silence dans le bombardement, et nous constatâmes, non sans émotion, qu'on se battait au voisinage et sur nos derrières. Dès lors, sans ralentir en rien le tir, les pauvres bombardiers, entre deux feux, tournèrent plus d'une fois leurs regards, involontairement, du côté opposé à Sébastopol pour voir si les Russes ne prenaient pas encore la contrevallation à dos, si l'heure n'était pas venue de mourir le sabre à la main. Peu s'en fallut que leurs craintes se réalisassent!

En effet, à la faveur de la brume, trois mille hommes franchissant la porte du bastion central, avaient attaqué à l'improviste la région de nos lignes, comprise entre le fort Génois et les batteries de la marine. Dès l'abord, éblouie et trop faible, la garde du jour recule, pied à pied, jusqu'au-delà de la première parallèle, en regard même du Clocheton. Les Russes arrivaient ainsi victorieusement à la porte des camps, si le général de Lamo-

therouge, de service à son tour, n'avait réuni à la hâte le gros des défenseurs épars, et ne s'était avec impétuosité glissé en travers de la colonne ennemie; l'assaillant rebrousse chemin; on ne lui laisse pas le loisir d'enclouer en passant une seule pièce. Cependant, la panique dissipée, les renforts affluaient de toutes parts. Tandis que la brigade d'Aurelles file sur la Quarantaine, afin de couper la retraite aux assiégés, le général de Lourmel, à la tête de sa brigade, leur court sus, du mamelon de la *Maison brûlée*, à travers les tranchées, achève la déroute et donne la poursuite avec acharnement. Les bastions ont beau labourer de mitraille la carrière! les rangs de la troupe entraînée s'éclaircissent à chaque pas, mais elle avance toujours. Déjà des éclaireurs ont pénétré dans les batteries basses de la Quarantaine, où des artilleurs russes se rendent à discrétion, quand le général Forey fit, contre son gré, sonner la retraite. Sous l'appui de la brigade d'Aurelles, qui ôte à l'assiégé tout espoir d'un retour offensif, les soldats de Lourmel rétrogradèrent à regret. Le canon de la place les fauche sans merci. Un coup funeste frappe leur chef et on le rapporta mourant. Tantôt, il avait passé dans notre voisinage, beau d'ardeur chevaleresque, conduisant comme au triomphe ses compagnons de gloire; et si le devoir ne nous avait cloué, l'écouvillon à la main, derrière la gabionnade, nous aurions tous volé sur ses traces. Chacun se souvenait de l'avoir maintes fois salué au chantier ou à l'observatoire, en toilette de fête les jours ordinaires, se riant du Russe et des boulets. Quand on le revit, pâle et râlant, ceux qui le portaient dans leurs bras ne furent pas seuls à le plaindre, et peut-être aussi à le jalouser, car la meilleure partie de l'honneur de cette matinée épique lui appartenait de droit.

La sortie irrévocablement repoussée, l'armée de siége put venir en aide aux combattants d'Inkermann. Vers midi, la division Napoléon appuya la première, vers le camp du Moulin; heureusement, deux heures après, l'armée de secours, aussi bien que la garnison, abandonnait le champ de bataille. Quant au combat d'ar-

tillerie entre la place et les batteries de siége, il ne cessa qu'à la nuit, mais perdit de sa violence au milieu de l'après-midi. Dès lors, on ordonna, chez nous, de ménager les munitions, sur le point de s'épuiser, et en même temps l'explosion d'une pile de grenades chargées au pied du rempart, força le bastion du Mât à se modérer.

Tels furent les derniers faits de cette journée d'Inkermann qui faillit anéantir l'armée d'Orient. Si la diversion de Balaclava avait empêché les troupes françaises de soutenir à propos les Anglais; si, en outre, la garnison était sortie en masse plus compacte, alors de toutes parts pris à revers, les assiégeants se voyaient réduits à la nécessité de se concentrer autour de Kamiesch, et d'y tenir avec désespoir. Après une surprise qui promettait un désastre incalculable, les alliés vainqueurs auraient dû se prosterner devant Dieu, comme il sied à une armée miraculeusement sauvée. Cependant le général Canrobert et le général Bosquet firent acte de grands capitaines, en préjugeant que l'attaque de Liprandi était accessoire, et que la question de la victoire se trancherait à Inkermann. Le général commandant du siége, remplit un rôle ingrat avec conscience. On se demanda pourquoi il n'avait pas secondé l'initiative du général de Lourmel : mais ne lui importait-il pas, avant tout, de coordonner ses mouvements avec ceux de l'armée d'observation en pleine lutte? Dès le début, le général en chef lui avait réclamé l'aide d'une brigade; d'un instant à l'autre, suivant les phases de la bataille, on pouvait lui faire un nouvel appel de secours. A ce point de vue, les divisions du siége devenaient un corps de réserve, peut-être nécessaire au salut commun; le général Forey se garda donc, avec raison, de les prodiguer dans une entreprise qui pouvait, il est vrai, nous livrer la Quarantaine, mais qui avait, à ses yeux, le tort d'être une brillante témérité. Quoique le succès n'ait pas couronné le héros de cet assaut isolé et prématuré, cette aventure de Lourmel, pendant de la charge de lord Cardiguan à Balaclava, subsistera comme un exploit de la bravoure nationale.

Les Anglais furent sublimes de fermeté : leur infanterie rivalisa avec ces légions espagnoles de Rocroy, que Bossuet compare à des *tours, capables de réparer leurs brèches*. Rien ne surpassa leur résistance, si ce n'est l'élan irrésistible de leurs alliés. Sans la tenacité des Anglais, la victoire n'était que compromise; sans nous, elle aurait été perdue. Aussi, quand le dernier choc de la division Bosquet eût définitivement refoulé l'ennemi du plateau, lord Raglan alla au-devant du chef Français, et le remercia, au nom de l'Angleterre, devançant ainsi le vœu de la reine et du parlement. Cette scène de félicitations se passait non loin du Redan, là ou la brigade des gardes s'était immolée; au bruit des derniers coups de canon et des gémissements des blessés, au milieu des barricades de victimes; La mort avait chez beaucoup respecté leurs attitudes dernières ; les uns serraient convulsivement leur fusil; d'autres mordaient la cartouche avec rage; celui-ci levait les bras en l'air, comme pour prier ou prendre élan; celui-là avait le sourire aux lèvres, tel qu'un martyr. L'indignation et la fureur étaient peintes sur la plupart des visages; quelques-uns même de ces vaillants cadavres tenaient encore entre leurs mains crispées, des pierres, dont ils auraient voulu, avant d'expirer, n'ayant plus de poudre ni d'armes, insulter l'ennemi. Certains trous de tirailleurs ou des parties du fossé étaient pleins de dépouilles humaines. La pluie incessante avait déjà détrempé les chairs de héros, et on aurait dit de vastes cuves de sang. Le vieux guerrier de Waterloo était tout ému. Le duc de Cambridge, les habits en désordre et noir de poudre, pleurait, à la vue de ses compagnons d'armes, ce matin encore, sa joie et son orgueil, maintenant étendus dans la boue, sans vie, à leur poste. Le feu du combat éclairait le visage du général Bosquet; le général en chef, radieux, suivait des yeux les Russes en fuite, à l'horizon assombri par la fumée de la poudre et les nuages d'automne. Ce groupe des chefs de l'armée d'Orient, sur lesquels planaient les images de l'Angleterre et de la France, aurait été digne de la muse d'Homère.

Le bruit public reprocha aux Russes leur conduite envers nos blessés. Un certain major, instigateur supposé de ces cruautés, avait été pris. On l'avait entendu, disait-on, excitant une bande d'assassins au massacre : il se disculpa. Faute d'autres preuves, le corps du colonel Camas, retrouvé à la place même où la mort l'avait atteint et tel qu'il était tombé, suffirait pour faire justice d'une calomnie, qui s'accrédita dans l'esprit du soldat et arriva aux oreilles du général Canrobert. Il crut devoir demander des explications au prince Menschikoff : celui-ci répondit avec dignité que son armée et lui se lavaient les mains de la lâcheté de quelques transfuges. Les Russes, en ce néfaste jour d'épreuve, s'étaient montrés en tout point nos émules ; quant à leur chef, avec un art qui réhabilite le vaincu de l'Alma, il avait combiné son plan. Il s'était, presqu'à juste titre, vanté de réussir dans des dépêches au czar qui furent interceptées; il avait, en outre, confié la direction immédiate de l'attaque au général Danemberg, dont l'expérience et le savoir garantissaient la bonne exécution du projet. Un télégraphe avait été construit près des ruines d'Inkermann, exprès pour transmettre à propos les ordres aux troupes de Balaclava et de Sébastopol; ces chances favorables s'évanouirent. Inconsolable, quoique la responsabilité de la défaite ne retombât pas sur lui, blessé sur le champ de bataille. qu'il avait quitté au dernier quart d'heure, tandis que les Grands-Ducs, invités par lui comme à un banquet, rentraient en deuil à Pétersbourg, il s'emprisonna dans un vaisseau et resta longtemps au milieu de la rade, plus impénétrable qu'Achille sous sa tente. De cet asile, peut être, fut-il étranger à la rédaction du bulletin du *Moniteur* de Russie, qui rapetissait Inkermann aux proportions d'une insignifiante escarmouche, où seules les carabines Minié nous avaient valu à la fin l'avantage. Les auteurs de cette relation mensongère auraient mérité de l'Empereur Nicolas une de ces leçons que Napoléon ne ménageait pas à ses lieutenants, quand ils lui cachaient la vérité.

La vérité sur l'affaire du 5 novembre était que huit mille Anglais et six mille Français avaient battu plus de quarante mille Russes, défendus par des réserves à peu près triples, par quatre-vingts pièces de campagne, par l'artillerie de la place, et en partie celle de la flotte; que la prétendue escarmouche avait coûté à la Russie quinze mille hommes, tués ou blessés, et seulement près de six mille aux alliés. En effet, les brigades Bourbaki et d'Autemarre ne comptaient pas plus de trois mille combattants chacune, puisqu'elles avaient laissé au camp des bataillons de garde pour parer aux éventualités du côté de Balaclava. Quant à l'armée anglaise, elle se composait des divisions décimées de l'Alma, éprouvées depuis lors par les maladies, les privations, de jour en jour plus sensibles du bivouac, et surtout par les fatigues du siége; car les soldats de lord Raglan, sur sept nuits de tranchée, en passaient quatre au feu : tous à jeun au moment de l'attaque, et numériquement inférieurs à l'ennemi, conservaient sur lui la supériorité que donne l'émulation, de nation à nation, et la nécessité de vaincre pour ne pas mourir. Mais plus encore que les exploits des Anglo-Français, les fautes des chefs d'attaque contribuèrent au gain de la bataille : on ne s'explique pas la mollesse de Liprandi dans la démonstration contre les lignes de circonvallation; ou cette manifestation n'avait pas de sens, ou il était essentiel d'agir assez vigoureusement pour tenir en échec l'armée d'observation et la distraire des événements d'Inkermann. Selon la version russe, les fausses manœuvres de Somoinoff furent la cause principale de l'insuccès; au mépris de ses instructions, il se serait jeté en aveugle sur le terrain où devait se mouvoir Pawloff, de sorte que ce corps d'armée, obligé, manque d'espace, de ne pas se déployer, serait resté trop longtemps exposé aux coups plongeants de l'artillerie ennemie. Les morts ne se défendent pas : serait-ce pour cette raison qu'on fit de Somoinoff la victime expiatoire? Quant à la division du général Moller, elle ne pêcha que par le nombre; entreprise avec plus

de force, elle venait à bout de la garde de tranchée placée entre deux feux, tandis que la traversée de nos lignes par une poignée de Russes ne produisit dans le service des batteries et la défense des ouvrages qu'une perturbation passagère; et, si l'armée de siége, les yeux tournés vers Inkermann, n'avait dû garder l'immobilité, peut-être l'essai du général Lourmel serait-il regardé comme un heureux trait de génie.

Cette journée du 5 novembre fut nommée, avec juste raison, la *journée des soldats* : la tactique ne décida rien. Le commandement se borna à donner l'exemple du dévouement et de l'élan ; et, en vérité, pendant l'irruption sur le plateau des camps de bataillons russes, sans cesse renaissants, il fallait à tout prix opposer une digue à ce débordement d'ennemis, partout où il menaçait trop. Cette condition provoqua une mêlée sans pareille : dix heures durant, on s'entrechoqua à mort, dans la boue et le sang, poitrine contre poitrine, un des nôtres contre dix adversaires, et de l'ensemble de ces rencontres acharnées, imprévues, se compose Inkermann, bataille unique, comme le siége dont elle est un des plus grandioses épisodes, où la victoire dépendait de la furie et du carnage, tuerie comparable aux horreurs des guerres antiques, et à laquelle l'histoire réservera une mention d'honneur, à côté d'Austerlitz et de Wagram.

Au retour de la tranchée, le 5 au soir, on me désigna avec plusieurs camarades pour conduire au moulin un convoi de munitions. La nuit était close; mais dans le ciel perçait une clarté pâle, projetée par les bombes et le crépuscule, quand nous arrivâmes au parc de l'armée d'observation. Des curieux, allant à cette heure tardive visiter les lieux du combat, m'entraînèrent avec eux; çà et là, des falots à la main, les infirmiers étaient en train de ramasser au hasard les blessés : parmi cette légion hospitalière, une femme remuait des morts; c'était une malheureuse anglaise qui cherchait les restes de son mari. Le vent balayait le charnier et apportait aux oreilles épouvantées le râle des mourants, les cris

de détresse des malheureux gisant à l'écart, par files, dans le bourbier sanglant du pavé. Sommés par les boulets de Karabelnaïa, qui alors auraient dû respecter ces lieux, l'obscurité augmentant d'ailleurs, nous rentrâmes précipitamment au logis à travers les camps. Les feux de bivouac étaient ternes ; à l'entour les hommes séchaient leurs habits et nettoyaient leurs armes; les fronts étaient rembrunis, surtout chez nos alliés : chacun d'eux avait au moins un ami à pleurer; De temps en temps un de ces infortunés se dégageait du tas de cadavres qu'on croyait tous inanimés, se relevait, puis comme un spectre réapparaissait près du foyer de famille couvert de blessures et de haillons, clopinant douloureusement. Les cantines même se ressentaient de la tristesse générale; et les zouaves ne parvenaient pas à dérider les Hyglanders assis à côté d'eux, qui, ce jour là, par reconnaissance sincère, leur payaient à boire. Parmi ces réunions de la veillée, on parlait peu, parce qu'on n'avait rien à se raconter; tous avaient fait leur devoir, mais dans l'ombre de la nuit ou dans les ténèbres du brouillard, frappant le plus souvent sans voir l'ennemi en face. On riait à peine de la méprise qui, vers la fin du combat, avait sauvé de la captivité une troupe de Russes pris pour des Anglais, à cause de la ressemblance des capotes; mais le lendemain un ordre de lord Raglan prescrivit aux confrères de n'aller au feu désormais qu'en habit rouge.

Avant le départ (6), au soleil levant, nous jetâmes un regard d'adieu sur le théâtre du drame. Quelques blessés étaient encore étendus sans secours, et nous eûmes le chagrin de reconnaître parmi eux, à leurs filets d'or, des confrères de l'armée russe; quelles figures! quelles angoisses! Les batteries du faubourg, en contrariant le service nocturne des ambulances, étaient responsables du relèvement tardif de ces victimes. L'armistice du matin permit enfin de réparer cet oubli et de donner la sépulture aux morts; triste conclusion de toute victoire! Au moment où les tombereaux se pressaient près des fosses tumulaires, je repris le chemin

du Grand-Parc. La nouvelle des événements de la veille était partout répandue et commentée; du général au soldat, tout le monde avait l'air sombre comme les perspectives de l'avenir.

En effet, quoique féconde en gloire, la lutte n'avait pas avancé d'un pouce les affaires du siége ni amélioré le sort des assiégeants. On s'accordait à dire, non sans raison, qu'un désastre complet n'aurait pas affaibli les Anglais plus que les deux succès de Balaclava et d'Inkermann; qu'hier leur infanterie avait été décimée, de même que l'avantage contestable du 25 octobre avait coûté la fleur de leur cavalerie. Cette armée britannique, qui éveillait la jalousie de ses admirateurs à Varna, avec ses plumets, ses galons et ses allures féodales, avec ses chevaux harnachés en harnais de parade, maintenant elle se réduisait à dix-sept mille hommes à peine. La plupart de leurs divisions, presque annihilées, avaient perdu leurs chefs, et des gens de la trempe de Cathcart et de Bentinck n'étaient pas faciles à remplacer. Les premières pluies de la saison ayant sali les couleurs et les broderies de l'uniforme des soldats alliés, ils ressemblaient à des aventuriers, et un grand nombre d'entr'eux grelotaient en pantalon blanc. Les magasins, ruinés par l'incendie du 10 août, n'avaient pas même de souliers à distribuer; et sur le point de marcher pieds nus et de mourir de faim, ces enfants de l'Angleterre étaient presque condamnés au regret d'avoir survécu aux hécatombes humaines d'Inkermann. Enfin, ce qui devait aggraver de plus en plus leur misère, aucun d'eux, si ce n'est peut-être les zouaves d'Ecosse, n'avait appris à suppléer par leur industrie aux imperfections de la machine administrative; de sorte que ne s'aidant même pas eux-mêmes, les maladies fondaient sur leur camp de préférence, et l'on était en droit de présumer qu'avant peu, si la mère patrie ne hâtait l'arrivée des renforts, les troupes de lord Raglan seraient forcées d'abandonner une partie de leurs tranchées. Sans doute, nous restions cinquante mille, mais à peine suffisait-on à la garde des travaux d'attaque et

des lignes de défense. Quant à l'ennemi, malgré la secousse de la veille, il comptait encore plus de quatre-vingt mille combattants debout, tant sur les remparts de la place qu'aux bords de la Tchernaïa. L'armée du Danube, que les Autrichiens intimidaient de moins en moins; l'armée d'Asie, que Schamyl, livré à ses propres forces et par conséquent impuissant, laissait libre de ses mouvements, avaient déjà l'une et l'autre expédié des secours à Sébastopol, et l'on annonçait de nouveaux contingents,d'Odessa et d'Anapa. Il est vrai que les communications à travers les steppes de la Crimée devenaient de jour en jour plus difficiles. Mais avec le matériel de transport qui lui avait permis de voiturer en poste le corps d'armée de Danemberg, depuis Pérécop jusqu'à Sébastopol, la Russie pouvait braver les obstacles des chemins. Ainsi, dès le lendemain d'Inkermann, les vaincus se seraient trouvés assez puissants pour nous assiéger. Heureusement la démoralisation neutralisait en partie leurs ressources ; tandis que la terreur bannissait de la ville tous les habitants que l'intérêt y avait jusqu'à présent retenus, la garnison était stupéfaite de son échec. La plupart des chefs gardaient, à l'exemple du prince Menschikoff, le silence du découragement. Quelques-uns blâmaient sourdement la conduite de la bataille. Les popes ne savaient comment concilier la défaite avec la protection du ciel, si solennellement promise. La consternation se manifestait par le mutisme de Sébastopol. Ainsi que les jours précédents les cloches matinales ne sonnèrent plus leurs carillons de joie. On n'entendait plus les accents des fanfares. Le fort Constantin lui-même se taisait.

Malgré sa faiblesse, l'armée demandait à grands cris l'assaut, effrayée par la certitude des souffrances de l'hiver dont on sondait déjà la profondeur. Convenait-il d'agir sur-le-champ ? devait-on différer encore ce coup d'audace? Pour étudier cette question qui intéressait le sort de la guerre, les généraux en chef, les directeurs de l'artillerie et du génie se réunirent en conseil le 6. Le général Canrobert prouva qu'on commettait une

faute irréparable en brusquant l'attaque à la veille du débarquement des troupes de renfort; il faudrait nécessairement au moment de l'action, vu notre effectif insuffisant, dégarnir certains points de la circonvallation; et si, pendant que nous nous épuiserions pour la conquête incertaine du bastion du Mât et des retranchements de Karabelnaïa, l'armée de secours, renouvelant Inkermann, débouchait avec plus de bonheur par les passages privés de défenseurs et prenait à dos le plateau Chersonèse, ne nous couperait-elle pas cette fois de notre base d'opérations, comme elle avait failli le faire hier? La raison, dans ces conjonctures, recommandait de ne rien entreprendre contre la place, sans les bataillons partis de Toulon depuis près d'un mois, et qui seront, demain peut être, en vue de la rade de Kamiesch. En attendant, il importait de se prémunir contre les périls d'une sortie en masse. On vota à l'unanimité cette proposition du généralissime français.

Dès lors, s'ouvre pour les travaux du siége, la troisième période. La première se termine au 17 octobre. C'est l'époque des illusions, et par conséquent des mécomptes; rien ne semble impossible aux vainqueurs de l'Alma. On bivouaque sous le canon de la place; les reconnaissances préliminaires n'éclairent à fonds, ni sur la valeur des fortifications, ni sur la puissance de l'artillerie ennemie : on se presse d'amorcer une parallèle, de couronner avec quelques batteries un mamelon qui ne commande même pas le bastion d'attaque, brûlant, après un vif bombardement, de tout enlever à la pointe de la baïonnette.

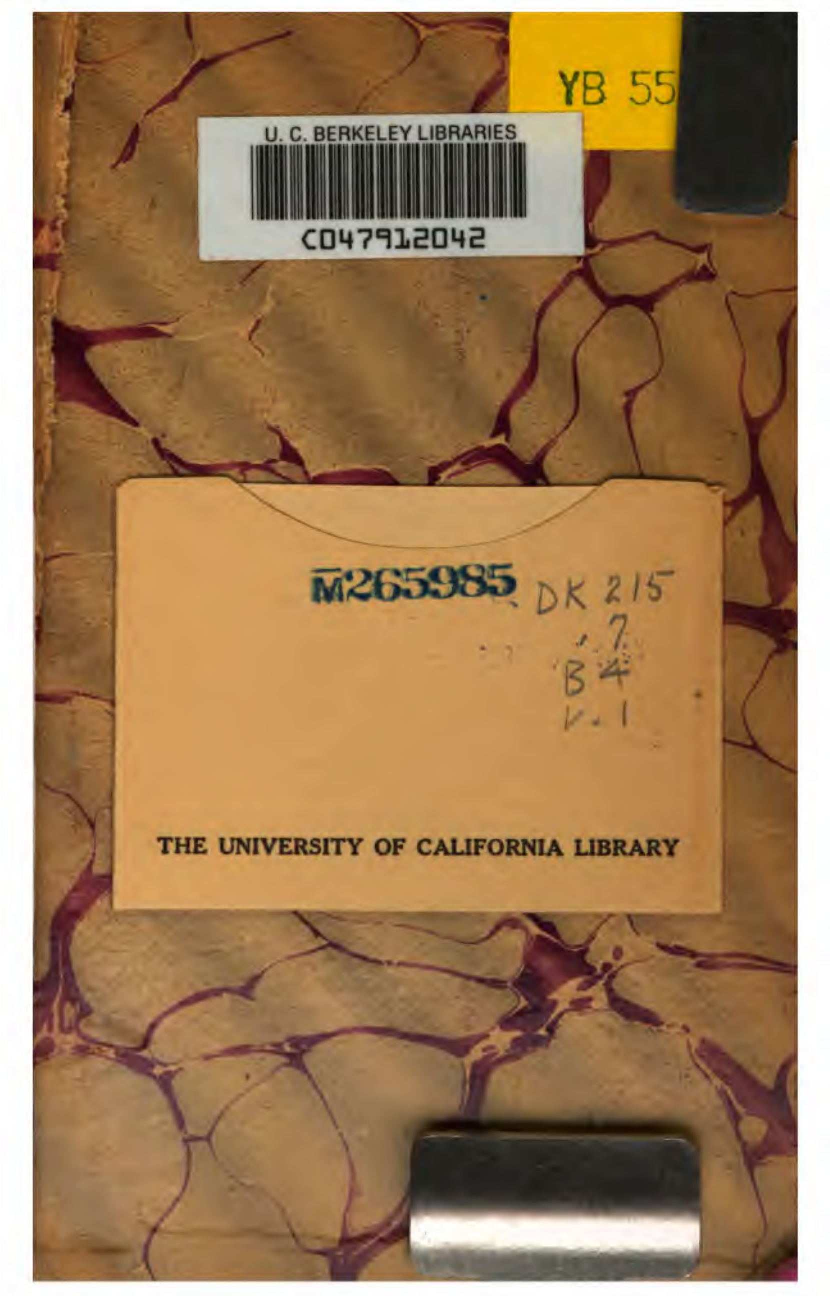
Une deuxième période commence dès le 18 octobre : des témérités de la jeunesse, l'armée d'Orient passe pour ainsi dire aux sages entreprises de l'âge mûr. Les attaques entrent, aussi approximativement que possible, dans la voie tracée par Vauban. On projette trois parallèles : la première reliant les cheminements primitifs à la gauche de l'attaque anglaise; la seconde embrassant les berges du ravin qui descend aux remparts de la ville, entre le bastion du Mât et le bastion Cen-

tral; la troisième, couvrant le bastion d'attaque à cent cinquante mètres environ de ses fossés. On creuse ces parallèles en treize jours à travers les rochers du sol de la Chersouèse, on les arme de batteries capables de lutter de puissance avec celles de Sébastopol : tour de force sans second peut-être dans les annales des siéges. Si nos alliés, devant Karabelnaïa, avaient eu le même élan, on pouvait, le 1er novembre battre en brèche et donner l'assaut. Mais il fut sage, sinon nécessaire, d'ajourner encore toute action de vigueur. Les Russes nous prévinrent; et Inkermann eut lieu. Après cette épreuve qui avait mis l'armée à deux doigts de sa perte, la marche en avant des têtes de sape devenait momentanément un point secondaire. Avant tout, et sans retard, il y avait urgence de fermer à la garnison les passages de Kamiesch le long du rivage, et à l'armée de secours, le chemin de Balaclava par les hauteurs d'Inkermann. Tel fut le but principal des efforts de l'hiver. Pendant cette période qui ne finit qu'à Pâques, les travaux défensifs, acquirent concurremment avec les ouvrages d'attaque, mais en première ligne, un développement sans précédent dans l'histoire : conséquence fatale d'événements que les alliés ne furent pas maîtres de diriger. Dès lors, Sébastopol se trouve rejeté à l'arrière-plan ; il n'y a plus, à proprement parler, ni assiégeants ni assiégés. Il reste deux armées en présence, qui se fortifient de jour en jour dans leurs positions respectives et en sortent rarement. L'honneur de l'offensive appartient le plus souvent aux Russes. L'épée ou la pioche à la main, la garnison ne se contente pas d'opposer derrière le corps de place, parapet contre parapet, batterie contre batterie; en avant de l'enceinte de la Quarantaine au bastion du Mât, elle multiplie les embuscades ; réunies entre elles, ces embuscades se transforment insensiblement en place d'armes, qui se dressent en temps opportun, comme des boulevards redoutables devant les avant-postes ennemis. Plus tard, quand l'affaiblissement de l'armée anglaise nous permit enfin de reprendre, en sous-œuvre, l'attaque de Malakoff, l'ingé-

nieur russe ne fit pas seulement de cette tour ruinée un des colosses de la fortification moderne, mais il poussa aussi de ce côté sa ligne de contre-approche, et atteignit, avant nous, à la sape volante, le mamelon-Vert. Pour nous, les cinq mois qui s'écoulent entre le commencement de novembre et la reprise du feu le 8 avril, sont la saison des sacrifices et du dévouement. Nos alliés harassés laissent sur nous retomber tout le fardeau des tranchées. Un hiver qui rappelle celui de 1812, s'acharne contre la poignée des pionniers qui résistent. Les tempêtes de la mer Noire menaçent d'engloutir les flottes. Tout semble perdu. Ménager l'armée au cœur de la misère, dans un milieu de dangers, dont le feu de l'ennemi est le moindre, pourtant se préparer sans relâche aux luttes de la campagne prochaine; ce fut, durant son commandement, la mission du général Canrobert. Il s'en acquitta avec insigne honneur, car la prudence en pareil cas équivaut presque aux plus savantes conceptions du champ de bataille.

TABLE DU TOME IER

383. — IMPRIMERIE PARISIENNE, Dufour et Cie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26, et impasse Bonne-Nouvelle, 5.


YB 55
U. C. BERKELEY LIBRARIES
C047912042
M265985
DK 215
.7
B4
v. 1
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

